



**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME VIII-1970

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**
TOME VIII-1970

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de Rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*: **EM·CONDURACHI, A, ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU: AL. DUȚU** — *secrétaire de la Rédaction*.

SOMMAIRE

	<u>Page</u>
<i>Personnalités byzantines</i>	
R. GUILLAND (Paris), Contribution à la prosopographie de l'Empire byzantin . . .	593
ANTONIO GARZYA (Naples), Un lettré du milieu du XII ^e siècle : Nicéphore Basilakès	611
<i>Histoire des idées</i>	
— VIRGIL CÎNDEA, Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII ^e siècle (II) . . .	623
<i>Folklore comparé</i>	
ADRIAN FOCHI, La ballade de « l'Épouse vendue » dans le folklore sud-est européen	669
<i>Discussions</i>	
En marge d'un livre récent sur Cyrille Lucaris (<i>Andrei Pippidi</i>)	715
<i>Chronique</i>	
ANCA IANCU, Echos de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (juillet 1969 — juin 1970) (<i>Anca Iancu</i>)	723
<i>Comptes rendus</i>	
MILIUTIN GARAŠANIN, Razmatranja o nekropolama tipa Mala Kopašnica-Sase (Considérations sur les nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. Contributions à la délimitation des Illyriens et des Daces à l'époque romaine) (<i>Mircea Babeș</i>); Lectures delivered on the 511th Anniversary of the Conquest of Istanbul (<i>Ernst. Werner—Leipzig</i>) N. STOICESCU, Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVII (Le conseil princier et les grands dignitaires en Valachie et en Moldavie aux XIV ^e —XVII ^e siècles) (<i>M. Berza</i>); DAVID BAYNE HORN, Great Britain and Europe in the eighteenth century (<i>Paul Cernovodeanu</i>); EFTIMIE MURGU, Scrieri (<i>Alexandru Duțu</i>) .	727
D. TALBOT RICE, Byzantine painting: the last phase (<i>Maria Ana Musicescu</i>) . .	745
<i>Notices bibliographiques</i>	749
<i>Livres reçus</i>	759
<i>Index bibliographique</i>	761

CONTRIBUTION À LA PROSOPOGRAPHIE DE L'EMPIRE BYZANTIN

LES PATRICES

Sous les règnes de Théophile (829—842) et de Michel III (842—867)¹

R. GUILLAND
(Paris)

Sous le règne de Théophile (829—842), les patrices suivants sont mentionnés.

AÉTIOS. Le patrice et stratège des Anatoliques, Aétios commandait en chef la grande expédition entreprise contre les Arabes, pour délivrer Amorion. Théophile lui-même prit part à l'expédition, dans laquelle figuraient des chefs comme Théodore Crateros, Théophile, Babutzicos, Manuel, alors domestique des Scholes et Théophobe, beau-frère de l'empereur. L'expédition se termina par la défaite de l'armée byzantine². Dans cette défaite, beaucoup de chefs illustres et titrés furent faits prisonniers. Aétios lui-même semble avoir été fait prisonnier³. Théophile, en effet, sollicitait le calife arabe Moutasim de libérer Aétios contre une rançon de 200 centenaires d'or⁴. Avec Aétios, qui était gouverneur d'Amorion et qu'une inscription qualifie de protospathaire⁵ et une bague d'or, qui lui aurait appartenu, de drongaire de la Veille⁶, quarante et un autres généraux et officiers supérieurs de l'armée byzantine furent faits prisonniers et emmenés à Samarra, capitale du calife. Sommés de renier leur foi, ils furent exécutés. Ce sont les quarante-deux martyrs d'Amo-

¹ La présente étude, comme celles qui la précèdent, ne présente qu'un certain nombre de patrices, plus particulièrement mentionnés dans les sources.

² Céd. II. 132—137. Cf. Th. Cont. 126—127. 639.805.

³ Th. Cont. 639.805.

⁴ F. Dölger, *Regesten* N° 435.

⁵ H. Grégoire, *Inscriptions historiques byzantines : Ancyre et les Arabes sous Michel l'Avrogné*, « Byzantion », IV, 1929, p. 443—444.

⁶ G. Schlumberger, *Sigill. byz.* p. 340.

rion⁷. Parmi eux, on peut citer le patrice et turmarque Callistos⁸, le patrice et drongaire Constantin⁹, le patrice et protospathaire eunuque¹⁰ et qui est peut-être le Cratèros, mentionné sous Michel II le Bègue (820—829) comme exarque de la Flotte¹¹. Théodore Cratèros, bien qu'eunuque, se serait distingué dans un combat singulier contre un Arabe prisonnier lors de jeux dans l'Hippodrome de Constantinople¹², le patrice stratège Théophile¹³, le stratège Mélissène¹⁴ et le courrier Basoès¹⁵. Il est peu probable que Callistos, simple turmaque et Constantin, simple drongaire aient été titrés patrices. Parmi les 42 martyrs d'Amorion, on cite encore un protospathaire eunuque, Georges¹⁶.

ARSABER. L'impératrice Théodora, femme de Théophile, avait trois sœurs : Sophie, Marie et Irène. Marie épousa Arsaber, titré magistros, homme de grande noblesse et fort puissant¹⁷. D'après le Continuateur de Théophane¹⁸, Arsaber, lorsqu'il épousa Marie, dite la Belle Marie n'était encore que patrice, titre que lui avait octroyé Théophile¹⁹; ce n'est que plus tard qu'il fut titré magistros. Par son mariage, Arsaber était beau-frère de Bardas, oncle de Michel III. Il était, probablement, l'oncle du patriarche Photius²⁰.

Le patrice Arsaber était, semble-t-il, le frère du patriarche Jean VII Morocharsianos Grammaticos (837—843). Arsaber possédait un palais sur les bords du Sténon, dans lequel le patriarche Jean VII, dit Janès, venait se livrer à des opérations magiques²¹. D'abord higoumène du monastère des saints Serge et Bacchus²², le patriarche Janès fut nommé syncelle par Théophile, qui l'éleva ensuite au patriarcat. C'était un iconoclaste fervent et il avait été jadis précepteur de Théophile²³. Alors qu'il était syncelle, il avait été chargé par Théophile d'une ambas-

⁷ Les textes relatifs aux martyrs d'Amorion ont été publiés et commentés par Vasiljevskij et Nikitin, *Skazanija O 42 Amorijskich Miutchenikach*, Mém. de l'Ac. d. Sc. de St. Pétersbourg, 7^e série, VIII (1905).

⁸ Céd. II. 137; Th. Cont. 639.805; Leo Gramm. 224.

⁹ Idem.

¹⁰ Céd. II. 132, 137; Th. Cont. 132.133.134.639.805.

¹¹ Zonar. III. 350—351.

¹² Th. Cont. 115.

¹³ Th. Cont. 639.805; Leo Gramm. 224.

¹⁴ Idem.

¹⁵ Idem.

¹⁶ H. Grégoire, *op. cit.*, p. 443.

¹⁷ Céd. II. 161. Marie fut complice de l'assassinat de Théoctiste; elle avait pris parti pour Michel III contre sa propre sœur, Théodora. (Génésius 87).

¹⁸ Th. Cont. 175.

¹⁹ Th. Cont. 156.

²⁰ Jager, *Hist. de Photius*, Paris, 1845, p. 37.

²¹ Céd. II. 146; Th. Cont. 156.

²² Sur le monastère des Saints Serge et Bacchus, cf. R. Janin, *La géographie ecclésiastique*, I^{re} partie, tome III, les Eglises et les Monastères. Paris, 1953, p. 466—470.

²³ Céd. II. 144—146; Th. Cont. 154—155.

sade en Syrie, où il avait déployé une magnificence inouïe et répandu l'or et les présents, sans compter²⁴.

Il faut distinguer, semble-t-il, le magistros Arsaber du protospathaire Arsaber, qui fit partie de l'ambassade chargée de transmettre au pape Nicolas I^{er} la lettre d'avènement avec profession de foi du patriarche Photius²⁵, au printemps 860.

BABUTZICOS, Constantin. Sophie, sœur de l'impératrice Théodora, épousa Constantin Babutzicos, alors titré magistros²⁶. Avant d'être magistros, Constantin Babutzicos avait certainement passé par le patriciat.

BABUTZICOS, Théodose. Constantin Babutzicos était vraisemblablement parent du patrice Théodose Babutzicos. A la fin de 838, Théodose (Babutzikos) était envoyé en ambassade par Théophile auprès du doge Petro Tradenigo à Venise pour lui porter les insignes de spathaire et lui demander d'équiper un certain nombre de bateaux pour lutter contre les Arabes²⁷. Au début de 842, Théophile envoya, de nouveau, Théodose Babutzikos en ambassade à Trèves, auprès du roi de France, Lothaire, pour solliciter son aide contre les Arabes et lui offrir de fiancer sa fille avec Louis le Pieux, fils de Lothaire. Théodose Babutzikos mourut pendant cette ambassade et, vraisemblablement, dans son voyage de retour²⁸.

Le patrice Théodose Babutzikos est certainement distinct du métropolitain de Chalcédoine, Théodose Babutzikos, envoyé en ambassade à la fin de 838 avec le protospathaire Théophane auprès du roi de France, Louis le Pieux à Ingelheim²⁹. Un Babutzicos commandait un corps d'armée, sous Théophile, dans une expédition contre les Arabes³⁰. Sous le règne de Basile I^{er} (877—886), un Babutzicos est mentionné comme compromis dans un complot contre l'empereur³¹.

BARDAS. Frère de l'impératrice Théodora, Bardas avait été certainement titré patrice sous le règne de Théophile. Il était encore patrice au début du règne de Michel III, son neveu, pendant le règne duquel il joua un rôle capital. C'est Bardas, alors encore simple patrice, qui signifia au patriarche Jean VII Grammatikos, dit Janès, sa dépo-

²⁴ Th. Cont. 95—9

²⁵ V. Grumel, *Les Regestes des actes au patriarcat de Constantinople*, Paris, 1936, N° 464 Cf. A. Vogt, *Basile I^{er} empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*, Paris, 1908, p. 203.

²⁶ Céd. II. 161; Th. Cont. 175.

²⁷ F. Dölger, *Regesten* N° 437. Cf. J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867—1071)*, Paris, 1904, p. 59.

²⁸ F. Dölger, *Regesten* N° 443.

²⁹ F. Dölger, *Regesten* N° 438.

³⁰ Céd. II. 132.

³¹ Leo Gramm. 261.

sition, en 843 ³². Bardas prit nettement parti pour son neveu, Michel III, contre sa sœur Théodora, régente, qu'il fit reléguer au couvent; en reconnaissance, Michel III titra son oncle curopalate ³³. Plus tard, Bardas prit en main la direction de l'Etat et se fit titrer César ³⁴. Avant d'être titré curopalate, Bardas, après l'expulsion de l'impératrice Théodora, avait été titré magistros ³⁵ et nommé domestique des Scholes ³⁶.

BASILEIOS. Patrice et stratège de Charsian, Basileios fut chargé par Théophile de porter au calife Moutasim une lettre au sujet du rachat des prisonniers byzantins faits à la bataille d'Amorion, en 838 ³⁷.

CALLISTOS. Cf. AÉTIOS.

CONSTANTIN. Cf. AÉTIOS.

CRATEROS, *Théodore*. Cf. AÉTIOS.

MOSÉLÈ (MUSÉLÈ), *Alexis*. Théophile avait cinq filles; il maria la dernière, Marie, sa préférée, à Alexis Mosélè, d'origine arménienne et appartenant à la grande famille des Crinitès. Alexis était tout jeune et fort beau. Théophile le titra d'abord patrice, puis anthypate, ensuite magistros et finalement César. Il lui confia un commandement militaire important et l'envoya lutter en Longobardie, contre les Arabes. * Alexis Mosélè remporta des succès. ⁴¹. Une si haute fortune fit naître la jalousie. Alexis Mosélè fut accusé d'aspirer au trône. D'après les prédictions, le nom du successeur de Théophile devait commencer par la lettre A. Alexis Mosélè, averti de ces rumeurs, demanda l'autorisation de se retirer dans un couvent. Théophile refusa, car l'entrée au couvent rompait le lien conjugal, comme la mort elle-même et Théophile ne voulait pas que la femme d'Alexis Mosélè devînt veuve.

Alexis Mosélè garda donc son rang, mais la naissance d'un héritier du trône et la mort de Marie, femme d'Alexis Mosélè, modifièrent les intentions de l'empereur. Alexis Mosélè fut autorisé à se faire moine; il entra dans un couvent, dont on lui fit don, à Chrysopolis,

³² Génésios 81; Céd. II. 143; Th. Cont. 151.

³³ Céd. II. 161; Th. Cont. 176.

³⁴ Céd. II. 165.

³⁵ Leo Gram. 237; Th. Cont. 658. Cf. V. Grumel, *Les Regestes* N° 470 : lettre de Photius (août-septembre 861) à Bardas, magistros, patrice et curopalate.

³⁶ Leo Gram. 237; Th. Cont. 659. Cf. R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin-Amsterdam, 1967, p. 437.

³⁷ F. Dölger, *Regesten* N° 435 et 436.

* Il fut nommé stratélate ³⁸ ou stratège ³⁹ et duc de Sicile ⁴⁰.

³⁸ Th. Cont. 794; Leo Gram. 216.

³⁹ Th. Cont. 630.

⁴⁰ Idem.

⁴¹ J. Gay, *op. cit.*, p. 59.

puis il fonda lui-même un couvent dans le quartier *Ta Anthémiou*, à Constantinople⁴². C'est là qu'il mourut et fut enseveli⁴³.

MOSÉLÈ, *Théodose*. Titré patrice et frère d'Alexis Mosélè, Théodose Mosélè recueillit avec un soin pieux tous les documents concernant son illustre frère. Il voulut être enseveli dans le couvent que son frère avait fondé⁴⁴.

NICÉTAS. Les parents de l'impératrice Théodora étaient originaires de Paphlagonie. Marinos, père de Théodora, était drongaire ou tourmarque; il avait épousé Théoctista, dite Florina; c'étaient des gens pieux et partisans des images. Lorsque Théodora devint impératrice, elle titra sa mère patriciazostès. Théoctista habitait alors près du couvent de Gastia⁴⁵, dans un palais qu'elle avait acheté au patrice Nicétas⁴⁶. Ce patrice Nicétas est peut-être l'ancien stratège de Sicile, auquel les ménologes grecs font allusion⁴⁷.

PATRIKÈS. Au retour d'une ambassade en Syrie, le syncelle Jean, le futur patriarche Jean VII Grammatikos, dit Janès, ancien précepteur de Théophile, conseilla à ce dernier de construire le palais de Bryas⁴⁸ selon les règles de l'architecture arabe. Sur les indications du syncelle Jean, le patrice Patrikès dressa le plan du nouveau palais, dont il surveilla la construction⁴⁹.

PÉTRONAS. L'impératrice Théodora avait deux frères, Bardas, le futur César, et Pétronas, titré patrice et trois sœurs⁵⁰. Théophile semble s'être montré, en certaine circonstance, assez sévère pour son jeune beau-frère Pétronas, auquel il fit administrer soixante coups de fouet, dans l'Horologion, au cours d'une procession de dignitaires, pour excès de pouvoirs⁵¹. Sous le règne de Théophile, Pétronas exerçait les fonctions de drongaire de la Veille⁵². C'est lui qui fut chargé de faire exécuter Théophobe⁵³. Au début du règne de Michel III, Pétronas, titré patrice, était stratège des Thracésiens. L'émir de Mélitène, Omar envahissait le territoire byzantin. En 856, Pétronas entra en campagne contre Omar et lui infligeait une lourde défaite avec la prise de Téph-

⁴² Sur le quartier *Ta Anthémiou* ou *Anthémiou*, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, Paris, 1950, p. 290—291.

⁴³ Céd. II. 118—119; Th. Cont. 107—109. 630—632; Leo Gram. 216.

⁴⁴ Céd. II. 119; Th. Cont. 109.

⁴⁵ Sur Gastia et le couvent de Gastia, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 328—329.

⁴⁶ Th. Cont. 89—90 et 628.

⁴⁷ Migne, PG CXVII, col. 94.

⁴⁸ Sur le palais de Bryas, cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 145—146 et p. 447—448.

⁴⁹ Th. Cont. 98; Céd. (II. 109) ne donne pas le nom de l'architecte Patrikès.

⁵⁰ Theoph. Cont. 174. Sur les parents de Théodora, cf. Th. Cont. 89—90.

⁵¹ Theoph. Cont. 174.627.793; Leo Gram. 216; Zonar. III.356.

⁵² Th. Cont. 627.793. Cf. Zonar. III. 356.

⁵³ Leo Gram. 228. Cf. plus loin la notice sur Théophile.

rikè, la ville des Pauliciens, d'où il ramena de nombreux prisonniers ⁵⁴. En 863, Pétronas commanda, de nouveau, contre Omar une grande expédition. Le commandement aurait dû revenir à Bardas, en sa qualité de domestique des Scholes, mais Bardas, trop occupé par la direction des affaires publiques, se fit remplacer à la tête de l'armée par son frère Pétronas, qui fit fonction de domestique des Scholes, sans en avoir officiellement le titre ⁵⁵. D'après Génésios ⁵⁶ Bardas aurait délégué à son fils, Antigone, le domesticat des Scholes, comme *kathègémôn tôn Skholôn*. Plus tard seulement, Antigone fut nommé officiellement domestique des Scholes ⁵⁷. D'après le Continuateur de Théophane ⁵⁸, Antigone, âgé de dix ans à peine, commandait le tagme des Scholes ; le chroniqueur s'en étonne, d'ailleurs, mais il constate que Bardas voulut bien confier à son frère Pétronas le commandement des Scholes, sans, du reste, lui donner le titre officiel de domestique des Scholes : *to tou doméstikou oukéti prosôpeion kathupékrinêto all'autèn êlambanén timèn* ⁵⁹. Pétronas infligea à Omar une défaite écrasante à Poson, où ce dernier trouva la mort et où une grande partie de son armée fut faite prisonnière ⁶⁰. En récompense, Pétronas, à son retour, fut titularisé domestique des Scholes ⁶¹. D'après Génésios ⁶², il fut alors titré magistros. Il mourut peu après ⁶³.

Le patrice Pétronas semble avoir été l'intermédiaire entre Bardas et le patriarche Ignace, après la déposition de ce dernier ⁶⁴. En 858, deux ans après l'assassinat de Théoctiste, Théodora était éloignée du Grand Palais avec ses filles. Ce fut son frère Pétronas qui fut chargé de les conduire au couvent et de les faire raser moniales ⁶⁵.

Le patrice Pétronas, beau-frère de Théophile n'a rien de commun avec le spatharocandidat Pétronas Camatèros, envoyé en Chersonnèse par Théophile : ce personnage, titré plus tard, protospathaire, devint stratège de Cherson ⁶⁶.

⁵⁴ A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes. I. La dynastie d'Amorium (820—867)*. Ed. française par H. Grégoire et M. Canard. Bruxelles, 1935, App. p. 318—319. Cf. H. Grégoire, *Etudes sur l'épopée byzantine*, Rev. d. Et. gr., 46, 1933, pp. 36—37.

⁵⁵ Th. Cont. 167.180.825 ; Céd. II. 155.

⁵⁶ Génésios 105.

⁵⁷ Th. Cont. 205, 824.

⁵⁸ Th. Cont. 180.

⁵⁹ Th. Cont. 183. Cf. Céd. II. 165 ; Zonar. III. 397.

⁶⁰ Th. Cont. 181—182.666 ; Cf. Céd. II. 163—165 ; Leo Gram. 238 ; Genesis 94—97 ; Zonar. III. 396.

⁶¹ Th. Cont. 183 ; Céd. II.165 ; Zonar.III.397.

⁶² Génésios 97.

⁶³ Th. Cont. 184 ; Céd. II.165.

⁶⁴ Jager. *op. cit.* p. 81.

⁶⁵ Céd. II. 160—161.

⁶⁶ *De adm. imp.*, 177—179.B. Cf. Th. Cont. 123.

THÉOPHILE. Parmi les chefs de l'expédition, commandée par le patrice Aétios *, stratège des Anatoliques, Cédrene ⁶⁷ mentionne Théophile, ainsi que Théodore Cratèros et Babutzikos, qui devaient être martyrisés plus tard. Après la défaite de l'armée byzantine, d'après Georges le Moine, figuraient parmi les prisonniers Théophile, patrice et stratège⁶⁸. On ignore le nom de famille du patrice Théophile.

THÉOPHOBE. D'après le Continuateur de Théophane ⁶⁹, Théophobe était d'origine persane. Son père, d'origine royale, ambassadeur ou réfugié persan, l'aurait eu, à Byzance, soit d'une union illégitime, soit d'une union régulière, mais peu honorable. Le jeune Théophobe vécut obscurément à Byzance pendant sa jeunesse. Plus tard, reconnu par ses compatriotes comme étant de souche royale, il fut sollicité de venir régner sur son pays, mais il refusa. Grâce à lui, les Persans s'allièrent à Byzance contre les Arabes. Trente mille Persans, révoltés contre le calife de Bagdad, demandèrent à servir dans l'armée impériale. Théophile les installa à Sinope et conféra à leur chef, Théophobe, le titre de patrice et lui donna, en plus, en mariage sa sœur, Hélène, une loi de Théophile ayant expressément autorisé le mariage entre Persans et Grecques ou entre Grecs et Persannes ⁷⁰. Théophobe se distingua dans les guerres contre les Arabes. Les Perses voulurent à tout prix l'avoir pour roi, mais il déclina, une fois encore, ce titre ; il parvint à rentrer à Byzance, où Théophile lui rendit sa faveur ⁷¹.

Dans la suite, Théophobe fut accusé par ses ennemis d'avoir voulu trahir l'empereur, en pleine bataille, en s'entendant avec les Arabes ⁷². Inquiet, Théophobe prit la fuite ; l'empereur envoya contre lui des troupes, mais, pour éviter une effusion de sang, Théophobe fit sa soumission et rentra à Byzance, sous la promesse d'un pardon complet. Théophile, gravement malade et craignant qu'après sa mort Théophobe ne suscitât de troubles, le fit emprisonner dans les cachots du Boukoléon, puis décapiter ⁷³.

* **SERGIOS.** Irène, sœur de l'impératrice Théodora, épousa le patrice Sergios, frère du patriarche Photius (^{66 bis}). D'après le Continuateur de Théophane (^{66 ter}), Sergios aurait été le frère de la mère du patriarche Photius, ce qui paraît plus vraisemblable.

^{66 bis} Céd. II. 161.

^{66 ter} Th. Cont. 175.

⁶⁷ Céd. II.132.

⁶⁸ Th. Cont. 805. Cf. Th. Cont. 639 (Syméon mag.); Leo Gram. 224.

⁶⁹ Th. Cont. 110—112.

⁷⁰ Th. Cont. 112.625—627 ; Céd. II. 120—121.

⁷¹ Th. Cont. 124—125 ; Céd. II. 131.

⁷² Th. Cont. 128.

⁷³ Une autre version est donnée de la mort de Théophobe. (Th. Cont. 135—136 ; Céd. II. 139). Sur Théophobe, cf. aussi Génésios 52—61 ; Zonar.III.368.380.

N.N. D'après les ménologes grecs, au 31 juillet ⁷⁴, les parents de Saint Eudocime, qui vivaient sous le règne de Théophile, étaient patrices.

Sous le règne de Michel III l'Ivrogne (842—867), on peut citer les patrices suivants.

ANTIGONE. Bardas, ayant demandé à son fils Antigone, patrice, d'amener à Byzance les troupes qu'il commandait, pour le défendre en cas de danger, Antigone se montra peu disposé à obéir ⁷⁵. Il est probable qu'Antigone, bien que dévoué à son père, hésitait à prendre part à un soulèvement contre Michel III. C'est après un grand banquet, donné par le patrice Antigone, domestique des Scholes, en l'honneur de son père, le César Bardas, que Basile, le futur empereur, révéla sa force, en triomphant, dans une lutte, d'un robuste Bulgare ⁷⁶. Cependant, l'ambition et la toute puissance de Bardas, presque associé à l'empereur avec le titre de César et gouvernant l'Empire en maître sous le nom de son neveu, inquiétaient Michel III et son entourage. Nul n'osait d'ailleurs s'attaquer ouvertement à un si haut personnage, soutenu par les grands chefs militaires et, en particulier, par son fils, l'anthypate-patrice Antigone, domestique des Scholes ⁷⁷.

C'est au cours d'une expédition, alors que Michel III et Bardas se trouvaient dans le thème des Thracésiens, à Képos sur le Méandre, que les conjurés trouvèrent le moyen de se débarrasser de Bardas ⁷⁸. Sous prétexte d'une course de chevaux, on éloigna Antigone et les amis de Bardas. Ce dernier, resté sans escorte, fut alors attaqué dans la tente même où il se trouvait avec Michel III et assassiné avec la complicité de son propre gendre, Sabbatios ou Symbatios, patrice et logothète du Drome ⁷⁹. Antigone, qui n'avait pas été nommé tout de suite domestique des Scholes, le resta assez longtemps ⁸⁰.

BASILE. Basile, le futur empereur, était d'origine arménienne ⁸¹. Ses parents, pauvres cultivateurs, à la suite des migrations fréquentes à cette époque, s'étaient établis près d'Andrinople, puis, avaient été emmenés captifs en Bulgarie; délivrés, ils étaient rentrés dans leurs foyers. Plus tard, le jeune Basile vint chercher fortune à Byzance ⁸². Des présages, qui avaient marqué sa naissance et son adolescence, lui annonçaient un magnifique avenir. Les chroniqueurs se plaisent à énu-

⁷⁴ Migne P.G. CXVII, col.

⁷⁵ Génésios 105.

⁷⁶ Th. Cont. 229—230.

⁷⁷ Th. Cont. 236.

⁷⁸ Th. Cont. 236—237; Génésios 105—106.

⁷⁹ Génésios 106.

⁸⁰ Cf. plus haut la notice sur Pétronas.

⁸¹ Th. Cont. 230.

⁸² Th. Cont. 216—223.

mérer les événements merveilleux qui signalèrent son arrivée à Byzance et les premières années de son règne⁸³. Un concours de circonstances extraordinaires mit enfin le jeune Basile en présence de Michel III. Basile plut au souverain qui se l'attacha en qualité d'écuyer, *stratôr* aux écuries impériales⁸⁴. Basile entra dans la carrière des honneurs. La charge de *stratôr* était une charge noble ; le titre était le sixième de la hiérarchie sacrée et comportait, comme insigne, un fouet à manche d'or, enrichi de pierreries⁸⁵. Dès ce moment, la fortune de Basile ne fit que grandir et tout le désigna à de hautes destinées. Par la faveur impériale, il fut d'abord nommé protostrator⁸⁶, vers 857. La subite disgrâce du patrice eunuque Damianos, parakimomène de Michel III laissait cette haute charge disponible ; contre toute attente, ce fut Basile qui l'obtint ; promu parakimomène, Basile, par la même occasion, fut titré patrice⁸⁷ vers 865. Il est fort possible que Basile ait été titré d'abord spatharocandidat, vers 859⁸⁸.

De plus en plus féru de son protégé, Michel III lui fit épouser une jeune fille de haute naissance, belle et vertueuse entre toutes, fille d'Inger, homme distingué et de haute naissance⁸⁹ et qui appartenait à la famille des Martinakès⁹⁰. Cependant, l'influence grandissante de Basile portait ombrage au tout puissant César Bardas, oncle de l'empereur. Entre les deux hommes la lutte commença. Basile sut gagner à sa cause Symbatios, gendre de Bardas et, fort de l'appui de Michel III, fit assassiner son rival⁹¹. Michel III le récompensa en lui conférant le titre éclatant de *magistros, tês tôn magistrôn hupêrlamprou timês axioi* et, comme il n'avait pas d'héritier, l'adopta comme fils⁹² ; A ce moment, Basile reçut vraisemblablement le titre quasi impérial de César⁹³, finalement, Basile fut créé empereur, *basileus* et couronné, en cette qualité, à Sainte-Sophie par Michel III lui-même⁹⁴. Associé au trône, Basile se débarrassa par l'assassinat de son collègue Michel III et fut proclamé auto-*crator, anagoreuétai autokratôr*⁹⁵.

⁸³ Th. Cont. 228—229.

⁸⁴ Th. Cont. 231.

⁸⁵ Cer. II.52.709.

⁸⁶ Th. Cont. 231.

⁸⁷ Th. Cont. 234—235.

⁸⁸ H. Grégoire, *Inscriptions historiques byzantines*, « Byzantion », IV, 1929, p. 445 et 449.

⁸⁹ Th. Cont. 235.

⁹⁰ Céd. II. 198.

⁹¹ Th. Cont. 237—238.

⁹² Th. Cont. 238.

⁹³ C'est ce qui semble résulter du passage du Continuateur de Théophane (Th. Cont. 239), où il est question des prérogatives du César.

⁹⁴ Th. Cont. 240. 679—680. 831—833.

⁹⁵ Th. Cont. 255.

Basile était incontestablement de très basse origine. Lorsqu'il monta sur le trône, les courtisans lui cherchèrent des ancêtres dignes de lui et lui fabriquèrent une brillante généalogie. Ce fut le savant Photius qui, pour rentrer en grâce auprès de Basile I^{er}, composa cette généalogie qui faisait descendre l'empereur de Tiridate, roi d'Arménie⁹⁶. Constantin VII Porphyrogénète⁹⁷ semble avoir reproduit dans ses grandes lignes la généalogie, dressée par Photius. D'après l'impérial auteur, Basile I^{er} descendait en ligne paternelle d'Arsace et, en ligne maternelle, de Constantin I^{er} le Grand, l'ancêtre commun aux deux lignes aurait été Alexandre le Grand de Macédoine⁹⁸. Zonaras⁹⁹ déclare nettement que Basile était issu de parents obscurs et se montre sceptique sur ses prétendus ancêtres Arsacides. De son côté, Constantin VII Porphyrogénète, en écrivant la vie de son grand-père Basile I^{er}, exalte ses vertus et dissimule ses tares. Les autres chroniqueurs se montrent plus véridiques. La vertueuse épouse de Basile I^{er}, Eudocie Ingerina, était la maîtresse de Michel III¹⁰⁰.

Léon VI était certainement le fils de Michel III et non celui de Basile. Georges le Moine¹⁰¹ déclare formellement que l'empereur Léon était le fils de Michel III et d'Eudocie Ingerina et qu'il était né du vivant de Michel III, le I^{er} septembre ou le I^{er} décembre 866¹⁰². A peine monté sur le trône, du reste, Léon VI s'empessa de ramener en grande pompe à Byzance, aux Saints-Apôtres, le corps de Michel III, enseveli sans honneurs à Chrysopolis¹⁰³. Preuve, semble-t-il, que Léon VI savait qu'il était le fils de Michel III, bien qu'officiellement regardé comme le fils de Basile I^{er}. Il est, d'ailleurs certain que Basile I^{er} avait peu d'affection pour son fils officiel, Léon VI, qu'il traita toujours durement et qu'il songea même à faire aveugler, à la suite d'un complot qui n'était peut-être pas imaginaire¹⁰⁴. Quant à la cérémonie de la tonsure, *koureuma*, du jeune Léon VI, elle n'implique nullement une consécration à l'Eglise; c'était une formalité habituelle¹⁰⁵.

BASILISCIANOS ou *BASILISCINOS*. Le patrice Basiliscianos ayant loué, à table, Michel III sur sa manière de conduire les chars de

⁹⁶ Th. Cont. (Syméon mag.) 689.

⁹⁷ Th. Cont. 212—216.

⁹⁸ Génésios 107; Céd. II.183—184.

⁹⁹ Zonaras III.407—408.

¹⁰⁰ Th. Cont. (Syméon mag.) 675.

¹⁰¹ Th. Cont. 835.

¹⁰² Th. Cont. (G. le Moine) 835; Cf. Th. Cont. (Syméon mag.) 681 et Leo Gram. 249.

¹⁰³ Th. Cont. (Syméon mag.) 700.849 (G. le Moine).

¹⁰⁴ Céd. II. 245—248.

¹⁰⁵ Cer. II.23.620—622. Cf. Reiske, *Commentaire*, 721—732. A. Gasquet, *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, Paris, 1879, p. 53 et A. Vogt, *Basile I^{er} empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*, Paris, 1908, p. 59, donnent une interprétation erronée de cette formalité.

courses, l'empereur voulut lui faire chausser aussitôt les souliers de pourpre. Le patrice ayant hésité à cause de la présence de Basile, Michel III s'emporta et insista. Basile fut contraint de consentir. L'empereur voulut aussi ceindre de la couronne Basiliscianos, en prétendant qu'il avait bien le droit de créer un autre empereur. Cette scène troubla profondément Basile et le décida, sans doute, à se débarrasser de Michel III¹⁰⁶. Zonaras¹⁰⁷ dit que Basiliscianos était jadis rameur des galères impériales. Constantin VII Porphyrogénète¹⁰⁸ confirme le témoignage de Zonaras; d'après lui, Basiliscinos, originaire de Nicomédie, était un personnage fort peu recommandable. Il devait, cependant semble-t-il, appartenir à une famille distinguée, car son frère, Constantin Capnogènes, fut dans la suite deux fois éparque.

CONSTANTIN L'ARMÉNIEN. Au début du règne de Michel III, Constantin l'Arménien, qui, d'après Léon Grammatikos, s'appelait Maniakès¹⁰⁹ était drongaire de la Veille et titré patrice. C'est lui que l'impératrice régente Théodora envoya au patriarche Jean VII pour lui signifier son intention de rétablir le culte des images¹¹⁰. Constantin, qui devint logothète du Drome¹¹¹ était un personnage assez important pour être invité dans les banquets avec le César Bardas¹¹² et pour avoir l'honneur de courir dans les courses en même temps que Michel III¹¹³. D'après Génésios¹¹⁴, Constantin l'Arménien chercha à sauver Théotiste. D'après toujours Génésios, il s'opposa à l'élection de Photius, comme patriarche¹¹⁵ et secourut le patriarche déchu, Ignace¹¹⁶. Lors de l'assassinat de Bardas, le drongaire de la Veille, Constantin, apaisa le tumulte et fit acclamer par les troupes Michel III¹¹⁷. D'origine arménienne, le patrice Constantin se montra fort bienveillant pour Basile, le futur empereur, car tous deux étaient d'origine arménienne¹¹⁸. Constantin était le père du patrice Thomas, qui fut plus tard logothète du Drome et de l'historien Génésios¹¹⁹.

CONTOMYTÈS, Constantin. Stratège des Thracésiens, sous le règne de Théophile Contomytès dispersa et anéantit une expédition arabe, venue de Crète, pour ravager et piller le territoire, placé sous son com-

¹⁰⁶ Th. Cont. 682—683; 835—836; Leo Gram. 249.

¹⁰⁷ Zonar. III. 415.

¹⁰⁸ Th. Cont. 250.

¹⁰⁹ Leo. Gram. 236.

¹¹⁰ Th. Cont. 150; Génésios 81.

¹¹¹ Génésios 81.

¹¹² Th. Cont. 229; Génésios 110.

¹¹³ Th. Cont. 198; Génésios 102; Leo Gram. 249.

¹¹⁴ Génésios 88—89.

¹¹⁵ Génésios 100.

¹¹⁶ Génésios 101.

¹¹⁷ Génésios 106—107; Th. Cont. 206; Cédre II.180.

¹¹⁸ Th. Cont. 230.

¹¹⁹ Th. Cont. 150. 229; Leo Gram. 249.

mandement¹²⁰. Sous le règne de Michel III, Constantin Contomytès, titré patrice, était stratège de Sicile. Sa fille épousa Bardas, titré magistratos et cousin germain du patriarche Photius¹²¹.

COXÈS. Le patrice Coxès est mentionné lors du concile de 861, convoqué aux Saints-Apôtres pour la déposition du patriarche Ignace¹²².

DAMIANOS. D'origine scythe, Damianos, titré patrice, était eunuque¹²³. Il remplissait la haute charge de parakimomène auprès de Michel III. Damianos désapprouvait hautement les excès de pouvoirs du César Bardas et, sur ses conseils, Michel III osa réformer certaines décisions, prises par Bardas. Ce dernier résolut de perdre Damianos et répandit tant de calomnies sur son compte que Michel III destitua son parakimomène. L'office resta quelque temps sans titulaire. A ce moment, la faveur de Basile, le futur empereur, commençait à s'affirmer. Michel III lui confia la charge de parakimomène et le titra en même temps, patrice¹²⁴. Damianos avait, tout l'abord, favorisé l'ambition de Bardas et avait participé à l'assassinat de Théoctiste¹²⁵. Dans la suite, lorsque Bardas, créé César, prit en main la direction de l'Etat, Damianos se brouilla avec lui et refusa de lui rendre les honneurs dûs à son rang. Bardas irrité se plaignit à Michel III qui fit arrêter Damianos; il fut tondu et gardé à vue¹²⁶.

HIMÉRIOS CHOIROS. Le patrice Himérios, surnommé par Michel III Choïros, « le Porc », à cause de sa ressemblance avec cet animal, s'attira la faveur de l'empereur et reçut une grosse somme d'argent à cause de son humeur joviale et de ses incongruités¹²⁷. D'après Cédrene¹²⁸, Himérios aurait été titré patrice par Michel III, à la suite de ses manifestations incongrues.

MARTINACÈS. Le patrice Martinacès vivait sous les règnes de Michel III et de Basile I^{er}. Il était l'oncle de l'impératrice Théophano, femme de Léon VI. D'après les patriographes, il construisit le monastère qui porte son nom¹²⁹. Martinacès appartenait à la grande famille des Martinakioi.

· **PÉGANÈS, Georges.** Cédrene¹³⁰ rapporte que la première année du règne de Basile I^{er}, un complot fut ourdi contre l'empereur par les

¹²⁰ Th. Cont. 137.

¹²¹ Th. Cont. 175.

¹²² V. Grumel, *Les Regestes des Actes du patriarcat de Constantinople*, T.I, fasc. II, 1936, N° 466.

¹²³ Th. Cont. 234; Céd. II. 197.

¹²⁴ Th. Cont. 234; Céd. II. 197—198.

¹²⁵ Th. Cont. 657.821; Leo Gram. 235—236.

¹²⁶ Th. Cont. 675; Leo Gram. 241—242; Constantin VII Porphyrogénète (*De adm. imp.* 231B) fait allusion à Damianos, parakimomène de Michel III.

¹²⁷ Th. Cont.172.253.659.

¹²⁸ Céd. II.159.

¹²⁹ Cf. R. Janin, *La géographie ecclésiastique*, Paris, 1953, p. 340.

¹³⁰ Céd. II. 205.

patrices Georges et Symbatios. Les conspirateurs furent condamnés à l'aveuglement ; quant à leurs complices, après avoir été ignominieusement promenés dans l'Hippodrome, ils furent exilés. Zonaras ¹³¹ donne la même version. Ce complot des patrices Georges et Symbatios est le même que celui de Symbatios et de Péganès, bien que Cédrene ¹³² distingue les deux complots. Le patrice Georges n'est autre que Péganès, dont le prénom était Georges ¹³³. Une partie des Continuateurs de Théophane ne font pas allusion au complot de Georges et de Symbatios et ne parlent que du soulèvement de Péganès, patrice et stratège de l'Opsikion et de Symbatios contre Basile, alors associé au trône. Péganès arrêté fut aveuglé, mutilé et exilé. Plus tard, Basile, devenu empereur, lui fit grâce et lui rendit ses biens et ses titres ¹³⁴.

SYMBATIOS ou SABBATIOS. Symbatios fut complice de l'assassinat de son beau-père, le César Bardas ; il donna lui-même le signal aux meurtriers, en faisant un signe de croix ¹³⁵. Le Continuateur de Théophane ¹³⁶ donne le récit de la scène. Le patrice Symbatios, patrice et logothète du Drome donna le signal aux assassins, mais ces derniers, pris de peur, hésitèrent. Il fallut aller chercher le patrice Basile, parakimomène, le futur empereur, qui leur rendit courage et dirigea leurs coups. D'après Syméon Magister ¹³⁷, le complot contre le César Bardas fut monté par Basile, qui se lia d'amitié avec Symbatios patrice et logothète du Drome et gendre du César. Basile affirma à Symbatios qu'il voulait le créer César à la place de Bardas. Dès lors, Symbatios entra dans la conspiration dirigée contre le César et y fit même entrer son frère Bardas. Malgré les avertissements de ses amis et des présages néfastes, le César Bardas, à la suite d'un serment solennel de réconciliation prêté par Symbatios, par Basile et par Michel III, consentit à partir en expédition avec ses adversaires ; peu après, il était assassiné ¹³⁸.

Symbatios, qui espérait bien être nommé César, comme Basile le lui avait promis ¹³⁹, fut frustré dans ses espérances et vit brusquement grandir la fortune de Basile. Quittant ses fonctions de logothète du Drome, il demanda et obtint sa nomination comme stratège des Thracésiens ¹⁴⁰. A la nouvelle du couronnement de Basile, Symbatios sentit sa fureur grandir d'avoir été dupé. Il s'entendit avec le patrice Péganès,

¹³¹ Zonar. III. 419.

¹³² Cédre. II. 200 et 205.

¹³³ Th. Cont. 833 (G. le Moine).

¹³⁴ Th. Cont. 240—241. 680—681.

¹³⁵ Génésios 106.

¹³⁶ Th. Cont. 205—206, 237—238.

¹³⁷ Th. Cont. 676—679.

¹³⁸ Th. Cont. 828—831.

¹³⁹ Th. Cont. 833 ; Leo Gram. 247.

¹⁴⁰ Th. Cont. 238.

stratège de l'Opsikion et provoqua un soulèvement des troupes. Cette sédition fut vite réprimée. Faits prisonniers, Symbatios et Péganès comparurent devant Michel III et furent condamnés à être aveuglés, mutilés et exilés. Plus tard, Basile, devenu seul empereur, leur pardonna, les rappela d'exil et leur rendit leurs biens et leurs dignités¹⁴¹. Syméon Magister¹⁴² donne des détails sur la condamnation de Symbatios et de Péganès. Péganès fut obligé d'encenser Symbatios avec un encensoir rempli de soufre. Tous deux, après leur supplice, durent mendier leur pain sous les arcades du Milion.

THOMAS. L'impératrice Théodora, désirant rétablir le culte des images, fit avertir le patriarche iconoclaste Jean VII, dit Janès, par le drongaire de la Veille, Constantin, père du patrice Thomas et de Génésios, l'historien¹⁴³. Le patrice Thomas, homme fort savant et magistrat intègre¹⁴⁴ était logothète (du Drome) pendant la minorité de Constantin VII Porphyrogénète, lors du coup d'Etat de Constantin Doucas. Il avait été prévenu par un billet mystérieux de la tentative de Constantin Doucas et de son échec¹⁴⁵.

INDEX

(établi par Mme R. GUILLAND)

I. Index des NOMS de PERSONNES

- Aétios** (9^e s.) : Commandant en chef, drongaire de la Veille, gouverneur d'Amorion, 593, patrice 593, 599, protospathaire 593, stratège des Anatoliques 593. 599.
- Antigone**, fils de Bardas (9^e s.) : anthypate-patrice, 600, commandant le tagme des Scholes, domesticat des Scholes 598, domestique des Scholes 598. 600, *kathègémôn tôn skholôn*, 598, patrice 600.
- Arsaber** (9^e s.) : magistros 594. 595 patrice 594.
- Arsaber** (9^e s.) : protospathaire 595.
- Babutzleos**, Constantin (9^e s.) : magistros, patriciat 595.
- Babutzleos**, Manuel (9^e s.) : domestique des Scholes 593.
- Babutzleos** ou **Babutzikios**, Théodose (9^e s.) : patrice 595.
- Babutzikios**, Théodose, métropolitaine de Chalcédoine (9^e s.) 595.
- Babutzleos** (9^e s.) : commandant de corps d'Armée : 595.
- Bardas** (9^e s.) : César 596. 597. 600. 601. 603. 604. 605. curopalate 596. 596. n. 35 ; domestique des Scholes 596. 598 ; magistros 596. 604. 596. n. 35 ; patrice 595. 596 n. 35.
- Basile**, basileus (9^e s.) : autocrator ou *autokrator*, César, 601 ; écuyer, 601 ; *huperlamprou axia*, *magistrôn*, magistros 601 ; parakimomène, patrice 601. 604. 605 ; protostrator, spatharocandidat (?) 601 ; *stratôr* aux écuries impériales 601.

¹⁴¹ Th. Cont. 240—241 ; Céd. II.200.

¹⁴² Th. Cont. 680—681.

¹⁴³ Th. Cont. 150.198.229.681.835 ; Leo Gram. 249.

¹⁴⁴ Th. Cont. 229.

¹⁴⁵ Th. Cont. 383.

Basillelos (9^e s.) : patrice, stratège de Charsian 596.

Basilliscianos ou **Basilliscinos** (9^e s.) : patrice, rameur des galères impériales 603.

Basoès (9^e s.) : courrier 594.

Callistos (9^e s.) : patrice 594. 596, turmarque 594.

Capnogénès, Constantin (9^e s.) : éparque 603.

Constantin l'Arménien (Maniakès) (9^e s.) : drongaire de la Veille 603. 606, logothète du Drome 603 patrice 603.

Constantin (9^e s.) : drongaire 594, patrice 594. 594.

Contomytès, Constantin (9^e s.) : patrice, stratège de Sicile, stratège des Thracésiens 603—904.

Coxès (9^e s.) : patrice 604.

Cratèros (Théodore ?), eunuque (9^e s.) : exarque de la Flotte 594, patrice 594. 596, protospathaire 594.

Damianos (9^e s.) : parakimomène 601. 604. 604 n. 126, patrice eunuque 601. 604.

Georges (9^e s.) : protospathaire eunuque : 594.

Himerios Choïros (9^e s.) : patrice 604.

Jean VII Grammatikos, Janès (9^e s.) : 594 ; syncelle 594. 597.

Marinos (9^e s.) : drongaire, tourmarque 597.

Martinucès (9^e s.) : patrice 604.

Méllssène (9^e s.) : stratège 594.

Mosèlé ou **Musèlé, Alexis** (9^e s.) : anthypate, César, commandant militaire, duc de Sicile, magistratos, patrice, stratège, stratèlate 596.

Mosèlé, Théodose (9^e s.) : patrice 597.

Nicéatas (9^e s.) : ex-stratège de Sicile (?), patrice 597.

Patrikès (9^e s.) : 13 n. 49 ; patrice 597.

Péganès, Georges (9^e s.) : patrice (Georges) : 605. stratège de l'Opsikion 605.

Pétronas (9^e s.) : commandant des Scholes, *domestikou* 598, domestique des Scholes 598. drongaire de la Veille, magistratos 597, patrice 597. 5., stratège des Thracésiens 597.

Pétronas Camatèros (9^e s.) : protospathaire, spatharocandidat, stratège de Cherson 598.

Sabbatios ou **Symbatios** (9^e s.) : logothète du Drome, 600. 605 ; patrice 600. 605. stratège des Thracésiens 605.

Sergios (9^e s.) : patrice 599.

Symbatios, Cf. Sabbatios.

Théoctista dite Florina, mère de Théodora (9^e s.) *patricia zotlès* 597.

Théophane (9^e s.) : protospathaire 595.

Théophile (9^e s.) : patrice, stratège 594. 599.

Théophobe (9^e s.) : 599 n. 73 ; patrice 5.

Thomas (9^e s.) : logothète du Drome 603. 606 ; magistrat, 609 ; patrice 603. 606.

Tradenigo, Pétro (9^e s.), duc de Venise, spathaire 595.

N.N. (9^e s.), parents de S^{te} Eudocime ; patrices 600.

II. Index des DIGNITÉS et FONCTIONS

- Anthypate** : Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) : 596 ; (v. NOMS).
- Anthypate-patrice** : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) 600 (v. NOMS).
- Autoerator** ou *autokratôr* : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).
- César** : 605. 601 n. 93 ; Bardas (9^e s.) : 596. 597. 600. 601. 603. 604. 605. Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS) ; Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) 596 (v. NOMS).
- Commandant en chef** : Aétios (9^e s.) 593 (v. NOMS).
- Commandant de corps d'Armée** : Babutzicos (9^e s.) : 595.
- Commandant militaire** : Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) : 596 (v. NOMS).
- Commandant des Scholes** : Pétronas (9^e s.) 4 (v. NOMS).
- Commandant du tagme des Scholes** : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) 598 (v. NOMS)
- Courrier** : Basoès (9^e s.) : 594.
- Curopolate** : Bardas (9^e s.) 596 (v. NOMS).
- Domestica des Scholes** : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) 598. 600. (v. NOMS).
- Domestikou** : Pétronas (9^e s.) 598 (v. NOMS).
- Domestique des Scholes** : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) : 598. 600. (v. NOMS) ; Babutzicos, Manuel (9^e s.) 593 ; Bardas (9 s.) 596. 597. (v. NOMS) ; Pétronas (9^e s.) 597. 598. (v. NOMS).
- Drongaire** : Constantin (9^e s.) 1, patrice 1. 3 ; Marinos (9^e s.) 3, tourmarque 3.
- Drongaire de la Veille** : Aétios (9^e s.) 594 (v. NOMS) ; Constantin l'Arménien (Maniakès) (9^e s.) : 603. 606 (v. NOMS) ; Pétronas (9^e s.) 597 (v. NOMS).
- Duc de Sicile** : Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) 596 (v. NOMS).
- Ecuyer** : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).
- Eparque** : Capnogénès, Constantin (9^e s.) 603.
- Exarque de la Flotte** : Cratèros (Théodore ?), eunuque (9^e s.) 594 (v. NOMS).
- Ex-stratège de Sicile** : Nicétas (9^e s.) ? 597, patrice 597.
- Général** : 593.
- Gouverneur d'Amorion** : Aétios (9^e s.) 593 (v. NOMS).
- Huperlamprou, axia** : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).
- Kathègémôn tôn skholôn** : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) 598 (v. NOMS).
- Logothète du Drome** : Constantin l'Arménien (Maniakès) (9^e s.) 603 (v. NOMS) ; Sabbatios Symbatios (9^e s.) : 600. 605 (v. NOMS) ; Thomas (9^e s.) 603. 606. (v. NOMS).
- Magistrat** : Thomas (9^e s.) 606 (v. NOMS).
- Magistrôn** : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).
- Magistros** : *Arsaber* (9^e s.) 594. 595, patrice 594 ; *Babutzicos, Constantin* (9^e s.) 595, patrice 595 ; *Bardas* (9^e s.) 596.604. (v. NOMS) ; *Basile*, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS) ; *Mosèlé* ou *Musèlé, Alexis* (9^e s.) 596 (v. NOMS) ; *Pétronas* (9^e s.) 598 (v. NOMS).
- Officier supérieur** : 593.
- Parakimomène** : Basile, Basileus (9^e s.) 601. 604. 605 (v. NOMS) ; Damianos (9^e s.) : 601. 604. 604. n. 126, patrice-eunuque 601. 604.

Patriciat : Babutzicos, Constantin (9^e s.) 595 (v. NOMS).

Patrice : Aétios (9^e s.) 593. 599 (v. NOMS) *Antigone*, fils de Bardas (9^e s.), 600 (v. NOMS); *Arsaber* (9^e s.) 594, magistrus 594. 595; *Babutzicos* ou *Babutzikios*, *Théodose* (9^e s.) 595; *Bardas* (9^e s.) 600 (v. NOMS); *Basile*, basileus (9^e s.) 601. 603. 606. (v. NOMS); *Basileios* (9^e s.) (9^e s.) 596, stratège de Charsian 596; *Basiliscianos* ou *Basiliscinos* (9^e s.) 602, rameur des galères impériales 603; *Callistos* (9^e s.) 594. 596. turmarque 594; *Constantin l'Arménien* (Maniakès) (9^e s.) 603. (v. NOMS); *Constantin* (9^e s.) 594. 596. drongaire 594 *Contomytès*, *Constantin* (9^e s.) 603 (v. NOMS); *Caxès* (9^e s.) 604; *Cratèros* (*Théodore* ?), eunuque (9^e s.) 594. 596 (v. NOMS); *Himerios Choïros* (9^e s.) 604; *Martinacès* (9^e s.) 604; *Mosèlé* ou *Musèlé*, *Alexis* (9^e s.) 596 (v. NOMS); *Mosèlé*, *Théodose* (9^e s.) 597; *Nicétas* (9^e s.) 597, ex-stratège de Sicile ? 597; *Patrikès* (9^e s.) 597; *Péganès*, *Georges* (9^e s.) 604. 605 (Georges), stratège de l'Opsikion 605; *Pétronas* (9^e s.) 597. 598 (v. NOMS) *Sabbatios* ou *Symbatios* (9^e s.) 600. 605. 598 (v. NOMS); *Sergios* (9^e s.) 599; *Théophile* (9^e s.) 5 ; *Thomas* (9^e s.) 603. 606. (v. NOMS); *N.N.* (9^e s.) 600.

Patrice-eunuque : Damianos (9^e s.) 601. 604, parkimomène 601. 604. 604 n. 126.

Patricia Zostès : Theoctista dite Florina, mère de Théodora (9^e s.) 597.

Protospathaire : Aétios (9^e s.) 593 (v. NOMS); *Arsaber* (9^e s.) 595; *Cratèros* (*Théodore* ?) eunuque (9^e s.) 594 (v. NOMS); *Pétronas*, *Camatèros* (9^e s.) 5 (v. NOMS); *Théophane* (9^e s.) 595.

Protospathaire : *Georges* (9^e s.) 594.

Protostrator : *Basile*, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).

Rameur des galères impériales : 603; *Basiliscianos* ou *Basiliscinos* (9^e s.) : patrice 602.

Spathaire : *Tradenigo*, *Péto* (9^e s.), doge de Venise : 595.

Spatharocandidat : *Basile*, basileus (9^e s.) ? 601 (v. NOMS); *Pétronas*, *Camatèros* (9^e s.) (v. NOMS).

Stratège : *Mélessène* (9^e s.) 594; *Mosèlé* ou *Mosèlé*, *Alcxis* (9^e s.) 596 (v. NOMS); *Théophile* (9^e s.) 593. 599, patrice 593. 599.

Stratège des Anatoliques : Aétios (9^e s.) 593. 599. (v. NOMS).

Stratège de Charsian : *Basileios* (9^e s.) 596. patrice 596.

Stratège de Cherson : *Pétronas* *Camatèros* (9^e s.) 597 (v. NOMS).

Stratège de l'Opsikion : *Péganès*, *Georges* (9^e s.) 605; patrice (*Georges*) 604. 605.

Stratège de Sielle : *Contomytès*, *Constantin* (9^e s.) 603 (v. NOMS).

Stratège des Thracésiens : *Contomytès*, *Constantin* (9^e s.) 603 (v. NOMS); *Pétronas* (9^e s.) 597 (v. NOMS); *Sabbatios* ou *Symbatios* (9^e s.) 605 (v. NOMS).

Stratèlate : *Mosèlé* ou *Musèlé*, *Alexis* (9^e s.) 596 (v. NOMS).

Stratôr, charge de : 601.

Stratôr aux écuries impériales : *Basile*, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).

Syncele : *Jean VII Grammatikos* (*Janès*) (9^e s.) 594. 597.

Turmarque ou turmarque : *Callistos* (9^e s.) 594, patrice 594. 596; *Marinos* (9^e s.) 597, patrice.

III. Index GÉOGRAPHIQUE

Amorien : 593. 596.

Anatoliques ; 593. 599.

Andrinople : 600.

Arabes : 594. 595. 596. 599. 603.

Arménie : 602.

Bagdad : 599.

Bulgare : 600.

Bulgarie : 600.

Chalcédoine : 595.

Charstian : 596.
Cherson : 598.
Chersonnèse : 598.
Chrysopolis : 596. 602.
Crète : 603.

France : 595.

Gastria : 597.
Grecques : 599.
Grecs : 599.

Ingelheim : 595.

Képos : 600.

Longobardie : 596.

Macédoine : 602.
Méandre : 600.
Mélltène : 597.

Nicomédie : 603.

Opsikton : 606.

Paphlagonie : 597.
Pauliciens : 598.
Persanes : 599.
Persans ; 599.
Perses : 599.
Poson : 598

Samarra : 593.
Sielle : 597. 604.
Sinope : 599.
Sténon : 594.
Syrie : 595. 597.

Téphrikè : 597.
Thracétiens : 597. 600. 603. 605.
Trèves : 595.

Venise : 595.

UN LETTRÉ DU MILIEU DU XII^e SIÈCLE: NICÉPHORE BASILAKÈS*

ANTONIO GARZYA

(Naples)

La période centrale de l'âge des Comnène n'a pas en littérature l'éclat qui fut propre à d'autres époques de Byzance. Elle n'en fut pas pour cela moins riche de ferments extrêmement intéressants qui concernent non seulement le monde des lettres proprement dit, mais tout le mouvement des idées et de la culture. Nous y chercherons en vain une figure dominante comme, par exemple, celle de Psellos un siècle auparavant. Nos héros sont en général plus modestes, mais non moins dignes d'être interrogés pour qu'ils nous livrent leurs secrets, pour qu'ils nous introduisent discrètement dans l'atmosphère de pensée et de vie qui fut de leur temps. Un de ces personnages est Nicéphore Basilakès. Son action s'exerça dans plusieurs domaines sans atteindre dans aucun d'eux des hauteurs exceptionnelles. A la fois professeur et orateur, théologien et panégyriste, poète et grammairien, il fut témoin d'événements publics, de contrastes personnels, de polémiques acharnées en littérature et en théologie. Un aperçu de sa biographie et de sa production littéraire permettra de saisir les lignes d'ensemble de sa personnalité.



La vie de Nicéphore doit s'échelonner à peu près comme celle de son illustre contemporain Eustathios de Thessalonique, entre 1115 et 1180. Il fut de famille remarquable, sinon de tout premier niveau social. Deux fois¹ il rappelle les traditions militaires de son ascendance paternelle. S'il faut en déduire qu'il fut de la famille du bien connu

* Texte d'une communication présentée à l'institut des Etudes sud-est européennes, à Bucarest, le 14 novembre 1969. Je suis très sensible à l'honneur que l'on m'a fait en la publiant dans cette revue.

¹ *mon. in Constant. fratr.* 236, 12 ss. Regel (FRB II) et *or. in Ioann. Comn.* 360, 27ss. Regel (*ibid.*).

Nicéphore Basilakios, *dux* de Dyrrachium sous l'empereur Nicéphore Botaniatès, nous ne pouvons l'affirmer, mais la chose n'est pas à exclure. Du côté maternel c'est plutôt la carrière civile qui fut en honneur. Un oncle maternel, que Nicéphore mentionne aussi deux fois ², avec grand respect et affection, se distingua comme fonctionnaire de haut rang. Nous ne sommes pas à même de l'identifier. Assez sûre est par contre l'identification de Constantin Basilakès (les sources ³ donnent la forme Basilakios, équivalente), frère de Nicéphore. On le trouve parmi les participants à l'expédition de Manuel Comnène en Italie (1155—1156). En sa qualité de scribe impérial (*hypogrammateus*), il est envoyé par le chef de l'expédition, Michel Paléologue, comme ambassadeur chez le pape Adrien IV ⁴ et peu après il trouve la mort : ἀναίρεθεις ἐν τῷ Σικελικῷ πολέμῳ dit *l'inscriptio* de la monodie que lui dédia son frère. Nous n'avons d'autre information sur la famille de Nicéphore Basilakès. Peut-être perdit-il son père encore enfant, puisqu'il parle de son oncle maternel comme du κοινὸς τροφεύς de lui-même et de son frère. En tout cas, si celui-ci suivit les traditions de famille en s'engageant à la fois dans la carrière militaire et diplomatique, Nicéphore se conduisit pour ainsi dire en *homo novus* en choisissant l'agôn littéraire ⁵.

Dans *l'inscriptio* d'un des manuscrits de ses *Progymnasmata* (le Laur. gr. XXXII 33), on lui attribue le titre de βασιλικὸς νοτάριος ; nous pouvons en déduire que Basilakès dut lui aussi servir dans les rangs de l'administration de la cour. La chose semble confirmée par un passage d'une lettre de Michel Italicos ⁶, contemporain peut-être un peu plus jeune de Nicéphore, où l'auteur se plaint à un ami que l'empereur lui ait préféré un certain Basilakios pour la charge de νοτάριος. En tout cas, pour Nicéphore l'entrée dans l'administration ne fut pas plus qu'un épisode, sa vraie vocation étant celle de l'enseignement. Dans le Πρόλογος, préface dont, vers la fin de sa vie, il dota son édition d'un choix de ses écrits, il nous donne des renseignements précieux sur son activité publique et sur sa conduite de vie. Il nous apprend, entre autres, que son enseignement fut, à ses débuts, privé, et que seulement après un *curriculum* didactique et littéraire assez fourni, soutenu sans doute aussi par la faveur politique dont il jouissait, il put entrer à Sainte-Sophie avec la charge de professeur.

A l'école supérieure du patriarcat cinq chaires étaient en fonction au milieu du XII^e siècle, en matière religieuse ; on connaît les trois dernières par ordre d'importance : respectivement celles du διδάσκαλος

² *mon. in Constant. frat.* 231, 12 s. et *prolog.* § 7 Garzya.

³ *Cinn.*, 146, 23ss. CB.

⁴ *Cinn.* 1.1. ; Nicéph. Basil., *mon. in Constant. frat.* 235s. Regel.

⁵ *ibid.* 236, 12ss. ; *or. in Ioann. Comn.* 360, 27ss. Regel.

⁶ 171, 26ss. Cramer (AGO III).

τοῦ ψαλτηρίου, du διδάσκαλος τοῦ ἀποστόλου (parfois désigné aussi comme τῶν Ἐπιστολῶν), du διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου ou οἰκουμενικὸς διδάσκαλος, qui avait aussi une sorte de surintendance générale. Basilakès reçut la διδασκαλικὴ ἀξία (*prol.* § 10) τοῦ ἀποστόλου, on ne sait pas si d'emblée ou après avoir occupé un office mineur, comme par exemple celui de μαΐστωρ (ou ῥήτωρ ou διδάσκαλος) τῶν ῥητόρων. Si les débuts de Basilakès dans l'enseignement doivent se situer aux environs de 1135, son professorat à Sainte-Sophie dut atteindre son apogée vers 1140. Les professeurs de Sainte-Sophie étaient généralement aussi destinés à pratiquer la grande rhétorique de cour, à prononcer ces panégyriques élaborés qui servaient en même temps à soutenir vis-à-vis des différents partis la politique officielle, et vis-à-vis de celle-ci l'opinion publique. Après la campagne de Jean Comnène en Syrie et en Cilicie (1136—38) le panégyrique officiel est en pleine activité : Michel Italicos, entre autres, et son rival Nicéphore Basilakès prononcent plusieurs discours d'occasion en l'honneur de l'empereur et de personnages de sa famille et de son entourage. C'est sans doute le moment le plus heureux de la carrière de Nicéphore, car il le trouve au premier plan sur la scène, admis aux fastes et aux secrets de la cour, à proximité de l'empereur, de son cousin Adrien qui fut ensuite patriarche de Bulgarie sous le nom de Jean ; du puissant domestique Jean Axouch, du nomophylax Alexios Aristène. Sa fortune dura jusqu'aux premiers temps du règne de Manuel, et ce n'est pas un hasard si vers 1150 il compose un panégyrique pour le patriarche lui-même, Nicolaos Muzalon (1147—1151). Ces carrières ne se développaient pas sans dangereux compromis et intrigues, mais si l'on savait bien mener sa barque, la récompense était souvent assez consistante, comme pour Michel Italicos qui, après avoir enseigné médecine et rhétorique, passa à la Faculté théologique du patriarcat, où il franchit les grades de διδάσκαλος τοῦ ψαλτηρίου, τοῦ ἀποστόλου et τοῦ εὐαγγελίου (peut-être en 1142), pour finir comme métropolitain de Philippopoli en 1146.

L'étoile de Basilakès déclina par contre brusquement, et pour toujours, à cause d'une dispute théologique qui éclata sous le patriarcat de Constantin IV (1154—1157) pour continuer sous celui de Luc Chrysoberge. Le règne de Manuel fut bouleversé plus d'une fois par des polémiques religieuses qui eurent aussi, comme souvent à Byzance, des répercussions politiques. L'empereur, semble-t-il, y trouvait du plaisir et dans une certaine mesure favorisait ces contrastes plutôt que de les éviter. Il faut considérer en outre que sous les disputes il y avait souvent un fond de rivalités personnelles, de haines parfois farouches, de rancunes prêtes à éclater : cela donnait à la polémique acharnement et couleur. Cette fois l'occasion doctrinaire fut donnée par l'inter-

prétation d'un passage de la liturgie de saint Jean Chrysostome : *ὁ εἷς ὁ προσφέρων καὶ προσφερόμενος καὶ προσδεχόμενος*. A l'interprétation traditionnelle qui veut le sacrifice de la croix offert indistinctement aux trois personnes de la Trinité — donc aussi au Fils —, on opposait qu'il était offert seulement au Père et au Saint-Esprit, le Fils se limitant à s'immoler pour les autres. Mais par Jean Kinnamos nous savons que le développement doctrinaire de la dispute avait été précédé par des chicanes entre diacres (autrement dit, professeurs) de Sainte-Sophie. C'est peut-être ce que nous fait entendre avec circonspection Nicéphore, lorsqu'il rappelle dans son *Prologue* (§§ 10—11) les jalousies et les vraies persécutions que lui attira au sein de l'Eglise le grand succès de ses leçons sur l'apôtre Paul. Kinnamos mentionne un des diacres, Basile⁷, parmi les dénigrateurs de Basilakès et de Michel de Thessalonique, neveu de Basile Achridènos, qui occupait la chaire de *διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου*⁸. Mais des escarmouches banales on passa bientôt à des contrastes plus sérieux, qui finirent par attirer l'attention des hautes sphères de l'orthodoxie. Le branle fut donné par Nicéphore⁹ qui publia un pamphlet dogmatique, une *Μονάς* qu'il regretta amèrement dans la suite¹⁰. Du côté de Nicéphore et de Michel se rangèrent Eustathios, métropolitite de Dyrrachium, et le savant métropolitite élu de Théoupolis d'Antioche, Sotèrichos Panteugénos, diacre lui aussi de Sainte-Sophie, qui finit par s'assumer, en tant que théoricien, le rôle de protagoniste dans la question écrivant un dialogue (*Philon*) et une *Apologie*¹¹, qui nous sont parvenus. Deux synodes eurent lieu, le premier le 26 janvier 1156, le second, aux Blachernes, le 12 mai 1157, en présence de l'empereur. Au premier seuls Eustathios et Michel furent présents, l'un se soumit sur-le-champ, l'autre promit de le faire. Au second, après de longs mois de disputes, l'orthodoxie fut confirmée, Michel abjura et Sotèrichos également, mais celui-ci fut déposé le lendemain. Basilakès se hâta de rétracter avant la reprise du débat. Les décisions qui furent prises à son égard ne sont pas tout à fait claires, entre autres parce que les actes ne semblent pas tous authentiques ni tous en règle; deux points toutefois sont hors de doute: qu'on anathématisa ses écrits et qu'on le contraignit à l'exil, en lui laissant le choix du lieu. Sur l'identification de celui-ci nous n'avons pas de témoi-

⁷ J. Gouillard, *Trav. et mém.* II (1967) 210, pense qu'il s'agit du *διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου*; mais cf. A. Garzya, *Jahr. öst. Byzantinistik*, XVIII (1969) 68.

⁸ Mais, cf. J. Gouillard cit., 210, nr. 223 (ses doutes toutefois n'ont peut-être pas de vraie raison d'être).

⁹ PG CXL 185d—188a.

¹⁰ Il désigne cet écrit par l'adjectif *ἀπευκτατότατος*, *prol.* § 13.

¹¹ Cf. H. — G. Beck, art. *Soterichos Panteugenos* dans *LexThurkirche* IX (1964) 894.

gnage direct. Autrefois j'ai pensé, sur la base de quelques allusions dans les lettres que l'exilé envoya à ses amis, qu'il s'agissait de Thessalonique. On pourrait également penser à Philippes, mais il est plus probable qu'il s'agisse de Philippopoli, en Bulgarie. En tout cas Basilakès se plaint amèrement des difficultés de vie qu'il rencontre loin de sa patrie, de la privation d'études, de livres, d'amis. Les quatre lettres qui nous sont parvenues traduisent cette profonde amertume avec des accents sincères, même si monotones : on trouve une allusion du même ton dans la monodie pour Constantin¹³, le frère bien-aimé, tombé en Sicile au moment même, ou presque, de la disgrâce de Nicéphore.

Cette monodie est la dernière œuvre par ordre chronologique, où l'auteur rappelle sans voile ce chapitre néfaste de sa vie. En 1157 il était sans doute à Philippopoli, menant une vie solitaire et campagnarde — . . . τοῖς ἀγροῖς καὶ ταῖς ἐσχατιαῖς, ἀς οἰκεῖν κατεκρίθημεν καὶ πρὸς ἀς ἀπερρίφημεν... (*mon.* 243, 6s.) — , mais nous ne savons pas combien dura son exil, et si Basilakès s'acquitta jamais de sa condamnation. Pendant de longues et amères années il dut rester dans l'ombre et ne retrouva probablement plus le prestige d'antan. Ses écrits furent dispersés, certains circulèrent sans nom d'auteur, d'autres tombèrent dans les mains de faux amis et de gens sans scrupules.

Un tableau assez vivant de tout ceci est fourni par le singulier *Prologue* dont nous avons parlé, se situant à mi-chemin entre l'autobiographie et le « manifeste » littéraire, un peu comme le *Protheoria* qui introduit le recueil des écrits de Michel Choniates ou ladite *Autobiographie* de Grégoire de Chypre. L'auteur parle de son passé avec une émotion détachée, comme d'une chose lointaine, et surtout évite toute allusion spécifique à ses persécuteurs. Il s'acharne à mettre en évidence ses théories sur la rhétorique, ses méthodes d'enseignement, les côtés les plus incisifs de son caractère, et passe sous silence les disputes théologiques qui l'attirèrent. Il affirme avoir voulu complaire à des amis qui lui ont demandé de publier lui-même un choix de ses écrits. Le recueil, que nous sommes parvenus à reconstruire presque complètement, est loin d'embrasser toute la production basilacienne, mais dans le *Prologue* l'auteur prend soin de citer et décrire brièvement les ouvrages qu'il n'inclut pas dans le choix, ou parce qu'ils sont perdus ou pour d'autres motifs. Il nous apprend, entre autres (§ 13), que son dernier écrit par ordre de dates fut une déclamation judiciaire *Contre Bagoas*. Je l'ai retrouvée. Il s'agit d'un produit scolaire, ce qui nous porte à croire qu'à un certain moment Basilakès put rentrer à Constantinople sans pour cela être réintégré dans aucun office public,

¹³ 243, 3ss. Regel.

réduit à reprendre son enseignement privé, comme au début de sa carrière. Le ton d'ensemble du *Prologue* révèle l'homme fatigué, par l'âge aussi bien que par les vicissitudes de la vie : c'est ce qui nous fait supposer que lors de la composition du *Prologue* il en était aux dernières années de son existence travaillée.



L'histoire de Nicéphore Basilakès, telle qu'on peut la reconstruire, nous intéresse en tant que témoignage de son temps, d'un climat de vie, d'un certain milieu. Celui qui en fut le protagoniste, et la victime en même temps, éveille en nous une sympathie humaine qu'il faut souligner. Il fut un homme incapable d'adulation, fier et dédaigneux, franc de parole, facile à la satire, virulent s'il le fallait ; de tout cela il eut pleine conscience et à l'occasion il en fit étalage non sans une pointe d'orgueil ou de coquetterie. « Je fus homme — dit-il dans le *Prologue* § 8 — de peu d'amis... j'aime la vie retirée de l'enseignement, je ne supporte pas de fréquenter les demeures des puissants ou de m'asseoir à leur porte. Je n'adulais personne et je n'éprouvais aucun besoin de me lancer dans le tourbillon de la vie et dans le tumulte des affaires... ». Le même ton se retrouve dans les lettres. Il devait imprégner sa production satirique, à mi-chemin entre Lucien et Prodrôme, assez large, mais aujourd'hui entièrement perdue. Et n'en sont pas exemptes non plus des déclamations destinées à l'école, par exemple celle *Contre Bagoas* (§§ 4,15, etc.). Au contraire, comme nous l'avons mis en lumière dans l'introduction à notre édition¹³, cette μελέτη constitue une pièce d'actualité tout à fait singulière, qui doit être rangée à côté d'autres produits littéraires de l'époque ayant un même message réaliste caché sous des formes apparemment détachées de la réalité (le roman, par exemple, ou la πραγματεία en vers, ou la parodie dramatique¹⁴). En effet, à Byzance, si la liberté de presse n'existait pas encore, les idées circulaient également, parfois sous les formes les plus inattendues. L'époque des Comnène est à cet égard particulièrement indicative et en grande partie encore à découvrir.



Après avoir tracé ce profil biographique et moral de Basilakès, nous voudrions nous arrêter sur sa formation culturelle, sur ses intérêts, sur ses tendances en littérature. Le *Prologue* plusieurs fois cité nous servira encore une fois de guide.

¹³ *EEBΣ XXXVI* (1968), 81—103.

¹⁴ Cf. H. Hunger, *Der byz. Katz-Mäuse-Krieg*, Graz-Wien-Köln, 1968 ; v. aussi Anz. d. phil.-hist. Kl. d. Oesterr. Ak. d. Wissensch. 1968, 59—76 ; *Trav. et mém.* III (1968) 405ss.

Basilakès y souligne lui-même, entre autres, son amour pour les lettres profanes, ce qui n'étonne pas à Byzance; mais la proportion entre citations, ou réminiscences, profanes et bibliques, est nettement favorable aux premières dans tous ses écrits, ce qui a pu à l'occasion lui être reproché¹⁵. Il est difficile d'indiquer avec précision les auteurs préférés par Basilakès. Il y en a qui sont communs à la plupart des Byzantins, il y en a, comme toujours, qui sont choisis en raison du genre littéraire; mais certaines prédilections sont assurément singulières: je pense, par exemple, à la présence d'un romancier contemporain comme Eustathios Macrembolite, d'auteurs techniques comme Hippocrate et Oppien. Une place à part mérite Lucien; non qu'il ait jamais été méconnu par les Byzantins, mais chez Basilakès il assume une importance exceptionnelle. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'on parle à juste titre d'une «renaissance de Lucien» au XII^e siècle.

On écrivait des satires de tout genre, effleurant l'hérésie en politique, le blasphème en religion, on alla jusqu'à introduire la σατυρική parmi les genres poétiques destinés à l'école (Mich. Ital., *ep.* 7 Cramer), ce qui permettait une sorte d'alibi sous le voile protecteur de la divine rhétorique. C'est dommage que la production satirique de Basilakès (*prolog.* § 5s.) ne nous soit pas parvenue, mais dans n'importe quel écrit de cet auteur on a l'impression de pressentir un certain ferment, un esprit d'innovation. Sans parler des écrits de Prodrôme, ceux de Michel Italicos, dont la vie fut aussi très tourmentée, donnent la même impression; dans un panégyrique pour Jean Comnène, qu'une de mes élèves vient de publier, Michel Italicos arrive jusqu'à mettre en question les règles mêmes de la rhétorique d'apparat, son style élevé, son langage tortueux, son ton prudent et émoussé, autrement dit tout un costume et un style de vie. Je crois d'ailleurs que c'est sous ce même jour que doit être évalué le progrès dans l'emploi du langage démotique en littérature, qui se fait toujours plus sensible sous les Comnènes. Le cas d'écrivains bilingues comme Théodore Prodrôme n'est ni isolé ni fortuit; il faut ici rappeler au moins Michel Glykas, tombé en disgrâce presque en même temps que Basilakès (son procès se célébra en 1159) pour des divergences d'ordre culturel apparemment innocentes.

Le banc d'épreuve pour juger de la hardiesse intellectuelle d'un auteur était traditionnellement la philosophie. Le choix même entre Platon et Aristote avait été suspect, plus ou moins selon les âges, et le souvenir du drame de Jean Italos était trop récent aux environs de 1140 pour ne pas suggérer la plus grande prudence. C'est peut-être

¹⁵ Cf. C. Neumann, *Griech. Geschichtsschr. u. Geschichtsquellen im 12. Jahrh.*, Leipzig 1888, p. 74.

ici également qu'il faut chercher les causes du fait que, dans la lutte séculaire entre philosophie et rhétorique, le milieu du XII^e s. voit encore une fois triompher la seconde, après le déclin de l'*aetas philosopha* de Psellos et de son école. En effet, si le *cursus studiorum* lui-même (grammaire, rhétorique, philosophie) ne subit pas en cette période de changements remarquables, comme on le constate chez Basilakès aussi bien que chez Prodrome, Italicos, Eustathios, Tzetzès (cousin, soit dit en passant, d'un Jean Basilakès grammairien — cf. *epp.* 69.73 Pr. — qui pourrait à son tour être de la famille de Nicéphore)¹⁶, la primauté entre les deux disciplines maîtresses (depuis Platon et Isocrate) de la formation de l'homme est attribuée manifestement à la rhétorique. Mais la rhétorique, comme on l'a vu, se charge de contenus nouveaux, de la satire à la théologie, donnant cours encore une fois à l'audace de la pensée, parfois avec une liberté de langage tout à fait surprenante. Je voudrais citer un exemple très curieux mais significatif : l'épître (publiée par le cardinal Mercati en 1897¹⁷) qu'un rhéteur anonyme adressa à l'empereur Jean au début de son règne pour se plaindre de ses propres malheurs, de ceux de son quartier à Constantinople et de l'empire en général ; cette épître est rédigée dans un langage si violent, arrogant et malicieux qu'on s'étonne que l'auteur, un évêque déposé, que nous aimerions connaître, ait pu je ne dirais pas la publier mais seulement la concevoir !



La passion pour les vertus multiformes du λόγος, réflexion et discussion en même temps, et pour la λαμβική ιδέα, une ramification extrémiste et populaire de la sublime ἐναντιωσις dialectique, caractérisa l'esprit des Grecs et en anima les luttes politiques ainsi que la vie quotidienne à toutes les époques de leur histoire. Leur moyen âge est à ce point de vue également l'héritier sensible du passé. La scène évidemment n'est plus la même. L'homme sent bien qu'en politique ne sont plus en jeu de hauts idéals et que le contraste se déclare non plus sur les agoras ensoleillées, mais dans l'obscurité des couloirs et des antichambres, où les carrières se font et se défont. L'horizon est limité, et il y a des esprits qui en éprouvent — Michel Psellos, Théodore Métochite, par exemple — une certaine détresse ; mais le grand jeu de la parole continue, et avec lui la transmission de cette tradition de gloire qui mérite bien le nom d'humanisme.

A côté de la politique il y a un autre terrain sur lequel les πράξεις peuvent se mesurer : celui de l'enseignement, rivalité et lutte entre

¹⁶ Garzya, *art. c.* 58, 2.3.

¹⁷ BZ VI (1897) 140ss. = *Opere minori*, I, Vaticano 1937, 498ss.

écoles, engagement et agôn tantôt donquichottesques, tantôt empreints du plus grand sérieux. Comme professeur de grammaire et de rhétorique Basilakès fit époque, comme il dit lui-même dans ses écrits. On arriva jusqu'à créer le terme βασιλακισμός pour indiquer ses théories et méthodes et le verbe βασιλακίζειν pour désigner l'action de ceux qui en étaient les adeptes. Jadis, dans l'Athènes des sophistes, on avait parlé de γοργιάζειν et d'ἑπιάζειν. Basilakès en bon académicien est flatté du rapprochement, même s'il lui coûta la jalousie farouche de ses rivaux. Rien de nouveau, si l'on pense qu'au temps de Libanius les différends entre professeurs d'écoles rivales se réglaient même à coups de couteau ! On voudrait connaître les termes exacts de cette petite mais bruyante révolution que fut le βασιλακισμός. Nous avons tenté ailleurs de débrouiller les fils un peu emmêlés des allusions dans le *Prologue*¹⁸, les comparant aussi avec des textes semblables de la même époque.

Vers la moitié du XII^e siècle, à Byzance, eut lieu une polémique entre ceux qui divisent la γραμματική en deux parties, l'une ἀτελεστέρα, inférieure, l'autre τελεωτέρα, supérieure, ou respectivement ἐμπειρία l'une, τέχνη l'autre, et ceux qui défendent l'unité de la discipline. Théodore Prodrome se trouve rangé parmi ces derniers dans son dialogue Ἀμαθῆς ἢ παρὰ ἑαυτῷ Γραμματικῆ; Basilakès est parmi les premiers, mais y a une position particulière. Il voit dans la grammaire, pour ainsi dire empirique, l'introduction la plus apte à une forme élevée du savoir : πάγκαλόν τι προτεμένισμα... σοφίας τῆς ἄλλης (*prolog.* § 3). Cette σοφία est considérée immédiatement après comme l'équivalent de σχεδική, ce qui change un peu les notions reçues au sujet de la schédographie byzantine. Basilakès en effet ne parle pas d'un enseignement élémentaire, précédant toute étude plus sérieuse, de grammaire ou de rhétorique (v. Tzetzès, etc.), mais déjà d'une σοφιστική, une rhétorique. La chose était nouvelle et il le souligne : τὴν νέαν ταύτην... σοφιστικὴν ; c'était donc un premier point innovateur : une organisation différente de la propédeutique des études littéraires comportant d'une part l'enrichissement de la schédographie, de l'autre la possibilité de dispenser la rhétorique à des plus jeunes. Tandis que, selon la tradition, la schédographie n'allait pas au delà d'une analyse grammaticale *verbum verbo*, elle visait maintenant aussi à l'analyse stylistique des textes. Si l'innovation, dont on trouve quelque trace ailleurs, par exemple chez un scholiaste à Hésiode cité par Ducange (col. 1504, s.v. σχεδογραφία), est due à Basilakès lui-même, nous ne pouvons l'établir. Il est certain qu'il l'adopta et en précisa avec soin les modalités.

¹⁸ *Jahrb. cit.* 59ss.

La schédographie, en vogue au début du XI^e s.¹⁹, avait sans doute contribué à un renouvellement des études grammaticales, si l'on en croit la faveur dont elle jouit auprès d'écrivains de premier rang et de haute valeur intellectuelle, comme Psellos par exemple, et non seulement de la part de *magistelli* inconnus. Mais à la longue elle aussi, comme toute chose, avait provoqué la satiété, et à l'époque qui nous intéresse elle subit une crise grave. Nous en recueillons l'écho chez Jean Tzetzés (*chil.* IX 709ss.), chez Anne Comnène dans le passage XV 7,9 aussi connu que discuté²⁰, chez Nicéphore Basilakès. Chacun a son propre point de vue, mais la critique initiale est commune. Basilakès, qui ici nous intéresse, commence par dénoncer l'abus dans l'emploi des λαβύριθοι. Le λαβύρινθος était un genre de σχέδος à la mode à partir du début du XII^e s.; il consistait dans la présentation aux élèves, pour l'analyse, de passages complexes, avec des digressions et des jeux de paroles parfois sibyllins. D'où les termes γρίφοι, πλακτάναι, πλοκαί, tous d'ancienne date dans le langage technique des grammairiens et rhéteurs, mais redevenus actuels et jouissant de spéciale faveur. Basilakès ne se refuse pas à ce genre d'artifices, sans aucun doute efficaces pour donner à l'élève un certain entraînement, mais il craint qu'en poussant à fond ce jeu on ne perde de vue l'essentiel, que la tâche du maître est toujours celle de viser à la formation complète. Ses labyrinthes sont soignés « extérieurement », mais ont surtout une solidité de contenu : rien n'est négligé, ni dans la forme ni dans la substance.

Basilakès gardait l'« habitus » du professeur même en dehors de l'école. Son éloquence de panégyriste poursuit les mêmes buts que ses σχέδη : attirer par la forme aussi bien que par le contenu. Si la base de celui-ci est l'actualité, interprétée à la lumière d'une haute conception du pouvoir et du souverain, conception qui naît de la rencontre heureuse entre christianisme et *paideia* hellénique au IV^e s., base du tissu formel du discours est la clarté, la σαφήνεια (*prolog.* § 12), que Basilakès défend vigoureusement, comme le fait Anne (v. par ex. V 8,6), avec tout autre prestige d'écrivain. Dans la lutte contre l'« obscurité », les barbarismes archaïsants, la dureté du style, il invoque, à côté de la σαφήνεια, les appâts du rythme, de l'harmonie, de la « tropique » bien dosée : en un mot il veut ξὺν ἡδονῇ λέγειν (§ 12) et nous pouvons voir en lui un autre héritier de ce style « fleuri » qui eut en Grèce en tout temps ses partisans et ses détracteurs, continuateur lui aussi à sa façon de cette χάρις attique dans laquelle une grande partie de notre civilisation littéraire se reconnaît encore.

¹⁹ *Ibid.* 62, 22.

²⁰ *Ibid.*



Une analyse détaillée de la production de Nicéphore n'est pas possible ici, faute de temps. Elle n'était pas non plus dans nos intentions. Nous avons voulu seulement tracer en grandes lignes une synthèse à propos d'un personnage que les recherches récentes (je dirais les fouilles), ont au fur et à mesure tiré de l'oubli. Grand ou moins grand, il n'importe. Il représente bien, à divers points de vue, son époque, et c'est ce qui compte pour l'histoire, s'il est vrai, comme on l'a dit, que pour la comprendre les arbres menus valent autant, ou pas moins, que la grande forêt.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE. — La littérature du milieu du XI^e siècle fait l'objet de toute une série de recherches d'équipe, promues et guidées depuis quelques années par A. Garzya dans le cadre des activités des Chaires de Philologie byzantine à Macerata et à Naples. L'aperçu sur Basilakès est un premier essai de synthèse après la publication de plusieurs inédits et d'autres recherches spéciales. D'autres auteurs sont en cours d'étude : Michel Italicos surtout, Constantin Stilbès, l'anonyme du *Timarion*, etc. Nous donnons ici la liste des travaux les plus récents : A. Garzya, „II Prologo di Niceforo Basilace” (text. et trad.), *Boll. Comit. ed. naz. class. gr. e lat.* XVIII (1970) : à la n. 3 de l'Introd., liste des travaux précédents de l'auteur sur Basilakès ; *Id.*, *Niceforo Basilace. Encomio di Adriano Comneno*, Naples 1970 (trad.) ; *Id.*, „Encomio inedito di Niceforo Basilace per Giovanni Axuch”, *Riv. st. biz. e neoell.* XVI—XVII (1960—70), 71—91 ; *Id.*, „Precisazioni sul processo di Niceforo Basilace”, *Byzantion* XL (1970 : *Mél. Loenertz*) ; „Fino a quando visse Niceforo Basilace?”, *Byz. Zeitschr.* LXIV (1971). Ambra M. Collesi-U. Criscuolo-Franca Fusco-Antonio Garzya, „Il Panegirico inedito di Michele Italico per Manuele Comneno”, *Ann. Fac. Lettere, Macerata* III (1970), 634—671. U. Criscuolo, „Due epistole inedite di Michele Italico”, *Le parole e le idee* XI (1969) ; *Id.*, „La 'prolusione' di Michele Italico”, *Boll. Comit. ed. naz. class. gr. e lat.* XIX (1971) ; *Id.*, „L'epistola di Michele Italico a Irene Ducas”, *ΕΕΒΣ* XXXVII (1970). Franca Fusco, „Per il testo del panegirico di Niceforo Basilace per Giovanni Comneno”, *Le parole e le idee* X (1968), 101—105 ; *Ead.*, „Il panegirico di Niceforo Basilace per Giovanni Comneno”, *Ann. Fac. Lettere Macerata* I (1968), 275—306 (trad. et notes) ; *Ead.*, „Il panegirico di Michele Italico per Giovanni Comneno”, *ΕΕΒΣ* XXXVII (1969), 146—169 (text. crit.), *Ann. . . Macerata* III (1970), 359—384 (trad.). Adriana Pignani, „L'Encomio del cane di Niceforo Basilace”, *Le parole e le idee* XI (1969), 59—68 ; *Ead.*, „Un'etopea inedita di Niceforo Basilace” (ex cod. Bucarest. gr. 508), *Boll. Comit. . . XIX* (1971). En préparation : D^r U. Criscuolo, Commentaire aux Lettres de Michel Italicos ; D^r R. Maisano, Commentaire au panégyrique de Basilakès pour Nicolas Mouzalon ; etc.

LES INTELLECTUELS DU SUD-EST EUROPÉEN AU XVII^e SIÈCLE (II)*

VIRGIL CÂNDEA

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 3. L'ULAMĀ'

Les nouveaux intellectuels s'affirment et se frayent un chemin de plus en plus large dans un monde dont la culture repose sur des structures anciennes, qui se maintiendront parfois — décadentes et modifiées — jusqu'à l'époque contemporaine. L'intellectuel sud-est européen de facture moderne apparaît donc et se développe à côté et à l'encontre des intellectuels de formation traditionnelle. Lorsque l'on évoque l'humaniste ou l'adepte des Lumières balkanique ou levantine, il faut bien se dire que sa présence ne constitue souvent qu'une agréable exception pour l'interlocuteur européen de son temps. Même un Polonais, tel l'ambassadeur Raphaël Leszczyński, est étonné de connaître en 1699, à Jassy, Dimitrie Cantemir, « homme érudit en latin et d'une éducation choisie, *comme s'il avait été élevé en Pologne* », avec lequel il peut discuter « sur les devoirs de l'amitié »¹.

Une classification très générale divise les intellectuels chrétiens sud-est européens et levantins du XVII^e siècle en gens d'église et laïcs. De la première catégorie font partie en premier lieu le haut clergé et, avec quelque indulgence, en fonction d'une formation souvent approximative, les moines et le clergé séculier des villes ou de la campagne. Dans la seconde catégorie on relève les intellectuels pourvus d'une bonne instruction ; membres de l'aristocratie ou marchands roumains, grecs, serbes, personnages détenant des fonctions importantes dans le gouvernement des principautés danubiennes, dans l'administration des patriarcats d'Orient et de la Porte ou élèves des écoles chrétiennes de la Turcocratie.

* Suite de « RESEE », 8 (1970), n° 2, pp. 181—230.

¹ P. P. Panaitescu, *Călători poloni în țările Române*, Bucarest, 1930, p. 115.

A côté de cette intelligentsia chrétienne et entretenant souvent des rapports avec elle, les intellectuels de l'Islam apportent une note et des tons spécifiques aux cultures de la Méditerranée orientale. Il convient de ne point oublier leur présence en évoquant les nouveaux intellectuels sud-est européens : maintes particularités dans la formation de ces derniers, maints aspects de leurs œuvres et de leur pensée s'expliquent par le commerce d'idées qu'ils entretenaient avec les intellectuels musulmans parmi lesquels ils vivaient².

A la tête des intellectuels turcs était le mufti d'Istanbul, qui détenait aussi la haute fonction de *cheik ül-islam*, qualité qui l'appelait à donner les fameux *fatwa* — solutions à différentes questions délicates de droit. Mais pour parvenir à cette haute dignité, il fallait gravir de nombreux échelons. Le futur intellectuel commençait par être *softa* (étudiant) suivant les cours d'une *madrasah* (école) qui, une fois achevés, lui conféraient le titre de *danichmend* (licencié). Après d'autres études et examens, il pouvait devenir *molla* (docteur en droit), professeur à une *madrasah*, *imam* (dirigeant de la prière commune), *khatib* (prédicateur), *kadi* (juge), etc. Payé sur les fonds des fondations pieuses, il jouissait du respect et de l'assistance permanente du corps dont il faisait partie, celui des érudits ('*ulamā*') formé des canonistes et des théologiens ('*ālim*'), et celui des mystiques ('*ārif*'). L'autorité de ces intellectuels était immense et leur rôle dans la vie sociale, religieuse et politique était très important, parce que du bas en haut de l'échelle sociale, du dernier des fidèles au sultan, personne n'entreprenait rien sans consulter au préalable les intellectuels sur l'orthodoxie du projet. Il est arrivé au *cheik ül-islam* de devoir décider s'il est permis aux musulmans de boire du café, si l'introduction de l'imprimerie dans le monde islamique était légitime (1727) ou s'il fallait déclarer la guerre sainte en 1914. Les intellectuels étaient conscients de leur autorité et voici ce que déclarait l'un d'eux au vizir Mansur ibn Abi'Amir : « Nous sommes les guides sur la voie de la justice, les lumières dans les ténèbres, les bastions de l'Islam ; c'est nous qui décidons de ce qui est juste ou injuste et qui indiquons la voie de la vérité ; c'est par nous que sont maintenus les préceptes de la religion. Nous sommes convaincus que le sultan envisagera bientôt cette question comme il se doit, mais s'il persiste, tout acte de son gouvernement sera nul, car tout traité de paix et de guerre, tout acte d'achat ou de poursuite n'est valable que par notre témoignage »³.

² V. pour tout ce qui suit : A.J. Wensinck und J.H. Kramers [Hrsg.], *Handwörterbuch der Islam*, Leiden, E. J. Brill, 1941, s.v. '*Ulamā*', pp. 758—759.

³ A. von Kremer, *Geschichte der herrschenden Ideen des Islams*, Leipzig, 1868, p. 464.

Les sultans pouvaient déposer ou même faire tuer un *cheik ül-islam* — et ils l'ont fait plus d'une fois — mais ils le ménageaient habituellement ; ainsi du reste que les '*ulamā*' en général, vu l'emprise de ceux-ci sur le peuple et leur importance particulière quant au maintien des fondements islamiques de l'empire.

La place qu'occupent les intellectuels dans le monde ottoman se détache aussi de la classification des couches sociales due à un auteur musulman, le célèbre Hasan Prušćak. Ce Bosniaque érudit distingue les catégories suivantes : 1) les « porteurs de sabre » (*dadich, vizir, beglerbey, bey*) ; 2) les « hommes de plume » ('*ulamā*'), qui ne vont pas à la guerre, écrivent des livres, étudient et diffusent la religion musulmane, prient pour le padichah et pour tout le monde ; 3) les agriculteurs (*raya, beraya*) ; 4) les artisans et les marchands⁴.

Le droit, la théologie, la poésie occupent la première place dans les préoccupations des intellectuels turcs, fait qu'Antoine Galland explique par des raisons particulières à la civilisation ottomane : « Ils se sont attachés particulièrement — écrit-il — à l'étude des loix, tant de leur religion que de leur estat, de l'histoire et de la poésie... [parce que] leurs loix les maintiennent et les font subsister dans la possession de tant d'estats, de royaumes et de provinces qui occupaient autrefois tant de testes à leur administration. Les histoires de leurs empereurs, des Arabes, des Tartares, des Persans et des Mongols les entretiennent dans l'ardeur qu'ils ont de s'agrandir et de s'étendre et la poésie, en louant les belles actions, leur donne du courage et de l'émulation pour en faire de semblable »⁵.

Parmi les intellectuels de Constantinople au XVII^e siècle, il faut compter aussi, d'après les données fournies par Evlyia Tchélébi, les médecins (1 000 ou 700 cabinets médicaux), qui pouvaient être chrétiens ou juifs, les astronomes (70), les magiciens (300, répartis en 15 cabinets) et, à titre auxiliaire, les écrivains publics (500 ou 400 bureaux de copistes)⁶.

En ce qui concerne les couches dirigeantes turques, il convient de nous arrêter quelque peu sur leurs occupations. Les hauts dignitaires menaient une vie réglée sur les anciennes normes de l'aristocratie militaire. Tout ce que Tavernier lui-même trouve à noter sur le programme quotidien du sultan se résume à : son lever au petit jour, le

⁴ Dans son ouvrage sur *L'ordonnance du monde*, cf. L. v. Thallóczy, in « Archiv für slavische Philologie », 32 (1910), p. 139—158.

⁵ *La mort du Sultan Osman ou le Rétablissement de Mustapha sur le trône*. Trad. d'un manuscrit turc de la Bibliothèque du Roi, Paris, 1678, Préface.

⁶ *Seyahatnamesi*, éd. Necib Asim, t. I, Istanbul, 1314/1898, pp. 524—525 ; cf. aussi Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1962, pp. 493—499 : *Les professions intellectuelles et scientifiques*.

bain, la prière, les exercices de tir à l'arc, le contrôle du divan (les jours de conseil), les repas, les conversations avec les ministres dans la salle d'audiences, ou bien les promenades dans les jardins avec les sultanes, les favorites et les bouffons, le tout interrompu par les prières rituelles⁷. Les voyageurs étrangers manifestent plus d'intérêt pour les intellectuels et, à côté des intellectuels chrétiens, avec lesquels les contacts sont évidemment plus faciles à établir et plus fructueux, les intellectuels musulmans ou juifs sont souvent mentionnés de façon élogieuse dans les relations du temps. Ainsi, en 1621, Louis Deshayes s'entretenait à Belgrade avec le *molla-kadi* du lieu⁸; Galland connaissait Sahaf Bachi, « le premier libraire de Constantinople »⁹, sieur Mosé, « juif parlant français », qui lui fournissait des informations sur le fameux Sabbataï Zévi¹⁰, Hussein Efendi, « lequel a composé son histoire en turc »¹¹, un cartographe disposé à travailler pour lui, qui l'a impressionné par son art achevé et sa largeur de vues, car « pour un Turc il avoit un goust assez fin et, bien loin de mespriser nos images gravées, il estimait jusques à celles qui n'estaient d'un ouvrage extraordinairement exquis »¹². Tavernier puisait ses informations chez « deux hommes intelligents qui avaient passé plusieurs années dans le Serrail en de beaux emplois »¹³. Cantemir mentionne, parmi les intellectuels avec lesquels il a eu un commerce suivi à Constantinople, « le plus instruit de tous, Nef'ioghlu », doué de la rare qualité parmi les Turcs du temps de savoir le latin, qu'il avait appris au moyen de *Linguarum orientalium, Turcicae, Arabicae, Persicae Institutiones*, ou de *Grammatica Turca*, de Fra Masgnien-Meninski (Vienne, 1680). D'autres habitués des résidences de Cantemir (il en avait deux, un palais à Ortaköy et un second palais sur la colline de Sandjakdar Iokuchu) étaient le grand vizir Rami Mehmed-Pacha, poète et musicien, Levhi-Tchélébi, le peintre de la cour par lequel il a eu accès à la Bibliothèque du Sérail et obtenu les copies des portraits des sultans, Sadi Efendi, « grand mathématicien » et philosophe, auquel il reconnaît d'être redevable pour toutes ses connaissances sur la Turquie¹⁴.

⁷ J.-B. Tavernier, *Nouvelle relation de l'intérieur du Sérail du Grand Seigneur*, Paris, 1675, pp. 229–231; cf. aussi [Jean] de Thevenot, *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, 3^e éd., 1^{re} partie, Amsterdam, 1727, pp. 106–111: *Des passe-temps des Turcs et de leurs exercices*.

⁸ Louis Deshayes, *Voyage de Levant fait par le commandement du Roy*, Paris, 1624, p. 60.

⁹ Antoine Galland, *Journal... pendant son séjour à Constantinople (1672–1673)*, publié et annoté par Charles Schefer, t. II, Paris, 1881, p. 13.

¹⁰ *Op. cit.*, t. I, p. 243.

¹¹ *Op. cit.*, t. II, p. 58.

¹² *Op. cit.*, t. I, p. 168.

¹³ J.-B. Tavernier, *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, t. VI, Rouen, 1724, p. 6.

¹⁴ D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. par M. de Jonquières, t. I, Paris, 1743, p. 32; t. II, p. 197; cf. aussi Fr. Babinger, *Die türkischen Quellen Dimitrie Kantemirs*, in *Omagiu profesorului Ioan Lupas*, Bucarest, 1940, p. 37 et suiv.; cette étude a été repro-

Dans d'autres régions de la Turcocratie, les intellectuels musulmans sont de la même qualité, tel « Yusi, mort en 1690, qui semble incarner "l'honnête homme" de son époque : théologien, juriste, mémorialiste, essayiste et grammairien. En somme, comme tant d'autres, ce Marocain a laissé une encyclopédie, mais aussi des *Essais* ou *Causeries*, plus originales, et une sorte d'autobiographie spirituelle »¹⁵.

Au siècle suivant, ces intellectuels manifesteront le désir de voyager, tel « Ussein Efendi, homme d'esprit et de mérite qui est toujours avec nos enfants de langue et qui a voulu être de ce voyage [avec Peyssonnel, *n.a.*] pour connaître toujours mieux le génie des Français ; il veut même apprendre notre langue pour voyager quelque jour en France avec plus d'utilité »¹⁶.

Cependant, un tel désir ne date que de 1739. Au XVII^e siècle, les intellectuels turcs sont, parmi tous les intellectuels du Levant, les plus attachés à la tradition¹⁷. Avaient-ils une plus haute conscience de leur mission spirituelle ? Croyaient-ils que la régénération de l'empire, pilier de l'Islam, seul l'Islam pouvait l'amener ? Toujours est-il que le XVII^e siècle représente pour la culture turque l'apogée du classicisme : le siècle suivant sera un siècle « alexandrin » et décadent. En poésie, un Nef'i (m. 1634), un Yahya (m. 1644), un Nabi (m. 1712), surpassent les maîtres du passé ; dans l'art du *mesnevi* (poème éthico-didactique) ils surpassent les Persans, supérieurs jusque-là. Alors que la littérature arabe est en déclin, l'osmanli devient la langue de la religion et de la culture, répandue dans tout l'empire. Quant à la prose, si les œuvres des historiens de cour Nergisi et Veisi pèchent par leur style trop fleuri et leur lourdeur, celles du célèbre polygraphe Haci Halife (m. 1657), auteur de l'ouvrage de géographie *Ğihān-numā*, sont de grande envergure, tout comme le répertoire bibliographique *Kaşf al-zunūn 'an asāmī al-funūn*, et peuvent être consultées avec profit aujourd'hui encore¹⁸. Un réexamen récent de la littérature ottomane pourrait trouver dans ce siècle même non seulement un « niveau de finesse, d'effet décoratif et monumental inconnu jusqu'alors », faisant de la littérature « un art gratuit qui, par la suite divorce d'avec la réalité, ce qui n'est pas un épanouissement mais bien une dégradation

duite avec des modifications dans la revue « Arhiva românească », 7 (1941), *Zeki Velidi Tođan'a Armağan*, Istanbul, 1951, pp. 50—60 et chez Fr. Babinger, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, vol. II, Munich, 1966, pp. 142—150.

¹⁵ Gaston Wiet, *Introduction à la littérature arabe*, Paris, 1966, p. 262.

¹⁶ V. la lettre de Peyssonnel du 12 juin 1739, publiée en appendice dans A. Galland, *op. cit.*, t. I, p. 279.

¹⁷ V. en ce sens Abdulhak Adnan, *La science chez les Turcs ottomans*, Paris, 1939, pp. 91—143.

¹⁸ A. Bausani, *Les littératures islamiques*, in F. M. Pareja (éd.), *Islamologie*, Beyrouth, 1957—1963, p. 933—934.

de sa ligne officielle ». Des motifs d'ordre social expliquent également l'apparition d'une littérature des couches actives de la population et des « changements dans l'esprit des intellectuels féodaux ottomans », dans le sens d'une libération progressive de la tradition idéologique de la société ottomane, l'orientant dorénavant vers un certain réalisme d'idées et de création ¹⁹.

A l'exception d'un orientaliste comme Galland et d'un prince élevé sur les rives du Bosphore comme Dimitrie Cantemir, cette évolution des lettres ottomanes ne pouvait être perçue par les Européens en contact avec les milieux culturels de la capitale ottomane. Ambassadeurs ou commerçants, ils étaient, en échange, fort avertis du nouvel essor des disciplines dans lesquelles les Orientaux avaient toujours été des maîtres : la géographie et la cartographie. Au XVII^e siècle, Seyyid Nuh élabore *Hada kitab al-ism Bahr al'-aswad wa'l abyad* (Le livre nommé la mer Blanche et la mer Noire), description des ports de la mer Egée et de la mer Noire. Si le monde ottoman n'a appris la découverte de l'Amérique qu'en 1580 par *Tarikh-i-Hind-i-gharbi* (Histoire des Indes occidentales) de Mehmed ben Yusuf al-Harawi, en revanche, vers 1654, Haci Halife utilise pour la seconde édition de son ouvrage d'histoire *Ĝihān-numā* l'« Atlas minor » (*Lawāmi' al-nūr fi zūlmet atlas mīnūr*) de G. Mercator et L. Hondius, complété d'après A. Ortelius, Ph. Cluverius et des sources orientales, avec l'aide d'un renégat, Akhlāsi Shaikh Mehmed Efendī ²⁰. La traduction en turc de l'« Atlas » n'a pas été sans attirer l'attention des auteurs européens et un observateur contemporain, P. Ricaut, l'estime un fait mémorable pour les débuts de la modernisation de la culture turque. « Il arriva en ce temps à la Cour de Turquie — écrit le voyageur anglais — un changement plus favorable, qui semblait promettre que les Turcs prendraient, enfin, goût aux sciences », à savoir la traduction de l'« Atlas », ordonnée par le sultan et exécutée par Alexandre Mavrocordato aidé par un jésuite de Scio. « Il est vrais — ajoute Ricaut — que cette science passe les Turcs. Aussi il y a assez d'apparence que ces premiers mouvements se refroidiront bientôt. Mais, ils sont d'autant plus remarquables, que c'est le premier pas que cette nation ait fait vers les sciences » ²¹.

¹⁹ R. Mollov, *Au sujet de la division en périodes de la littérature turque médiévale*, in « Etudes balkaniques », 5 (1966), n° 4, p. 191.

²⁰ Cf. F. Taeschner, *Die geographische Literatur der Osmanen*, in « Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft », N. F. 1 (1923), pp. 56—57; J. H. Mordtmann, dans *Encyclopédie de l'Islam* s.v. *Hādjadj Khalifa*; F. Babinger, *Seyy'd Nuh and his sailing handbook*, in « Imago mundi », 12 (1955), pp. 180—182 et *Aufsätze und Abhandlungen*, II, pp. 92—95.

²¹ Paul Ricaut, *Histoire de l'Empire ottoman*, trad. de l'Anglois, vol. II, t. IV, La Haye, 1709, pp. 380—381.

Ricaut observait très justement la naissance de préoccupations qui annonçaient de significatives modifications dans la culture turque. Le siècle qui nous intéresse voit l'éclosion de Nedime (en 1730), le poète de l'ère de luxe et d'insouciance des « tulipes » (*Lale devri*), connu pour la délicatesse et l'élégance un peu romantique de ses vers. Vers le début du siècle suivant (1730), Es'ād Efendi, de Ianina, exécute — sur l'ordre du grand vizir ! — une traduction partielle en arabe d'Aristote ; on amorçe des traductions d'histoires universelles (*'Ayni, Khwandmir*) et d'œuvres scientifiques européennes ; l'imprimerie est introduite dans l'Empire ottoman par Ibrahim Müteferrika. Parallèlement à l'infiltration de la science européenne, l'influence du style rococo se fait sentir dans l'art. L'acceptation de l'évidente supériorité européenne et de la nécessité de l'imiter annonce l'ère des réformes.

La résistance que les intellectuels turcs opposent encore aux tendances novatrices de leurs confrères grecs, roumains, dalmates ou même arabes melkites — qui au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle introduisent la langue populaire arabe dans le culte et dans la littérature, traduisent les classiques grecs et cherchent à Bucarest les ressources nécessaires pour la création d'une imprimerie arabe — s'explique naturellement par leur position de représentants de la culture dominante, mais aussi par leur attachement particulièrement fort à la tradition. Cet aspect est confirmé par l'activité d'intellectuels musulmans de la Turcocratie qui n'ont de commun avec les Turcs que la religion et leur formation intellectuelle : les Slaves convertis. Leur importance et la place qu'ils occupent dans la culture du Sud-Est de l'Europe n'a pas été suffisamment mise en valeur jusqu'à ce jour ²².

Les intellectuels musulmans originaires de Bosnie et de Herzégovine avaient des prédécesseurs notables dès le VI^e siècle, tel Ahmed Südi al-Bosnawī (m. 1591 ou 1592), commentateur original dans un sens réaliste, des classiques persans Hafiz, Sa'dī et ar-Rūmī.

Au siècle qui nous occupe, on relève une pléiade de lettrés remarquables. 'Abdallah 'Abdī ibn Muhammed al-Bosnawī est entré dans l'histoire de la spiritualité islamique par son commentaire sur *Fusūs*

²² Sur les écrivains bosniaques d'expression islamique voir : Otto Blau, *Bosnisch-turkische Sprachdenkmäler*, Leipzig, 1868 ; Safvet Bašagić, *Bosniaken und Hercegovcen auf dem Gebiete der orientalischen Literatur*, Phil. Diss., Wien, 1909 (reproduit en traduction sous le titre *Bošnjaci i Hercegovci u islamskoj kniževnosti*, dans « Glasnik zemaljskog muzeja », Sarajevo, 1912) ; Franz Babinger, *Fünf bosnisch-osmanische Geschichtsschreiber*, in « Glasnik zemaljskog muzeja », 4 (1930), p. 169—172 ; Muhammed al-Bosnawī al-ma'rūf bi'l-Khāndjī (Mehmed Handžić), *Al-djanhar al-asnā fī tarādjim 'ulamā wa shu'arā' Bosna*, Le Caire, 1931 ; Idem, *Rad bosansko-hercegovačkih muslimana na kniževnom polju*, Sarajevo, 1934 ; Mithat Sertoğlu, *Bosna ve Hersek müslümanlarının Türk edebiyatı tarihinaeki mevkii*, Istanbul, 1938—1939. Ouvrages généraux comportant aussi des références sur les écrivains musulmans bosniaques chez S. Balić, *Der südslavische Anteil an der Prosaliteratur der Osmanen*, in « Österreichische Osthefte », Wien, 8 (1966), n° 6, p. 469—477 (avec une bibliographie générale).

al-hikam (Les chatons des sages), l'œuvre du grand mystique arabe Muhyi'd-Dīn al 'Arabī²³. Hasan ibn Turhān Kāfi al-Aghīṣārī (m. 1616) a été historien, mathématicien et enlumineur. Husein Efendi al-Bosnawī, chef de la chancellerie impériale (m. 1664 ou 1665) a écrit la chronique *Badā'i' al-waqā'i' fi't-tārīkh* (Merveilleux événements historiques). Diyā ad-Din Amed ibn Mustafā al-Mostārī (m. 1679) s'est illustré dans le domaine du droit et de la prédication. Ibrāhīm ibn Hādī Ismā'il al-Mostārī Opijać (1678 — première moitié du XVIII^e siècle) exprime dans la biographie de son maître Mustafa Ejubović des idées philosophiques et sociales-politiques non dépourvues d'intérêt. Ejubović lui-même a laissé plus de 30 écrits — compositions originales ou traductions — dans des domaines variés : logique, rhétorique, philologie, astronomie, géométrie, philosophie²⁴. Enfin, dans le domaine de la poésie, citons pour la renommée dont ils ont joui 'Alī ibn 'Abdillāh 'Alī (m. 1646 ou 1647) et 'Alā' ad-Dīn Tābīt (m. 1712).

A l'exception — ainsi que nous le verrons plus loin — de Hasan Prušćak et d'Ibrahim Opijać, ces intellectuels sont, dans leur grande majorité, engagés sur la voie régulière de la tradition islamique, tant sous le rapport de leur foi que sous celui de leur œuvre littéraire et de leur érudition scientifique, ce qui explique la place — souvent plus qu'honorable — qui leur est faite dans les histoires de la littérature turque, arabe ou persane.

A en juger par les personnalités et les œuvres citées plus haut, l'intelligentsia musulmane du Levant et de l'Europe nous apparaît plutôt comme étrangère au monde culturel que nous nous sommes proposé d'évoquer et où se formaient alors les intellectuels doués d'une éducation et d'idéals modernes. L'écart est toutefois moins grand qu'on ne pourrait le supposer à un examen sommaire des faits culturels et surtout de la société turque du XVII^e siècle, telle que l'ont vue les voyageurs européens, frappés par les notes d'exotisme et souvent imperméables à tout ce qui dans le tableau général de cette société marque une synthèse entre l'Islam et la Chrétienté. Il serait faux de croire que l'attachement à leurs traditions religieuses respectives avait créé un fossé interdisant toute possibilité de contact entre les représentants de l'ancienne culture byzantine restés sous la domination ottomane et les intellectuels de la nouvelle civilisation établie en ces lieux, « faite de synthèse et d'invention, profondément marquée aussi par le génie national

²³ Carl Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, Suppl. I, Leyden, 1937, p. 793 ; Jan Rypka [et al.], *Iranischen Literaturgeschichte*, Leipzig, 1959, S. 259 ; Smail Balić, *op. cit.*, p. 471 et 476, n. 7—9 (mais Muhyi'd-Dīn était-il « philosophe gnostique et panthéiste » ?).

²⁴ Mustafa Mujić, *Biografija Mustafe Ejubovića (Šeih Jufo)*, in « Glasnik Vrhovnog islamskog starješinstva », Sarajevo, 7 (1956), n^o 1—3, p. 13 ; S. Balić, *op. cit.*, p. 472 et 476, n. 15.

turc, mais qui voulait par-dessus tout manifester avec orgueil la vocation mondiale de l'Islam »²⁵. Bien au contraire, *leur rapprochement est l'œuvre commune des vainqueurs et des vaincus, entreprise en grande partie involontairement, sous la pression de circonstances objectives qui ont eu pour effet d'atténuer finalement les barrières élevées par la religion et les sentiments.*

Les intellectuels turcs sont marqués par ce rapprochement, qui leur a été profitable. « La coexistence, dans cette capitale mondiale de l'Islam, de peuples, de croyances et de mœurs très différents était de nature à leur donner le sentiment de la relativité et à développer en eux un nouvel humanisme, où la conception musulmane du monde avait certes une place dominante, mais où elle s'alliait plus ou moins aux divers courants de pensée de l'Europe, subissant tout à la fois l'influence du christianisme et celle des philosophies antiques. Cet élargissement d'esprit s'accompagna d'une éducation de plus en plus raffinée du sens esthétique, favorisée par la beauté de la ville, par la contemplation de ses trésors artistiques, et par les loisirs qu'une vie relativement aisée, parfois luxueuse même, laissait désormais à tous les intellectuels qui avaient atteint quelque renom »²⁶.

D'autre part, les intellectuels chrétiens de la capitale et des grandes villes de l'empire participeront à cette « vie relativement aisée et parfois luxueuse ». De récentes études ont montré combien fut puissant l'impact du mode de vie ottoman auquel la population non musulmane de la Turcocratie a tellement tenu à s'intégrer, adoptant la langue, le costume, la musique, l'art, les distractions et la cuisine de ses maîtres, notamment au XVII^e et au XVIII^e siècles. Ce fait a permis de parler d'une « orientalisation » qui expliquerait « why the Turks and Balkan peoples have so much in common and understand each other better than they can understand a Western European »²⁷. Et si cette orientalisation a été avantageuse pour les chrétiens, soucieux d'être délivrés de la barrière sociale et religieuse qui les réduisait à une situation d'infériorité dans le système politique ottoman, ceux qui en ont profité incontestablement sont les Turcs, qui ont compris combien ils avaient à gagner du commerce d'idées avec les intellectuels chrétiens. *Ce n'est pas seulement la pression de l'Occident — qui leur montrait ce qui doit être fait — mais, plus encore, l'exemple des intellectuels modernes établis dans la Turcocratie — qui leur montraient ce qui peut être fait — qui a*

²⁵ Louis Bazin, *Littérature turque*, in *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des Littératures*, vol. I, Paris, 1955, p. 925.

²⁶ *Ibidem*, p. 926.

²⁷ Wayne S. Vucinich, *Some aspects of the Ottoman legacy*, in Charles and Barbara Jelavich (éd.), *The Balkans in transition*, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 109.

contribué à la mutation intellectuelle turque et a préparé l'esprit des « réformes » dans l'Etat le plus arriéré que l'Europe comptât encore à l'époque moderne.

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 4. LE CLERGÉ EN PHASE DE SÉCHERESSE

Durant un millénaire et demi l'intellectuel par excellence de l'Orient chrétien a été le moine, exclusivement préoccupé par la connaissance de la doctrine et, par là, de son accomplissement spirituel. Or, au siècle qui nous occupe, cette catégorie décline. La situation économique des établissements religieux est de plus en plus précaire. Pour les moines il est chaque jour plus difficile de poursuivre la vie cénobitique que les dons des fidèles leur assuraient jadis. Maintenant ils doivent se mettre en quête de bienfaiteurs et de revenus et faire à cette fin de longs voyages dans les Principautés danubiennes ou à Moscou. Car les soucis matériels deviennent pressants. C'est à présent que petit à petit naît cette attitude vénale, cette obsession des problèmes profanes qui ont valu le discrédit du monachisme orthodoxe des XVIII^e — XIX^e siècles. Jadis vocation spirituelle, le monachisme devient un excellent moyen de réussite sociale : pour un enfant éveillé de paysan, l'entrée dans les ordres représente de nos jours encore, dans maintes régions des Balkans, le tremplin par excellence vers un échelon supérieur et une vie plus confortable. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que les préoccupations purement intellectuelles et spirituelles soient reléguées au second plan.

Il n'en est pas moins vrai pourtant que l'on trouve parmi les moines qui se recrutent encore au XVII^e siècle des intellectuels d'élite. Tout ce qui dans l'Eglise mérite le nom de clerc ou personnage remarquables commencent leur apprentissage dans les couvents, le parachevant dans des écoles d'un degré supérieur à Constantinople, Bucarest ou Jassy, voire dans les universités italiennes, pour accéder finalement à la haute hiérarchie de l'Eglise orthodoxe. Mais ce qu'il convient de souligner c'est justement que — tout comme les laïcs, pour lesquels l'instruction est une étape préparatoire préluant à des responsabilités politiques — le moine instruit ne reste pas au couvent pour œuvrer dans le domaine théologique ou littéraire traditionnel que s'il y est obligé par les circonstances, en tant que réfugié ou exilé. Le plus souvent, il aspire aux dignités ecclésiastiques en vue desquelles sa formation et son activité intellectuelles sont la condition indispensable.

Au XVII^e siècle, on peut noter les deux phénomènes qui dominent l'évolution du monachisme ainsi que celle du clergé orthodoxe, en général,

et expliquent sa décadence constante jusqu'au XX^e siècle : la « ruralisation » de ce monachisme d'une part, sa « laïcisation » d'autre part. La plupart des moines commencent à se recruter à la campagne. Les fils de boyards, les jeunes Phanariotes préfèrent se préparer pour les charges administratives ou les dignités politiques — si profitables — cependant que la jeunesse bourgeoise embrasse le commerce et les métiers. « Qui de nos jours, par les temps qui courent — constate Anthime d'Ibère — qu'il fasse partie des riches de ce monde ou des pauvres, consacrerá un de ses fils — en eût-il cent — à Dieu ? On considère la chose comme honteuse, comme chose de rien, et l'on dit à ce sujet beaucoup de vaines paroles que je rougirais de reproduire »²⁸. Le monde chrétien marque donc une régression de la vocation monastique. De son côté le monde musulman subira lui aussi ce phénomène d'une extrême importance, à notre avis, pour la modernisation de l'Europe du Sud-Est. Au sujet des musulmans étudiants en théologie de l'époque moderne, on a remarqué que : « Almost all come from the lowest orders, a few from the middle classes, and none from the highest ranks of society — a fact which in itself excludes all elements of freer and more refined education. These sons of poor peasants, artisans or tradesmen are already disposed to narrow fanaticism, and generally take up study as a means of livelihood rather than from genuine religious interest »²⁹.

Par vocation ou par intérêt, seuls les paysans envoient encore leurs fils au couvent ou leur font faire des études théologiques. Le christianisme comme l'islamisme répètent ainsi, à des dates relativement proches, le phénomène qui s'était déjà produit à l'époque de décadence de la tradition spirituelle gréco-romaine : la *paganisation*, c'est-à-dire la ruralisation.

Cependant, nous ne sommes encore qu'au début de ce phénomène, qui va s'accroître sans cesse jusqu'à nos jours. Au début du XVII^e siècle, un Français, Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac, ambassadeur de France à Constantinople, fréquentait avec plaisir les monastères grecs de Turquie. Son biographe mentionne un « monastère de caloyers que monsieur l'Ambassadeur prit en affection, tant pour la commodité du lieu de chasse, que pour la bonne conversation des bons pères caloyers qui résident en ces antiques monastères »³⁰. Refuges commodes pour les déshérités de la vie, foyers spirituels en pleine décadence, les

²⁸ Antim Ivireanu, *Predici*, éd. G. Stempel, Bucarest, 1962, p. 112.

²⁹ A. Müller and R. A. Nicholson, *Sunnites*, in *Encyclopedia Britannica*, 11th ed., vol. XXVI, New York, 1911, p. 104.

³⁰ *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac, 1605*, relation inédite précédée de la vie du Baron de Salignac par le comte Théodore de Gontaut Biron, Paris, 1888, p. 99.

monastères n'en poursuivaient pas moins une mission doctrinale susceptible de donner encore des résultats appréciables sur le plan intellectuel. En effet, à cette même époque, on constate la nette distinction entre le moine bon administrateur qui s'occupe des biens du monastère et dont les préoccupations et le mode de vie ne diffèrent guère de ceux d'un fermier laïque, d'une part, et le candidat aux hautes dignités ecclésiastiques, pour lequel les années au monastère ne constituent qu'une étape transitoire, d'autre part. La plupart de ces derniers ne retournent au monastère où ils ont été consacrés que sur leurs vieux jours, pour y mourir — comme Varlaam, le métropolite de Moldavie, à Secou — ou dans une espèce d'exil lorsqu'ils gênent les autorités laïques — comme en 1672 Teodosie, métropolite de Hongro-Vlachie. Quant aux autres, partis du couvent, ils s'en détachent complètement dans leur ascension fébrile à des fonctions plus en vue, plus profitables. Les aspirants aux hautes responsabilités accourent, avec pour tout bagage intellectuel leur piètre catéchisme monastique, à quelque « Académie » locale et puis, s'ils en ont les moyens, à des écoles étrangères, voire catholiques ou protestantes. Ensuite, parés de titres universitaires, ils regagnent, parfois temporairement, le milieu d'où ils étaient partis et qu'ils contaminent de conceptions novatrices. Ainsi, les moines crétois élevés en Italie rentrent à l'école du monastère Sainte-Catherine de Candie, afin d'y enseigner — outre la théologie — la philosophie et la rhétorique. La plupart parviennent à de hautes dignités et, pour nous en tenir à l'exemple des Crétois, qui est typique pour l'évolution de l'intellectuel ecclésiastique dans un climat de relative liberté quant au choix du programme, les carrières de quelques personnalités notables de l'histoire de la culture grecque aux XVII^e — XVIII^e siècles sont concluantes à cet égard. Nommons donc Marco Masurus qui devient évêque à Rome ; Meletios Pigas, patriarche d'Alexandrie ; Maxime Margounios, évêque de Cythère ; Gérassimos Vlachos, archevêque orthodoxe de Venise ; Gérassimos Palladas, écrivain et poète de renom, patriarche d'Alexandrie ; Athanase Patelaros, patriarche œcuménique ; Cyrille Loucaris, qui occupe une si grande place dans l'histoire spirituelle, politique et culturelle du Levant au XVII^e siècle, est également un Crétois, étudiant à Padoue à 16 ans, plus tard patriarche d'Alexandrie, puis de Constantinople et martyr des tendances favorables au protestantisme de l'Eglise grecque.

En contraste avec la réussite de ces intellectuels issus le plus souvent du milieu propice du monastère, le clergé séculier du temps fait songer au drame du « prêtre-ouvrier » d'aujourd'hui. A la lumière des documents de l'époque, la condition monacale semble avoir été

meilleure que celle du prêtre séculier. En effet, la condition de ce dernier n'était que peu différente de celle d'un laïc : le peu d'instruction nécessaire pour l'exercice de sa mission et une connaissance approximative de la musique religieuse et du rite étaient tout ce qu'on demandait à celui qui désirait assumer les responsabilités d'une paroisse. En 1640, un Slave converti au catholicisme, P. Bogdan Bakšić, décrivant sans sympathie les procédés des bogomiles bulgares, montre que « quello che sapeva leggere qualche cosa, li davano un bastone in mano e'l facevano prete »³¹.

En ce qui concerne le niveau intellectuel du clergé séculier, les témoignages du temps sont unanimement défavorables. Nous ne répéterons pas ici les constatations sur l'ignorance des prêtres roumains — déjà citées ailleurs — dues à des témoins contemporains, comme Mathieu de Myre ou le métropolite Ștefan de Hongro-Vlachie³². Les intellectuels grecs, tel Eugène Ianoulis, déploraient de leur côté l'inculture des prêtres de la Grèce orientale : « C'est une chose rare, là-bas, qu'un prêtre sachant simplement lire et écrire. C'est la raison pour laquelle de nombreux enfants sont morts sans avoir pris le bain du repentir et sans avoir reçu les sacrements. Même si un prêtre surgissait quelque part (faisons une supposition), ce serait un monstre de tragédie ou un épouvantail comique »³³.

L'église réagissait contre cet état de choses non seulement en encourageant l'enseignement supérieur, mais aussi par la rigueur de la discipline monastique, qui réussissait malgré tout à assurer la formation strictement nécessaire aux moines et aux prêtres séculiers. Mais, étant donné leur condition, les pauvres prêtres ne parvenaient pas à imposer aux sociétés qui avaient perdu le respect de la confession orthodoxe. Un voyageur étranger a laissé ces propos significatifs sur la situation du prêtre roumain d'un village de Transylvanie : « Les popes sont pareils au peuple par leur habillement et leur économie paysanne ; entre eux et le commun il n'existe pas de respect ni aucune autre différence, si ce n'est qu'ils savent lire et écrire et qu'ils portent les cheveux longs, alors que les gens du commun se les coupent. J'ai vu une fois une centaine de chariots chargés de sel. Le diacre conduisait les bœufs de son chariot pareillement aux autres. Or, il arriva que les roues de devant du chariot qui le précédait entrèrent dans un borbier. Là-dessus le paysan le plus proche cria au diacre de venir l'aider, disant : "Diacre,

³¹ E. Fermendzin, *Acta Bulgariae ecclesiastica ab anno 1565 ad annum 1799*, Zagreb, 1887, p. 80.

³² V. Cădea, *L'humanisme d'Udriște Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, in « RESEE », 6 (1968), n° 2, pp. 240—243.

³³ C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néohellénique*, Athènes, 1965, p. 72.

aide-moi à sortir de la boue". Celui-ci accourut aussitôt à son aide, mais il se salit complètement à cette occasion, ce qui le laissa d'ailleurs indifférent »³⁴.

Un rapport de 1702 du jésuite Andreas Freyberger décrit en ces termes la situation sociale des prêtres roumains : « Ils s'occupent des travaux des champs : ils labourent, hersent, fauchent, battent le blé, tout comme les autres paysans. Comme habillement, ils ne diffèrent pas des paysans laïques, étant vêtus de peaux de moutons et de chèvres et ils ne se distinguent des gens du commun que par leur coiffure, qui est bleue chez les prêtres et noire chez les archiprêtres ou les archidia-cres et qu'ils n'enlèvent jamais, même en présence de personne de la plus haute autorité »³⁵. On reconnaissait donc formellement au clergé sa traditionnelle autorité spirituelle. Mais celle-ci ne comptait pas sur le plan social, car — dit le même rapport — « ces prêtres ou curés étaient compris parmi les "iobagi", mot qui indique une condition servile. En ce qui concerne les contributions, redevances et autres charges, corvées et servitudes, on ne fait aucune différence entre eux et les laïcs ; ils sont même soumis à l'esclavage »³⁶.

Bien que meilleure du point de vue économique et social, la condition du prêtre séculier de Moldavie et de Valachie était déficitaire sous le rapport intellectuel et moral. Les témoignages abondent en ce sens tout le long du XVIII^e siècle et cette situation se prolongera jusqu'à la réorganisation de l'enseignement ecclésiastique accomplie à l'époque moderne.

Cependant, ainsi que nous l'avons déjà montré plus haut, le phénomène était général et cette décadence du clergé était ressentie non seulement par les chrétiens orthodoxes et par les musulmans, mais aussi par les catholiques du Levant. Un missionnaire du XVIII^e siècle ne trouvait qu'un bien faible secours chez les prêtres convertis de ces lieux et l'une des principales remarques d'un rapport à la Propagande dû à Paolo Biagio, vicaire apostolique à Constantinople, daté de 1765, concerne le manque de culture de ses auxiliaires séculiers : « questo sacerdote benchè poco versato nelle scienze ecclesiastiche . . . ; sacerdote grave di ottimi costumi e di mediocra capacità . . . ; si desiderarebbe però che alcuni fra essi fossero più capaci . . . »³⁷.

³⁴ Ștefan Meteș, *Istoria bisericii românești din Transilvania*, vol. I, Sibiu, 1935, p. 496.

³⁵ D. Furtună, *Preoșimea românească în secolul al XVIII-lea*, Vălenii de Munte, 1915, p. 106.

³⁶ *Ibidem*, p. 108.

³⁷ G. Hoffmann, S. J., *Il vicariato apostolico di Constantinopoli, 1453—1830*, Rome, 1935, p. 165 sq. (*Orientalia christiana analecta*, 103).

Retenons, pour le but que nous nous sommes proposé ici, que dès le XVII^e siècle — certes, avec des exceptions que l'on ne saurait ignorer — la vocation cléricale, qu'il s'agisse de clergé régulier ou de clergé séculier, est en déclin dans tout l'Orient. Pour les catégories sociales dépourvues d'autres possibilités de promotion sociale, le clergé représente encore un moyen de se réaliser. L'option monastique ou intellectuelle des jeunes Transylvains uniates du XVIII^e siècle sera, à cet égard, exemplaire par le rôle qu'ils ont joué en éveillant la conscience nationale d'une nombreuse population soumise à la domination autrichienne. Mais cette option est, au fond, dictée par des raisons profanes, par ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui la « théorie du succès ». Ces jeunes Transylvains confirment les conclusions auxquelles nous sommes parvenu, car la plupart d'entre eux se sont défroqués le jour où ils ont achevé leurs études — unique objet de leur intérêt — à Vienne ou à Rome. *Même si l'Eglise orthodoxe a pu encore, jusqu'à notre temps, former des intellectuels de haute classe, la plupart de ceux qui aspiraient à la culture et à se réaliser par la culture avaient, dès le XVII^e siècle, un nouvel idéal : celui-là même de l'intellectuel laïque, principal produit de l'Europe du Sud-Est à son époque de grandes transformations.*

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 5. LE DROGMAN

Nous avons tenté, dans un précédent ouvrage, d'établir quels ont été en Europe du Sud-Est les modèles idéals d'accomplissement humain³⁸. Au Moyen Age, ce furent le *saint* et le *chevalier*, successeurs du *patriarche* et du *roi* de la tradition biblique, eux-mêmes les correspondants sémitiques des castes *brahmane* et *kṣatryia* de la société hindoue. On trouve là l'écho lointain de la distinction fondamentale qui, dans un monde traditionnel, orientait les idéals soit vers la contemplation, soit vers l'action. La littérature hagiographique, l'épopée de *Digénis Akritas* ou les ballades akritiques nous donnent l'image assez nette de ces deux personnages exemplaires. A la veille de la période qui nous occupe, ces deux types persistaient sous des formes sensiblement dégénérées. Au XVI^e siècle dans les Balkans l'homme pouvait encore choisir entre deux plans pour parachever son accomplissement spirituel, l'un aboutissant à la position de chef spirituel (un poste élevé dans la hiérarchie ecclésiastique), l'autre à celle de chef militaire ou politique (dans la hié-

³⁸ V. Căndea, *L'évolution des idées en Europe du Sud-Est. Tradition et innovation, in Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Bucarest, 1969, p. 58.

rarchie ottomane, ces échelons étaient également accessibles, comme on le sait, aux chrétiens convertis).

Les circonstances politiques ont réduit au XVII^e siècle l'importance spirituelle, sociale ou politique de l'un comme de l'autre de ces deux personnages. Dans ce processus de décantage incessant, il ne s'agit pas d'attributs extérieurs, qui pouvaient se maintenir à l'égal des structures politiques et ecclésiastiques, elles-mêmes affaiblies, mais de la signification réelle de la condition d'évêque ou de métropolitain, de pacha, sandjak ou voïvode. Une analyse de la société de cette époque montre que ceux-ci cèdent peu à peu la place à de nouveaux personnages qui nous apparaîtront comme dominant la scène sociale-politique et intellectuelle du Sud-Est européen jusqu'au seuil de l'époque moderne : le *drogman* et le *haïdouk*. L'un et l'autre sont nés de structures en décomposition et se situent — de par leur formation, leurs idéals et leurs activités — au-dessus de ces structures. De même que le haïdouk ne respecte plus ni les autorités ni les frontières, recrutant ses bandes où il peut, enrôlant quiconque est prêt à s'opposer à la domination ottomane et, lorsque les circonstances lui permettent de jouer un rôle politique de quelque envergure, choisissant ses alliés aussi bien dans l'Occident latin que dans l'Orient orthodoxe, de même le drogman, de simple fonctionnaire qu'il était, devient un facteur déterminant dans la conduite de l'empire, des patriarcats orientaux ou des Principautés roumaines. Dans les deux cas, le sens du processus est novateur et antitraditionnel. Ces nouveaux facteurs s'imposent et les anciennes autorités — spirituelles ou laïques — doivent s'incliner devant eux. Celui qui aspire au succès et au pouvoir se doit d'apprendre maintenant d'autres moyens de parvenir. Nous avons affaire ici à des techniques de l'ascension sociale susceptibles d'intéresser au plus haut point l'historien des idées. Jusqu'à une époque plus récente, la culture figurera dans les sociétés de l'Europe sud-orientale comme l'un des moyens de réalisation sociale et politique, au détriment de ses propres finalités.

Arrêtons-nous un instant sur le haïdouk, auquel Nicolae Iorga a attribué un rôle important dans le processus de formation des idéals modernes³⁹ et en tant qu'agent de désintégration des anciennes structures sud-est européennes. *Arambaches, haïdouks, baïrakdars, voïvodes, armatoles, palikares, capitaines, clephtes*, etc. : autant de noms dont la simple énumération indique la place importante que cette catégorie sociale occupait dans la vie des populations balkaniques du temps. D'origine paysanne, chrétiens ou musulmans, ils étaient unis par leur mépris envers les autorités politiques traditionnelles. La société médié-

³⁹ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, pp. 245—246.

vale avait été organisée suivant le principe de la hiérarchie. Hiérarchie spirituelle, hiérarchie sociale — le monde était réglé par des « lois », conçues dans une structure pyramidale, avec les élites pensantes et dirigeantes au sommet et les foules soumises et laborieuses à la base. Les haïdouks s'élèvent contre cette hiérarchie. Le nombre grandissant des haïdouks dans les Balkans au XVII^e siècle révèle un état d'esprit collectif : 8 voïvodes, un *baraïkdar* et 55 haïdouks sont attestés dans la première moitié du siècle rien qu'en Macédoine occidentale ; 16 voïvodes, un *baraïkdar* et 92 haïdouks dans la même région, dans la seconde moitié du siècle⁴⁰. Les libertés que se permettent les intellectuels des classes supérieures n'ont plus rien de surprenant dans une ambiance où les paysans eux-mêmes — conservateurs de par leur structure — attaquent violemment les institutions. Lorsque les nouveaux intellectuels se laisseront, déçus par trop d'« illusions perdues », c'est parmi les haïdouks que se recruteront ceux qui « en vertu de leur vaillance et leurs sacrifices, [auront] le droit de parler plus haut que les intellectuels et les diplomates »⁴¹.

L'origine sociale de l'intellectuel moderne du Levant et des Balkans n'a fait l'objet de recherches plus minutieuses que ces derniers temps. Elles ont fait ressortir les particularités locales de la genèse de cette nouvelle couche d'intellectuels. Dans les régions où l'influence de l'Occident était plus forte, en Crète par exemple, ces intellectuels sont le produit de la promotion des couches citadines, vers le début du XVII^e siècle. La défaite des Turcs à Lépante (1571) a donné aux Crétois un demi-siècle de répit, au cours duquel la bourgeoisie commerçante et cultivée a pris la place de l'aristocratie militaire et terrienne comme centre de gravité de la société. « C'est l'élite intellectuelle de la bourgeoisie, seule partie de la population qui, vu ses études, se trouve réellement imbue de l'esprit nouveau de l'Occident qui va être l'agent essentiel de la Renaissance crétoise »⁴².

Du reste, dans toute la Turcocratie l'apparition des intellectuel, novateurs est liée à des circonstances générales d'ordre social et politique. Ces intellectuels ne sont pas, comme en Europe, occidentale ou centrale, le produit exclusif de la bourgeoisie ; ils sont aussi recrutés en grand nombre, dans les rangs de l'aristocratie et des familles des hauts dignitaires de la Porte ou des Principautés danubiennes, c'est-à-

⁴⁰ Voir A. Matkovski, *Сведения за хайдутите в Македония преа втората половина на XVII в.*, in «Исторически преглед», 1966, n° 3, p. 67 ; Idem, *Сведения за някои хайдутини от Западна Македония (период от 1622 до 1650)*, in «Известия на Института за национална история в Скопие», 5 (1961), бр. 1, p. 99—126.

⁴¹ N. Iorga, *op. cit.*, p. 246.

⁴² A. Embiricos, *La Renaissance crétoise*, t. I, Paris, 1960, pp. 50—51.

dire en général dans ces catégories sociales qui disposent de ressources leur permettant une éducation coûteuse, qui ont la possibilité des contacts avec l'Occident et s'accoutument mieux des conceptions venues de là. « La base sociale de l'humanisme roumain est constituée par les grands boyards de type nouveau, qui mettaient en valeur leurs domaines à des fins commerciales et dont les intérêts réclamaient qu'une fenêtre fût ouverte sur l'Occident »⁴³. De même, la base sociale de la nouvelle intellectualité grecque est constituée par les familles de dignitaires et de marchands du Phanar. On assiste, dans les deux cas, à l'« inter-pénétration de la noblesse et des puissances d'argent », qui préside en Occident, selon Gilmore, à l'apparition de la Renaissance⁴⁴. Aussi rencontrera-t-on parmi ces intellectuels d'un type nouveau les descendants des grandes familles byzantines, des boyards valaques, moldaves ou serbes et des membres de l'aristocratie gréco-vénitienne de Crète, ainsi que des bourgeois habitant les ports du Levant et les bourgs de la péninsule balkanique.

L'évolution politique et économique de la Turcocratie avait promu ces couches sociales à un rôle actif dans l'administration et le commerce. Au cours de sa phase de décadence, l'empire incapable désormais de s'imposer et de prospérer par ses généraux et par ses armées se maintient grâce à ses diplomates et ses marchands recrutés parmi les éléments chrétiens les plus capables. Avec patience et maintes souffrances les autochtones subjugués avaient attendu leur heure.

La mutation d'ordre intellectuel, qui recouvrait souvent — non sans danger — celle d'ordre social et politique, était devenue évidente et c'est à ce fait qu'est due l'apparition du portrait de l'intellectuel moderne dans la littérature du sud-est de l'Europe. Le nouvel intellectuel laïque est donc d'origine aristocratique, commerçante, voire, parfois, inconnue. L'origine ne joue qu'un rôle minimal dans l'esquisse de son portrait car, ainsi que nous le verrons, la noblesse qui compte maintenant est celle acquise par la culture, et non celle héritée de naissance. Ce qui compte, c'est la passion d'apprendre, ce sont les études faites dans l'une des écoles de vieille tradition d'Orient ou, mieux encore, d'Occident, la connaissance des langues de large diffusion, orientales (turc, arabe, persan), occidentales (italien, français) et classiques (grec ancien et latin). Il se doit aussi d'être en relation avec les milieux diplomatiques et commerciaux cultivés de l'Occident, d'avoir voyagé et de donner la preuve de ses capacités notamment par des livres ou des manuscrits de large diffusion.

⁴³ P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, Bucarest, 1965, p. 204.

⁴⁴ M. Gilmore, *Le monde de l'humanisme*, Paris, 1954, p. 41.

On retrouve cette image dans les portraits des lettrés roumains brossés par des auteurs étrangers ou autochtones, plus nombreux qu'on ne le suppose dans les littératures sud-est européennes des XVII^e — XVIII^e siècles. Mathieu de Myre, par exemple, peint Radu Mihnea, le futur prince de Valachie, encore enfant, « fuyant à Venise pour étudier et y acquérir les connaissances nécessaires à une sage administration. Aidé de talents innés, il trouve le lieu indiqué pour s'instruire le mieux et le plus facilement possible. Tous étaient étonnés de sa vivacité d'esprit, si grande qu'en peu de temps il devint un savant renommé ». A quoi devait lui servir cette instruction, on ne tarde pas à l'apprendre : « De Venise il vint à Constantinople, où il brigua la couronne de prince, comme tout le monde »⁴⁵. « Chiara Domna », la mère d'Alexandre Mavrocordato l'Exaporite, était « da i letterati molto ben conosciuta per la sua sofficienza nelle lettere greche et in particolare nell'inteligenza de santi padri greci », selon les termes du jésuite Francesco Martini⁴⁶. Jacques Manos d'Argos relève également les connaissances de poésie, de prose grecque ancienne et de philosophie de la noble dame. Son fils Alexandre était pour pseudo-Nicolae Costin « un homme instruit dans toutes les sciences, aussi bien la philosophie et l'astronomie que la théologie, ainsi qu'il ressort des livres qu'il a écrits et qui ont été imprimés <...>, homme en renom même dans les empires chrétiens »⁴⁷. Il s'agit évidemment de sa thèse de doctorat, consacrée à un thème harveyien — *De instrumento respirationi et circulatione sanguinis* —, qu'il passa à Bologne au mois de mai 1664. La commission fut présidée par Ferdinand II, le duc de Toscane en personne. Cantemir, pour sa part, l'estimait un « esprit subtil et pénétrant <...>, aimant la gloire... qui ne connaît pas moins les langues et la poésie des Orientaux que le génie de la cour ottomane »⁴⁸. Georges Brancovič était, pour son contemporain Constantin Cantacuzène, un « homme d'honneur, instruit et désireux de savoir beaucoup de choses »⁴⁹ qui, au cours de ses voyages en Russie avait fait des recherches sur les origines de la langue magyare. Nicolas Mavrocordato était apprécié parce que « et en philosophie et en histoire et dans d'autres matières qu'il convient à un prince de connaître, il était parfaitement instruit ; il savait aussi plusieurs langues »⁵⁰. On insiste beaucoup sur la connaissance des langues — des langues

⁴⁵ Mathieu de Myre, 'Ιστορία τῶν κατὰ τὴν Οὐγκρο-Βλαχίαν τελεσθέντων in A. Papiu Barian, *Tesauru de monumente istorice pentru Romania*, t. I, Bucarest, 1862, p. 326.

⁴⁶ Lettre du 29 avril 1656, aux Archives du Collège Grec de Rome, t. VII, fol. 506, apud E. Legrand, *Généalogie des Maurocordato de Constantinople*, Paris, 1900, p. 41.

⁴⁷ *Letopiseful Țării Moldovei*, éd. M. Kogălniceanu, t. II, Jassy, 1845, p. 81.

⁴⁸ *Histoire de l'Empire Othoman*, éd. cit., t. I, p. 115.

⁴⁹ *Istoriia Țării Românești*, in *Cronicari munteni*, éd. M. Gregorian, vol. I, Bucarest, 1961, p. 73.

⁵⁰ Pseudo-Nicolae Costin, *op. cit.*, p. 98.

classiques d'abord, des langues vivantes ensuite. Jan Gniński, palatin de Culm, de passage en Moldavie en 1677, est favorablement impressionné par l'« oraison latine » que lui adresse Ioniță, fils du grand logothète Miron Costin⁵¹. Nous avons déjà noté l'opinion de Raphaël Leszczyński, ambassadeur de Pologne à Jassy, sur la culture de Dimitrie Cantemir. Stanislas Chometowski, voïvode de Mazovie, était étonné par les compliments que lui adresse en latin, en 1712, Nicolas Mavrocordato⁵². Grigore V Ghica — relate un chroniqueur — « lors de son avènement ne savait même pas le moldave (...), mais en moins de six mois il apprit cette langue, qu'il parlait dans toutes les occasions ; il se pourrait que le latin et l'italien qu'il connaissait toutes, lui aient permis d'apprendre si rapidement le moldave »⁵³.

Le modèle de cet intellectuel sud-est européen de formation occidentale, humaniste et polyglotte, chargé de hautes responsabilités publiques, est le drogman phanariote. Sa carrière et ses particularités lui sont dictées par les circonstances politiques propres à la Turcocratie, que Toynbee a très bien définies : « Before the reverse of 1683 the Osmanlis had always been able to count upon settling their relations with the Western Powers by the simple application of force. Their military decline confronted them with two new problems. They had now to negotiate at the conference table with Western Powers whom they could not defeat in the field, and they had to consider the feelings of their Christian subjects whom they could no longer dispense with skilled diplomatists and skilled administrators ; and the necessary fund of experience, which the Osmanlis themselves lacked, was possessed by the Phanariote alone among their subjects. In consequence the Osmanlis were constrained to disregard the precedents and tamper with the principles of their own regime by conferring upon the opportunely competent Phanariots the monopoly of four high offices of state which were key-positions in the new political situation of the Ottoman Empire. Thus in the course of the eighteenth century of the Christian Era the political power of the Phanariots was steadily enhanced, and it looked as though the result of Western pressure might be to endow the Empire with a new governing class drawn from among the victims of centuries of racial and religious penalization »⁵⁴.

Nous ne reprendrons pas ici la description — faite à maintes reprises et si controversée — de l'intellectuel phanariote. Pour les buts

⁵¹ P. P. Panaitescu, *Căldători poloni ...*, Bucarest, 1930, pp. 69 et 73.

⁵² *Ibidem*, p. 129.

⁵³ Pseudo-Alexandru Amiras, *Hronica Țării Moldovii*, in *Letopiseșele Țării Moldovii*, éd. M. Kogălniceanu, t. III, Jassy, 1846, p. 151.

⁵⁴ Arnold J. Toynbee, *A study of history*, abridgement ... by D. C. Somervell, vol. I, New York and London, p. 131.

assignés à la présente étude, il suffit de rappeler que les historiens lui reconnaissent des qualités intellectuelles, une bonne formation, l'aptitude de véhiculer les idées nouvelles, et d'ouvrir des horizons modernes aux sociétés attardées des Balkans et du Levant. Quant à son profil moral, notons tout d'abord que l'intellectuel de type phanariote est souvent Grec de l'Archipel, Roumain, Arménien, Arabe d'Alep ou de Jérusalem, et non pas forcément Grec de Constantinople. Sévèrement jugés par la suite — bien que Nicolae Iorga ait pesé sans parti pris leurs actions au seul tribunal possible dans ces cas, celui de l'histoire⁵⁵ — ils ne choquaient pas leurs contemporains outre mesure. Constantin Cantacuzène les loue pour « leur aptitude à gouverner bien et de façon réfléchie, à être à la hauteur de tout pouvoir dont ils disposent », ainsi que pour avoir sauvé la tradition et les institutions chrétiennes « du joug païen et tyrannique » sous lequel ils se trouvaient⁵⁶. Eugène Ianoûlis déclarait de son côté : « Quant à moi, j'ai admiré ces natures capables de servir des tyrans et je continue à les admirer, du moment que leur activité vise au Bien et non au Mal »⁵⁷. Les sociétés sud-est européennes reconnaissaient en eux le type de l'intellectuel laïque dont la formation et l'activité étaient la conséquence de circonstances historiques défavorables. *Leurs côtés négatifs étaient pourtant largement compensés par leur volonté évidente de changement, d'amélioration et de libération par les moyens pacifiques — mais finalement plus efficaces que les armes — de la culture moderne.*

A côté des intellectuels qui avaient fait leurs études à l'étranger et visaient haut, les nouvelles conditions sociales-politiques, l'intensification des liens avec l'étranger, le développement de l'administration, du commerce et des exploitations économiques ont déterminé la formation d'une couche de plus en plus importante de petits fonctionnaires, couche composée dans les pays roumains d'écrivains publics, de maîtres d'école, de logothètes du divan, de copistes d'actes également employés à des transcriptions de manuscrits, ces derniers poussés peut-être dans certains cas par une curiosité intellectuelle propre.

Une analyse — naturellement très relative — des 101 manuscrits roumains de la Bibliothèque de l'Académie dus à des copistes du XVII^e siècle ou formés au XVII^e siècle donne, pour cette dernière catégorie d'intellectuels mineurs, les pourcentages suivants : 52 % laïcs, 24 % prêtres séculiers, 24 % moines⁵⁸. Ces chiffres confirment les données dont on

⁵⁵ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, pp. 113—115, 220—246 et *passim*.

⁵⁶ C. Cantacuzino, *Istoriaa Țării Românești*, éd. cit., p. 42.

⁵⁷ Cf. C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néohellénique*, p. 73.

⁵⁸ G. Stempel, *Copiști de manuscrise românești pînă la 1800*, vol. I [Bucarest], 1959, pp. 323—325. Nous n'avons retenu que les copistes décédés entre 1619—1740.

dispose sur la participation des différentes catégories sociales à la vie intellectuelle du temps : ainsi, le nombre des intellectuels laïques dépasse celui des moines. D'autre part, les prêtres copistes sont pour la plupart des citadins. A la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, la ville devient dans les pays roumains, comme partout ailleurs, le principal foyer d'activité intellectuelle au dépens des centres monastiques de jadis. C'est à partir de cette période qu'il est permis de parler dans l'histoire des idées sud-est européennes, de tendances modernes. *En effet, ce qui compte désormais pour des sociétés qui se sont habituées peu à peu à regarder vers l'avenir, ce ne sont plus les institutions autoritaires du passé, si nombreuses qu'elles soient encore, mais les ferments antitraditionnels qui, sous réserve d'une révision ultérieure, ouvriront la seule voie de salut possible à ce moment pour ces régions injustement oubliées dans le merveilleux essor de la vieille Europe.*

AUTRES AGENTS DU RENOUVEAU INTELLECTUEL: ITINÉRANTS, CONVERTIS ET RENÉGATS

On n'a pas accordé jusqu'à ce jour l'attention qu'il convient aux lettrés itinérants, convertis et renégats en tant qu'agents du renouveau intellectuel de l'Europe du Sud-Est au XVII^e siècle. Chacune de ces trois catégories exprime un changement de mentalité et de comportement, un écart par rapport à la tradition ; chacune tient un rôle dans les contacts intellectuels Orient-Occident.

Les lettrés itinérants peuvent être gens d'église ou laïcs. Les raisons de leurs longs voyages sont diverses : curiosité, soif de connaître et d'apprendre, exil, recherche d'un asile confortable, quête de subsides, pèlerinages, missions diplomatiques, activités politiques ou commerciales, questions familiales. Quels que soient leurs motifs, les conditions générales favorisent de plus en plus les voyages et ceux qui ont la possibilité d'en faire entendent en profiter. Les départs pour un Occident confortable et libre sont de tradition dans la vie des lettrés grecs dès le XV^e siècle, époque des fertiles échanges littéraires qui ont nourri l'humanisme européen des valeurs classiques que le monde byzantin avait conservées⁵⁹. Des siècles durant, la vie du lettré grec sera un va-et-vient perpétuel entre l'Italie, l'Archipel, Constantinople, les pays roumains et la Russie. Caractéristique pour le XVII^e siècle sous ce rapport est la biographie de Théophile Corydalée qui, entre 1600 et 1646 a voyagé ou

⁵⁹ D. J. Geanakoplos, *Greek scholars in Venice*, Cambridge, Mass., 1962, pp. 7—8, 53—70, etc. Pour les « itinérants » des XVII^e et XVIII^e ss. voir aussi C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 147—148.

tenu des cours dans huit centres (Athènes, Rome, Venise, Padoue, Céphalonie, Zante, Constantinople et Orta), parfois à plusieurs reprises dans la même ville. Telle était aussi la vie de la plupart des maîtres grecs enseignant dans des écoles princières de Cimpulung, Bucarest et Jassy aux XVII^e et XVIII^e siècles. A l'époque qui nous intéresse, ce va-et-vient des intellectuels gagne tout le Sud-Est européen.

Les voyages apportent un profit intellectuel, parfois aussi matériel. De toute façon, ils confèrent une qualité nouvelle à une époque où apparaît dans la littérature européenne le motif du voyageur damné, Ahasvérus. Un érudit roumain, Constantin Cantacuzène, reste marqué pour toute sa vie par son voyage en Occident. Des voyages bien plus spectaculaires ont assuré à l'un de ses compatriotes et contemporains une place dans la grande histoire des contacts Orient-Occident. Il s'agit du Moldave Nicolae Milescu, ambassadeur du tzar Alexis Mikhaïlovitch en Chine, grâce auquel Russes, Roumains et Grecs — toute l'Europe orientale et sud-orientale — ont eu pour la première fois une image érudite de l'Extrême-Orient. Cet « as » des voyageurs sud-est européens du XVII^e siècle doit être cité aussi (justement à propos de ces voyages) pour la participation, en tant que représentant de l'Orient, à un débat dogmatique occidental, ainsi que pour sa traduction critique en roumain du *Vieux Testament* et pour ses opinions sur la vertu éminemment humaniste de l'anoblissement par la culture. Son activité résume le rôle d'agents de contacts novateurs pour l'Europe du Sud-Est des lettrés pèlerins.

Quant aux gens d'église, il faut leur accorder, pour la mobilité de leur vie si peu conforme aux règles de leur état, l'excuse de la situation désespérée où ils se trouvaient et dont seuls des secours sollicités au loin — en Moldavie, Valachie ou Russie — pouvaient les sauver. C'était là le but des voyages entrepris par les patriarches orientaux dans les pays roumains. A peine investi à Damas en 1647, les fidèles de Gaza menacent Macaire Zaïm qu'« ils décamperaient, abandonneraient leur domicile et quitteraient leur religion comme d'autres l'avaient fait », si on ne leur réduisait les impôts exorbitants réclamés par l'administration ottomane. Leur salut vient de Vasile Lupu, prince de Moldavie, qui « était toujours disposé à faire de bonnes actions de ce genre. Il avait acquitté la dette du Saint-Sépulcre, celle du patriarcat de Constantinople et celle du patriarche d'Alexandrie »⁶⁰.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ces voyages de mendicité se poursuivent. Dosithée et Chrisanthos de Jérusalem, Athanase Dabbas et

⁶⁰ Paul d'Alep, *Voyage du Patriarche Macaire d'Antioche*, dans R. Graffin et F. Nau, *Patrologia orientalis*, t. XXII₁, Paris, 1930, pp. 66, 68.

Sylvestre d'Antioche et tant d'autres prélats lettrés d'Orient ont obéi à ce premier motif pour entreprendre des voyages répétés, qui visaient aussi à établir d'importantes relations culturelles.

Certes, il s'agit là des voyages de personnages marquants. Mais les documents révèlent le même va-et-vient incessant, souvent à de longues distances, chez un grand nombre de modestes hégoumènes, hiéromoines ou même chez de simples moines, phénomène attesté à partir du XVII^e siècle et qui se prolongera jusqu'au jour où ces voyages n'auront plus de raison d'être, c'est-à-dire jusqu'à la sécularisation des biens conventuels dans les Principautés roumaines, en 1863. Justifiés par les circonstances, ces voyages expriment en même temps de notables modifications dans la mentalité de ces religieux itinérants. Ils représentent en effet une violation flagrante des normes de vie imposées aux moines d'Orient. L'idéal de ceux-ci étant une réalisation verticale, transcendante, l'enracinement dans le lieu choisi pour leur ascèse était le point capital de leurs normes de vie. Le néophyte qui passe d'un monastère à l'autre — disait Avva Esaïe, une autorité du célèbre recueil *Apophtegmata patrum* — est « tel un animal tiré par le licol, de-ci de-là ». Théodore d'Ennatos a remis cinquante années durant son projet de changer le lieu de son ascèse. De même, l'exemplaire Synclétique recommandait : « Si tu es entré dans les ordres, ne va pas d'un endroit à l'autre, car tu en auras grand dommage (. . .), le moine comme la religieuse s'appauvrissent et meurent quant à la foi s'ils vont d'un endroit à l'autre »⁶¹.

Cependant, ce qui était interdit autrefois devient une mode au XVII^e siècle. De nouveaux réseaux routiers s'ajoutent aux anciennes voies jalonnées d'hospices et autres dépendances des couvents, qui facilitaient les déplacements des voyageurs chrétiens de la Turcocratie. En effet, maintenant, de plus en plus fréquentées et de plus en plus sûres, il y a les routes militaires qui mènent les troupes ottomanes vers Vienne, les voies commerciales qui relient l'Europe centrale et du Sud-Est, de la Baltique à la Méditerranée, celles administratives par lesquelles le *kharadj* est dirigé de Jassy et de Bucarest sur Istanbul et les routes des pèlerinages aux Lieux Saints.

Le monde médiéval était mieux pourvu de routes qu'on ne pourrait le croire. La zone de tradition chrétienne disposait de monastères et d'ermitages dans les régions plus isolées, de maisons dépendant des couvents dans les villes. Les voyageurs étaient accueillis et hébergés gratuitement, selon la tradition, sans qu'on leur pose des questions sur leur religion ou leur confession. De son côté, le monde islamique avait

⁶¹ *Sanctorum senum apophtegmata*, in *Ecclesiae graecae monumenta*, éd. J. B. Cotelerius, t. I, Luceclae Parisiorum, 1677, pp. 445, 460—461, 694.

un réseau du même ordre, les *zāwiya*, à l'origine centres de propagande de la nouvelle foi, puis simples abris. Là aussi les voyageurs étaient reçus pour trois jours sans qu'on leur demande d'où ils venaient ni où ils allaient. Un *cheik* essayait, sans trop de conviction, d'endoctriner les voyageurs, mais leur véritable mission était de les y accueillir. Le réseau islamique était complété par des forteresses et des tours de signalisation (*ribā t*), surtout dans les zones de frontières. C'est grâce à ce système d'hospitalité organisée que le grand voyageur Ibn Battuta a pu accomplir ses longues pérégrinations. Plus loin, vers l'Orient, au-delà du monde arabe, s'étendait un autre réseau, formé de *pantha-sālā*, l'« asile pour voyageurs » hindou, consistant en maisons propres et fraîches, étapes obligatoires entre deux localités. Le voyageur n'y était tenu qu'à répondre à quelques questions sur le but de son voyage et la caste dont il faisait partie, ainsi qu'à déposer ses armes à l'entrée. Un voyageur pouvait, en s'adaptant aux circonstances, utiliser les trois réseaux, pour aller d'Europe aux Indes. Un tel cas est d'ailleurs notoire : celui d'Afanasij Nikitine, le premier voyageur russe aux Indes, dès la seconde moitié du XV^e siècle⁶².

Imposés ou tolérés à l'origine, les voyages deviennent un mérite et un titre de vertu aux XVII^e et XVIII^e siècles. C'est dans cet esprit qu'il faut interpréter la lettre de Constantin Brancovan à Chrisanthos Notaras du 4 février 1709 où, en réponse à une communication du patriarche de Jérusalem, le prince valaque se montrait très heureux de la nouvelle que « tu as été honoré et bien accueilli par les *méghistans* pendant tout ton voyage... et qu'en route tu as fait la connaissance de gens instruits dont tu as appris différentes choses... Ce qui montre, une fois de plus, que partout où Ta Béatitude passe, elle s'applique toujours à apprendre ce que par hasard elle ignorait... »⁶³.

C'était là un encouragement conformiste des vagabondages d'un érudit, attribué à la soif de connaissance par pure bienveillance, alors que les buts de Chrisanthos étaient plus terre à terre. Il n'en est pas moins vrai que pour un intellectuel — et Chrisanthos en était incontestablement un ! — de tels voyages ne pouvaient qu'étendre ses connaissances ; partageant ensuite à d'autres ce qu'il avait appris, il devenait l'agent des contacts entre différentes zones de la Turcocratie ou, comme Dosithée par exemple, entre celles-ci et l'Occident. Idées, impressions,

⁶² I. Minaev, *Старая Индия. Заметки за Хождение Афанасия Никитина*, in «Журнал Министерства народного просвещения», 15 (1881), ч. CCXXI, p. 32—33 ; V. Căndeia, *Commentaires à A. Nikitin, Călătorie peste trei mări*, Bucarest, 1960, pp. 113—114.

⁶³ E. Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIV₁, Bucarest, 1915, p. 412.

livres, détails divers, tout était rangé dans la besace du voyageur et rapporté, comme le plus précieux de toutes ses acquisitions, à domicile. Avec un hôte comme Chrisanthos — si souvent accueilli à la cour valaque — un Brancovan ou un Constantin Cantacuzène ne se seront pas sentis éloignés du Proche-Orient, d'où ils avaient sans cesse des nouvelles.

Ajoutons encore que la tentation de voyager n'était pas un apavage des lettrés chrétiens. Parmi les 'ulamā', on cite le cas de Sabit (m. en 1712), qui a parcouru tout l'Empire ottoman. Dans ses remarques sur les mevlévites, Ricaut note que « de tous les religieux turcs, il n'y en a point qui voyagent plus que ceux-ci, dans tous les lieux où la religion de Mahomet fait vogue, comme en Perse, dans le Mongol < Inde, n.n. > et même dans la Chine »⁶⁴.

Les convertis accomplissent un rôle analogue. Il s'agit des orthodoxes qui se laissent séduire par les appâts que la Sainte Congrégation de Propaganda Fide leur tendait méthodiquement. Elle les incitait à venir assimiler la culture occidentale et à accepter des postes enviables, moyennant des concessions doctrinaires qui, pour un intellectuel d'alors, soulevaient des problèmes de conscience facilement surmontables : la primauté du Pape, la Procession du Saint-Esprit, etc.

Il ne s'agit pas ici de convertis par la violence ou pour des raisons d'ordre pratique (diminution des charges fiscales) comme l'Europe du Sud-Est en a connus, mais de ceux bénévoles. Néophytes de leur nouvelle foi, ils n'en étaient que plus actifs. Agents dans leur propre culture d'un climat occidental, ils y introduisaient les valeurs de leur culture nationale, présentées pour la première fois avec conviction et courage. Leur œuvre constitue le seul aspect positif des efforts des catholiques pour la conversion des orthodoxes des Balkans et du Levant. Si sur le plan religieux ces efforts n'ont donné que de faibles résultats, sur le plan culturel, en échange, les résultats furent incomparablement plus importants, souvent d'ailleurs *dans un sens contraire à celui conçu initialement*.

Ce chapitre de l'histoire des relations des intellectuels sud-est européens avec l'Occident — qui attend encore qu'on lui consacre une monographie — est illustré par les *hellénomastiges*, intellectuels bulgares ou serbes catholiques et aristocrates roumains attirés par l'idée de fréquenter les missionnaires de la *Propaganda Fide*. Ici encore, pour celui qui veut cerner leur rôle si important pour l'évolution de l'Europe du Sud-Est, la persistance des anciens clichés représente le principal danger. En effet, d'innombrables études d'histoire ecclésiastique, de parti pris

⁶⁴ Paul Ricaut, *Tableau de l'Empire ottoman ...*, traduit de l'Anglois ... Ière Partie, La Haye, 1709, pp. 67—68.

pour la plupart, nous empêchent de saisir le rôle national et culturel — dans le sens le plus large du terme — des convertis. Les études plus récentes, en revanche, nous les peignent sous un jour infiniment plus réaliste. Ainsi, s'il faut admettre que l'humaniste valaque Udriște Năsturel entretenait un assez curieux commerce avec des missionnaires catholiques de passage par les pays roumains, traduisait l'*Imitation du Christ* du latin et donnait à ses fils une éducation catholicisante (l'un de ceux-ci, le logothète Radu, s'associe à une fondation catholique à Bucarest), il faut reconnaître aussi que les conséquences culturelles de son attitude ont été positives et qu'il a contribué à aiguiller dans un sens moderne la culture roumaine du temps.

Les convertis sud-slaves, ragusains, bulgares, croates détiennent une place importante dans l'histoire des cultures balkaniques des XVII^e — XVIII^e siècles. Comme tant d'autres orthodoxes passés au catholicisme, ces jeunes gens sont excusables en considération de l'instruction et des possibilités d'un travail littéraire qu'ils comptaient tirer de leurs contacts avec les « Latins ». Pierre Bogdan Bakšić, de Čiprovec (né en 1601), aurait fait ses études au Collège Clémentin de Rome « per poter s'imparare qualche scienza, essendo bon grammatico e ha voglia di imparare assai »⁶⁵, ainsi que le montrent les documents du temps. Il collabore avec un autre converti, le Serbo-Croate Raphaël Levaković, à des éditions de livres slaves. En 1635, soucieux du bon fonctionnement de l'école de Čiprovec, il demande à la Congrégation de *Propaganda Fide* « un buon soggetto il quale potrebbe leggere alli frati logica, filosofia et theologia »⁶⁶. Lui même est connu pour des écrits intéressants en latin et italien. Marco Bandulović (Bandinus), moine catholique de la même extraction, a laissé, dans ses rapports sur ses visites canoniques aux communautés catholiques des pays roumains, des informations variées, révélant un esprit curieux et réaliste.

Le rôle des convertis sud-slaves a été analysé minutieusement dans quelques études d'Ivan Dujčev⁶⁷. Ce rôle a été culturel, éducatif et politique. En tout premier lieu, les conversions ont mis en évidence les capacités intellectuelles et la rapidité d'adaptation à un niveau culturel supérieur de ces jeunes gens issus d'un milieu végétatif — sinon complètement amorphe — sous le rapport intellectuel. Du point de vue éducatif, les intellectuels convertis ont accompli une œuvre importante en dirigeant leurs compatriotes vers des écoles aptes à les accueillir, tel le Collège illyrien de Lorette, en créant et diffusant une littérature utile de langue slavonne, enfin en s'efforçant de retrouver grâce aux

⁶⁵ E. Fermezdin, *Acta Bulgariae ecclesiastica* ..., p. 32–33, n. 30.

⁶⁶ Ivan Dujčev, *Il cattolicesimo in Bulgaria nel secolo XVII*, Rome, 1937, p. 36.

⁶⁷ *Op. cit.*

monuments et aux textes anciens l'image perdue du passé national. Sur le plan politique, ils étaient à l'affût de toute chance de libération nationale que pouvaient offrir les mouvements antiottomans des Balkans. Ils prennent part aux préparatifs de la Ligue Sainte, s'associant en 1678 aux projets ambitieux de Şerban Cantacuzène, et contribuent à la constitution d'un nouveau dossier — celui de la libération des Slaves du Sud — dans les chancelleries des grandes puissances qui travaillaient à la liquidation de l'Empire ottoman. Etablis dans les territoires sous domination islamique, ils étaient plus persécutés que les orthodoxes et leur situation n'était guère enviable. A ce point de vue, il y a une différence fondamentale entre le missionnaire et le marchand converti dont le geste — nous confie en 1675 Matteo Gondola — avait pour mobile des intérêts pratiques, car « tutti i latini (*sc.* les catholiques, *n.n.*), passano per ragusei e trovano modo di godere de' loro privilegi. . . Per la qual cagione passano molti del rito greco al latino e si trattano di latini »⁶⁸.

A juste titre, le rôle du catholicisme dans les Balkans est considéré de nos jours comme favorable par son action culturelle et novatrice⁶⁹. « A partir du XVII^e siècle — écrit Cyril Wilczkowski — le catholicisme, en Croatie (commune en Slovénie) ne signifie plus latinité et germanisme, mais tout comme en Dalmatie où le slavisme triomphe depuis longtemps de l'italianisme, se conjugue avec le patriotisme local. Avec l'intérêt pour le passé national, s'éveille la conscience de la parenté de tous les peuples slaves opprimés ou libres »⁷⁰. Le Croate catholique Jurij Križanić lutte pour l'union des Eglises, mais aussi pour l'union sud-slave, et il tente de gagner à ce projet le tsar Alexis Mikhaïlovitch. Au début du XVIII^e siècle, le franciscain dalmate Andrej Kačić-Miošić écrit une histoire en vers des Slaves (*Razgovor ugodni naroda slavinskago* ou « Entretiens familiers du peuple slave »). C'était un théologien érudit, ayant fait ses études à Pest, auteur des *Elementa peripatetica juxta mentem subtilissimi doctoris Joannis Duns Scoti*, mais qui attachait en même temps un grand intérêt aux antiquités et aux traditions populaires slaves.

En ce qui concerne les Grecs convertis, des érudits du XVII^e siècle, tel le *stolnic* Constantin Cantacuzène, ne voient pas en eux seulement de simples adeptes du catholicisme, « qui adhèrent à la papauté et s'aiguisent l'esprit en sciences pour houspiller et tourmenter l'ortho-

⁶⁸ A. Banduri, *Imperium orientale sive antiquitates constantinopolitanae*, t. IV, Parisiis, 1711, p. 104.

⁶⁹ V. Velčev, Emil Georgiev, Petăr Dinekov [réd.], *История на Българската литература*, София, 1963, p. 409.

⁷⁰ Cyril Wilczkowski, *Littérature dalmate dans l'Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures*, vol. II, Paris, 1956, p. 1370.

doxie des autres », mais aussi de ces personnages qui, « voulant apprendre quelque chose et se rappelant leurs ancêtres veulent les mieux saisir et connaître et s'en vont au Pays des Francs »⁷¹. Cependant, tout comme les Roumains de Transylvanie unis à Rome au XVIII^e siècle, ces orthodoxes convertis au catholicisme trouvent dans leur nouvelle culture un regain d'intérêt pour leur patrie.

Les récentes observations de C. Th. Dimaras sur les Grecs catholiques des XVI^e — XVII^e siècles s'appliquent à tous les intellectuels convertis des Balkans. « Le changement de confession — et ceci constitue un trait caractéristique de l'époque — ne les amène pas à se désintéresser des destinées de la nation... Les orthodoxes passés au rite romain n'en poursuivent pas moins sans répit une énergique activité en faveur de la Grèce. Ils ont changé de confession, non pour renier leur "Race", mais au contraire dans l'espoir de mieux servir sa cause »⁷². Ces intellectuels écrivent, traduisent, prêchent, enseignent, plaident pour le bien de toute la nation. Les mobiles de leur conversion — parmi lesquels le désir de bénéficier de conditions sociales et intellectuelles meilleures dans les milieux catholiques ou sous protection catholique — doivent ainsi être délestés d'une bonne partie du poids doctrinal sur lequel l'historiographie ecclésiastique a tellement insisté. Les témoins contemporains ont saisi, non sans un certain dépit, le côté blâmable des contacts des orthodoxes avec les catholiques. « Nos missionnaires ont beau se tourmenter, les Syriens ne seront jamais catholiques qu'à proportion de l'argent qu'on leur donne »⁷³. *Aujourd'hui, dans un climat plus serein, nous sommes mieux en mesure de déchiffrer ce que ces contacts, ces conversions intéressées ont signifié quant aux changements survenus dans la vie intellectuelle de l'Europe du Sud-Est et de tout le Levant, combien les convertis ont hâté par le chapitre non théologique de leur activité la rupture des liens traditionnels et, par là, la modernisation de cette partie du monde.*

Quant aux renégats, leur activité a eu pour effet de modifier la composition tant européenne qu'orientale des sociétés dont nous nous occupons. Quelques siècles durant, des conversions en masse ou individuelles à l'Islam — pouvant aller de villages entiers jusqu'à tel ou tel intellectuel, forcées ou même bénévoles — ont lieu dans toute la région des Balkans et de la Méditerranée orientale. Le « scandale » provoqué par l'abandon d'une tradition de civilisation supérieure — européenne, chrétienne — ne doit pas nous empêcher de reconnaître la

⁷¹ C. Cantacuzino, *Istoriia Țării Românești*, in *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, p. 41.

⁷² C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néohellénique*, Athènes, 1965, pp. 97—98.

⁷³ Rapport de d'Arvieux, consul français à Alep, de 1679, cité par R. Dussaud dans *Syria*, 26 (1945), p. 269.

contribution positive de ces actes à la fusion de groupes sociaux auxquels les barrières religieuses et d'anciens ressentiments auraient rendu impossible autrement la coexistence, compromettant pour longtemps leur développement côte à côte dans la même région. Sans nous attarder sur les multiples conséquences — sur le plan religieux, ethnographique, linguistique ou social — du reniement, que des études récentes se sont proposé de mettre en lumière, contentons-nous pour l'immédiat de mentionner le résultat fort intéressant de la fusion d'idées et de croyances chrétiennes et musulmanes qui s'est opérée dans le *bektachisme*. Cet ordre de derviches, particulièrement florissant dans la péninsule balkanique (en Albanie surtout), « gave the impression that they accepted Christ more unreservedly than the other Muslims and gave Jesus Christ a rank among Islam's 124000 prophets which was very loose, if not equal, to that of Mohammed »⁷⁴. Pour les chrétiens, une secte musulmane qui accepte la fraternité humaine, un Dieu indulgent, le culte des saints et même de la Vierge, qui tolère des pratiques chrétiennes discrètes et l'usage du vin, ne croit pas aux barrières de race, origine et condition, offrait une voie assez acceptable de ralliement à l'Islam — de même qu'elle permettait aux musulmans une certaine communauté de vie avec les chrétiens. Les recherches d'histoire et d'ethnographie sur les pratiques et les croyances populaires des Balkans ont fait ressortir de nombreux aspects de cette communauté, parmi lesquels le culte des Lieux Saints, vénérés en commun par chrétiens et musulmans, est très répandu.

Cependant, dans l'histoire des contacts entre maîtres et sujets en Europe sud-orientale, les renégats ont accompli aussi d'autres fonctions⁷⁵. Ainsi, rien que durant la période 1453—1623, ils ont donné à la Porte 44 de ses 49 vizirs. La collaboration entre le grand vizir d'origine serbe Mahomed Sökölü et son frère, l'évêque Macaire Sokolović, fondateur de l'Eglise serbe autocéphale (1557), est, de même, bien connue. Dans le domaine de la création culturelle, on peut citer l'exemple de Seyyd Nüh, auteur d'une description des ports méditerranéens, *Deñiz kitāby*; celui d'un renégat probablement d'origine italienne de la seconde moitié du XVII^e siècle, Nüh Effendi (m. 1707), qui fut le médecin personnel du sultan; ou bien encore celui de cheik Muhammed Effendi Ichläsi, qui a aidé Haci Khalife dans son œuvre géographique, utilisant comme sources Ortelius, Cluverius, Giovanni Lorenzo d'Anania et autres auteurs. *Les renégats s'intégraient à la communauté ottomane avec leurs qualités d'administrateurs ou d'intellectuels; à condition d'être loyaux et de se conformer aux*

⁷⁴ George G. Arnakis, *The role of religion in the development of Balkan nationalism*, in *Balkan in transition*, éd. cit., p. 124—125.

⁷⁵ Cf. aussi Costas P. Kyrris, *L'importance sociale de la conversion à l'Islam (volontaire ou non) d'une section des classes dirigeantes de Chypre pendant les premiers siècles de l'occupation turque (1570—fin du XVII^e siècle)*, in *Actes du Premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes*, vol. III, Sofia, 1969, pp. 437—462.

normes de leur nouvelle foi, ils pouvaient se servir de la dot qu'ils avaient apportée du dehors et ils l'ont fait plus d'une fois avec la liberté d'esprit due à leur fonds européen et à laquelle les musulmans de bonne tradition ne se sont habitués que bien plus difficilement.

ACQUISITIONS DURABLES

On pourrait tout aussi bien nommer ces acquisitions *définitives*, dès lors que plusieurs d'entre elles font aujourd'hui encore partie du patrimoine de convictions de l'intellectuel sud-est européen. Leur caractéristique commune est la *nouveauté*, et cela dans le sens qu'elles apparaissent non seulement à la suite ou à côté des conceptions doctrinales, des attitudes et des structures anciennes, mais aussi, avec une puissance sans cesse accrue *contre* elles. En un mot, il s'agit d'acquisitions antitraditionnelles, fait qui accuse plus nettement encore la *mutation* intellectuelle qui s'est produite dans l'Europe du Sud-Est au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

De l'aventure que fut leur rencontre avec les idées « du dehors », ces nouveaux lettrés ont tiré tout d'abord la conviction que la théologie n'est pas tout. Ils ont maintenant accès à une zone immense de connaissances d'une tout autre orientation, séduisantes de par leur côté humain et, par là, si confortable. Qu'il s'agisse d'une méthode de pensée telle que celle professée par Corydalée, à savoir le néo-aristotélisme padouan, ou des passionnants voyages dans le temps et dans l'espace offerts par la littérature historique, géographique, ainsi que par la cartographie, qui exercent une véritable fascination sur les lecteurs du Sud-Est, ou encore des incursions plus ou moins clandestines dans le domaine des sciences hermétiques — de tous côtés des perspectives nouvelles, plus attrayantes les unes que les autres, s'ouvrant devant eux. C'est à juste titre que C. Th. Dimaras a attiré l'attention sur le développement de la curiosité chez ces intellectuels nouveau-type⁷⁶. Ils veulent tout savoir et tout raconter, d'où la faveur dont jouissent les ouvrages de géographie : relations de voyages, traductions de géographies étrangères et même rédaction de nouvelles compilations, cartes originales, les premières en Europe du Sud-Est. Vers la fin du XVII^e siècle apparaît Meletius Mitran de Ianina « parmi les Grecs, le premier géographe animé d'un esprit systématique »⁷⁷. Il écrit en 1696 sa *Géographie*, ouvrage qui fournit maintes données archéologiques et épigraphiques (l'auteur

⁷⁶ C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 147 et suiv.

⁷⁷ *Ibidem*.

recueille les inscriptions antiques) et respire la certitude de l'unité historique de l'hellénisme.

Au nord du Danube, chez les Roumains, les préoccupations étaient les mêmes. Le chroniqueur Miron Costin, qui réserve une place importante dans son œuvre aux descriptions de régions roumaines et étrangères, accorde aussi — ainsi d'ailleurs que son fils Nicolae — une attention particulière aux inscriptions et aux ruines. Deux de ses compatriotes un peu plus jeunes élaborent les premières cartes : le *stolnic* Constantin Cantacuzène celle de la Valachie (Padoue, 1700), Dimitrie Cantemir celle de la Moldavie (dans *Descriptio Moldaviae*, 1716).

Il est inutile de revenir sur l'intérêt pour la géographie manifesté par les lettrés ottomans. Enfin la place qu'occupent les relations de voyages à l'étranger dans la littérature melkite du temps est bien connue aussi. Macaire Zaïm, Paul d'Alep, Nicolaos Sabbagh et quelques autres encore ont laissé une abondante littérature dans ce domaine, utile aujourd'hui encore par ses données inédites.

L'élargissement de l'horizon intellectuel aux dépens de la fidélité traditionnelle à l'information et à la réflexion théologique représente un acquis définitif, suffisamment attesté par les sources contemporaines pour nous dispenser d'insister encore là-dessus. Le changement apparaît comme plus profond encore si on le rapporte à la mentalité de l'intellectuel. Pendant plusieurs siècles, on avait prêché au lettré orthodoxe de se tenir en réserve face aux innovations, de se maintenir strictement dans les limites de la doctrine des Pères de l'Eglise, de réprimer les tentations de l'imagination, ce « tableau de démons » sur lequel ils projettent des « chimères » afin d'éloigner l'esprit de tout « bien » et de le porter « au mal et aux choses néfastes ». Nous avons montré dans un précédent ouvrage⁷⁸ les raisons de ces interdictions, destinées à maintenir la pureté d'une doctrine considérée comme parfaite et à éviter aussi aux fidèles de commettre le péché d'orgueil, le pire qui menaçait l'intellectuel méditerranéen, cause des hérésies et des apostasies. La voix de la tradition se fait à présent sentir plus faiblement et elle finira par s'éteindre complètement. Sur le thème de la *Fortuna labilis*, Miron Costin improvise son poème *Viața Lumii* (La vie du monde), dans le seul but de démontrer que « dans notre langue < c'est-à-dire en roumain, *n.n.* > aussi il peut exister ce genre d'écrit que l'on nomme vers »⁷⁹. Païsius Ligaridès cherche l'avenir de la grécité et en général de l'Europe orientale dans des considérations du domaine de la mantique, dans son *Chrismologion*. Parmi la série d'auteurs séduits par cette sorte d'exer-

⁷⁸ Dans le rapport précité sur la *Tradition-innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, pp. 54—55.

⁷⁹ Miron Costin, *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p. 318.

cices — Caryophyllis, Comnène, — nous avons mentionné le nom de Nicolae Milescu, qui rédige à l'usage du tsar des rapports-pronostics tels que *Le livre sur les sibylles* et *l'Arithmologion*. D'autres écrivains cultivent ouvertement la fiction. Les Crétois, par le *Sacrifice d'Abraham* et *l'Erotocrite*, œuvres de Vincenzo Cornaros, jouissent d'une faveur explicable dans une société sensible elle aussi « aux signes de la fête »⁸⁰ : la société roumaine. *L'Erophile*, de G. Chortatzis, d'inspiration italienne, d'après G. Gheraldi, fut traduite partiellement par le métropolite Dosithée, qui n'avait exercé jusqu'alors son talent poétique que dans la version roumaine du *Psautier* ou dans des vers historiques⁸¹. Ainsi donc, les intellectuels — laïques et membres du clergé — s'adonnent désormais à un nouveau genre de travaux littéraires dont les éléments dominants sont la curiosité, l'imagination et des autorités choisies en dehors de la tradition ecclésiastique.

Parmi ces autorités, les premiers sont, bien entendu, les classiques de l'antiquité gréco-latine, qui constituent la composante classique de l'humanisme sud-est européen, telle que l'a mentionnée récemment le professeur Mihai Berza⁸². Les références à Virgile, Cicéron, Ovide, Plutarque, Platon, Aristote et les autres membres du panthéon classique sont fréquentes dans les écrits des lettrés du temps. Mais leur accès à ces sources diffère de celui de leurs confrères occidentaux qui les ont précédés dans cette voie. En effet, si en Italie l'humanisme avait, par un immense effort, jeté un pont vers les lettres antiques et érigé de nouveaux socles à ses maîtres, la présence de ceux-ci dans les œuvres sud-est européennes du XVII^e siècle répond à de tout autres causes : imitation des modèles occidentaux (leurs auteurs étaient connus par des sources de seconde main, parfois même seulement par des morceaux choisis), adoption de la littérature de la Contre-réforme, qui christianise les stoïciens et en général les moralistes antiques, tradition des anthologies byzantines où, comme on le sait, l'appel à la sagesse antique — dans la mesure où elle ne jurait pas trop avec la morale chrétienne — s'était pratiqué de tout temps.

Cependant, les humanistes sud-est européens n'en sont pas réduits aux seuls modèles classiques. Toute autorité « du dehors » est bonne pour eux. Pour étayer ses écrits historiques, le *stolnic* Constantin Cantacuzène cite non seulement Tite-Live, mais aussi Nauclerus, l'Allemand Vergenhans, Carion ou Sleidanus, auteurs du XVI^e siècle. De même, lorsque Dimitrie Cantemir échafaude une éthique orthodoxe à sa ma-

⁸⁰ Cf. C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 74—79.

⁸¹ Al. Elian, *Dosoftei — poet laic*, in « Contemporanul », 1967, n° 21.

⁸² Les conclusions de la Section *Humanisme* du II^e congrès international d'études du Sud-Est européen, Athènes, 7—13 mai 1970.

nière, il se réfère aussi bien aux Pères de l'Eglise qu'à Sénèque, à l'hérétique unitarien Andrea Wissowatius ou — « tout païen qu'il fût » — au Persan S'adî. A l'ancienne autorité biblique ou patristique, cet érudit préfère un *consensus omnium*, auquel il parvient en accumulant les citations les plus variées. Un nom étranger, inconnu bien entendu à ses lecteurs, avait justement l'attrait de l'inédit et de l'exotisme. On décèle là les germes d'un cosmopolitisme avant la lettre, représentant la composante « exotique » qui vient s'ajouter au fonds de pensée traditionnel.

En ce qui concerne la mentalité profonde, qui se modifie sous la pression des nouvelles conceptions, on pourrait ajouter encore que le sens même de réflexion, de vertical — concentré sur « les choses de là-haut » — est devenu maintenant horizontal. Le lettré aspire à connaître, à enrichir son esprit. Son ambition, c'est l'érudition. Son aire d'exploration est limitée à *l'ici-bas*. D'une philosophie de *l'être*, il passe à une philosophie de *l'avoir*, selon les termes si bien définis par Gabriel Marcel, mutation susceptible de transformer tout le sens d'une spiritualité, d'une culture.

L'affaiblissement du respect pour les autorités enhardit l'esprit et les nouveaux lettrés ne se sentent plus liés par les anciennes structures. Un autre acquis définitif qui assure une base solide à la couche sociale des intellectuels est la croyance en *l'anoblissement par la culture*. Pour rester dans les limites de la pensée sud-est européenne, cette croyance devrait plutôt être nommée la « justification par la culture ». A une époque où l'on commence à trafiquer les dignités, il était de moins en moins question de noblesse de sang ; aussi le métropolitite de Moldavie Dosithée pouvait-il railler sans se gêner les boyards qui « s'efforcent, parfois même en payant, de se faire donner des titres de noblesse pour l'honneur et la gloire de ce bas monde, les uns en essayant de se rattacher par leur lignée à la couronne polonaise, les autres à Constantinople, à Antioche ou à Rome ! »⁸³ Le réalisme foncier des lettrés sud-est européens leur permettait de discerner et de prétendre qu'on leur reconnaisse la supériorité que leur conférait l'instruction. Ce nouveau droit est énoncé en termes de plus en plus nets : nous avons déjà cité plusieurs exemples à cet égard⁸⁴. Ainsi, dans sa dédicace au métropolitite Ștefan de Hongro-Vlachie de l'ouvrage *Îndreptarea legii* (Rectification de la loi), Daniil Panoneanu insiste longuement sur le fait que, bien que « né... et élevé dans un village pauvre et de rien

⁸³ *Psaltirea în versuri* <éd. I. Bianu>, Bucarest, 1887, pp. 293—294.

⁸⁴ V. Căndea, *Notele definitorii ale umanismului românesc. Înobilarea prin cultură*, « Familia », 2 (1966), n° 10.

du tout, descendant de gens quelconques », son patron a réussi « par sa seule peine et son grand jugement et son attention à se rendre parfait dans ses actions et ses réussites », car « la vertu ne vient pas des aïeux, ni ne s'hérite des ancêtres ». De même, décrivant la société chinoise, le spathaire Nicolae Milescu remarque avec satisfaction que « l'on n'y prend pas en considération la noblesse < . . . >. Chez eux, c'est le plus instruit qui est le plus noble et c'est celui qui a le plus de connaissances, même s'il est né de gens simples, qui reçoit la plus grosse part ». Les deux citations sont datées de la seconde moitié du XVII^e siècle. De même que les humanistes italiens, les nouveaux intellectuels avaient appris qu'un homme peut — comme le disait Pontano — « se faire soi-même ». Et cette conquête s'impose à tous, car aucun candidat à une dignité soit civile, soit ecclésiastique dans l'Europe du Sud-Est à cette époque — que nous sachions — ne s'est vu reprocher qu'il n'était pas de naissance noble. On pensait jadis dans cette partie de l'Europe qu'une vie chrétienne et sainte pouvait assurer le salut ; maintenant, on est bien convaincu que seule la formation intellectuelle peut assurer le succès. La différence d'attitude est significative.

La nécessité de l'instruction, de la science est une conviction commune aux lettrés de ce siècle et il serait facile de composer une anthologie des « éloges de la culture », particulièrement caractéristique pour la soif de connaissances de l'époque. Les « Paroles d'éloge au . . . voïvode Constantin [Brancovan] Basarab » par Sevastos Kyménites, sont un petit traité sur les profits que l'on peut tirer de l'étude, dont l'esprit est très bien illustré par cette profession de foi : « La sagesse, l'instruction et l'étude sont la source de tout bien humain . . . Elles sont le soutien et la sauvegarde du monde entier . . . Elles gouvernent les empires et les royaumes de ce monde ; elles sont le point de départ et la source qui apprennent aux hommes tous les métiers et toutes les sciences ; elles gouvernent les différentes cités et les possessions des hommes au moyen des lois et des règles qu'elles instituent, qu'elles consacrent et qu'elles imposent . . . Elles parent et embellissent les églises de Dieu . . . elles, qui ordonnent en général à chaque homme . . . comment parer et embellir ses mœurs . . . elles, qui apprennent aux hommes . . . aux patriarches et aux princes et aux empereurs comment chacun doit se conduire »⁸⁵.

Mais, cet idéal de culture n'était pas un apanage des intellectuels chrétiens. Katib Čélébi (Haci Khalife, 1609 — 1657) affirme que

⁸⁵ E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIII, Bucarest, 1909, pp. 220 — 233. Pour ce qui est de l'élargissement des vues des lettrés roumains dans la seconde moitié du XVII^e siècle, voir aussi Eugen Stănescu, *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene*, in *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, pp. CX — CXI.

l'étude est « la plus grande des guerres saintes » (*djihad-i akbar*)⁸⁶ et contre ceux qui refusaient de cultiver les sciences exactes, il citait le *Coran*, VII, 184 : « Que ne tournent-ils leurs regards vers le royaume des cieux et de la terre, et vers toutes les choses qu'Allah a créées pour voir si leur terme n'approche pas ? ».

De ces nouvelles orientations culturelles, les lettrés tirent un autre idéal de vie. Ainsi que nous l'avons déjà montré, l'ancien adage *Fortuna labilis* acquiert maintenant de nouvelles significations, atténuées et laïques⁸⁷. Si autrefois, devant la précarité de la vie, ce qui était offert à l'homme c'était sa réalisation posthume, maintenant des lettrés de prestige prêchent, en grec et en roumain — tel Dimitrie Cantemir dans *Le Divan* — qu'il existe une solution « pour mettre à profit tant cette vie passagère que la vie future ». Une telle solution découle d'un *scepticisme* naissant à l'endroit des réponses traditionnelles aux questions fondamentales. Le même Cantemir se permet d'appuyer une argumentation antitraditionnelle sur une question du sage Salomon : « Qui a jamais vu l'âme de l'homme monter en haut ou celle des animaux descendre en bas ? » « Qui — se demande le Monde, dans *Le Divan* — parmi ceux qui m'ont quitté (c'est-à-dire les morts, *n.n.*) a ressuscité et, trouvant un bien meilleur que mon bien, est venu te le dire ? »

La réponse conformiste qu'il fait dans la phrase suivante n'est guère convaincante. L'érudit moldave formulait pour ses lecteurs un des problèmes les plus graves que la pensée roumaine et sud-est européenne ait pu aborder à la fin du XVII^e siècle : celui de l'immortalité de l'âme et de l'au-delà.

Une attitude manifestement sceptique apparaît, de même, dans ces vers de l'aîné de Cantemir, Miron Costin :

« Ni vous, sages de ce monde, avec votre philosophie.
 Vous ne vivez à l'aise ici-bas, ni la théologie
 Ne vous a préservés du danger, saints pères de ce monde,
 Car elle a mené à une mort amère plus d'un d'entre vous »⁸⁸.

Certes, on ne saurait trouver dans le texte du chroniqueur moldave une issue courageuse aux doutes que provoquent dans son âme ces méditations sur la vie de l'homme. Il suffit cependant de relever ses doutes, dramatiques parfois, car il se rend compte que « le Ciel (c'est-à-dire

⁸⁶ A. Bombacci, *Storia della letteratura turca*, Milan, 1956, p. 367.

⁸⁷ V. Căndea, *Le dialogue Orient-Occident, tradition-innovation dans « le Divan » de Démètre Cantemir*, dans « Bulletin de la Commission nationale de la R. P. Roumaine pour l'UNESCO », 6 (1964), n^o 1-2, pp. 41-61.

⁸⁸ Miron Costin, *Viața lumii*, in *Opere*, éd. cit., pp. 321-322.

Dieu, *n.n.*), se moque de nos pensées ». Parmi les nouveaux acquis de l'intellectuel sud-est européen, il convient de mentionner que les problèmes fondamentaux peuvent être : a) *mis en discussion* ; b) *abordés d'un autre point de vue que sous l'angle théologique* ; c) *résolus en dehors des solutions traditionnelles offertes par l'Eglise*. Peut-on donc parler de la naissance d'un *esprit critique* dans l'acception moderne du terme ? A en juger d'après le contexte de la pensée du temps, c'est en effet à son éclosion indubitable qu'on assiste.

Un événement qui devait marquer profondément la culture roumaine et la culture grecque se place au cours des années 1661—1688. Il convient de le souligner comme de juste. C'est l'édition intégrale de la *Bible*, en langues grecque et roumaine (la première en 1687 et la seconde en 1688), due aux libéralités calculées du prince de Valachie Șerban Cantacuzène. Qui plus est, ces deux éditions ont pris pour base une version des philologues protestants⁸⁹. Echo du commerce avec les protestants, qui avait agité l'Orthodoxie au milieu du XVII^e siècle, ou option érudite, fondée sur l'étude comparative des textes, il n'en reste pas moins que l'édition grecque de Venise reproduit et celle roumaine de Bucarest traduit le texte de la *Septante* établi par la critique protestante et publié à Francfort-sur-le-Main, en 1597. Les livres de l'*Ancien Testament* y sont classés selon les critères de Martin Luther et les différences par rapport aux décisions du Saint Synode de Jérusalem qui, en 1672 avait statué sur les livres canoniques et apocryphes de l'*Ancien Testament* sont notables. Et ce synode avait été présidé par Dosithée, patriarche de Jérusalem, dont ni les milieux culturels bucarestois des années 1687—1688, ni ceux de Venise ne pouvaient ignorer les idées.

Pour ce qui est de l'édition roumaine, il est vrai que son texte avait été choisi dès les années 1661—1664 par Nicolae Milescu, qui l'a traduit en roumain après l'avoir comparé à d'autres versions : *la Vulgate*, autre version latine d'après le texte hébraïque, et une version slave. Il estimait avoir choisi « un modèle meilleur que tous les autres ». De même, l'éditeur grec de Venise, Nicolas Glykis, affirmait que le texte protestant de Francfort représentait « la meilleure Bible qui ait jamais été publiée quelque part ». L'édition bucarestoise jouissait de la bénédiction du métropolite valaque Théodosie. *Or, au point de vue doctrinal, le fait que l'Eglise orthodoxe ait accepté la publication d'une version protestante de la Bible sous son égide constituait un véritable scandale. Seul l'esprit critique d'une catégorie d'intellectuels laïcs a pu concevoir ceci et c'est lui qui en fournit l'explication*. Il semble donc que la rupture entre ce qu'ensei-

⁸⁹ Pour tout ce qui suit v. V. Cădea, *Nicolae Milescu și începuturile traducerilor umane în limba română*, în « *Limbă și literatură* », 7 (1963), pp. 29—69.

gnait la tradition d'une part et ce qui était dicté par la curiosité doublée du discernement de l'homme ayant pour guide sa seule raison, d'autre part, est maintenant un fait consommé. De plus, cette remarque ne porte pas uniquement sur le monde chrétien.

Cantemir, par exemple, cite avec complaisance le nom de certains lettrés turcs, avec lesquels il put entretenir un commerce intellectuel prolongé durant ses années d'exil à Constantinople. L'un d'eux, Saadi Effendi, mathématicien et historien, est mentionné par le prince moldave en termes élogieux dans son *Histoire de l'Empire ottoman*. Au cours d'une discussion avec Saadi, Cantemir releva un trait caractéristique pour le lettré ottoman du temps, à savoir une soumission formelle aux conceptions et aux prescriptions religieuses, qui s'accompagnait d'un engagement avoué dans la voie de la science « nouvelle » de l'époque. « Il faut avouer — écrit Cantemir — que tous les Turcs n'ont pas une foi si implicite; il y en a parmi eux de plus éclairés que les autres, qui ne croient pas tout ce qui se lit dans l'*Alcoran*, mais ils retiennent en eux-mêmes leurs sentiments et n'osent se déclarer ouvertement. J'alléguerai au contraire l'exemple du très savant Turc Saadi Efendi, à qui seul je suis redevable de tout le turc que je sais. Je pris la liberté de lui demander un jour, comment il se pouvait faire qu'un grand mathématicien comme lui et versé dans les principes de Démocrite pût croire que Mahomet eût rompu une constellation telle que la lune, et en eût reçu dans sa manche une moitié qui tomba du ciel; il me répondit que, dans le cours de la nature, cela était impossible, et même répugnait à ses principes, mais que ce miracle étant écrit dans l'*Alcoran* comme un fait, il renonçait à la raison et se soumettait à le croire. Car, ajouta-t-il, Dieu peut faire tout ce qu'il veut »⁹⁰. Le même Cantemir rapporte des curiosités littéraires significatives chez d'autres lettrés turcs contemporains, tel l'historien Hezarfen, qui avait appris le latin.

Quelques années auparavant, Galland avait remarqué parmi les lettrés ottomans l'existence de deux positions contraires, en matière de graves problèmes religieux⁹¹. Il cite le cas d'un jeune Grec qui, à la demande d'un groupe de Turcs désireux d'évaluer sa science dans le domaine des langues orientales, prononça le *šahādah* (la profession de foi : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomed est son prophète »). Soutenant que « sur sa seule émission l'infidèle est introduit dans la communauté musulmane »⁹², l'auditoire prétendit, tout naturellement, que l'imprudent jeune homme était bel et bien converti. Comme le jeune Grec, fermement décidé à rester chrétien, protestait avec véhémence, on

⁹⁰ D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. cit., t. I, p. 32.

⁹¹ A. Galland, *Voyages ...*, éd. cit., vol. I, pp. 200—201.

⁹² H. Lammens, *L'Islam, croyances et institutions*. Beyrouth, 1943, p. 74.

rapporta la chose à « Stambol Efendi ». Le verdict de celui-ci s'avère très significatif quant aux nouvelles conceptions du temps. En effet, il décide que ce n'est pas la *forme*, mais la *volonté* qui doit l'emporter en l'occurrence. De sorte que le jeune Grec put se retirer sans autre ennui.

Tout comme nous aujourd'hui, Galland enregistra ce verdict comme une expression de l'esprit critique et du libéralisme de l'époque. Le fait est digne d'être consigné en tant que trait de la société ottomane du temps — cette société du XVII^e siècle où, par contre, on faisait mourir un grand poète de la taille d'un Nef'i, pour avoir osé s'attaquer, dans ses *Hidjiv* (Satires), au grand vizir. C'est que l'orthodoxie des lettrés turcs commençait à présenter des brèches — à tel point même, qu'elles attiraient l'attention de leurs confrères chrétiens. Aussi, au cours d'un voyage dont nous avons déjà parlé, Chrisanthos Notaras apprend de ses interlocuteurs musulmans « des choses secrètes, qui n'ont été dites jamais encore : comment Dieu créa l'homme et comment notre Seigneur Jésus-Christ viendra pour le Jugement dernier, comme il est dit dans le *Coran* »⁹³. Le prélat grec crut découvrir dans le commentaire compréhensif d'un musulman sur les Surates V et XV, qui traitent de la Genèse et du Jugement dernier, une ouverture symptomatique vers un syncrétisme chrétien. Il estime devoir communiquer à Constantin Brancovan son sentiment à ce sujet. Ce thème, qui fit le sujet de la correspondance entre l'intellectuel grec et le prince roumain, repris dans quelques études récentes, mérite d'être enregistré comme un témoignage des contacts intellectuels d'il y aura bientôt trois siècles.

Mais continuons notre enquête sur les éléments nouveaux apparus dans la pensée et le comportement des intellectuels chrétiens. Prenons, par exemple, l'admiration que ceux-ci professent pour la *civilisation*, leur conscience de la *décadence* des cultures qu'ils représentent et leur confiance dans la *renaissance de ces cultures*. Miron Costin — témoin précieux par le fait qu'il représente l'extrême nord de l'aire culturelle qui nous occupe — évoque « les mœurs raffinées des Italiens et des Romains... la bonne semence ensemencée au début » chez le peuple roumain ; il cite également les Grecs, le plus noble d'entre les peuples. Il déplore la décadence des peuples antiques sous les coups de l'envahisseur et son ouvrage *De neamul moldovenilor* (Sur le peuple moldave) renferme une description admirative, nostalgique même, de l'Italie⁹⁴. Plus que jamais, les lettrés de la péninsule se tournent vers le passé, non pas mus par quelque penchant sentimental à exalter le passé mais pour un

⁹³ E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente* ..., vol. XIV₁, Bucarest, 1915, p. 412.

⁹⁴ Miron Costin, *Opere*, éd. cit., pp. 227, 246.

instructif confrontation avec le présent. Voici comment Athanase Patellaras, dans ses « vers héroïco-élégiaques dédiés au voïvode Vasile Lupu », évoquait en 1643 la gloire de jadis de son peuple :

• Il était fier autrefois, notre peuple,
 Et plein de tous les dons,
 Il avait toutes les qualités, toutes les vertus de la sagesse,
 Il dépassait tous les autres en théologie, comme en géométrie,
 Dans la rhétorique si variée et dans la laborieuse littérature,
 Et en poésie et en astronomie,
 Et dans les chants musicaux de l'harmonie et dans les mesures des sons,
 Et dans les rythmes mélodieux aux riches tons.
 Mais tout s'est flétri à présent, tout s'est évanoui, et nous,
 Nous sommes la risée du monde et un rêve.
 Notre empire a disparu, avec la gloire
 De notre sagesse, dont la nature nous avait douée.
 Et nous gémissons et versons des torrents de larmes,
 Dépourvus de tout espoir de salut »⁹⁵.

Il faut voir là l'effet de la comparaison du présent et du passé, d'une part, de celle des nations sud-est européennes entre elles, d'autre part : exercices propres à des intellectuels qui savent réfléchir sur le présent et sur l'avenir. Ils envisagent donc l'histoire d'une manière toute nouvelle : il ne s'agit plus d'enregistrer mécaniquement les faits du passé, mais de les utiliser en tant qu'éléments susceptibles d'expliquer le présent. Le moine Damascène savait parfaitement ce que la culture athénienne de son temps signifiait pour les voyageurs, mais il comprenait leurs réactions à la lumière du passé. Mathieu de Myre comparait amèrement la décadence grecque et l'essor ottoman; Constantin Cantacuzène mesurait la distance qui s'était créée entre Grecs ou Roumains, d'une part, et Occidentaux, d'autre part; Sophianos se livrait à des réflexions du même ordre sur son peuple, de même que le métropolite de Hongro-Vlachie Théodosie déplorait « la diminution et l'oppression de notre peuple roumain, qui faisait partie autrefois des peuples puissants, des forts de ce monde »⁹⁶.

Une conception particulièrement nuancée de la civilisation et de vertus peut être perçue chez Dimitrie Cantemir, auteur dont les débuts littéraires se situent au seuil du XVIII^e siècle. La supériorité d'un peuple doit — selon lui — être jugée non seulement en fonction « de son ancienneté et de son étendue sur la totalité ou sur une plus ou moins grande partie du globe terrestre... Pour mériter ce titre, encore faut-il avoir de bonnes mœurs, la conscience et la volonté de l'honneur, l'instruction

⁹⁵ E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente ...*, vol. XIII, p. 437.

⁹⁶ La Préface à la *Liturgie*, Bucarest, 1680. Pour les témoignages grecs v. C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 69, 100, etc.

et les capacités, qui seules sont en mesure de modifier les mœurs mauvaises et barbares et les moyens de transformer les barbares en Hellènes et les païens en Romains ». Il connaît les paroles d'Isocrate (qu'il confonde d'ailleurs avec Socrate) : « N'est pas Hellène quiconque vit en Grèce, mais celui qui a appris les bonnes et honnêtes mœurs des Hellènes et les met en application »⁹⁷.

Voilà pourquoi les intellectuels du XVII^e siècle croient au rôle majeur qui leur est dévolu et qui consiste à éclairer les autres. La plupart des déclarations illustrant cette croyance sont comprises dans les feuilles de titre des ouvrages, présentés comme « livres de sagesse », « livres profitables pour l'âme » et adressés « au peuple tout entier », « pour l'éclairer », ainsi que dans les préfaces de ces mêmes ouvrages. Le précédent de Ptolomée Philadelphie, qui fit traduire la *Septante*, est maintes fois invoqué à l'égard des mécènes qui éditent les livres d'Eglise dans la langue du peuple. On considère comme un devoir des rois et des princes non seulement d'administrer la justice et de défendre leurs sujets, mais aussi de « leur assouvir la faim et la soif spirituelles ». Les livres sont rédigés, traduits ou imprimés « pour le progrès du peuple de notre pays ». Des idées nouvelles, que les gardiens de la tradition enregistrent non sans inquiétude, se répandent maintenant comme l'éclair. L'une d'elles est justement celle de la nécessité de traduire les livres de culte et de sagesse dans la langue du peuple. Reprenant un courant plus ancien, inauguré en Valachie dès le siècle précédent, notamment par l'œuvre du traducteur et typographe Coresi, on arrive durant la seconde moitié du XVII^e siècle à une véritable politique culturelle, qui vise à mettre fin en quelques dizaines d'années au règne du slavonisme sur les lettrés et le culte. Ce programme de traductions dans la langue du peuple suscitait souvent une opposition acharnée. Ainsi lorsque, en 1700, Constantin Brâncoveanu voulut traduire *Les Commentaires* de Théophylacte de Bulgarie, le patriarche œcuménique Callinque II lui adressa une mise au point renforcée d'une ample argumentation et contresignée par cinq évêques. Le patriarche y soutenait que seul un « livre de sagesse » s'adresse à tout le monde. Or, Théophylacte est un auteur difficile et même si par la traduction « les paroles sont intelligibles, les pensées n'en demeurent pas moins incompréhensibles pour les gens sans instruction spéciale... Le commun veut entendre ce qui est susceptible de l'émouvoir, comme les *Vies des Saints*, les panégyriques et autres ouvrages de cet ordre ; quant aux pensées savantes et pleines de sens cachés, elles ne sont point pour le peuple »⁹⁸. Ces objec-

⁹⁷ Cf. P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera*, Bucarest, 1958, p. 251.

⁹⁸ E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente...*, vol. XIV₁, pp. 329—332.

tions sont, bien entendu, dûment enregistrées. Douze ans plus tôt, une nouvelle idée avait été lancée, sur laquelle nous avons déjà attiré l'attention, « à savoir que la Bible devait être lue par tous, par les petits comme par les grands... par les hommes comme par les femmes et par les jeunes ». Sous la signature du patriarche Dosithée — le même qui avait décidé au Synode de Jérusalem de 1672 que ce livre « ne soit pas lu par tous, mais seulement par ceux qui l'étudient comme il se doit » et qui « connaissent la manière de l'analyser, de l'apprendre et, en général, de le lire » — une telle idée est entièrement neuve dans le monde orthodoxe. Le fait qu'on la rencontre dans la préface de la *Bible* roumaine de 1688 nous aiguille vers l'influence des lettrés laïques qui ont participé à la traduction et à l'édition de ce livre⁹⁹.

Le fait d'écrire dans une langue vivante a pour but d'instruire et guider le peuple. Il s'agit donc d'une vaste entreprise d'éducation dans un sens éthique et religieux, certes, mais aussi, comme l'a dit Miron Costin, qui facilite « par le passé, à comprendre l'avenir »¹⁰⁰. Elle se devra donc d'influencer les esprits : « l'idée de recourir à l'imprimerie pour répandre la culture et l'intérêt porté aux écoles caractérise tout le XVII^e siècle »¹⁰¹, en Grèce comme dans les pays roumains. De même, l'image d'un passé de gloire est recherchée, reconstituée, exposée dans des écrits historiques, diffusée. Pour nourrir leur fierté nationale, les Grecs remontent dans le temps jusqu'à l'Athènes antique, dont l'histoire est écrite en grec moderne par Georges Cantaris à Venise en 1675. De même que dans la *Complainte de la célèbre cité d'Athènes*, publiée six ans plus tard par Antoine Bouboulis (Venise 1681), l'auteur y évoque la gloire antique de la république et les noms des grands hommes qui l'ont illustrée. A la même époque, les Roumains, par Grigore Ureche, Miron Costin et Constantin Cantacuzène, s'efforcent de ressusciter les images d'une gloire disparue, à savoir celle de l'antique Dacie romaine, peuplée d'hommes industriels et braves, faisant face aux envahisseurs, libres et pourvus d'un haut degré de civilisation. De même Gundulić, qui célèbre dans son poème *Osman* le passé de Dubrovnik, évoque toute l'histoire de la Serbie, les Némanydes, Obilić le Sage et Marko Kraljević.

La prédilection des intellectuels du XVII^e siècle pour l'histoire répondait à des raisons précises découlant des circonstances mêmes que traversait le Sud-Est européen. Le rythme des événements ne tarde pas à s'accélérer et leur sens devient de plus en plus clair. Au cours de la seconde moitié du siècle, la présence des nouveaux facteurs déterminants

⁹⁹ V. Căndea, *Nicolae Milescu...*, pp. 66–68.

¹⁰⁰ Miron Costin, *Opere*, éd. cit., p. 244.

¹⁰¹ C. Th. Dimaras, *op. cit.*, p. 101.

pour les destins de la Péninsule — l'Autriche et la Russie — s'impose sur toute la ligne, de même que l'évidence du fait que l'Empire ottoman ne peut plus faire face comme autrefois aux initiatives européennes. Dès le début du siècle, le Bosniaque Hasan ibn al-Kāfi al Aqhisāri (Prušćak, m. 1616) écrit ses *Usūl al-hikam fī nizāmal-'alām* où il expose les signes et les causes du déclin imminent de l'Empire ottoman. Cette œuvre, inattendue de la part d'un musulman, lui vaut le surnom de « Machiavel de la Bosnie ». De même, vers 1630, l'Albanais Koci-bey, « le Montesquieu turc », signale à Murad IV, dans un rapport, la décadence des institutions et des mœurs, décadence dangereuse pour l'Empire et suggère quelques mesures susceptibles d'y remédier.

Les lettrés du Sud-Est européen commencent à participer à la Question orientale. Sous une forme littéraire, le Ragusain Ivan Gundulić chante dans son poème susmentionné *Osman* la lutte victorieuse des chrétiens contre les Ottomans (en l'espèce la guerre polono-turque de 1621). En 1650, P. Bogdan constate que « *vires... turcicae sunt in his partibus* (les Balkans, *n.n.*), *exhaustae, ipsi sunt inter se confusi, nullus ordo et magnus timor* »¹⁰². Parčević, dans ses mémoires aux ambassadeurs occidentaux, insiste sur la faiblesse de l'Empire ottoman et sur les initiatives des princes roumains en vue d'un soulèvement, « *con i popoli orientali della Servia e Bulgaria, Tracia e Macedonia, per vendicarsi nell'antica libertà cristiana* »¹⁰³. La correspondance diplomatique de la chancellerie valaque, notamment celle des années 1678—1716 (les règnes de Șerban Cantacuzène, de Constantin Brancovan et de Ștefan Cantacuzène) constitue un chapitre important de la documentation au sujet de la Question d'Orient. Elaborée en majeure partie sous la surveillance du *stolnic* Constantin Cantacuzino, elle exprime à la fois l'*espoir* et la *prudence*. La nouvelle configuration politique ne permettait guère aux peuples subjugués de s'engager aveuglement, mais au moins ils vivaient maintenant dans une attente plus optimiste de changements salutaires et ils savaient que de toute façon quelque chose était déjà changé : « même si nous ne les vainquons pas [les Turcs, *n.n.*] — écrivait le *stolnic* à Chrisanthos Notaras — nous ne sommes pas bien au-dessous d'eux »¹⁰⁴.

L'observation des événements était confirmée maintenant par la réflexion philosophique et historique. *La nécessité des transformations* était devenue une nouvelle composante de la pensée des intellectuels sud-est européens du XVII^e siècle. D'où le motif, si fréquent dans l'œu-

¹⁰² I. Pejasevich, *Peter Freiherr von Parchevich*, in « Archiv für Österreichische Geschichte », 59 (1880), p. 491, n° 5.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 623—627, n° 86.

¹⁰⁴ E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente...*, XIV₃, p. 102.

vre du *stolnic*, de l'évolution cyclique : « ... Toutes choses dans ce bas monde se font suivant trois modes : montée, étale et baisse ou, comme certains le disent, la croissance, la stagnation et le déclin. Ainsi donc, rien ne se fait sans passer par ces trois modes, mais tantôt il sont franchis plus vite, tantôt plus lentement. Et pour finir tout se retrouve et se rassemble au même point, c'est-à-dire dans la ruine et la destruction. Tellé étant donc la situation, *c'est ainsi qu'il en advient des principautés, des royaumes, des empires, des grandeurs et de toute chose* » (souligné par nous)¹⁰⁵.

Il nous reste à récapituler maintenant le nouveau répertoire d'idées de l'intellectuel sud-est européen.

Ce lettré, d'un type nouveau, est un esprit curieux, ouvert à l'information concernant toute culture ou conception inédite. A côté des autorités traditionnelles, qui ne le touchent plus autant qu'elles impressionnaient ses prédécesseurs, il reconnaît d'autres autorités, proposées par l'Antiquité classique ou les milieux contemporains de l'étranger. L'ancien idéal de l'accomplissement spirituel est un recul devant celui d'une vie « sage », vertueuse, faite de conscience de la valeur humaine, d'esprit critique, d'érudition, de prudence, de réussite sociale et d'un hédonisme mesuré. L'instruction est envisagée comme une activité nécessaire, susceptible d'anoblir celui qui la pratique et d'éduquer les masses. Elle doit donc être promue par les écrits, la diffusion du livre et l'école. Elle révèle le retard des sociétés sud-est européennes par rapport à celles — tellement plus avancées — de l'Occident, mais aussi le passé glorieux de ces sociétés. Elle est à la fois une source de fierté, une expérience et un encouragement pour la restauration des institutions, des vertus et des libertés perdues. La méditation philosophique ainsi que l'étude de l'histoire montrent que l'organisation du monde est soumise à des transformations inévitables, dont la certitude est pour les peuples opprimés motif d'espoir. Le lettré a le devoir de se tenir au courant des événements et d'œuvrer dans leur sens. Sa pensée et toute son activité sont dominées par une puissante note civique¹⁰⁶.

CONCLUSIONS

Avant d'examiner dans quelle mesure les données concernant les intellectuels sud-est européens du XVII^e siècle aident à mieux comprendre le déroulement ultérieur de la vie spirituelle dans cette partie du monde,

¹⁰⁵ *Istoriia Țării Românești*, in *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, p. 63.

¹⁰⁶ M. Berza, *Culture roumaine et culture européenne au XVII^e et au début du XVIII^e siècle*, Sinaïa, 1967, p. 23. (Université de Bucarest. Cours d'été 1967).

il convient de mettre le lecteur en garde contre la tentation de généraliser des phénomènes qui, tout compte fait, demeurent des cas isolés dans l'ensemble des manifestations d'une société au cours d'un siècle. Il faut bien se dire, en effet, qu'à l'époque qui nous occupe, les intellectuels ne représentent qu'une faible minorité de la population du Sud-Est européen. Une bonne partie d'entre eux sont, ainsi que nous l'avons déjà montré, gens d'église, attachés avant tout à la tradition religieuse. La tendance conservatrice est encore plus marquée dans la sphère des intellectuels musulmans. Les intellectuels « nouvelle manière » ne peuvent se manifester qu'en respectant — ne fût-ce que formellement — les institutions existantes, et en premier lieu les institutions religieuses, de même que dans leurs activités politiques ils doivent tenir compte de l'ordre constitué.

C'est dans une telle ambiance qu'ils se forment, pensent et travaillent. Leur œuvre, bien que déjà apparente, est à long terme : il faudra trois siècles de convulsions et de transformations dans la pensée, la création intellectuelle et dans la vie sociale et politique de l'Europe du Sud-Est pour en faire saisir toute la portée.

Présents aux origines de ces transformations, nos lettrés sont en mesure de nous faire comprendre beaucoup de phénomènes ultérieurs. En premier lieu, *ils inaugurent le climat culturel de renouveau du XVIII^e siècle*. Des recherches récentes¹⁰⁷ ont montré combien, en Europe du Sud-Est aussi, le programme général et le répertoire des idées du siècle des Lumières suivent de près l'effort humaniste des lettrés qui l'ont précédé. Encyclopédisme, esprit critique, foi dans le rôle de la culture, pratique de la « sagesse », recherche de l'image évanouie du passé, appel à des autorités étrangères à la tradition, exaltation des origines de leur peuple et développement d'une conscience « nationale », conception de la rythmicité des transformations, rôle majeur de l'écrivain et de l'œuvre écrite : *autant de coordonnées culturelles du XVIII^e siècle, présentes chez ces précurseurs de l'époque étudiée ici. Le fait que l'œuvre amorcée par les lettrés du XVII^e siècle a été poursuivie au siècle suivant prouve qu'elle exprimait une nécessité majeure de la société, qu'elle répondait à un développement historique et qu'elle avait été entreprise à juste titre et avec conviction.*

Bien que souvent considérés moins comme promoteurs de la culture moderne qu'en tant que derniers protagonistes de la culture médiévale, ces lettrés de type nouveau nous font néanmoins mieux comprendre mainte attitude de l'Eglise aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les innovations

¹⁰⁷ Alexandru Dușu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII (1700—1821)*, Bucarest, Editura pentru literatură, 1968, 398 p.

qu'ils proposent ou qu'ils adoptent déclenchent des réactions qui prendront avec le temps le caractère d'une résistance délibérée contre la laïcisation des idées et des institutions, résistance qui au seuil du XVIII^e siècle se transformera en une tentative d'adaptation des structures religieuses au nouveau courant intellectuel, désormais victorieux. *Le rôle déterminant que les lettrés laïques commencent à jouer dès le XVII^e siècle dans la direction des patriarcats orientaux est encore un signe des temps ; l'histoire ecclésiastique et spirituelle de la chrétienté orthodoxe sera, à partir de cette époque, toujours intimement mêlée au devenir des nouveaux intellectuels.*

Par la place qu'ils détiennent dans l'évolution des sociétés sud-est européennes, ces intellectuels nous éclairent, aussi, sur le sens, le déroulement et le rythme des transformations qui auront lieu après eux. La facilité avec laquelle sont accueillies les idées modernes, la vogue des modes étrangères, la rapide adoption d'un nouveau mode de vie, ainsi que bien d'autres modifications qui paraissent surprenantes au premier abord dans un monde dominé jusque là par des attitudes conservatrices, s'avèrent être les effets d'un long processus, dont les débuts se situent à l'époque qui nous occupe. Mais en même temps, nous découvrons chez les lettrés du XVII^e siècle le plus ancien portrait de l'intellectuel moderne. Leur soif d'innovations, leur foi dans la culture, leur souci pour les problèmes de la société dont ils font partie — leur « civisme » par conséquent —, leur prédilection pour la philosophie pratique par rapport à la philosophie spéculative, leur capacité d'adaptation éthique aux réalités immédiates, de résoudre les problèmes essentiels par une habile utilisation des contingences, de conférer une note et des valeurs régionales aux courants et aux conceptions étrangères : tous ces traits apparaissent déjà chez les lettrés du XVII^e siècle.

Aussi toute évocation — moderne ou contemporaine — de nos devanciers ne peut-elle manquer de se référer à ces personnalités. Dans le dialogue avec le passé, si souvent nécessaire à toute démarche actuelle de pensée ou de création, nos préférences vont à de tels interlocuteurs, dont les idées et les œuvres nous sont particulièrement accessibles justement parce qu'ils furent les premiers à avoir ouvert, au prix d'un immense effort, les voies de l'avenir.

LA BALLADE DE «L'ÉPOUSE VENDUE» DANS LE FOLKLORE SUD-EST EUROPÉEN

ADRIAN FOCHI

Jusqu'à présent, le sujet ci-dessus n'a pas encore fait l'objet d'une étude à part. Il mérite pourtant une recherche plus fouillée, étant donné qu'il pose des problèmes importants concernant la genèse et la diffusion de certains textes poétiques épiques dans de grands espaces de convergences culturelles. Par ailleurs, le sujet conserve des indices encore assez clairs en ce qui concerne son évolution dans le temps et le processus de sa transmission d'une nation à une autre. De plus, il reflète une certaine mentalité qui, à elle seule, permet d'expliquer la genèse et la diffusion de cette ballade à des populations aussi différentes du point de vue ethnogénétique et linguistique que celles de cette zone de l'Europe.

Nous poursuivons, à l'instar de nos autres monographies du genre, de mettre au jour les traits communs des différentes versions nationales, afin d'obtenir une vue d'ensemble du motif abstrait, aussi bien que les particularités de chaque version nationale, pour acquérir une perception concrète du motif; en effet, ce n'est que par une semblable comparaison sur deux plans, que l'on peut arriver à déterminer le processus, aussi complexe que délicat, de la réception d'un emprunt culturel et à esquisser les éventuelles orientations du processus. Nous partons de la conviction que personne n'emprunte un sujet littéraire sans avoir un motif bien fondé et — bien mieux — sans être soi-même apte de le créer dans des conditions similaires et de la constatation que l'emprunt, une fois effectué, est suivi par une période d'intégration des matériaux allogènes dans le folklore de la nation respective, pendant laquelle — et dû à laquelle — le sujet finit par devenir une création originale de l'emprunteur. Nous nous sommes efforcé, par conséquent, de détacher ces éléments qui, ensemble, forment l'acte même de réception, autrement dit le processus d'intégration et de naturalisation des matériaux empruntés, en relevant toutes les fois que le cas se présentait,

l'interprétation particulière donnée, par chacune des nations en cause, au sujet international emprunté.

Les difficultés dues à l'impossibilité d'une documentation plus ample, sinon exhaustive, ont été compensées par les problèmes passionnants que pose le sujet et nous osons formuler le vœu que tous les compléments d'ordre bibliographique et documentaire que l'on pourrait par la suite y apporter, ne fassent que confirmer les lignes principales de notre démonstration.

I. VERSION ROUMAINE DE LA BALLADE

Pour définir cette version nous partons des caractéristiques typologiques inscrites dans le catalogue des thèmes des ballades roumaines, rédigé par Al. I. Amzulescu, et que nous donnons ci-dessous intégralement :

Afin d'arriver à payer le lourd tribut turc (type I); afin de calmer la semonce et la persécution maternelle (type II); ou encore pour satisfaire à son vice de la boisson et échapper aux dettes (type III), le mari met sa femme en vente au marché. Un marchand turc l'achète, mais la femme vendue et le Turc acquéreur découvrent qu'ils sont frère et sœur (la fille — le fils du pape Opréa du pays de Moldavie — type I; la fille — le fils du Ban de Transylvanie — type II), séparés depuis l'enfance par l'hostilité du sort. Plein de joie, l'acheteur rend l'épouse à son mari, lui laissant aussi le prix qu'il avait payé, comme dot à un vrai beau-frère. (Le mari revenant à la maison sans sa femme, les enfants se lamentent de la perte de leur mère — type III) ¹.

On voit que le critère de la typologie ci-dessus tient des causes de la vente de l'épouse : le tribut turc (type I), les persécutions de la méchante belle-mère (type II) et le vice de la boisson chez le mari (type III). L'auteur de la typologie dresse également une succincte répartition géographique des différents types : le premier est caractéristique à l'Olténie et à la Valachie, le second à la Transylvanie, le dernier à la Moldavie. Mais, chacune de ces appréciations exige certaines nuances que seuls des matériaux documentaires plus fournis peuvent occasionner. Aussi, la présente étude est-elle fondée autant sur des matériaux publiés dans des périodiques que sur d'autres, inédits, trouvés dans différentes archives de folklore du pays. Au total, les matériaux roumains que nous y analysons consistent en 168 variantes, recueillies pendant 100 ans sur tout le territoire du pays, ainsi que dans un certain nombre

¹ Al. I. Amzulescu, *Balade populare românești* (Ballades populaires roumaines), Bucarest, 1964, vol. I, pp. 211—213.

d'informations qui fait monter le total des documents à pas moins de 194². Tout ce matériel est plus que suffisant pour déterminer avec précision la physionomie artistique de la ballade roumaine et pour fixer sa typologie.

² Liste des variantes, par ordre géographique : 1. Tache Papahagi, *Gratul și folklorul Maramureșului* (Le parler et le folklore du Maramureș), Bucarest, 1925 ; 2. *Ibidem*, p. 108—109 ; 3. *Ibidem*, p. 93 ; 4. *Ibidem*, p. 94—95 ; 5. *Ibidem*, p. 93 ; 6. Dumitru Pop, *Poezii populare din Lăpuș* (Poésies populaires de Lăpuș), dans le vol. *Folclor din Transilvania* (Folklore de la Transylvanie), Bucarest, 1962, I, p. 469—470 ; 7. A.I.E.F. = Archives de l'Inst. d'Ethnographie et Folklore, Bucarest, Mgt, 1731, 1960 ; 8. A.I.E.F., Mgt. 229 m, 1953 ; 9. A.I.E.F., Mgt. 224 ; 10. «Tribuna» 5 (1888), p. 289 ; 11. Al. Tiplea, *Poezii populare din Maramureș* (Poésies populaires du Maramureș), Bucarest, 1906, pp. 22—23 ; 12. *Ibidem*, pp. 24—25 ; 13. Tit Bud, *Poezii populare din Maramureș* (Poésies populaires du Maramureș), Bucarest, 1908, pp. 13—15 ; 14. At. M. Marienescu, *Balade culese și corese* (Ballades recueillies et corrigées) Pest, 1859, I, pp. 36—39 ; 15. «Tribuna» 5 (1888), p. 285 ; 16. Dumitru Pop, *Folclor din Bihor* (Folklore du Bihor), Oradea, 1969, pp. 239—240 ; 17. «Foaia poporului», 4 (1896), p. 115 ; 18. «Familia» 24 (1888), pp. 471—472 ; 19. Miron Pompiliu, *Balade populare române* (Ballades populaires roumaines), Jassy, 1870, pp. 58—61 ; 20. *Ibidem*, pp. 61—65 ; 21. «Familia» 38 (1902), p. 320 ; 22. A.I.E.F., Fgr. 7954 a, 1939 ; 23. «Gazeta Transilvaniei» 52 (1889) nr. 235 ; 24. «Ungaria» 1 (1891—1892), pp. 242—243 ; 25. «Foaia poporului» 8 (1900), p. 445 ; 26. A.F.C. = Archives de folklore de Cluj, Mgt. 489 b, 1961 ; 27. A.I.E.F., Fgr. 7171 c, 1938 ; 28. A.F.C., Fa 12506, 1956 ; 29. A.F.C., Fa 12512, 1956 ; 30. *Cntece și jocuri din Năsăud* (Chansons et danses du Năsăud) Bucarest, 1958, pp. 98—100 ; 31. Iuliu Bugnariu, *Muza someșană* (La muse de Someș), I. Gherla, 1892, pp. 43—45 ; 32. I.U. Jarník — A. Birseanu, *Doine și strigături din Ardeal* (Doïnas et clameurs de Transylvanie (édition soignée par A. Fochi), Bucarest, 1968, pp. 493—494, 1863 ; 33. S. C. Mindrescu, *Literatură și obiceiuri populare* (Littérature et coutumes populaires), Bucarest, 1892, pp. 179—181 ; 34. I. G. Bibicescu, *Poezii populare din Transilvania* (Poésies populaires de Transylvanie), Bucarest, 1893, pp. 279—282 ; 35. *Ibidem*, pp. 276—279 ; 36. I. Mușlea, *George Pitiș, folclorist și etnograf* (George Pitiș, folkloriste et ethnographe), Bucarest, 1968, pp. 82—86 ; 37. «Izvorășul» 21 (1940), pp. 45—46 ; 38. A.I.E.F., Fgr. 6578 a, 1938 ; 39. Gr. G. Tocilescu, *Materialuri folclorice* (Matériaux folkloriques), Bucarest, 1900, I^a, p. 951 ; 40. Gh. Tulbure, *Cntece din lumea veche* (Chansons d'un monde passé), Făgăraș 1908, pp. 45—47 ; 41. A.I.E.F., Fgr. 5170 b, 1933 ; 42. A.I.E.F., Fgr. 5153 a, 1932 ; 43. A.I.E.F., Fgr. 5087, 1931 ; 44. A.I.E.F., Fgr. 5392 a, 1935 ; 45. A.I.E.F., Fgr. 9228 b, 1941 ; 46. A.I.E.F., Fgr. 9223 a, 1941 ; 47. I.U. Jarník — A. Birseanu, *op. cit.*, pp. 890—891, 1863 ; 48. *Ibidem*, pp. 891—892, 1863 ; 49. *Ibidem*, p. 892, 1863 ; 50. *Ibidem*, p. 891, 1863 ; 51. Vasile Bologa, *Poezii populare din Ardeal* (Poésies populaires de Transylvanie), Sibiu, 1936, p. 79—82, 1880—1890 ; 52. «Muza» 31 (1902—1903), n^o 1 ; 53. «Gazeta Transilvaniei» 55 (1892), n^o 14 ; 54. «Tribuna» 3 (1886), p. 629 ; 55. A.I.E.F., Mgt. 112 n, 1951 ; 56. «Tribuna» 16 (1899), p. 917 ; 57. A.I.E.F., Fgr. 11068c, 1950 ; 58. P. Ugliș-Delapececa, *Poezii și basme populare din Crișana și Banat*, (Poésies et contes populaires de Crișana et du Banat), Bucarest, 1968, pp. 54—58 ; 59. Simeon Rusu, *Scnteuțe* (Petites étincelles), Gherla, 1924, p. 14—16 ; 60. George Maican, *Multe și de toate, într-un singur sat aflate* (De nombreuses et de tout espèce, recueillies en un seul village), Brașov, 1907, pp. 24—27 ; 61. «Șezătoarea» 12 (1912), p. 70 ; 62. «Foaia poporului» 2 (1894), pp. 310—311 ; 63. «Floarea darurilor», 1907, II, p. 380—381 ; 64. «Familia» 34 (1903), p. 391 ; 65. «Convorbiri literare» 24 (1890—1891), pp. 283—285 ; 66. «Tribuna» 10 (1893), p. 621 ; 67. I. Iiescu — I. Birău, *Ce-am în inimă și-n gând* (Je pense ce que je sens), Timișoara, 1968, pp. 447—450 ; 68. E. Hodoș, *Poezii populare din Bănat, II. Balade* (Poésies populaires du Banat, II, Ballades), Sibiu, 1906, pp. 54—62 ; 69. «Columna lui Traian» 3 (1872), pp. 230—231, 247 ; 70. Lucian Costin, *Mărgăritarele Banatului* (Perles du Banat), Timișoara, 1926, pp. 39—41 ; 71. Gheorghe Cătană, *Balade populare*, Brașov, 1916, pp. 11—16 ; 72. A.I.E.F., Fgr. 10556 a, 1949 ; 73. M. Locusteanu — I. Mitu — A. I. Popescu, *Cntec vechi din Oltenia* (Vieille chanson de l'Olténie), Craiova, 1967, pp. 199—202 ; 74. A.I.E.F., Fgr. 2988, 1933 ; 75. «Arhivele Olteniei» 7(1928), pp. 323—325 ; 76. T. Bălășel, *Cntece populare olteneste* (Chansons populaires de l'Olténie) dans le vol. *Folclor din Oltenia și Muntenia* (Folklore d'Olténie et de Valachie), II, Bucarest, 1967, pp. 324—328 ; 77. I. Mitu — A. I. Popescu — M. Locusteanu, *Cntece bătrânești din Oltenia* (Vieilles chansons de l'Olténie), Craiova, 1968, pp. 249—252 ; 78.

A appliquer à l'étude du présent texte les schémas structuraux d'Alan Dundes³ qui, pour ne concerner que le récit merveilleux, peuvent néanmoins servir avec succès l'étude de n'importe quel sujet épique, on constate que la ballade en cause est formée de deux oppositions binaires, en fait deux thèmes poétiques différents. Dans chacune d'elles,

C. S. Nicolăescu-Plopșor, *Monografia județului Dolj*, Craiova, 1944, I^a, pp. 120–121; 79. A.I.E.F., Fgr. 14519 a, 1951; 80. A.I.E.F., Mgt. 16 b; 81. T. Bălășel, *op. cit.*, pp. 321–324; 82. « Ion Creangă » 3 (1910), pp. 96–97; 83. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I^a, p. 1261; 84. A.I.E.F., Fgr. 4839, 1935; 85. A.I.E.F., Fgr. 9190 a, 1941; 86. A.I.E.F., Fgr. 4855 a, 1936; 87. I. Stănculescu, *Folclor din Oltenia și Muntenia*, III, p. 453–454; 88. V. Cărăbiș, *Șiraguri de mărgăritare* (Colliers de perles), Craiova, 1967, pp. 54–55; 89. I. Mitu – A. I. Popescu – M. Locusteanu, *op. cit.*, p. 253–256; 90. « Ethnos » 2 (1942–1943), fasc. 1–2, pp. 124–128; 91. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I^a, pp. 66–69; 92. A.I.E.F., Fgr. 2489, 1934; 93. A. Dumitrescu, *Balade oltenesti*, Craiova, 1967, pp. 219–222; 94. *Ibidem*, pp. 223–225; 95. N. Păsculescu, *Literatură populară românească* (Littérature populaire roumaine), Bucarest, 1910, pp. 301–302; 96. I. Mitu – A. I. Popescu – M. Locusteanu, *op. cit.*, p. 244–248; 97. A.I.E.F., Mgt. 1154 b, 1957; 98. C. Ș. Făgețel, *Verde și iar verde* (Du vert, toujours du vert), Craiova, 1909, pp. 33–37; 99. I.A. Candrea – O. Densușianu, *Din popor*, Bucarest, 1908, pp. 73–75; 100. « Albina » 13 (1910), p. 869–871; 101. A.I.E.F., Fgr. 8408, 1940; 102. A.I.E.F., Fgr. 9875 b, 1943; 103. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I^a, p. 69–71; 104. M.I. Apostolescu, *Balade populare*, I, Alexandria, 1912, pp. 17–22; 105. A.I.E.F., Fgr. 9383, 1941; 106. A.I.E.F., Fgr. 9474, 1941; 107. A.I.E.F., Fgr. 1526 a, 1934; 108. A.I.E.F., Fgr. 4421, 1936; 109. A.I.E.F., Fgr. 6077, 1935; 110. A.I.E.F., Mgt. 1831 b, 1961; 111. A.I.E.F., Fgr. 6569 b, 1938; 112. A.I.E.F., Fgr. 6252, 1938; 113. A.I.E.F., Fgr. 7479, 1939; 114. A.I.E.F., Fgr. 1475, 1936; 115. A.I.E.F., Fgr. 2047 a; 116. A.I.E.F., Fgr. 2034 a, 1934; 117. C. Rădulescu-Codin, *Din Muscel* (De la contrée de Muscel), I, Bucarest, 1896, pp. 286–288; 118. *Ibidem*, pp. 281–286; 119. A.I.E.F., Fgr. 1963 b, 1936; 120. A.I.E.F., Fgr. 1963 b, 1935; 121. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I^a, pp. 1061–1062; 122. A.I.E.F., Fgr. 5041 a, 1937; 123. A.I.E.F., Fgr. 5224 a, 1937; 124. A.I.E.F., Fgr. 3658 b; 125. A.I.E.F., Fgr. 3724 c, 1935; 126. A.I.E.F., Fgr. 10032 c, 1943; 127. A.I.E.F., Fgr. 6704 a, 1938; 128. A.I.E.F., Mgt. 1954 c, 1961; 129. A.I.E.F., Mgt. 1958 a, 1961; 130. A.I.E.F., Fgr. 1597 b, 1936; 131. A.I.E.F., Fgr. 1575 c, 1936; 132. Bibl. Acad. Roum., ms. rom. 4955, f. 362–363; 133. A.I.E.F., Fgr. 6951 a, 1938; 134. « Ion Creangă » 3 (1910), pp. 216–217; 135. « Ion Creangă » 2 (1909), p. 276; 136. A.I.E.F. Fgr. 1644a, 1936; 137. « Ion Creangă » 3 (1910), p. 216; 138. N.T. Mocanu, *Monografia comunei rurale Stălinești* (Monographie de la commune rurale Stălinești), Bucarest, 1905, pp. 125–126; 139. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I^a, pp. 1270–1271; 140. A.I.E.F., Mgt. 3170 b I, 1966; 141. A.I.E.F., 2509 b, 1929; 142. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I^a, p. 1305; 143. A.I.E.F. Fgr. 10650 b, 1949; 144. G.T. Niculescu-Varone, *Folclor versificat din Moldova* (Folklore en vers de Moldavie), Bucarest, 1936, pp. 29–30; 145. D. Furtună, *Cîntece bătrînești din părțile Prutului* (Vieilles chansons de la vallée du Prut), Bucarest, 1927, pp. 31–33; 146. *Ibidem*, pp. 34–35; 147. « Ion Creangă » 3 (1910), pp. 116; 148. I.E. Torouțiu, *A fost odată* (Il était une fois...), Cluj, 1912, pp. 129–131; 149. St. Cîrstean, *Folclor din Moldova*, Bucarest 1969, II, pp. 693–696; 150. *Ibidem*, pp. 668–671; 151. D. Dan, *Comuna Straja și locuitorii ei* (La commune Straja et ses habitants), Cernăuți, 1897, pp. 107–108; 152. A.I.E.F., Fgr. 3633 b, 1935; 153. A.I.E.F., Fgr. 3552 b, 1931; 154. A.I.E.F., Fgr. 14285 b, 1951. 155. « Șezătoarea » 3 (1894), p. 58; 156. E.D.O. Sevastos, *Cîntece moldovenești* (Chansons moldaves), Jassy, 1888, pp. 232–234; 157. *Ibidem*, p. 234; 158. M. Eminescu, *Literatură populară* (La littérature populaire), Craiova, ss. date, p. 134; 159. C. Brăiloiu, *Cîntece bătrînești din Oltenia, Muntenia, Moldova și Bucovina* (Vieilles chansons de l'Olténie, de la Valachie, de la Moldaie et de Bukovine), Bucarest, 1932, pp. 102–103.

³ Alan Dundes, *The Morphology of North American Indian Folktales*, Helsinki, 1964, p. 62 (FFC, LXXXI, 3, 195) suivant le système : Lack/Lack liquidated.

il s'agit d'un manque qui doit être liquidé, la liquidation du premier thème devenant elle-même — il convient de le remarquer — manque dans le deuxième thème et appelant, à son tour, en fin de comptes une liquidation.

Le schéma structural de la ballade serait donc le suivant :

manque : appauvrissement du héros par suite du lourd tribut ou de ivrognerie;
liquidation : vente de l'épouse pour satisfaire au tribut.

Seconde opposition binaire :

manque : le héros est donc resté sans son épouse ;
liquidation : l'acquéreur lui rend l'épouse lorsqu'il découvre qu'elle est sa sœur et offre au héros, comme présent, la somme d'argent requise pour l'acquiescement du tribut ou des dettes.

Le premier motif traite de la vente de l'épouse, le second de la reconnaissance des frères et de l'évitement de l'inceste. Le second thème est très répandu dans le folklore où on le rencontre dans de nombreuses compositions épiques, sa circulation étant le plus souvent subordonnée — comme c'est ici le cas — à d'autres thèmes.

Ce qu'il convient de souligner dès le commencement est le fait que, chez les Roumains, cette ballade a pris forme en trois types distincts, bien individualisés, d'où la conclusion que son sujet a intéressé profondément les masses populaires ; et cet autre fait, qu'il y a déjà 100 ans, lors des premiers textes recueillis, les trois types étaient définitivement cristallisés, dénote que la différenciation typologique était survenue longtemps avant. En dépit des interpénétrations que l'on peut observer entre les variantes des divers types, la physionomie particulière de chacun d'eux est achevée et ne donne lieu à aucune confusion. On peut, sans craindre l'erreur, parler d'une indépendance des types, l'un à l'égard de l'autre, tellement, chacun présente des traits spécifiques bien distincts des autres. C'est aussi pourquoi, tout en coexistant dans le cadre des mêmes zones, ces types ne sont pas arrivés à une unification, mais, tout au contraire, à une différenciation toujours plus profonde. Il convient d'ailleurs de rappeler ici que, sur les trois types, deux sont construits dans le régime métrique des 7/8 syllabes, tandis que le troisième est construit dans le régime des 5/6 syllabes, ce qui, à coup sûr, a empêché la fusion des deux cycles métrico-rythmiques.

Pour suivre plus aisément la structure du matériel roumain aussi bien que l'effort des collectivités en vue d'une réalisation aussi artistique que possible du sujet, il faut opérer une inversion de la typologie établie par Amzulescu. En effet, celle-ci part du complexe vers le simple, en numé-

rotant de I le type le plus ample autant que le plus figé, de II le type intermédiaire, moins expressif en ce qui concerne les raisons de la vente de l'épouse, et de III le type franchement dévié vers le genre lyrique. Quant à nous, nous les noterons exactement à l'inverse, en partant des formes les plus simples vers les plus complexes, considérant que les dernières sont le développement naturel du sujet sur la voie de la perfection artistique. En effet, le type le plus ample nous offre en même temps les plus nombreuses et les plus caractéristiques tentatives de modernisation du texte ; ensuite, les types les plus anciens placent le thème dans un cadre exclusivement familial, alors que le type le plus récent le résout dans un cadre beaucoup plus large ; enfin, dans les types plus anciens, le récit avait lieu dans un cadre abstrait, n'importe quand et n'importe où, tandis que dans le type le plus récent apparaissent des indices de vie historique concrète, avec des déterminations caractéristiques de couleur locale et de mentalité.

1. Structure poétique du type I (le mari ivrogne)

Caractéristique pour la Moldavie, ce type, on le constate, s'est pareillement infiltré en Transylvanie centrale, en Valachie et même en Olténie. On dirait, à en juger d'après sa circulation, qu'il a bénéficié d'une diffusion beaucoup plus grande par le passé — voire même générale —, mais, avec le temps, il a certainement subi la concurrence des deux autres types. De toute manière, il est caractéristique pour une bonne part du territoire de l'est du pays et il représente — avec ses 47 variantes — un quart du total des matériaux documentaires étudiés.

Compte tenu des fluctuations inévitables de la création folklorique, nous ne consignons dans ce qui suit que les constantes artistiques du texte. La première est, d'ailleurs, le critère même de la typologie : le mari est toujours ivrogne et il vend sa femme pour satisfaire à son vice. L'idée est exprimée à la I^{ère} personne de l'indicatif présent, le discours étant tenu par l'épouse ; c'est, somme toute, une jérémiade de celle-ci, qui déplore la chute morale de son mari et l'anéantissement de leur ménage. Par toutes ces qualités, ce discours est essentiellement lyrique. Le moment suivant marque le passage au genre épique, le discours passant alors à la III^e personne de l'indicatif présent. Cette indécision grammaticale entre le début de la pièce et son noyau épique est tout à fait remarquable.

L'idée de vendre l'épouse découle tout naturellement de l'appauvrissement total du mari ivrogne et germe, d'habitude, dans l'esprit

de ce dernier, comme une ultime solution pour échapper à la poursuite des créanciers. Parfois, ceux-là mêmes la lui suggèrent. Face à ces pressions, le héros met sa femme en vente au marché, d'habitude un jeudi, ce jour étant ordinairement considéré comme néfaste.

Les acheteurs, quoiqu'indiqués diversement — *boyards*⁴, *merchants*⁵, *jeune homme*⁶, *vieillard*⁷, etc. —, sont pris au milieu local et témoignent, parfois, d'une différence sociale marquée. Mais, il existe aussi une seconde solution artistique — il est vrai bien moins fréquente dans le cadre de ce type — qui semble s'orienter vers d'autres horizons sociaux. C'est celle où l'acquéreur est *Turc*⁸. Moins fréquente, nous venons de le dire, cette solution n'est pas, en plus, caractéristique du type, n'étant pas généralisée et semblant être, plutôt, le résultat de l'influence des types avoisinants pour lesquels elle est effectivement caractéristique. Aussi, pour tout ce groupe de variantes, considérons-nous typique la situation où l'acquéreur est un personnage pris au milieu local.

Le dialogue qui s'engage entre le mari vendeur et l'acheteur, d'une expression fort bien consolidée, constitue par cela même une constante typologique. Ce moment épique fini, le texte glisse vers le genre lyrique et nous assistons à la lamentation de l'épouse qui se souvient des enfants demeurés sans leur mère et qui reproche son action au mari. Les orphelins demanderont à leur père ce qu'est devenue la mère et même s'il leur promet de leur en emmener une autre, ils ne pourront pas l'oublier et souffriront à cause de la séparation. Le plus souvent pourtant, les choses se passent plus simplement : on ne nous dit plus rien du sort de l'épouse, pour ne nous raconter que la rentrée de l'homme au foyer, où les enfants l'accueillent et lui demandent des nouvelles de la mère ; les petits ne se laissent pas abuser par les paroles du père qui leur raconte que la mère est restée au marché pour leur acheter encore différentes choses, et à sa promesse de leur donner une autre mère, ils répondent que jamais celle-là ne sera pour eux une vraie mère. Ici finit d'habitude le texte. Commencant par un moment lyrique, il se termine également sur une séquence lyrique, étant de la sorte parfaitement agencé, arrondi.

A présent, si nous entreprenons d'analyser ce type pour le caractériser, nous retenons en fin de comptes les traits suivants : les textes se réduisent, du point de vue épique, à une seule opposition binaire (le thème de la vente de l'épouse), étouffée elle-même sous une masse

⁴ Var. 86, 107.

⁵ Var 8, 9, 37, 45, 46, 115, 123, 125, 131, 136, 141, 142, 154.

⁶ Var. 147.

⁷ Var. 152, 153.

⁸ Var. 29, 42, 132, 138, 139, 140, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 155, 156, 157, 158, 159.

d'éléments lyriques provenus d'autres domaines de notre folklore ; la cause de la vente de l'épouse est, dans la plupart des cas, le vice de la boisson chez l'époux ; l'acheteur de l'épouse est d'habitude un personnage du milieu local, le Turc n'apparaissant que rarement sous l'influence de quelques types du voisinage ; caractéristique aussi, la scène finale avec les enfants. Du point de vue formel, le texte est bien fixé quant à l'expression et un nombre précis de formules artistiques typiques le distinguent non seulement d'autres productions folkloriques nationales, mais encore des types voisins. Parmi ces formules, mentionnons ; la lamentation de l'épouse au sujet du vice du mari, vice dégradant, la mise en vente de l'épouse au marché, le dialogue entre le héros et l'acquéreur, la discussion entre les enfants et avec les enfants. Sur le plan de la structure grammaticale, il faut remarquer le manque de concordance entre les différents épisodes : le texte débute à la I^{re} personne de l'indicatif présent, il passe ensuite à la III^e personne et s'y maintient parfois jusqu'à la fin, pour revenir, cependant, d'autres fois, à la I^{re} personne.

Les textes qui tiennent de ce type ne font jamais la moindre allusion à des situations historico-sociales qui permettent de les placer à une époque culturelle déterminée. Les seuls détails de ce genre seraient ceux concernant l'acheteur *turc*, mais nous venons de montrer qu'ils n'en sont pas une caractéristique. Tout se déroule dans une ambiance indéfinie où la seule chose qui intéresse est l'aspect psychologique. Le texte, par conséquent, a un message éthique très prononcé, sans toutefois tomber dans le pédantisme didactique. Il condamne le vice de la boisson ce qui présente par lui-même un intérêt suffisant pour ne plus exiger son complètement avec la seconde opposition binaire (le thème de la reconnaissance de la fraternité et l'évitement de l'inceste).

Bien fixé en ce qui concerne l'expression, le type a une tenue artistique propre, est parfaitement individualisé. Pour une meilleure édification, nous donnons ci-dessous une variante caractéristique du type, qui — sans être de la zone moldave, mais de la Valachie — réunit toutes les caractéristiques de style et comme tel peut être considérée comme représentative de ce type⁹ :

Foaie verde de-un mohor
 Ş-am bărbatul băutor,
 Mi-a băut nouă comori,
 Şi doi boi ca doi bujori,
 5. Şi mi-a mai rămas dator.
 Şi-a pus Gheorghe-n gland aşa,
 Ca să-şi vindă nevasta.
 Într-o joi de dimineaţă

Feuille verte millet d'oiseau,
 Et j'ai le mari buveur,
 Il m'a bu neuf trésors
 Et deux bœufs comme deux pivoines
 Et me doit encore.
 Et Georges décida comme ça,
 D'aller vendre son épouse.
 Un jeudi dès le matin

⁹ Var. 107 d'Adameşti, département de Teleorman.

- Gheorghe cu nevasta-n piață.
10. Și striga în gura mare :
— Nevestică de vânzare !
Iar boierul l-întreba :
— Ce cei, Gheorghîță, pe ea ?
Iar Gheorghîță-i răspundea :
15. — Mă, mă și suta !
Dar boierul ce-mi făcea ?
Lui Gheorghîță bani-i da
Și nevasta i-o lua.
Dar Gheorghe ce făcea ?
20. La circiumă se ducea
Și pe toți bani-i bea,
Și dator mai rămnea.
Pă urmă acas' pleca.
Acasă cînd ajungea,
25. Copilașii l-întreba :
— Unde e, tată, mama ?
Iar Gheorghîță le spunea :
— Mă-ta este-n tîrg în vale
Să v-aducă de mîncare.
30. Copilașii pricepeau,
Din nou lui ta-să-i spuneau :
— Ne-ai vîndut, tată, averea,
Pîn-acuma pe mama.
- Georges et sa femme sont au marché.
Il criait à haute voix :
— Une petite épouse à vendre !
Et le boyard lui demandait :
— Combien, Georget en demandes-tu ?
Et Georget lui répondait :
— Mille et mille et la centaine !
Le boyard, que faisait-il ?
A Georget l'argent donnait
Et la femme lui enlevait.
Georges alors que faisait-il ?
Au cabaret il s'en allait
Tout l'argent il le buvait,
Et restait encore devoir.
Ensuite, à la maison partait.
A la maison quand arrivait,
Les p'tits gosses lui demandaient :
— Père, dis-nous où est la mère ?
Et Georget leur répondait :
— Ta mère est au marché, en-bas
Nourriture vous apporter.
Les enfants comprenaient,
Et de nouveau au père disaient :
— Not' fortune tu l'as vendue,
Et maintenant tu vends maman.

2. Structure poétique du type II

(la fille sans dot)

Caractéristique pour la Transylvanie, ce type est infiltré aussi en Moldavie du Nord et au Banat. On le connaît dans un grand nombre de variantes (66 transylvaines, 2 moldaves et 1 du Banat), ce qui représente 42% du total des variantes.

Structuralement parlant, le type comprend les deux oppositions binaires, ce qui accorde aux textes une qualité de cohérence supérieure et un large souffle de ballade. Le récit part de la situation que la femme n'a pas apporté de dot dans le mariage, tel que l'exigeait la position sociale du mari, et que, par conséquent, l'appauvrissement de ce dernier a suivi. La vente de l'épouse devient du coup nécessaire pour liquider ce manque, ce qui, dans l'esprit du sujet, la justifie.

Mais, cette vente devient, à son tour, un manque devant être remédié dans l'avenir. Si, en effet, le mari a réalisé la somme souhaitée, au prix de la vente de son épouse, ce qui lui manque à présent c'est bien l'épouse. Celle-ci lui sera rendue par l'acheteur qui, régulièrement, découvre qu'il est le frère de la femme achetée. Le prix d'achat devient

la dot de l'épouse offerte par l'acheteur au mari, comme à son beau-frère, et de la sorte tous les manques constatés le long du récit sont successivement liquidés, toutes les tensions internes du sujet sont résolues et le texte peut s'achever avec cohérence et de manière expressive.

Bien que les textes ne soient structurés que sur ces quatre idées principales (deux manques et deux liquidations subséquentes), il nous faut envisager un schéma thématique plus ample et analyser les matériaux des points de vue suivants : la caractérisation des héros, le regret de celui-ci d'avoir épousé une jeune fille pauvre, à qui appartient l'idée de vendre l'épouse, la mise en vente de celle-ci au marché, le cas de l'acquéreur et du marchandage, la reconnaissance de la fraternité et la restitution de l'épouse.

Les variantes qui tiennent de ce type débutent différemment, ce qui s'explique par le contact avec le monde à clichés des autres ballades de Transylvanie. Quelle que soit la formule du début, les héros sont toujours de situation sociale fortement opposée : le mari est fils de gens riches, l'épouse est toujours une jeune fille pauvre. Parfois, seuls deux vers énoncent l'idée, mais d'autres fois nous assistons à d'amples formules qui remettent en cause la liberté de s'aimer en dépit des différences d'ordre social. Comme, dans le folklore, la fille pauvre est généralement jolie, souvent les textes ne mentionnent que la beauté de l'épouse, sans plus rappeler sa pauvreté. Elle en est sous-entendue. Dans certains cas, suivant un cliché épique propre à la Transylvanie, l'action de la ballade se situe à Constantinople¹⁰, sans toutefois que ce fait ait une signification particulière. D'autres fois, certaines variantes spécifient que le héros serait Serbe¹¹, ce qui aussi n'est qu'un cliché. Toutes ces variantes entendent simplement souligner que des événements comme ceux qu'elles racontent se sont passés quelque part, au loin, jadis, mais — de toute manière — pas dans le milieu paysan roumain.

En ce qui concerne le regret du héros d'avoir fait un mariage insatisfaisant du point de vue social, l'idée en est exprimée directement, par l'emploi de clichés courants de la poésie lyrique populaire. Mais, d'autres fois, cette idée aussi n'est que sous-entendue, le récit ne présentant que la pauvreté du foyer du héros. Tel, le fait qu'il n'a que porter au marché, sinon sa femme qu'il décide de vendre. Ordinairement, l'endroit où la vente a lieu est nommé, mais ces noms n'indiquent généralement que des villes et des bourgs éloignés des localités d'où les textes ont été recueillis, en sorte que, là encore, on ne saurait parler que de clichés épiques¹². C'est un soulignement supplémentaire que l'action racontée

¹⁰ Var. 23, 36, 39, 47, 51, 52, 53, 63, 65, 66.

¹¹ Var. 4, 15, 50.

¹² Tirgoveț, Stratoveț, Olopreț, Hureț, Logoveț, pour rimer avec *pref.*

n'a pas eu lieu à l'intérieur des communautés rurales locales, la situation racontée étant relevée pour son insolite. Lorsque l'inégalité sociale des deux époux n'est pas exprimée dès le début, de manière brutale, elle résulte du conflit qui éclate au sein de la famille, d'habitude entre la belle-mère et la bru. La première reproche à la seconde de n'avoir pas apporté dans le mariage la dot due. Il est une variante, instructive, entre toutes, en ce sens : on est avant le mariage et la fille ne cache pas au jeune homme ses craintes pour l'avenir. Celui-ci la tranquillise, lui disant qu'il connaît fort bien la situation économique de sa fiancée, mais que, par amour, il entend passer outre de telles considérations¹³. Plus tard, cependant, le conflit éclate entre la belle-mère et la bru, selon la formule connue. Quelle que soit la variante, le conflit domestique entre la belle-mère et la bru constitue la constante du type. D'ailleurs, ce conflit représente une situation connue aussi par d'autres créations épiques du folklore roumain (telle la ballade de « La méchante belle-mère »¹⁴). Il arrive parfois qu'à ce motif principal s'ajoutent aussi des éléments qui tiennent de la psychologie sénile : ainsi, par exemple, mue par une jalousie caractéristique, la belle-mère tente de détruire par des sortilèges et des charmes l'amour et le ménage des enfants¹⁵. Il n'y a qu'une variante où le conflit éclatât entre le beau-père et la bru¹⁶ ; ordinairement, dans le reste des cas, il se déclenche entre le mari et sa femme, sans l'intervention évidente des beaux-parents. Parfois, le conflit prend des proportions, d'un côté la belle-mère et le mari, de l'autre l'épouse. Mais, quels que soient les protagonistes du conflit, ce qui est souligné avec insistance, dans tous les cas, est le sort ingrat de la jeune fille pauvre entrée dans un milieu de gens fortunés sans pouvoir, elle aussi, contribuer, autant que le mari, aux obligations matérielles de la vie en commun. Situation rencontrée fréquemment aussi dans les chansons lyriques de la Transylvanie.

Résultat de cet esprit de propriété lésé, l'idée de vendre l'épouse naît tout naturellement chez les protagonistes du récit. On croirait que l'idée doit germer, en premier, chez la belle-mère, qui d'habitude déclenche le conflit, le plus souvent même. Ce n'est pourtant pas ce qui arrive. Il n'est que trois cas où l'on assiste à ce déroulement¹⁷. Sur le total des variantes, dans 24 cas¹⁸, le plus souvent donc, l'idée vient au mari, bien qu'il eût connu dès le début l'inégalité sociale de la fille qu'il

¹³ Var. 13.

¹⁴ Al. I. Amzulescu, *op. cit.* n° 306.

¹⁵ Var. 4, 11, 12.

¹⁶ Var. 150.

¹⁷ Var. 4, 5, 58.

¹⁸ Var. 3, 6, 7, 10, 12, 13, 14, 16, 22, 24, 25, 26, 28, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 40, 48, 50, 61, 62.

entendait épouser. Dans presque tout autant de cas (21)¹⁹, l'idée germe dans l'esprit de l'épouse même, soit pour échapper aux persécutions de sa belle-mère, ou du mari, soit pour éviter au mari qu'elle chérit la misère totale et imminente ; elle demande dès lors à être mise en vente au marché. Parfois, la femme met ses plus beaux atours et tous les bijoux qu'elle possède, afin d'obtenir un meilleur prix, d'autres fois le mari la mène ligotée au marché pour bien marquer qu'il s'agit d'une marchandise comme toute autre ²⁰.

Arrivé au marché, le mari promène sa femme, ligotée, de boutique en boutique et de long en large, essayant de placer sa marchandise. Les acheteurs sont cependant très rares. D'habitude, c'est un Turc qui se présente. Par conséquent, ce qui dans les variantes du type I était une situation non généralisée, devient — dans le cas du type dont nous nous occupons ici — une situation typique. Cela constitue une autre constante de ce type. Se voyant menacée d'être vendue à un païen, la femme réagit, suivant les cas, de manière diverse : tantôt, elle commence à se lamenter, priant son mari de ne pas la vendre à un étranger ; tantôt encore, elle le maudit afin de le convaincre, par ce moyen, de ne pas conclure le marché avec le Turc. L'acheteur, se voyant repoussé, tâche de l'amadouer en lui promettant de l'emmener dans de belles et riches demeures où elle ne sera pas esclave mais dame et maîtresse. Tout cela est inutile, car la femme refuse de le suivre ²¹. Dans quelques cas, le mari n'écoute pas ses lamentations et ne craint pas ses malédictions ; il la vend quand même au Turc qui l'emmène ²². Le plus souvent pourtant — c'est la situation typique et, par ailleurs, une innovation spectaculaire dans les variantes transylvaines —, à cause de ses protestations, le mari cesse tout marchandage avec le Turc et part à la recherche d'un autre acquéreur. Celui-ci se présente d'habitude dans la personne d'un jeune homme vaillant et beau, que la femme suivra sans même songer à protester. Dans d'autres cas, le Turc acheteur est âgé et laid et la femme refuse de le suivre pour ces raisons ; si, par hasard, il avait été jeune, encore que Turc, elle l'aurait accepté ²³ ! Dans deux cas l'acheteur est bohémien et la femme n'accepte pas de lui être vendue ²⁴.

Il faut retenir de toutes ces variantes le doublage des acheteurs, comme une note caractéristique du type en question. En effet, à côté du Turc, un indigène fait son apparition et la femme, qui refuse de suivre

¹⁹ Var. 2, 15, 17, 18, 20, 21, 23, 27, 43, 47, 51, 52, 53, 54, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 150.

²⁰ Var. 12, 13, 14, 15, 17, 20, 23, 32, 47, 51, 52, 60, 66, 70, 150.

²¹ Var. 3, 4, 13, 14.

²² Var. 3, 10, 17, 18, 20, 23, 24, 25, 27, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 49, 56, 58, 60, 150.

²³ Var. 17, 32, 33, 56.

²⁴ Var. 24, 27.

l'étranger, n'hésite pas de le faire lorsqu'il s'agit d'un habitant de l'endroit. Cela dénote un degré supérieur de structuration du texte, en comparaison du type moldave (I). Là, l'acheteur était presque toujours un homme de l'endroit, le Turc n'apparaissant que rarement; mais, nulle part, il ne s'agissait de deux acquéreurs consécutifs, d'un double marchandage. Bien que cette situation n'existât pas dans toutes les variantes — sans exception — du type II, nous pouvons quand même la considérer comme caractéristique de la Transylvanie.

Ce double marchandage qui se passe chaque fois qu'il y a deux acheteurs consécutifs, a lieu dans des formes absolument identiques. C'est en fait une reprise fidèle du premier passage. Au début, la question que pose l'acheteur — si l'épouse est à vendre. A la réponse affirmative de l'époux, l'acheteur demande quel en est son prix. La plupart du temps, ce prix est fabuleux. Il s'agit de chariot remplis de bijoux et de monnaies, il s'agit d'établir le poids en or de la femme, etc. Parfois, l'acheteur s'informe sur les causes de la vente de l'épouse et ce n'est que lorsqu'il apprend que ce n'est point pour sa paresse ou pour d'autres vices, mais seulement pour la pauvreté du ménage, qu'il se décide à l'acheter.

Une fois le marché conclu, l'acquéreur prend son esclave et s'en va. A partir de ce moment, la ballade évolue différemment et trahit l'effort d'un complètement cohérent qui poursuive le récit du type I. Il est un cas où la ballade évolue strictement dans le climat artistique du type II, pour s'achever néanmoins sur la séquence finale du type I, c'est-à-dire par la scène des enfants qui déplorent d'être restés sans leur mère²⁵. Mais, comme à présent c'est le destin de l'épouse vendue qui fait l'objet du chant, toutes sortes de solutions sont essayées pour résoudre le thème. Dans deux cas, la ballade assimile un autre motif très connu de la poésie épique roumaine, celui du suicide de la femme tombée entre les mains d'un Turc; le motif est emprunté à la ballade «*Ilinca* Şandrulei» (*Ilinca, la femme d'Alexandre*). Ainsi, en arrivant au Danube, la femme demande la permission d'aller boire de l'eau. L'acheteur acquiesce et la femme descend de voiture et se jette dans le fleuve en criant qu'il vaut mieux être la pâture des poissons que l'esclave des Turcs²⁶. Mais, ce final n'étant pas sur la ligne des tensions internes du sujet, les interprètes demeurent à la recherche d'une meilleure solution. Ainsi, dans le texte n° 27, un semblable final raconte que le mari rentré à la maison, est saisi de remords et de honte d'avoir agi de la sorte. Il fait d'amers reproches à sa mère de l'avoir poussé à cette

²⁵ Var. 6.

²⁶ Voir I. Al. Amzulescu, *op. cit.*, n° 54, pp. 138-140.

action et celle-ci, se rendant compte de la gravité des faits, lui conseille de partir au plus vite à la recherche du Turc, de lui rendre l'argent et de reprendre sa femme. C'est ce qu'il fait du reste, mais — comme il fallait s'y attendre — la femme refuse de revenir à lui ²⁷.

Il est évident que tous ces cas n'offrent pas de solutions réussies, dans le sens qu'elles n'épuisent pas à fond le conflit suivant le mode épique, autrement dit elles n'exploitent pas dans leur intégrité les lois de développement d'un sujet épique. Mais, quoiqu'il en soit, ces exemples témoignent du grand effort accompli dans la direction d'une solution optimale. Cela prouve aussi — fait très important — que cette solution, découverte dans le milieu folklorique roumain, est indépendante de toute autre version nationale. Quelle est-elle? La ballade, pour y arriver, s'assimile le thème de l'évitement de l'inceste entre le frère et la sœur, motif très répandu dans le folklore en général et apparaissant aussi sous diverses formes dans le folklore roumain. Dès lors, pour conduire l'action vers cet aboutissant, l'acheteur entame un dialogue avec la femme en lui demandant de quelle famille elle descend. Presque toujours, celle-ci répond qu'elle est la fille du Ban du pays de Hatzeg. L'acquéreur est aussi le fils du Ban du pays de Hatzeg, c'est dire qu'ils sont frères. S'étant ainsi retrouvés, les frères sont heureux que la situation est élucidée et l'acheteur se dépêche de retrouver le mari au marché; le retrouvant, il lui rend sa femme. Bien mieux, il lui laisse aussi l'argent qu'il lui avait payé comme prix de la marchandise, le lui offrant comme dot pour sa sœur. Tous les problèmes se trouvent ainsi résolus. Caractéristique du moment de la reconnaissance des frères est le fait que, presque toujours, seule la citation du nom des parents est suffisante. Rien qu'une fois, la reconnaissance est renforcée par un miracle météorologique. Il convient aussi de mentionner ici le fait que parfois la reconnaissance des frères est considérée comme suffisante pour un dénouement épique, ce qui dénote d'une part la faible fusion des motifs et, d'autre part, l'incertitude dans la recherche de la solution épique. Dans les deux cas de cette espèce, le frère ne restitue plus l'épouse au mari, mais part avec elle chez leur mère, les textes s'achevant sur cette séquence ²⁸.

A présent, si nous voulons caractériser le groupe de variantes qui tiennent de ce type, nous leur trouvons les traits distinctifs suivants : structurellement parlant, elles contiennent les deux oppositions binaires, le manque de dot étant liquidé par la vente de l'épouse et le manque

²⁷ Var. 27.

²⁸ Var. 41, 58.

d'épouse par la reconnaissance de la fraternité et la restitution de l'épouse. C'est ce qui donne à la ballade une grande étendue épique et une cohérence interne parfaite. Typologiquement, les variantes se caractérisent par l'opposition entre le mari riche et l'épouse pauvre. C'est le noyau épique des textes et c'est ce qui déclenche le sujet de la ballade. Du point de vue thématique, on remarque le double marchandage de l'épouse qui refuse de suivre l'acheteur turc mais accepte d'aller avec un autre, de même rite et de mêmes coutumes. En ce qui concerne la forme, en dépit des fluctuations inhérentes à la transmission orale, les textes sont bien fixés comme expression, témoignant d'une quantité de traits artistiques constants qui leur assurent de la tenue, de la stabilité et de l'individualité dans l'ensemble du répertoire. Sur le plan grammatical, il convient de remarquer la pleine concordance des épisodes dans leur enchaînement linéaire. Les parties dialoguées, elles aussi s'encadrent parfaitement dans le récit, en augmentant sans cesse la tension dramatique et en offrant continuellement des moments de refoulement, de « suspense » et de relancement concomitant de l'intérêt vers des problèmes nouveaux et des dénouements inattendus. A ce propos, nous considérons que dans le cadre du type en cause, la marche du sujet est conduite jusqu'à un degré supérieur de son évolution, avec toutes les qualités qui en découlent. En ce qui concerne la psychologie du texte, celle-ci est plutôt nébuleuse et contradictoire. En effet, même si les problèmes trouvent en fin de comptes une solution, il n'est pas donné de satisfaction morale à l'épouse, et bien que la ballade nous racontât comment les deux époux ont fini par recevoir une réparation matérielle, les relations psychologiques entre eux demeurent confuses. Il semble que dans la mentalité des interprètes, l'aspect matériel de la vie courante supplée le côté psychologique.

Ce qu'il faut, en tous cas, retenir comme élément constant du type (plus fréquent, mieux formulé, plus typique par conséquent), est le fait que toutes les variantes parlent d'une opposition entre le mari riche et l'épouse pauvre, du conflit qui éclate au sein de la famille (deuxième opposition : entre la belle-mère et la bru), de l'apparition de l'idée de vendre l'épouse, de sa mise en vente (où, souvent, elle y est emmenée attachée, telle un animal), du double marchandage de celle-ci : troisième opposition, le vieil acheteur et le jeune, l'acheteur turc et l'acheteur de l'endroit, d'une discussion entre l'acheteur et la femme, de la reconnaissance de la fraternité et de la restitution de l'épouse. Par conséquent, du point de vue structural, le texte se déroule de manière unitaire,

sur deux grandes séries symétriques d'oppositions binaires. Pour l'illustration du type, nous donnons ci-dessous la variante ²⁹ :

- | | |
|--|--|
| <p>Insuratu, s-a-nsurat
Un fecior de om bogat
Și-a luat fată săracă
Numai lui să-i fie dragă.</p> <p>5. Cît ospățul se făcea,
El la nevestă-ncepea,
Da și el și maică-sa :
— Te pot mîna cînd oi vrea,
Că n-ai adus nimica.</p> <p>10. — Dacă nu ți-am trebuit,
La ce m'ai batjocorit ?
Dacă nu ți-a fost de mine,
De ce mi-ai făcut rușine ?
Dar tu-n tîrg că să te duci,</p> <p>15. Trei curele să-mi aduci,
Și cu una să mă-ncingi,
Și cu două să mă prinzi,
Tu în tîrg că să mă duci,
Da, în tîrg, la Logovăț,</p> <p>20. Că-s nevestele cu preț.
El în tîrg că se ducea,
Și trei curele aducea,
Și cu două mi-o lega
Și în tîrg că mi-o ducea,</p> <p>25. C-un turc bătrîn se-nțîlnea :
— Dalelei ! fecior de sîrb,
Ce-ți porți nevasta prin tîrg,</p> <p>Or ți-e murgu de schimbare,
Or nevasta de vînzare ?</p> <p>30. — Nu mi-e murgul de schimbare,
Da-i nevasta de vînzare.
N-o vînd că nu mi-ar plăcea,
Nici că nu știe lucra,
Da-a venit vremea de-așa</p> <p>35. Ca să-mi vînd eu nevasta.
— Prețul, cum mi-l prețuiești ?
— De trei ori s-o cumpănești,
De trei ori cu gîlbiori
Și-o dată cu bani mărunți</p> <p>40. Și tot să nu-ți pară mulți.
Și ea din gură-i grăia :
— Bărbat, bărbățelul meu,
Dacă nu ți-a fost de mine,</p> | <p>Marié, il s'est marié
Le fils d'un homme riche
Et il a pris une fille pauvre
Pour qu'il l'aime seulement.
Au repas qui se tenait,
A sa femme lui commençait,
Lui et sa mère lui disait :
— Te chasserai quand voudrai,
Car tu n'as rien apporté.
— Si de moi n'as eu besoin,
Pourquoi de moi t'es-tu moqué ?
Si à moi tu n'as tenu,
Pourquoi honte m'as-tu fait ?
Au marché tu dois aller,
Trois courroies m'en rapporter,
Avec l'une me ceinturer,
Des deux autres me lier,
Au marché que tu me mènes,
Oui, au marché de Logovăț,
Où l'épouse est d'un bon prix.
Au marché il s'en allait,
Et trois courroies en rapportait,
Avec deux il la lait
Au marché il la menait,
Un vieux Turc il rencontrait :
— Daleleh ! fils de Serbe,
Pourquol mènes-tu ta femme
au marché,
Ton bai serait-il à changer,
Ou ta femme est-elle à vendre ?
— Je ne veux changer de bai,
Mais ma femme elle est à vendre.
Non parce qu'elle me déplairait,
Ni qu'elle ne sait travailler,
Mais les temps sont arrivés
Que j'doive vendre mon épouse.
— Le prix, comment le prises-tu ?
— Trois fois que tu la pèses,
Trois fois avec des jaunets
Et une de menus monnaies
Sans que tu trouves que c'est beaucoup.
Cependant, elle lui disait :
— Mari, mon petit mari,
Si à moi tu n'as tenu,</p> |
|--|--|

²⁹ Var. 60, non localisée.

- Dă-mă la creștin ca tine !
 45. Și la ăla nu i-o da,
 Se ducea mai incoalea
 Și d-un sirb tînăr că da
 Și ăla din grai grăia :
 — Dalelei ! fecior de sirb,
 50. Ce-ți porți nevasta prin tîrg ?
- Or ți-e murgu de schimbare,
 Or nevasta de vînzare ?
 — Nu mi-e murgul de schimbare,
 Da-i nevasta de vînzare.
 55. N-o vînd că nu mi-ar plăcea,
 Nici că nu știe lucra,
 Da-a venit vremea de-așa,
 Ca să-mi vînd eu nevasta.
 — Prețul, cum i-l prețuiești ?
 60. — De trei ori s-o cumpănești
 De trei ori cu gălbiori,
 Și-o dată cu bani mărunți
 Și tot să nu-ți pară mulți.
- Și la ăla că mi-o da :
 65. De trei ori o cumpănea,
 De trei ori cu gălbiori
 Și-o dată cu bani mărunți
 Și tot nu-i părea mulți.
 Și acasă că se ducea
 70. Și el de cină făcea,
 El cina și ea plîngea.
 — Dalelei ! nevasta mea,
 Asta ce poate să fie ?
 Eu să cin și tu să plîngi ?
 75. Că eu doar nu te-am furat,
 Cu galbeni te-am cumpărat !
 — Da cum, focul, să nu plîng ?
 C-am avut și eu un frate
 Semăna cu dumneata,
 80. De parcă ești chiar ăla.
 — Bine, bine, nevăstuță,
- Bine că ne-am întrebat
 De-n păcat nu ne-am băgat.
 Stai în loc să ne-trebăm
 85. Să vedem a cui sîntem.
 — Spune-mi întîi dumneata.
 — Eu-s feciorul Banului
 Din Țara-Ardealului.
 — Și eu-s fata Banului
 90. Din Țara Ardealului.

Donne-moi à un chrétien comme toi !
 A celui-là ne la donnait,
 Et plus loin il s'en allait
 Un jeune Serbe il rencontrait
 Et celui-ci qu'il lui disait :
 — Daleleh ! fils de Serbe,
 Pourquoi mènes-tu ta femme
 au marché ?
 Ton bai serait-il à changer,
 Ou ta femme est-elle à vendre ?
 — Je ne veux changer de bai,
 Mais ma femme elle est à vendre.
 Non parce qu'elle me déplairait,
 Ni qu'elle ne sait travailler,
 Mais les temps sont arrivés
 Que j'doive vendre mon épouse.
 — Le prix, comment le prises-tu ?
 — Que trois fois que tu la pèses
 Trois fois avec des jaunets,
 Et une de menues monnaies
 Sans que tu trouves que
 c'est beaucoup.
 A celui-là il la donnait :
 Trois fois il la pesait,
 Trois fois avec des jaunets
 Et une de menues monnaies
 Sans trouver que c'est beaucoup.
 A la maison il la menait
 Le repas il préparait,
 Il dînait et elle pleurait.
 — Daleleh, mon épouse,
 Qu'est ce que cela peut bien être ?
 Que je dîne et que tu pleures ?
 Pourtant, ne t'ai-je pas volée,
 Avec jaunets, t'ai-je achetée !
 — Comment puis-je ne pas pleurer ?
 Moi aussi ai-je eu un frère
 Il te ressemblait,
 Comme si lui-même tu étais.
 — Bien, c'est bien, ma
 p'tit' épouse,
 Bien qu'on se soit demandé,
 Dans le péché ne sommes tombés.
 Restons et nous interrogeons
 Voir à qui appartenons.
 — Dis-le toi tout d'abord.
 — Moi je suis le fils du Ban
 Du pays de l'Ardeal.
 — Moi je suis la fille du Ban
 Du pays de l'Ardeal.

- | | |
|---|--|
| <p>— Bine, soră, bine, dragă,
Bine că ne-am întrebat
De-n păcat nu ne-am băgat.
El în căruț mi-o puneă,
95. La cumnatu-so venea :
— Cumnat, cumnățelul meu,
Ține pe soru-mea bine,
Fie-ți zestrea de la mine.
Cînd pe aceea îi găta,
100. Vin'la min' că ți-oi mai da
Banii tot cu ferdela.</p> | <p>— Bien ma sœur, bien ma chère,
C'est bien qu'on se soit demandé,
Dans le péché ne sommes tombés.
En chariot, il la montait,
Chez son beau-frère il arrivait :
— Beau-frère, mon p'tit beau-frère,
Voilà ma sœur, garde-la bien,
La dot, de moi tu l'auras.
Quand celle-là s'épuisera,
Viens à moi et te donnerai encore
De l'argent tout par boisseaux.</p> |
|---|--|

3. Structure poétique du type III (le lourd tribut)

Caractéristique pour la zone méridionale du pays, ce type, du Banat, par l'Olténie, jusqu'en Valachie, couvre toute la zone entre le Danube et les Carpates.

A la différence des deux types examinés ci-dessus, ce type est construit sur la structure métrique-rythmique des 5/6 syllabes (des tripodies pyrrhiques acatalectiques et catalectiques) et comme tel a été moins soumis aux influences des deux autres types. Sa structure métrico-rythmique le place parmi les créations folkloriques roumaines les plus anciennes, car — suivant l'opinion de tous les spécialistes — c'est la plus ancienne structure, qui se retrouve aussi dans certains chants rituels (noëls et rituels d'enterrement) et certaines ballades célèbres, telles que « Miorița » ou « Meșterul Manole » (*Maître Manole*)³⁰.

La première constante poétique du type en cause concerne la présentation du héros. Celui-ci, en effet, porte nom. Il s'appelle Oleac³¹ et ce nom devient un signe de reconnaissance dans le cadre du répertoire. Le plus souvent, il nous est présenté comme étant originaire de Hunedoara, de Transylvanie par conséquent, en insistant de la sorte sur le fait que l'action s'est déroulée jadis, au loin, loin des lieux où la ballade est encore chantée. D'habitude, le héros est un personnage très riche, sa fortune touchant au fabuleux : il possède des moulins qui moulent de l'argent. Naturellement, ce richard épouse une jeune fille pauvre, mais de très grande beauté, si belle que, parfois, le récit s'attarde sur sa beauté, absolument exceptionnelle. Dès lors, le problème des rapports économiques entre mari et femme se pose avec la même acuité que dans le II^e type. Parce que, souvent, cet énoncé semble

³⁰ Constantin Brăiloiu, *Le vers populaire roumain chanté*, dans le vol. *Opere* (Œuvres), I, Buc., 1967, p. 22.

³¹ Ou bien *Oleag*, *Oleacă*, *Olac*, *Oleah*, *Olean*, *Olea*, *Onea*.

insuffisant aux différents interprètes, il arrive dans certaines variantes qu'apparaisse un thème étranger, celui des deux «sœurs» (en fait, des amies comme sœurs) qui se disputent l'amour d'Oleac : l'une est pauvre, mais jolie, l'autre est laide, mais riche. Oleac préfère la jolie ³². L'élément constant est de fait la mise en évidence de la différence sociale entre les époux. Mais, jamais, ne se pose, dans le cadre de ce type, la question de la dot, ou plutôt du manque de dot de la jeune fille, telle qu'elle était toujours posée dans les variantes transylvaines ; elle surgit pourtant dans le final, exprimée par une formule caractéristique. Ainsi, le mobile de la vente de l'épouse n'est plus le manque de dot, il n'est donc plus de nature familiale (répudiation de l'épouse pauvre par la famille aisée dans laquelle son mariage la fait entrer), c'est une cause sociale d'une signification plus ample qui l'explique, à savoir le lourd impôt qui frappe le jeune ménage et que le héros, pour riche qu'il soit, ne peut acquitter. L'impôt est exigé tantôt par la communauté rurale respectueuse, tantôt par l'Etat féodal, sans oublier, souvent, la dure exploitation ottomane qui, elle aussi, y est mentionnée. Pourquoi est-il soumis à cet impôt ruineux, on ne l'explique pas clairement, mais on laisse entendre qu'il s'agit de la jalousie des habitants du village qui ne peuvent supporter ni la fortune d'Oleac ni la beauté de sa femme ; c'est dire que son excès de bonheur est la cause de sa perte. Le montant de l'impôt est exprimé de la même manière, constamment : on lui fixe un impôt mensuel, en même temps qu'un autre annuel et le héros, encore qu'il vend tous ses biens, ne peut les satisfaire. On assiste dès lors au déclassement total du héros. Arrivé à ce point, il songe à vendre quelqu'un de sa famille : il pense d'abord à son père, mais il craint de ne pouvoir obtenir, pour lui, un assez bon prix, sans plus parler de l'acte d'impunité filiale qu'il commettrait à procéder de la sorte ; il pense ensuite à sa mère, mais déjà il frémit d'horreur à l'idée du péché qu'il ferait. Il ne lui reste plus donc qu'à vendre sa femme, d'autant plus qu'il sait fort bien qu'elle est la cause de sa ruine. Tout ce débat intérieur dramatique d'Oleac n'apparaît que dans 19 variantes, autrement dit dans un tiers des cas ; elle peut donc être considérée comme atypique ³³. Le dénouement typique élude ce débat, le héros se décidant dès le début à vendre son épouse. Il lui ordonne par conséquent de mettre ses plus beaux atours, afin de la conduire au marché. Sa femme obéit et tous deux s'en vont au marché. Une fois là-bas, le mari se met en quête d'un acheteur, en criant sa marchandise ou en engageant un crieur public pour le faire à sa place. Dans toutes les variantes, l'acheteur est un Turc et la présentation que le

³² Var. 79, 80, 87, 94, 96, 97, 108, 109, 110, 111, 112, 117, 118.

³³ Var. 90, 91, 94, 96, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 113, 114, 118, 121, 127, 129.

récit en fait, compte tenu de ce qui va suivre, est toujours favorable : c'est un bel homme (on emploie les épithètes de « gracieux » et « élégant ») qui s'occupe de négoce. Au cours du dialogue qui s'engage entre Oleac et le Turc, le premier explique au second qu'il vend sa femme à cause de l'impôt. D'habitude, le marchandage s'achève par le pesage de l'épouse. Les textes conservent des noms d'anciennes monnaies des Principautés roumaines, en usage les siècles passés. Le prix de la vente empoché, Oleac s'en va et le Turc emmenant l'épouse, part aussi de son côté ; de fait, il amène la femme chez lui, dans sa demeure, où il devient petit à petit entreprenant. Mais, la femme, saisie de surprise à leur si grande ressemblance, résiste à ses insistances amoureuses, au point que finalement tous deux finissent par se poser des questions au sujet de leur ascendance. Le Turc reconnaît être le fils « du pape Oprea de Moldavie » et la femme dit en être sa fille. Parfois, comme il est plus normal, c'est la femme qui la première confesse son identité, l'homme n'ayant plus qu'à reconnaître qu'il est son frère. De la sorte, quelle que soit la variante, l'inceste est évité. Dans certaines variantes, la simple affirmation de la fraternité n'est pas considérée comme suffisante et la reconnaissance se fait alors à l'aide de la découverte de certains signes corporaux. Habituellement, c'est la femme qui se rappelle et nomme certain signe qu'il avait encore enfant : de fait une cicatrice à la suite d'une blessure qu'elle lui avait faite au jeu ; le Turc montre cette cicatrice et de la sorte la preuve de leur fraternité est faite ³⁴. Suit invariablement la restitution de l'épouse. Le Turc part à la recherche d'Oleac, le retrouve, lui rend sa femme et lui laisse, en véritable beau-frère, le prix de la vente en tant que dot de sa sœur. Sur cette séquence finissent la plupart des textes, mais, parmi eux, certains continuent l'idée poétique en faisant rentrer le héros chez lui, où il paie l'impôt, après quoi il poursuit, tranquillement, sa vie.

A la différence des types analysés antérieurement, celui-ci est beaucoup plus unitaire. Les formules poétiques, qui expriment les différents thèmes, en dépit des fluctuations qui tiennent de la transmission orale, sont d'une fixité remarquable, et le type, en général, a une physionomie artistique fort bien individualisée. On peut donc soutenir que le sujet de la vente de l'épouse a trouvé son entière réalisation artistique roumaine dans le cadre de ce type, les deux autres (I et II) ne représentant, par rapport à celui-ci, que de simples tendances, des formes quelque peu transitoires. Il est possible que la grande stabilité des textes soit due au fait que la majorité sont recueillis dans les milieux des ménétriers de village — ce qui suppose un certain mode de réception et de transmission des textes. Pour illustrer les valeurs artistiques du type tout entier, nous donnons ci-dessous

³⁴ Var. 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 96.

une variante qu'Ovid Densusianu a choisie aussi, en partant de critères esthétiques, pour son volume d'anthologie de la poésie populaire ³⁵ :

- | | |
|--|--|
| <p>Voinicel Oleac,
De blagă bogat,
De părinți sărac.
Dumnezeu i-a dat</p> <p>5. Și el s-a-nsurat
Mîndră și-a luat :</p> <p>Mîndră ca a lui
Nu-i a nimănu,
Mîndră și frumoasă,</p> <p>10. Chip de jupîneasă.
El cum s-a-nsurat,
La bir l-au așezat
Cîinii de leteni
Și de moldoveni.</p> <p>15. El cum se-nsura,
La bir l-așeza.
— Nu mai da bir ca un copil</p> <p>Și-mi da bir ca un bătrîn
Și-mi da din an în an
Șapte pungi de bani.</p> <p>20. Banii că mi-i da,
De bir nu scăpa.
Și el că-mi avea :</p> <p>Nouă mori de vînt,
25. Macină argint ;
Nouă mai la vale,
Macină parale ;
Morile le da
De bir nu scăpa.</p> <p>30. Pe mîndra c-o lua,
La tîrg c-o scotea,
Și el că-mi striga :
— Ai, la mîndră de vînzare,
Pe vin, pe rachiu,
35. Pe chile de grîu.
El că mi-ș striga
Și nimeni nu-mi răspundea.
Într-un colț de tîrguleț
Se găsea de-un turculeț,
40. Din gură striga :
— Oleace, d-Oleace,
Dă-te mai încoace
Să-ți văd pe mîndra.</p> | <p>Vaillant Oleac,
Riche de fortune,
Pauvre de parents.
Dieu a décidé
Qu'il se marie
Il a pris une belle :
Belle comme la sienne
Personne d'autre n'a,
Belle et jolie,
Allure de boyarde.
Aussitôt marié,
Il fut imposé
Par ces chiens de Francs
Et de Moldavie.
Aussitôt marié
Au tribut on l'imposa.
Ne payait plus d'impôt
tel un enfant
Mais le payer tel un homme âgé
Et il payait chaque année
Sept bourses d'argent.
Bien qu'il les donnait,
Au tribut n'échappait.
Et il m'avait encore :
Neuf moulins à vent,
Moulaient de l'argent ;
Neuf dans la vallée,
Moulaient des monnaies ;
Les moulins donnait,
Au tribut n'échappait.
La belle qu'il prenait,
Au marché qu'il la menait,
Et voici qu'il criait :
— Là ! une belle est à vendre,
Pour du vin, de l'eau-de-vie
Pour des poids de blé.
Il avait beau crier
Personne ne répondait.
Dans un coin du p'tit marché
Un petit Turc se trouvait,
De la bouche il criait :
— Oleac, lié Oleac !
Viens de ce côté
Que je vois ta belle.</p> |
|--|--|

³⁵ Var. 99.

- | | | |
|-----|---|---|
| 45. | Dacă mi-o plăcea,
Banii că ți-oi da :
Desăgei de piele
Plini de mahmudele.
Mîndra că-i plăcea.
Banii că mi-i da. | Et si elle me plait,
L'argent te donnerai :
Des besaces de cuir
Pleines de machmoudées.
La belle lui plaisait,
L'argent lui donnait. |
| 50. | Pe mîndra i-o lua,
Acas' se ducea,
În harem o băga,
El că se-apuca,
De mi-o săruta | La belle lui prenait,
Chez lui s'en allait,
Dans le harem la mettait,
Et il commençait,
A l'embrasser, |
| 55. | Și ea că-mi zicea :
— Turcule, turcule,
Stai să ne-ntrebăm
Că prea semănăm.
El că mi-și spunea : | Et voilà qu'elle disait :
— Turc, hé! Turc
Faut que nous nous questionions
Car bien trop nous ressemblons.
Lui du coup disait : |
| 60. | — Eu stnt feciorul popii
Din Țara Moldovei,
Turcii m-au robît
De cînd am fost mic.
Și ea că-i spunea : | — Je suis le fils du pape
Du pays de Moldavie,
Les Turcs m'ont enlevé
Petit enfant quand j'étais.
A son tour elle disait : |
| 65. | — Eu sînt fata popii
Din Țara Moldovei.
El frați că se găseau.
De mînă c-o lua,
Afar' c-o scotea | — Je suis la fille du pape
Du pays de Moldavie.
Lors, frères qu'ils se trouvaient.
Par la main il la prenait,
Dehors la sortait |
| 70. | Și el că-mi strîga :
— Oleace, d-Oleace,
Vin' de na-ți pe mîndra :
Surioara mea,
Soșia ta. | Et voilà qu'il criait :
— Oleac, hé, Oleac,
Viens prendre ta belle :
Ma sœurlette à moi,
Ton épouse à toi. |
| 75. | Banii ce ți-am dat,
Eu te-am înzestrat
Tot ca pe-un cumnat. | L'or que j't'ai donné,
C'est pour te doter
Tout comme un beau-frère. |

Le texte ci-dessus a l'avantage d'être typique pour tout le groupe de variantes analysées. Tout y est quant à la formule poétique et thématiquement général et fixe. Voulant caractériser le type, nous observerons qu'il contient les deux oppositions binaires du schéma structural proposé au début : d'abord, la liquidation de l'appauvrissement du héros à cause du lourd impôt, au moyen de la vente de son épouse et ensuite la liquidation du manque d'épouse par la reconnaissance de la fraternité et la restitution de la femme au mari. Remarquons aussi la liquidation implicite du déclassement du héros, ce qui constitue de fait l'idée poétique des textes. Dans le cadre du type III, cela constitue aussi un problème de plus, en comparaison du type II, et nous assistons à sa résolution ultérieure. Les variantes de ce type reviennent, du point de vue thématique, à la solution d'un seul acheteur — mais ici il est Turc, invariablement, ce

qui n'est qu'une manière desouigner qu'une telle histoire ne pouvait arriver dans la société roumaine que dans les conditions de l'ordre féodal. Le régime métrico-rythmique donne aux textes de ce type une individualité propre, qui les distingue fondamentalement des types antérieurs, ces textes offrant des formules poétiques bien fixées comme expression et remarquablement stables. Sur le plan grammatical, on observe la concordance des épisodes dans leur enchaînement épique, ce qui manquait au type I. Les parties dialoguées sont parfaitement agencées dans l'ensemble du récit et augmentent la tension dramatique des textes. Retenons tout particulièrement deux moments pour l'élément de refoulement qui s'y trouve : la vente de l'épouse et la reconnaissance des frères ; l'inattendu avec lequel ces moments sont résolus prête aux textes un saillant relief dramatique.

Envisagé de tous ces points de vue, on peut dire que ce type réussit la conduite du sujet jusqu'à la limite supérieure d'évolution, en illustrant le mieux ce que le thème en cause a pu donner chez les Roumains. Comme le schéma structural du type ne pouvait être transgressé, on peut affirmer que, dans ces limites, le sujet a trouvé dans la formulation du type III sa plus haute et plus parfaite réalisation artistique. La véritable destinée artistique du sujet a trouvé son aboutissant à peine dans le cadre du type III. Il y a lieu pourtant de lui reprocher une certaine psychologie rudimentaire : en effet, les commentaires lyriques qui faisaient vibrer les deux autres types manquent ici totalement. En échange, il a gagné en précipitation épique, en inattendu et en relief grâce à des changements de situations dramatiques et rapides.

Les constantes du type seraient, en lignes générales, les suivantes : le héros (généralement appelé Oleac) est fabuleusement riche ; il épouse une jolie fille, ce qui fait supposer qu'elle est pauvre (parfois, cela est indiqué expressément) ; la fortune et la beauté de l'épouse du héros suscite l'envie de l'entourage et Oleac se voit soumis à un impôt excessif ; ne pouvant l'acquitter et, dans ses efforts pour y arriver, perdant toute sa fortune, il finit par se convaincre soi-même que la seule modalité d'y échapper, est de vendre sa femme (parfois, on nous présente le débat intérieur du héros) ; il met sa femme en vente au marché où, toujours, il trouve pour acheteur un Turc, que le récit présente dans une lumière favorable ; le Turc l'achète, mais au moment même où il s'apprête à user de ses droits sur la femme, celle-ci l'arrête, surprise par leur grande ressemblance ; en se posant l'un à l'autre des questions, ils découvrent qu'ils sont les enfants du même pope Oprea du pays de Moldavie et, en recourant aussi à d'autres signes de reconnaissance ils se rendent effectivement compte qu'ils sont frère et sœur ; l'homme, acheteur tout d'abord, à présent frère, rend la femme au mari et lui laisse, en guise de dot, le prix de l'achat de l'épouse ; le héros acquitte son impôt et tout rentre dans l'ordre social antérieur.

4. Caractérisation de la version roumaine

Premier fait à retenir de l'analyse ci-dessus est l'existence, chez les Roumains, de trois modalités différentes de traitement du sujet de cette ballade ; elles diffèrent tellement qu'elles peuvent être considérées comme des types artistiques pleinement individualisés. Pour définir ces types, nous avons envisagé non seulement l'idée poétique de base (le mobile de la vente de l'épouse), mais aussi la forme artistique absolument spécifique de chacun d'eux. Aussi nombreux qu'aient été, le long du temps, les contacts entre ces trois types, chacun a bien conservé une tenue artistique propre, aux contours précis, impossible à confondre. Il se peut que ce soit la totale invraisemblance du sujet qui ait produit la différenciation des types, car nous pensons que ce qui a surtout compté dans les différents processus de création d'un même sujet, ce ne fut pas tant le réfléchissement de réalités historiques et sociales, que les possibilités poétiques du thème, sa tension intérieure.

Notre seconde observation porte sur la genèse indépendante de chacun des trois types. En effet, rien ne justifie de croire que le III^e type — le plus cristallisé — soit le résultat des accumulations créatrices des II^e et I^{er} types. Il ne saurait donc être question d'un centre de genèse unique duquel, en jaillissant, la ballade se serait diversifiée ensuite. Il est plus plausible de penser que chaque type a son propre centre génésique, quelque part à l'intérieur de la zone qu'il couvre.

La troisième observation concerne la chronologie des types. Lorsqu'on les recueillit, ils étaient pleinement formés et cristallisés, ayant une circulation parallèle. C'est dire que les trois types existent depuis avant l'époque des premiers recueils. Des indices de nature poétique existent dans ce sens, mais il est possible que les uns aient pris naissance avant les autres, c'est-à-dire que nous y découvrons des couches historiques indicatrices de leur développement respectif ultérieur. Ainsi, par exemple, la situation typique du type I exigeait que l'épouse soit acquise par un habitant de l'endroit ; le Turc n'apparaissait que rarement. Il semble donc que la situation typique est plus ancienne, antérieure. Le Turc fait son apparition au moment de la réactualisation du texte, dans des conditions nouvelles. Quant au type II, il convient de l'interpréter pareillement, à cette différence près que le texte accumule les deux personnages. Le type III, seulement, éclaircit la situation, en optant en exclusivité pour la solution avec le Turc. Mais là encore, une stratification évolutive se découvre ; à l'opposition de type familial (le mari riche et la fille sans dot) vient s'ajouter une opposition sociale (l'idée d'un dur impôt). Chaque type offre par conséquent une tendance propre de réactualisation du texte, de le rendre plausible,

de lui assurer une note de vraisemblance, encore que relative. Le fait que certains types ne sont pas entièrement structurés, dans le sens exigé par les lois internes de développement d'un sujet épique, alors que d'autres le sont, ne nous autorise pas à croire qu'ils se succèdent chronologiquement dans le cadre d'un effort accompli de manière unitaire et avec conséquence dans le but de parachever le sujet. Aucunement. Pas un des types ne représente une marche inférieure vers le suivant.

Il faut encore signaler que le sujet est lui-même formé de deux motifs, chacun d'eux étant plausible à sa manière. Ce qui ne l'est plus, c'est la réunion des deux motifs dans un seul sujet, telle que l'opère la version roumaine. Mais, dans le folklore roumain, les deux motifs circulent aussi indépendamment. Le premier motif est, en somme, le premier type que nous venons d'analyser. Le deuxième motif (la reconnaissance de la fraternité) se retrouve dans deux variantes, que le répertoire d'Al. I. Amzulescu n'enregistre pas. Voici le contenu d'une de ces variantes, dont le motif est absolument pur : le héros va au marché s'acheter une épouse ; après l'avoir achetée, ils s'inquiète de ses parents et, ce faisant, ils se découvrent être frère et sœur ; l'acheteur ramène la femme chez leur commune mère et raconte à cette dernière comment il a retrouvé sa sœur³⁶. Le centre de l'intérêt du texte est la destinée de l'épouse, le mari n'étant même pas mentionné. Une légende semblable est liée à la biographie d'un grand prélat moldave, Anasthase Crimca³⁷. La circulation indépendante des deux motifs dénote que leur fusion en un seul sujet a pu se faire sur le territoire et dans le milieu folklorique roumain. Il est probable que la fusion date depuis assez longtemps, puisque l'un des motifs ne circule presque plus, seuls quelques vestiges inexpressifs étant encore connus.

II. VERSIONS BALKANIQUES DE LA BALLADE

Le sujet dont nous nous occupons n'a trouvé, à ce que nous sachions, d'expression artistique que chez les suivantes nations de la péninsule balkanique : les Bulgares, les Serbo-Croates, les Albanais et les Grecs. Cinq nations, au total, qui ont donc concouru à sa transcription dans l'art. Nous savons également que le sujet ne circule pas hors la zone territoriale que ces cinq nations occupent, ayant, par conséquent une expansion limitée à l'aire culturelle du sud-est de l'Europe, ce qui nous fait penser qu'il a dû naître quelque part, à l'intérieur de cette zone.

³⁶ Var. 41.

³⁷ C'est de notre collègue, le Prof. Ion Radu Mircea, que nous détenons l'information.

Les matériaux étrangers qui nous ont été accessibles, vu les difficultés d'une documentation exhaustive³⁸, sont, toutes proportions gardées, de beaucoup plus réduits que les roumains (23 textes bulgares, 7 textes serbo-croates, 3 albanais et 7 grecs). Les matériaux sud-danubiens permettent néanmoins un sondage intéressant dans les problèmes du sujet. Nous les examinerons en prenant comme point de référence les matériaux roumains, non pas que nous leur accorderions une plus grande valeur, mais parce que nous avons pu les étudier d'une manière plus appropriée (nous avons eu à portée tout le stock des variantes et de plus nous savons ce qu'implique la vie folklorique concrète). Ajoutons à tout cela un fait de très grande signification : il n'y a que chez les Roumains que le sujet présente trois formulations artistiques distinctes (les trois types étudiés), qui par leur variété thématique et leurs éléments structuraux contiennent tout ce que l'on trouve aussi au sud du Danube. C'est de cela, du reste, qu'a découlé la nécessité de nous rapporter en permanence aux matériaux roumains pour tenter, à l'aide de cette voie, de déterminer les similitudes et les dissemblances des différentes versions.

En tant que méthode, nous avons adopté le principe de noter soigneusement tous les éléments communs, par groupes de versions nationales et, parallèlement, de faire ressortir les moments divergents. Nous obtiendrons de la sorte une vue d'ensemble du sujet et de son expansion dans la zone, en même temps qu'une vue particulière du mode de traitement artistique propre à chacune des nations l'ayant réalisé, en déterminant par ailleurs l'apport spécifique de chacune. Pour finir, nous esquissons un schéma hypothétique de la diffusion du sujet dans la zone en cause.

1. Version bulgare

L'idée de vendre un membre de sa famille est assez répandue dans le folklore bulgare et affecte les degrés de parenté les plus importants. On rencontre donc l'idée de la vente des enfants par les parents³⁹, de la vente de la bru par la belle-mère⁴⁰, de la sœur par le frère⁴¹, de la mère par son fils⁴² et même du mari par l'épouse⁴³. Le thème de la vente de l'épouse s'encadre par conséquent dans un cycle de productions poétiques beaucoup

³⁸ Nous avons reçu des indications bibliographiques et des matériaux de la part des chercheurs Liliana Bogdanova de Sofia, Milovan Gavazzi et Olinko Delorko, Zagreb. Par cette voie aussi, tous nos remerciements.

³⁹ C6HY, 1894, p. 39; *Ibidem*, VI, p. 48; XLVI, p. 206; 46 (1953), p. 134.

⁴⁰ C6HY, 36 (1926), p. 72, *Ibidem*, 46 (1953), p. 132-133.

⁴¹ C6HY, 46 (1953), p. 133-134.

⁴² C6HY, XIII, p. 45.

⁴³ C6HY, 46 (1953), p. 330.

plus étendu et plus vaste qui, compte tenu des conditions sociales-historiques du monde balkanique au temps de la domination ottomane, peut fort bien avoir une base historique réelle. Quoiqu'il en fût, l'idée de vendre quelqu'un de sa famille n'a pas, dans le folklore bulgare, ce caractère insolite et invraisemblable qu'elle présente chez les Roumains. Il n'y a pas de vente d'épouse chez les Roumains. Ce qui semble plausible dans le folklore bulgare, est absolument invraisemblable chez les Roumains.

Le second fait qu'il nous faut souligner dès le début est la réalisation du sujet, chez les Bulgares, dans une formule artistique multiple, au lieu d'une seule, unique, à l'égard de laquelle les différents textes se conduisent en simples variantes. Tout au contraire, chaque variante a d'innombrables traits propres qui la font différer de toutes les autres du point de vue artistique ; cela impose un autre mode de recherche des matériaux. Nous donnons ci-dessous le texte de la plus ancienne variante bulgare recueillie et publiée⁴⁴, après quoi nous notons successivement tous les détails qui distinguent les autres variantes.

Voici cette variante, la plus ancienne : Stoïan est soumis à trois fois l'impôt, parce qu'il a une jolie femme. Il ne peut le payer, d'où son tracas. Stoïnitza, son épouse, l'interroge sur la cause de sa tristesse et l'apprenant, elle s'offre d'elle-même à être vendue pour le sauver. Stoïan la mène donc au marché où un Turc se présente comme acheteur. Celui-ci paie une somme plus grande que celle demandée comme prix par le héros. Il l'emmène, mais un petit oiseau le prévient qu'il est en voie de succomber au péché de l'inceste, car il est défendu à un frère d'épouser sa sœur. Surpris par ces nouvelles, le Turc pose des questions à la femme au sujet de ses parents et apprend qu'elle a eu un frère qui a été pris comme esclave. A la question si elle le reconnaissait à un signe particulier, la femme répond que son frère esclave avait un signe sur l'épaule gauche. Le Turc lui montre son épaule et les deux se découvrent être frère et sœur : lui, est Kostadin et elle Anguéline. Pour finir, le Turc rappelle Stoïan, lui rend l'épouse et, mari et femme retrouvés, heureux, ils rentrent chez eux.

⁴⁴ Liste des variantes bulgares. Comme pour les matériaux roumains, les références concerneront les n^{os} d'ordre de la liste ci-après : 1. les frères Miladinov, *Български народни песни*, n^o 137 ; édition 1967, pp. 247—249 ; 2. *Ibidem*, n^o 139, pp. 251—252 ; 3. K. Chapkarev, *Сборник от български народни умотворения*, I, том, III, кн. III, n^o 293, éd. 1891, p. 20—23 ; 4. СБНУ 2 (1890), pp. 55—56 ; 5. СБНУ 4 (1891), p. 59, n^o 1 ; 6. *Ibidem*, p. 61, n^o 6 ; СБНУ 13 (1896), p. 48, n^o 3 ; СБНУ 16—17 (1900), p. 98, n^o 1 ; СБНУ 22—23 (1906—1907), p. 37—38, n^o 62 ; G. Iankov, *Български народни песни от Елена В. Янкова*, Plovdiv, 1908, p. 36—37, n^o 27 ; 11. СБНУ 35 (1923), pp. 141—142, n^o 143 ; 12. *Ibidem*, p. 142, n^o 144 ; 13. V. Stoin, *Народни песни от Тимок до Витоа*, Sofia, 1928, p. 432, n^o 1713 ; 14. *Ibidem*, p. 429, n^o 1702 ; 15. *Ibidem*, p. 429, n^o 1703 ; 16. *Ibidem*, p. 393, n^o 1589 ; 17. V. Stoin, *Народни песни от северна България*, Sofia, 1931, p. 453, n^o 1369 ; 18. N. Kaufman — Todor Todorov, *Народни песни от югозападна България*, Sofia, 1967, p. 518—519 ; 19. *Ibidem*, p. 222, n^o 355 ; 20. СБНУ 46 (1953), p. 131, n^o 219 ; 21. *Ibidem*, p. 132, n^o 220 ; 22. *Ibidem*, p. 132, n^o 221 ; Tsvetana Romanska, *Славянски фолклор. Очерки и образци*, Sofia, 1963, p. 74.

La variante n° 2 introduit une autre cause de la vente de l'épouse : Kolio avait emprunté à des usuriers de Salonique la somme nécessaire à ses noces. Les usuriers en réclament la restitution, dès le mariage célébré. Il mène la femme au marché, mais le premier acheteur n'a pas assez d'argent. Un deuxième l'achète. Suit l'apparition prémonitoire de l'oiseau, le dialogue entre l'acheteur et la femme, la reconnaissance de la fraternité d'après un signe particulier (il a six orteils à un pied), la restitution de l'épouse et l'offrande d'une somme d'argent considérable, afin que dorénavant les époux vivent dans l'aisance.

La variante n° 3 aborde directement le sujet : Todiritza remarque que son mari, Todor, est sur le point de faillir sous le poids de ses dettes à usure et, pour y parer, lui propose sa propre vente. D'accord, il lui dit de mettre ses plus beaux atours et la mène au marché. Un Nègre se présente comme acheteur, mais la femme refuse de le suivre. Le second acheteur est un janissaire. Suit l'apparition de l'oiseau, la reconnaissance de la fraternité à un signe particulier (il manque au janissaire un orteil au pied gauche), la restitution de l'épouse, le présent d'une somme d'argent (de fait le prix de la vente) afin que Todor acquittât ses dettes.

La variante n° 4 apporte des thèmes supplémentaires, mais en omet d'autres : Stoïan dit à sa femme que pour payer ses dettes il se voit obligé de vendre sa mère. Sa femme lui démontre qu'il n'en obtiendra pas un bon prix et s'offre elle-même. Un Nègre voudrait l'acheter, mais la femme prie le Seigneur qu'il n'ait pas assez d'argent pour ce faire ; c'est ce qui arrive. Arrive un second acheteur, un Bulgare, Il l'achète et tout le reste évolue comme dans les autres variantes.

La variante n° 5 est un fragment qui contient la partie initiale de la ballade. Bogdan s'est endetté. Sa femme, Maria, s'offre pour être vendue. Il la mène au marché, mais là, la confie à un intermédiaire. Un négociant, Georges, l'achète.

La variante n° 6, elle aussi fragmentaire, a quelques détails nouveaux : le négociant Manole voulait acheter des vaches. Stoïan, le mari, n'ayant pas cette sorte de marchandise, lui offre sa femme en vente, mais celle-ci se lamente et le prie de ne pas la vendre.

La variante n° 7, fragmentaire : Prodan est disposé à se défaire de tous ses biens pour échapper à ses dettes. Il préfère cependant vendre sa femme, qui en accepte l'idée.

La variante n° 8 apporte d'autres nouveautés : Stoïan est un ivrogne criblé de dettes. Il dit à son épouse, Stanca, qu'il se voit contraint soit de donner en gage, soit de vendre leurs enfants ; Stanca s'oppose à la vente des enfants, parce que ceux-ci étant tout petits, le prix reçu ne couvrirait pas le montant des dettes. Dès lors, Stoïan la mène, elle, au marché, où

le Nègre fait son apparition. De nouveau, la femme implore la Bonté Divine que le Nègre n'ait pas assez d'argent pour l'acheter, elle en échappe ; apparaît le deuxième acheteur, un épicier de race blanche ; la femme prie Dieu qu'il ait l'argent nécessaire pour l'acheter et la vente a lieu.

La variante n° 9 est complète : Manole est dans la gêne à cause de l'impôt. Il a déjà tout vendu de sa maison, pour s'en acquitter, mais en vain. Il se décide à vendre sa mère, mais la vieille lui explique qu'il n'en obtiendra pas un bon prix. Elle lui conseille de vendre son épouse, c'est-à-dire sa bru. Au marché, c'est un Turc d'Anatolie qui l'achète. Et c'est un coucou qui avertit l'homme du péché d'inceste. Une mèche blonde à la nuque, signe particulier, confirme la fraternité. L'épouse est rendue à l'époux et on lui laisse l'argent payé pour acquitter ses impôts.

La variante n° 10 : elle n'a pas de final. Stoian ne peut payer ses dettes. Il voudrait vendre ses enfants. Son épouse, Keranka, s'y oppose et s'offre elle-même à être vendue. Sur la demande de Stoian, elle se vête de ses plus beaux atours, et tous deux se rendent au marché, où un Juif se présente pour l'acheter. La femme, cependant, prie le Seigneur que l'argent manquât à l'acheteur juif, ce qui arrive, et en fin de comptes c'est un Bulgare qui l'achète, sur quoi finit le texte.

La variante n° 11 : Bojko n'a pas les moyens de payer ses dettes et pour s'en acquitter, il est disposé de vendre son petit garçon. Grozdanka, sa femme, s'y oppose, parce qu'il n'en obtiendrait pas le prix requis. Elle demande à ce qu'elle soit vendue. Son mari acquiesce et comme tel, lui demande de mettre des vêtements propres. Il l'amène au marché, où apparaît le Nègre. Ici aussi, la femme échappe à la vente, par ses prières. Un jeune commerçant qui se présente en second l'achète. Sans raison apparente, il lui pose des questions au sujet de sa famille. Ils se reconnaissent frère et sœur sur un signe que l'homme avait à son pied gauche.

La variante n° 12 : elle dévie au final. Obéré par ses dettes, Dunaf veut se défaire de ses enfants. Todorka, son épouse, propose que ce soit elle que l'on vende. Au marché, le Nègre qui fait son apparition, à l'accoutumée, a plus de chance que dans les variantes précédentes, puisqu'en dépit des supplications de la femme, Dunaf, son époux, la vend, et le Nègre l'emmène. Lors donc, elle demande à l'acheteur d'aller voir le Danube. Arrivés là, elle jette le Nègre à l'eau, et retourne à la maison, chez son mari et ses enfants.

La variante n° 13 : Stoian vend son épouse, Rusa, à un Juif en route vers Constantinople. La femme se désespère, elle pleure.

La variante n° 14 : Cette fois c'est l'épouse qui a fait des dettes. Pour les acquitter, elle veut vendre ses enfants, mais ensuite, s'offre elle-même à la vente. Pour y arriver, elle demande à son mari, Nikola, de la conduire au marché dans leur chariot traîné par des buffles. Un Juif vou-

drait l'acheter, mais Nikola ne la cède pas. Il ne la vend qu'ensuite, à un négociant, qui l'emmène. Il suffit d'une simple discussion entre la femme et l'acheteur, pour qu'ils se reconnaissent frère et sœur.

La variante n° 15 : Pour ses dettes, Nikola met sa femme en vente au marché. Un Juif voudrait l'acheter, mais la femme prie de la manière que nous savons. Un jeune Bulgare l'achète et, sans autre explication, nous apprenons qu'ils étaient frère et sœur.

La variante n° 16 : Ne pouvant acquitter ses dettes, Nikola se décide à vendre ses enfants. Ratka, son épouse, lui démontre qu'il n'en prendrait pas un bon prix et lui demande de la vendre, elle, plutôt. Il l'amène au marché dans le chariot à bœufs. Un Juif veut l'acheter, mais il n'est pas assez riche pour cela. Un jeune Bulgare l'acquiert et tous deux, par la suite, découvrent leur fraternité.

La variante n° 17 : Nikola a de si grandes dettes que même en vendant ses propriétés et ses enfants, il n'y arriverait pas. Ratka sa femme s'offre pour la vente. Elle lui demande à ce qu'il l'amène au marché, dans le chariot à bœufs, en criant qu'il a une épouse à vendre. Le reste du récit manque.

La variante n° 18 : Stoian ne peut payer ses dettes. Il vendrait bien ses enfants, mais sa femme, Ratka, lui démontre qu'il n'en obtiendrait pas un bon prix. En s'offrant pour la vente, elle demande à être menée au marché dans le chariot à buffles. Un Juif voudrait l'acheter, mais l'argent ne lui suffit pas. Un Bulgare l'achète par la suite. Suit la reconnaissance de la fraternité et la restitution de l'épouse.

La variante n° 19 : Stoian ne peut payer ses dettes. Il se décide à vendre Marika, son épouse. Il lui demande de mettre des vêtements propres et partent au marché. Chemin faisant, il rencontre un Turc. Le héros lui vend sa femme. L'acheteur turc et l'épouse vendue se reconnaissent frère et sœur, d'après un signe particulier (trois cheveux blonds !). Suit, comme à l'accoutumée, la restitution de l'épouse au mari et le présent de la somme déjà versée, afin d'acquitter les dettes.

La variante n° 20 : est fragmentaire. Pour son manque de dot, le héros vend sa femme. Un jeune homme l'achète. Tout le reste manque.

La variante n° 21 : Ayant vendu sa femme pour acquitter ses dettes contractées pour boire, Rale, le mari, se lamente devant ses enfants et reconnaît d'avoir perdu sa fortune.

La variante n° 22 : La mari est embarrassé pour l'acquittement de ses dettes. Pour y aboutir, il accepte la suggestion de son épouse de la vendre au marché. Il la vend à un Juif.

La variante n° 23 : celle-ci a un contenu particulier. Bojko *ot Bosača* (Bojko de Bosača) n'a pas de quoi payer son tribut lorsqu'arrive Nikola Stoïlitch pour l'encaisser. Comme suite, Bojko est arrêté et jeté en prison,

à Budin. On le garde dans l'eau, jusqu'aux genoux, entre serpents et lézards. On le délivre à condition qu'il vende femme et enfants. C'est ce qu'il fait et de la sorte échappe à l'impôt.

Les descriptions ci-dessus démontrent la grande instabilité thématique de la version bulgare. Pourtant, l'apparition plus ou moins fréquente de certains thèmes nous permet de déterminer les constantes de la version, respectivement ses situations typiques et atypiques. Le schéma de synthèse de la version bulgare, en forme typique, serait le suivant : fortement endetté (sans que l'on nous dise toujours pour quelles raisons), le héros ne peut les acquitter. Il songe à vendre ses enfants, mais son épouse s'y oppose, non par sentiments maternels, mais simplement parce que le prix qu'il en obtiendrait ne couvrirait pas le montant des dettes. Dans tous les cas, pour sauver son mari, l'épouse s'offre elle-même à être vendue. Le mari accepte la solution et la conduit au marché, proprement et joliment vêtue, dans un chariot que traîne, selon les cas, une paire de bœufs ou de buffles. Au marché, un premier acheteur se présente (tantôt un Juif, tantôt un Nègre, en fait un Maure), mais la femme implore la Providence qu'il n'ait pas assez d'argent, afin de ne pas tomber entre les mains d'un homme de race étrangère. Le second acheteur est d'habitude un Bulgare que la femme accepte. L'acheteur l'emmène, mais il est averti, miraculeusement, par un oiseau, qu'il est sur le point de commettre le péché d'inceste. Il s'informe par conséquent des parents de son esclave. Celle-ci lui apprend qu'elle avait un frère et sur sa question si elle pouvait le reconnaître à un signe particulier, elle nomme habituellement ce signe corporel et c'est la confirmation de leur fraternité. L'acheteur rend l'épouse à son mari, lui laisse la somme payée pour le paiement des dettes.

Du point de vue structural, les créateurs bulgares ont réussi, comme les Roumains, de conduire le sujet jusqu'à sa limite supérieure de développement, en exploitant intégralement les tensions fondamentales du sujet. Aussi bien, dès le début, la ballade bulgare présente un état de fait, en somme un manque : l'impossibilité du héros d'acquitter ses dettes. Ce manque se trouve liquidé par la vente de l'épouse, mais la vente de l'épouse provoque à son tour un nouveau manque (le démembrement de la famille) qui est liquidé par la restitution de l'épouse par l'acheteur, ce qui, implicitement, liquide aussi le premier manque (l'acquiescement des dettes) car l'acheteur-frère laisse au héros la somme déjà versée afin de payer ses dettes. Il s'agit par conséquent des deux oppositions binaires dont nous parlions au début de ce travail, en l'espèce de la fusion des deux motifs poétiques (la vente de l'épouse et la reconnaissance des frères), lesquels circulent aussi indépendamment l'un de l'autre, dans le folklore bulgare également. Seule la variante n° 23 circule aussi comme formule indépendante du premier motif ; le second est, semble-t-il, d'après les affirmations des

spécialistes bulgares, très répandu. D'ailleurs, à en juger par les données que nous savons, ce deuxième motif paraît être caractéristique du folklore de tous les peuples balkaniques. Certains spécialistes l'ont mis en rapport avec l'institution typiquement ottomane des janissaires.

A comparer les matériaux bulgares aux roumains, nous constatons : chez les Bulgares, ce sont les dettes de l'époux qui constituent la cause de l'appauvrissement et partant de la vente de l'épouse; chez les Roumains, c'est l'ivrognerie du mari, le manque de dot ou le lourd impôt. Toutes ces hypothèses se rencontrent aussi chez les Bulgares, mais dans des situations atypiques, absolument fortuites. Ensuite, le héros bulgare envisage de vendre ses enfants et rencontre l'opposition de l'épouse. Chez les Roumains, ce problème ne se pose jamais (I^{er} et II^e type), et même lorsqu'il survient (III^e type), le héros roumain songe à vendre plutôt son père ou sa mère. Un certain parallélisme d'idées existe, mais la portée de ces idées est différente. La mise en vente par l'exposition de la femme au marché comporte, chez les Bulgares, deux formulations typiques (propres et jolis vêtements de la femme — élément que l'on rencontre ci et là chez les Roumains aussi — et départ au marché dans le chariot, situation non rencontrée chez les Roumains). On ne rencontre que rarement le cas d'un acheteur unique (8 sur 23), tel qu'on le trouve chez les Roumains (type I et III) ; pour la version bulgare la situation typique est celle du double marchandage tout comme dans le type II de Transylvanie. Pour les Bulgares, la cause de ces deux acheteurs qui se succèdent est de nuance ethnique, chez les Roumains, elle est confessionnelle. Autre différence : chez les Bulgares, la femme prie que l'acheteur de race étrangère (nègre ou juif) n'ait pas assez d'argent pour qu'elle puisse être sauvée de la vente ; chez les Roumains, la seule prière qu'elle fait à son mari, suffit pour que la vente n'ait pas lieu. L'évitement de l'inceste est l'effet d'un avertissement fait par un oiseau prémonitoire ; rien de tel chez les Roumains. La reconnaissance de la fraternité est le résultat, chez les Roumains, (II^e type et III^e type en partie) de la simple désignation du nom (commun) des parents ; chez les Bulgares, elle est confirmée par la connaissance et la découverte d'un signe corporel particulier. Pour ce moment de la ballade, la version bulgare dénote une logique plus serrée que la version roumaine. La restitution de l'épouse se fait dans les deux versions de la même manière. Une dernière différence apparaît en ce qui concerne la destination de la somme offerte à l'époux : chez les Bulgares, c'est l'acquittement des dettes, chez les Roumains, sans faute, pour tenir lieu de dot à l'épouse qui n'en avait pas eu. Une constatation s'impose : celle que, avec des tracés narratifs identiques, les différences d'interprétation priment. De plus, on ne saurait s'empêcher de remarquer que la plupart des similitudes entre les versions bulgare

et roumaine mènent le chercheur au type II de Transylvanie, alors que la majorité des différences le conduisent au type III d'Olténie ou de Valachie. Par conséquent, à même le parcours danubien, aux points de contact entre les deux peuples, ce sont les différences qui priment. Entre la version bulgare et le deuxième type roumain — qui présente une similitude, celle du double marchandage, similitude fondamentale — s'interpose le troisième type roumain, qui offre le plus grand nombre d'éléments divergents par rapport à la version bulgare. Il ressort, à juste titre, que les deux versions analysées jusqu'ici ont une genèse indépendante l'une de l'autre. Les similitudes, autant qu'elles sont, tiennent du sujet même, dans son abstraction, et elles se sont développées à partir de la matière à priori du sujet, sans qu'une influence réciproque des versions ait été nécessaire. Si jamais emprunt il y eut, c'est au niveau abstrait du sujet qu'il s'est passé, et non à celui concret des variantes.

2. Version serbo-croate

Nous ne connaissons malheureusement que 7 variantes⁴⁵ de cette version. Cependant, leurs stabilité thématique et unité formelle permettent un sondage satisfaisant dans l'histoire et la poétique du sujet. N'ayant pu atteindre la plus ancienne variante connue, celle du manuscrit d'Erlangen, nous commençons notre analyse par celle de Vuk, que nous avons numérotée de 1 :

La variante n° 1 a donc le contenu suivant : Bogdan est le propriétaire de 9 vignes et de 9 pommeraies. Mais il a aussi de lourdes dettes qu'il ne peut liquider, même ses vignes et ses pommeraies vendues. Il songe à vendre sa mère. Bogdanova, son épouse, n'est pas d'accord et s'offre elle-même à être vendue. Ils partent ensemble au marché où le héros crie sa marchandise. Un jeune Turc se présente, paie la somme demandée et emmène la femme. Le soir, la femme refuse toute nourriture parce qu'il lui semble avoir remarqué sur la main de son maître certains signes pareils à ceux qu'un frère à elle, ravi par les Turcs, portait également. Le Turc enlève son gant, examine ses signes et en fin de comptes ils se reconnaissent être ce frère et cette sœur. Il lui donnera

⁴⁵ Liste des variantes serbo-croates : 1. Vuk St. Karadžić, *Српске народне пјесме*, vol. I, Vienne, 1841, p. 548—550, n° 725 ; 2. Frano Iv. Jukić — Grga Martić, *Narodne pjesme bosanske i hercegovačke*, Mostar, 1882, p. 44—48 ; 3. Nikola Andrić, *Hrvatske narodne pjesme*. (*Matica hrvatska*, VI), Zagreb, 1914, n° 28 ; 4. *Ibidem*, n° 29 ; 5. *Ibidem*, n° 31 ; 6. Vojislav S. Radovanović : *Marijovci u pesmi, priči i šali*. *Zbornik za etnografiju i folklor južne Srbije i susednih oblasti*, 1 (1931), p. 118, n° 23 ; 7. Nikola Andrić, *Hrvatske narodne pjesme* (*Matica hrvatska*, X), Zagreb, 1942, p. 162—163.

une somme d'argent supplémentaire et l'enverra en grande pompe dans les terres de son mari.

La variante n° 2 innove en ceci : la mère du héros apprenant que son fils veut la vendre, s'y oppose et demande à son fils de se défaire de l'épouse. Bogdan accède à son idée et demande à sa femme de mettre des vêtements propres et beaux pour se faire conduire au marché. Ce sera le trésorier impérial qui l'acquerra en offrant le double de la somme exigée. Bogdan étale par terre son manteau sur lequel le trésorier compte l'argent. Le Turc et la femme s'en vont et en s'arrêtant à une auberge pour y passer la nuit, ils assistent à un miracle : de la grêle de sang tombe des cieux. Ils se posent des questions au sujet de leurs parents et la femme dit avoir eu un frère qu'enfant les Turcs avaient enlevé. Elle le reconnaîtrait à un signe qu'il avait au-dessus des yeux. Elle cite même le nom du frère perdu (Perika). Le Turc enlève son colback, la femme voit et reconnaît le signe et ainsi ils se découvrent frère et sœur. L'homme la restitue à Jug Bogdan, l'époux, et offre au jeune ménage une somme supplémentaire pour que le héros ne vende plus son épouse.

La variante n° 3 est fragmentaire, n'ayant pas de final. En plus des 9 vignes, le mari, encore Bogdan, possède 9 moulins et 9 étalons dans ses écuries. Ne pouvant acquitter ses dettes même en ayant tout vendu, il songe à vendre sa mère. Cette fois, c'est l'épouse qui s'y oppose, car la vente de la mère ne rapporterait que peu d'argent, mais entraînerait en échange un grave état de péché ; elle demande à être elle-même vendue, car le prix en serait bon et il ne ferait aucun péché. L'époux la mène au marché où un janissaire l'achète. L'acheteur s'en va en chantant, tandis que Bogdan rentre chez lui en soupirant.

La variante n° 4 apporte de nouveaux détails : les vergers de Bogdan donnent trois récoltes par an ; la discussion entre le mari et la femme se déroule tout comme dans la variante précédente. Le héros mène sa femme au marché, à cheval. Le bey Filipovitch l'achète. Une fois chez le bey, la femme le regarde attentivement et, surprise, lui avoue avoir eu un frère qui lui ressemblait étonnement. Il s'informe de ses parents, elle lui dit être née à Karlovac, que son père était Nikola Vojine et que ses frères se sont répandus dans le monde. Le benjamin, elle ne l'a plus vu depuis 9 ans. Finalement, de fil en aiguille, ils se reconnaissent frère et sœur. Le bey écrit à Bogdan de revenir au bazar reprendre sa femme. C'est ce qu'il fait, paie ses dettes et continue de vivre tranquille avec son épouse.

La variante n° 5 débute autrement et modifie l'identité des personnages. Fonctionnaire de la Porte ottomane, un Turc, sujet du Sultan Soleiman, n'y fait pas fortune et s'en plaint au Sultan. Celui-ci le fait

Pacha à Belgrade en lui conseillant toutefois de ne pas mettre d'impôt sur ses rayas (sujets non musulmans — n.n.). Mais, le tout récent Pacha, après trois ans fait le contraire et impose ses sujets. Dès lors, le Ban de Srijem vend tous ses biens pour y faire face, mais ne pouvant quand même pas acquitter le tribut, songe à vendre aussi sa mère. Sa femme, Banoviča (la banesse) lui démontre que ce serait pour lui une grande honte et pour l'empêcher demande à être elle-même vendue à la place de sa belle-mère. Ils s'en vont au marché où le Ban la confie à un maraîcher pour la vendre. Un soldat de l'armée turque se présente, le marché se fait et la femme part avec l'acheteur. Le soir, la banesse pleure, le soldat s'inquiète de la cause de son chagrin et vient à lui poser des questions au sujet de ses parents. Elle raconte être la fille du Ban Damien, qu'elle a eu un frère, le Ban Jean, qui a été vendu aux Turcs étant enfant. Elle pourrait le reconnaître à un signe qu'il avait sur sa main gauche. Comme dans la variante n° 1, le soldat enlève son gant, examine le signe et à ce signe ils reconnaissent leur fraternité. Le soldat appelle le Ban de Srijem et lui restitue l'épouse.

La variante n° 6 : elle s'est développée de manière proche de la version bulgare. Les Turcs soumettent les gens à l'impôt. Un Serbe, Stoïan, bien que très riche (il possède 9 moulins à vent et 9 autres à eau), ne peut s'en acquitter. Il s'en plaint à sa mère, qui lui conseille de vendre son épouse. Il l'écoute et emmène son épouse au marché la vendre. Le premier amateur est un Juif, la femme refuse de lui être vendue. Arrive ensuite un jeune homme qu'elle accepte de suite et, le marché conclu, part avec l'homme chez lui, dans sa koulà. Un gérfaut les avertit du péché, en vertu de quoi ils s'interrogent l'un l'autre sur leurs parents. La femme raconte au jeune homme qu'elle a eu un frère qu'elle reconnaîtrait à ses 6 orteils du pied gauche. C'est bien le cas. L'acheteur lui montre son pied, ils se reconnaissent frère et sœur, la femme est rendue à Stoïan par l'acheteur, son frère, et le héros reçoit en plus une grande somme d'argent.

La variante n° 7 : Bogdan possède 9 vignes, 9 moulins à eau et 9 coursiers. Il vend le tout mais ne peut échapper aux dettes. Il veut vendre sa mère, mais celle-ci lui suggère de vendre plutôt l'épouse, car — argumente-t-elle — des épouses cela se trouve, mais ayant une épouse, et non pas aussi une mère, il ne saurait plus trouver celle-ci. Bogdan ordonne à Anguéлина de mettre ses plus beaux atours, et ils partent au marché. Un jeune turc achète la femme. Le soir venu, la femme refuse de se mettre à table : elle avait un frère qui ressemblait étrangement au Turc et elle le reconnaîtrait à un signe sur l'épaule gauche. Le Turc lui montre le signe, ils se découvrent ainsi frère et sœur, le jeune homme turc rappelle Bogdan et lui restitue son épouse.

Des succinctes descriptions de textes ci-dessus on constate que les matériaux serbo-croates font preuve d'une plus grande stabilité que les matériaux bulgares, pouvant être condensés dans le schéma suivant : homme riche, Bogdan le Serbe ne peut pourtant pas payer ses dettes. Toujours, il songe d'abord à vendre sa mère, mais invariablement celle-ci — ou même l'épouse — l'en empêche. D'habitude, c'est la femme qui demande au mari de la vendre. Au marché ou, habituellement, apparaît un seul acheteur, il la vend et s'en va. L'acheteur discute avec l'esclave qui, à cause de la grande ressemblance qu'elle découvre entre eux, garde une attitude réservée. Interrogée sur ses parents, elle en parle et ajoute qu'elle a eu un frère pris, enfant, par les Turcs. Suit la restitution de l'épouse et la remise d'une somme d'argent considérable entre les mains du mari.

Les constantes des textes serbo-croates sont les suivantes : le héros s'appelle Jug Bogdan. Dans la variante macédonienne, suivant le modèle bulgare, il s'appelle Stoian. D'autre fois (un cas), c'est le Ban de Sri-jem. Par conséquent le nom du héros devient un signe d'identité de la ballade serbo-croate, de même que dans les variantes roumaines (III^e type), le héros s'appelait toujours Oleac. Dans toutes les variantes, le héros est immensément riche, 9 vignes, 9 vergers, 9 moulins, 9 chevaux de course. C'est par ce chiffre de nature épique (neuf) que le récitant poursuit de donner l'idée précise, éloquente, de la richesse du héros, la portant au maximum. C'est en cela que la ballade serbo-croate approche de la version roumaine (type III), à cette différence près que l'idée n'est pourtant pas poussée vers le fabuleux, comme chez les Roumains. Le fait que généralement le héros est criblé de dettes, place la version serbo-croate dans le voisinage immédiat de la version bulgare. Que ce soit un lourd tribut, cela n'apparaît que deux fois et cela constitue une situation atypique. Ici, le héros songe toujours à vendre sa mère ; chez les Roumains (type III), il envisage sa mère autant que son père et chez les Bulgares, il parle même de vendre ses enfants. Le débat, chez les Roumains, est intime, l'idée et la décision appartenant rien qu'au héros ; chez les Serbo-Croates, c'est l'épouse qui, d'habitude, impose sa volonté en demandant qu'elle soit vendue à la place de sa belle-mère. La mise en vente de l'épouse au marché rappelle certaines variantes roumaines (du type III) et le rafraîchissement de la toilette de celle-là nous fait penser à la version bulgare. Comme chez les Roumains (III^e type), un seul acheteur fait son apparition au marché, et c'est un Turc ; seule la variante n° 6 (de Macédoine) connaît le double marchandage et cela nous ramène à la version bulgare et à celle du II^e type roumain (de Transylvanie). La reconnaissance de la fraternité s'effectue

de la même manière que chez les Bulgares (et aussi que chez les Roumains, III^e type^o partiellement) : par des signes corporels particuliers.

De tout ceci, on tire une conclusion fort intéressante : bien qu'évoquant en pleine ambiance balkanique, la version serbo-croate a plus de ressemblances avec la version roumaine (III^e type), qu'avec celle, voisine néanmoins, de Bulgarie. Retenons, par conséquent, que le type II roumain ressemble à la version bulgare et le III^e à la version serbo-croate. Thématiquement parlant, de même que nous référant aux formules d'expression, nous dirons que la version serbo-croate présente de l'unité et une fixité définitive de l'expression. Pour ce qui en est de sa structure artistique, elle témoigne, autant que les deux autres, de la réussite des créateurs serbo-croates à mener le sujet jusqu'à son dernier stade de développement, par une exploitation intégrale de ses possibilités internes.

3. Version albanaise

Pour cette version nous ne disposons que d'un très petit nombre de variantes (3)⁴⁶ et nous ne connaissons point les ballades liées au nom de Lute Fukara ; seule nous est connue une ballade qui appartient au cycle d'Ali Borxhali. Nous n'entreprendrons par conséquent l'analyse de la version albanaise qu'à titre provisoire.

Le texte n^o 1 est fragmentaire. Le fils de Franco était bel homme, mais sa femme était plus belle encore. Par cela, il suscite l'envie des Turcs qui ne désirent qu'une chose, la lui enlever. Ils le soumettent à un tribut très dur. Sans aucune transition, nous assistons à la prière de la femme de ne pas être vendue.

Texte n^o 2 : Ivrogne invétéré, le héros, à cause de son vice, a contracté des dettes qu'il ne peut acquitter. Il songe à vendre sa mère, pour échapper aux dettes, mais sa femme le sermonne, tout comme dans la version serbo-croate : c'est une honte et un péché de vendre sa mère, et puis le prix n'en serait même pas satisfaisant. Elle s'offre à être vendue à la place de la belle-mère. Son ivrogne de mari la conduit au bazar et deux négociants viennent l'acheter. Le marché est conclu et les deux acheteurs emmènent la femme. L'un d'eux veut l'épouser, mais une tempête éclate. Le négociant l'interroge sur ses parents et elle lui dit être la fille d'un marchand de tabac. Il est aussi le fils du même

⁴⁶ Les variantes albanaises : Giuseppe Jubany : *Raccolta di canti popolari e rapsodie di poemi albanesi, tradotti nell'idioma italiano*. Trieste, 1871, p. 111 ; Tihomir R. Djordjević, *Наши народни живот*, vol. X, Belgrade, 1934, pp. 39-40 ; Karl Gurakuqi -- Filip Fishta, *Visaret e Kombit*, vol. I, Tirana, 1937, pp. 269-272, n^o 12.

marchand. Ils se reconnaissent être frère et sœur. Suit la restitution de l'épouse.

Texte n° 3 : Ali Borxhali s'en va au marché. Là, ses créanciers mettent la main dessus et le jettent en prison. Le héros y trouve des répondants pour sa dette et le paiement se trouve ainsi ajourné de trois huitaines. Il rentre chez lui où sa mère s'informe sur la cause de sa tristesse évidente : quelqu'un l'aura-t-il injurié en blasphémant le nom de sa mère, un de ses amis serait-il mort ou bien a-t-il été provoqué en duel ? Il lui raconte ce qui s'est passé pendant son absence de la maison et que, même à tout vendre, il ne pourrait acquitter ses dettes. Sa mère lui conseille alors de vendre son épouse et, ajoute-t-elle, il leur resterait encore de l'argent, une fois les dettes liquidées. Il suit son conseil, ordonne à sa femme de se vêtir de sa robe de mariée et la mène au marché. Hysen Aga le jeune l'achète, qui la conduit chez lui, dans le Jutbinë. Ils y font de belles noces, mais lorsque, le moment venu, Hysen Aga veut user de ses droits de mari, apparaît une colombe qui les avertit du péché qu'ils sont sur le point de commettre. De plus, une pluie de sang tombe du ciel. Hysen interroge la femme sur sa parenté et apprend qu'elle aussi est du Jutbinë, qu'elle a eu un frère du nom de Hysen Aga qui avait un signe au front. Hysen enlève son fez, le signe apparaît. La femme le reconnaît. Ils sont frère et sœur. Hysen la restitue à son époux, Ali, et lui offre aussi la somme d'argent nécessaire pour l'acquiescement de ses dettes.

Dans ces trois textes nous ne rencontrons que deux détails qui ne se trouvent pas dans les autres versions étudiées jusqu'à présent. C'est la mise en prison d'Ali et la longue discussion avec sa mère. Pour le reste, tout se trouve aussi ailleurs, ce qui est une preuve de l'authenticité des textes. Il est criblé de dettes, comme dans la version bulgare et les variantes serbo-croates, ou bien c'est un ivrogne comme dans la version roumaine (I^{er} type) et, parfois, dans la version serbo-croate. L'idée de vendre l'épouse appartient à celle-ci, comme chez les Serbo-Croates ou partiellement chez les Roumains (type III) et les Bulgares, mais appartient aussi (texte 3) à la belle-mère, comme chez les Roumains (II^e type partiellement). Elle est achetée par deux négociants, mais ceux-ci n'apparaissent pas successivement comme chez les Bulgares ou chez les Roumains (II^e type), mais en association ; c'est aussi (texte 3) un aga turc, comme chez les Serbo-Croates ou les Roumains (type III). L'inceste est évité par l'arrivée d'un orage (ce sera aussi le cas dans la version grecque, comme nous le verrons tantôt), ou par l'avertissement prémonitoire d'un oiseau (comme chez les Bulgares) ou l'arrivée d'une pluie de sang qui tombe du ciel (comme chez les Serbo-Croates). La reconnaissance de la fraternité s'effectue simplement par l'indication

du nom des parents, à l'instar du II^e type roumain, ou à l'aide d'un signe corporel, comme chez les Bulgares, les Serbo-Croates et encore les Roumains (III^e type également). La restitution de l'épouse ne requiert pas de commentaires.

Il est évident que la version albanaise est née et s'est développée en étroits rapports avec celles Slaves du sud. Loin d'affirmer sa dépendance génésique des autres, nous constatons seulement qu'elles sont nées, toutes, dans les mêmes conditions de création, d'où la frappante ressemblance qui existe entre elles. Pour remplir sa destinée artistique, le sujet ne pouvait être traité que d'une seule et même manière et les Albanais ont trouvé les voies adéquates dictées par les canons coutumiers du folklore. Le côté néanmoins très albanais de la version albanaise ne tient pas de la structure et des thèmes employés, mais découle de la manière de réfléchir certaine mentalité et certains usages typiquement albanais. La discussion entre la mère et le fils de la variante n^o 3 est significative de ce point de vue.

En tant que structure, la ballade albanaise réussit la même performance artistique que toutes les autres versions de la zone balkanique, dans le sens qu'elle conduit la marche du sujet jusqu'à la limite supérieure de son évolution. Le sujet subit une exploitation essentielle, qui porte sur sa substance même et met en valeur toutes ses possibilités internes. Il s'agit de ce même assemblage de deux oppositions qui se liquident finalement : le motif de la vente de l'épouse et le motif de la reconnaissance de la fraternité. Ce dernier circule aussi isolément, notamment dans le folklore albanais d'Italie en y impliquant le thème du janissaire ⁴⁷.

4. Version néo-grecque

Sur les 14 variantes de cette version ⁴⁸, connues et analysées par S. Baud-Bovy ⁴⁹, nous n'en connaissons directement que sept. Nous utiliserons pourtant la version synthétique de celui-ci.

⁴⁷ Michele Marchianò, *Canti popolari albanesi delle colonie d'Italia. Pubblicati da un manoscritto della prima metà del secolo XVIII*. Foggia, 1908, pp. 77—81 et 87—89.

⁴⁸ Les variantes grecques : 1. A. Passov, *Popularia carmina Graeciae recentioris*. Leipzig, 1860, p. 362, n^o 483 ; 2. *Ibidem*, pp. 362—363, n^o 484 ; 3. E. Henry Carnoy — Jean Nicolaidis, *Traditions populaires de l'Asie Mineure*, Paris, 1889, pp. 255—257 ; 4. N. Politis, *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τῶν τραγούδιων τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ*, Athènes, 1914, pp. 124—125 ; 5. M. Mihailidis, *Καρπαθιακὰ μνημεῖα*. Athènes, 1928, pp. 76—77 ; Samul Baud-Bovy, *La chanson populaire grecque du Dodécanése. I. Les textes*. Genève, 1936, pp. 242 ; Philip P. Argenti — H. J. Rose, *The Folk-Lore of Chios*, Cambridge, 1949, vol. I, pp. 749—753.

⁴⁹ *Op cit.*, p. 242.

Variante n° 1 : Un homme de petite taille avait une jolie femme. Tout le voisinage l'en enviait. Etant obligé d'acquitter une lourde dette, l'idée lui vient de vendre son épouse. Il la mène au bord de la mer, un bateau y passe et Jani, le fils d'une veuve, l'achète. Cependant, de la poupe du bateau, un oiseau se met à crier : le frère aime sa sœur. Sans autre explication, Jani restitue l'épouse à son époux et lui offre, en plus, une somme d'argent.

Variante n° 2 : Un homme de petite taille avait une jolie femme. Tout le monde l'en enviait. Il s'en lasse pourtant et la mène au rivage pour la vendre. Un jeune marin l'achète. Le mari empêche l'argent et la femme s'évanouit.

Variante n° 3 : Un homme de petite taille avait une très jolie épouse et tout le monde l'en enviait. Il fut soumis à un très lourd tribut et l'homme — bien qu'il eût vendu tout son avoir — ne put s'en acquitter. Il vête sa femme de ses plus beaux atours et l'emmène pour la vendre. Chemin faisant, un janissaire l'achète. Quand l'acheteur cause avec l'esclave, il pleut ; quand il l'embrasse, il tonne. Intrigué par tous ces signes, le janissaire demande à la femme de lui parler de ses parents. Elle lui dit avoir eu un frère Jani. Les deux se reconnaissent frère et sœur et le janissaire rend la femme à son mari.

Variante n° 4 : Théodore le Bref avait une très jolie épouse. Tout le pays la lui enviait et surtout l'empereur. Celui-ci le soumit à un impôt très dur. Le héros vend tout son avoir sans pouvoir s'en acquitter. Aussi, part-il au rivage y vendre son épouse. Un batelier l'achète, mais la pluie et le tonnerre les avertissent du danger de l'inceste. Interrogée sur ses parents, la femme dit avoir eu un frère, Jani, parti, enfant, avec les corsaires. C'est le batelier. Celui-ci la restitue au mari, comme sa sœur, en lui laissant la somme versée précédemment en tant que dot.

Variante n° 5 : Un homme de petite taille avait une femme si jolie que tout le monde l'en enviait. Mais il avait aussi beaucoup de dettes. Il a vendu tout son avoir, sans pourtant pouvoir s'en défaire. Il vête joliment sa femme et la mène au marché la vendre. Un janissaire l'achète. Il l'emmène ensuite dans sa tente. Deux oiseaux y viennent se poser et dévoilent le danger de l'inceste. Le janissaire interroge donc la femme au sujet de sa parenté et elle avoue avoir eu un frère emmené dans le corps des janissaires. L'homme, dès lors, la rend au mari et lui fait don de l'argent.

Variante n° 6 : c'est le schéma synthétique établi par S. Baud-Bovy⁵⁰, fondé sur les 14 variantes qu'il connaissait. Le récit en est le suivant : Un homme de petite taille a une épouse si jolie que tout

⁵⁰ *Ibidem*, p. 242.

le monde l'en envie. Par jalousie, ses concitoyens — ou même l'empereur — le soumettent à un impôt très lourd. Criblé de dettes, ayant vendu tous ses biens, il ne lui reste plus qu'à vendre son épouse. Il se décide à le faire, trouve un acheteur (le savant n'indique pas s'il s'agit d'un batelier ou d'un janissaire), mais lorsque celui-ci veut embrasser son esclave, des signes célestes ou des oiseaux fatidiques lui dévoilent qu'il est sur le point de commettre un crime. Il demande alors à l'esclave de lui dire qui sont ses parents. Se rendant compte qu'elle est sa sœur, il la rend à son époux en lui laissant en fait de dot l'argent qu'il avait déjà payé comme prix de l'achat de la femme.

Variante n° 7 : Un homme de petite taille avait une très jolie épouse. Les hommes avaient eu beau faire, ils ne purent la lui prendre. Alors, ils l'ont saisi et soumis à des tortures, pour l'obliger à vendre son épouse. Le premier qui eût voulu l'acheter, bien qu'il eût vendu tout son avoir, n'a pas eu assez d'argent. Le second, ayant de l'argent en abondance, réussit à l'acheter. Il amène la femme dans sa demeure, mais lorsqu'il veut l'embrasser, des éclairs traversent le ciel. Lorsqu'il l'étreint, il tonne. Intrigué, l'acheteur lui demande qui étaient ses parents. Elle lui répond que sa mère était originaire du Levant, son père du Ponant et qu'elle avait eu un frère avec une cicatrice de brûlure au pied. Ce frère avait été enlevé par les corsaires. L'acheteur lui montre son pied, ils se reconnaissent frère et sœur et la femme est renvoyée chez l'époux et ses enfants. L'argent lui est laissé pour dot.

Dans tous les cas décrits ci-dessus, l'homme qui vend son épouse est petit de taille. Mais, nous savons d'après Baud-Bovy, que dans certaines variantes de l'archipel⁵¹ (Péloponèse, Crète, Cos), le héros est un pope qui vend son épouse pour racheter un péché commis par lui pendant la messe. Cependant le chercheur précité ajoute que cette formule est atypique et il ne la mentionne même pas dans le cadre du schéma synthétique qu'il a établi. Nous croyons, d'accord en cela avec lui, que du point de vue artistique, la vente de l'épouse pour couvrir des dettes ou l'impôt, est plus plausible que pour le rachat d'une faute liturgique. L'idée de vendre son épouse vient au héros par lassitude de sa femme (ce que nous ne rencontrons dans aucune autre version nationale), à cause de dettes (comme partout ailleurs dans les Balkans) ou à cause de l'impôt (comme chez les Roumains, III^e type). La vente de la femme se fait de deux manières différentes, dont l'une n'apparaît que chez les Grecs reflétant des détails de la vie maritime : le héros mène sa femme au bord de la mer et attend qu'un bateau y passe. La seconde manière

⁵¹ *Ibidem*, p. 243.

est générale pour les Balkans : l'apparition du janissaire. D'habitude il n'y a qu'un seul acheteur ; deux acheteurs n'apparaissent que dans la variante plus récente, comme chez les Bulgares ou chez les Roumains (II^e type). Il est vrai que ce texte est assez déréglé, dans le sens que c'est au premier acheteur qu'on attribue la vente de tout son avoir pour amasser l'argent nécessaire à l'achat de la femme désirée, tandis que partout ailleurs c'est l'époux qui vend son avoir pour acquitter — sans réussir — ses dettes ou l'impôt, d'où l'idée de vendre son épouse. La reconnaissance de la fraternité se fait toujours par un miracle, que ce soit par l'apparition d'oiseaux fatidiques (comme chez les Bulgares) ou bien par miracles météorologiques, comme chez les Serbo-Croates, les Albanais et, sporadiquement, les Roumains (III^e type). La reconnaissance se fait ordinairement par la parole, comme chez les Roumains (II^e type), mais nous rencontrons aussi des cas où l'on utilise aussi la reconnaissance par la découverte de signes corporels particuliers, comme chez les Bulgares, les Serbo-Croates et les Roumains (II^e type partiellement).

Il résulte de tout ceci que la ballade néo-grecque est liée par des fils multiples et puissants au reste des matériaux analysés, mais non sans avoir certains traits caractéristiques qui lui confèrent une allure artistique typiquement grecque. Toute discussion autour de cette version doit, par conséquent, tenir compte de ce contexte sud-est européen, et non pas à la manière de Baud-Bovy, qui a tenté de l'étudier indépendamment des autres.

Les traits typiquement grecs de la version sont les suivants : le héros, présenté comme un homme de petite taille, probablement en opposition avec la beauté exceptionnelle de la femme ; le fait que parfois il ne vend pas seulement son avoir proprement dit, mais aussi ses habits et ses armes ; le fait qu'il vend son épouse à des bateliers ; le fait que la reconnaissance s'effectue par des signes météorologiques qui se manifestent graduellement ; le fait que l'idée de la vente apparaît sans que des problèmes préalables soient posés.

Tout ceci confère à la version néo-grecque une puissante unité thématique et une stabilité formelle toute particulière. Signalons encore que cette version — conformément à la manière folklorique typiquement néo-grecque de réaliser un sujet épique — est spécialement condensée, on pourrait dire réduite, en fait, au plus stricte schéma narratif, manquant de tout élément lyrique qui pourrait faire le contrepoint, par réflexion et attitudes, aux principaux moments de développement de la ballade. Du point de vue structural, la version néo-grecque elle aussi réalise le maximum artistique capable d'être extrait d'un tel sujet, avec un minimum

d'effort possible. Il ressort des recherches de Baud-Bovy⁵² que le motif de la reconnaissance et de la fraternité ne circulent pas chez les Néo-Grecs de manière isolée comme c'est le cas chez les autres nations balkaniques. Il est donc probable que la fusion des deux motifs en un seul sujet unique s'est produite très anciennement, dans des temps beaucoup plus reculés que croyait le savant. Il pensait que ce motif avait un rapport avec l'institution des janissaires chez les Ottomans. En réalité, il s'intègre dans un cycle beaucoup plus vaste, celui des reconnaissances en général, qui contient la reconnaissance entre époux ou amants séparés pendant de longues années. Pour quelle raison, dès lors, ce thème de la reconnaissance du frère et de la sœur se serait-il développé en dehors de ce cycle si vaste et si vivant et ne serait-il rapporté qu'à l'institution ottomane précitée ? Son ancienneté nous est prouvée aussi par sa disparition en tant que motif épique indépendant ainsi que par son absorption totale, irréversible, dans le cadre du sujet dont nous nous sommes occupés.

III. CONCLUSIONS

La première constatation qu'il faille retenir concerne la circulation du sujet. Sa présence nous l'avons vu est circonscrite à la zone sud-est européenne. Il n'a pas été signalé en dehors de cette zone. Il est connu, par quatre peuples balkaniques et par le peuple roumain. Il en résulte obligatoirement, que le sujet est issu à l'intérieur de la zone habitée par ces cinq nations. Il apparaît par conséquent lié aux réalités sociales et spirituelles du monde sud-est européen.

Le sujet — tel que nous le connaissons — n'est probablement pas né d'un seul coup ; le fait que les deux motifs circulent encore actuellement, chez certains peuples, indépendamment l'un de l'autre, en témoigne (chez les Roumains, I^{er} type, le premier motif surtout ; chez les Bulgares, Serbo-Croates et Albanais, surtout le second). En ce qui concerne la structure du sujet, tous les peuples pouvaient y parvenir d'une manière absolument indépendante, car elle y est liée à une certaine « forma mentis », un certain apriorisme de la création folklorique. Tout modèle folklorique obéit à certaines lois internes qui lui imposent, en tout endroit et en tous cas, un développement unique, obligatoire. Au niveau des thèmes, nous avons découvert de nombreuses accointances entre les différentes versions, ce qui prouve que celles-ci, encore que nationales, n'ont pu se développer d'une manière absolument indépendante, mais par des relations réciproques, chaque peuple ayant reçu et offert diverses suggestions créatrices au peuple voisin. Malgré ces ressemblances thématiques, chaque version

⁵² *Ibidem*, p. 242.

nationale a un caractère profondément original. Chaque peuple a apporté sa contribution spécifique à la création et au développement du sujet en cause et l'on peut parler, sans erreur, d'une ballade sur ce thème, de nationalité roumaine, bulgare, serbo-croate, albanaise ou néo-grecque. Nous arrivons ainsi à cette célèbre caractérisation de D. Caracostea, qui, en parlant d'une autre ballade de ce genre, posait le problème de « matériaux sud-est européens » dans une « forme » nationale, mais de fait entendait parler de l'interprétation nationale d'un sujet international⁵³

Toute discussion autour de l'aspect monogénésique ou polygénésiq ue du problème de cette ballade, serait inefficace. Ne possédant aucun document plus ancien que le manuscrit serbe d'Erlangen, qui atteste la circulation du sujet dans cette zone, nous risquerions de rester dans le domaine des probabilités et des hypothèses. Le chercheur roumain, Tache Papa-hagi⁵⁴, soutenait il y a 25 ans, que la circulation insulaire du texte et certaines similitudes roumano-helléniques postulaient pour l'origine du motif dans « le monde et l'espace grec ». A nous également, cette hypothèse semble plausible, mais en partant de certains éléments de structure. Ainsi, la version grecque a la plus grande concentration épique, elle est réduite à un schéma narratif élémentaire. Les autres versions amplifient le texte, y apportent des commentaires lyriques, qui font supposer des arrangements ultérieurs du texte et son adaptation à d'autres réalités sociales et culturelles, avec lesquelles les matériaux primitifs n'avaient aucune accointance. Chez les Néo-Grecs, ce schéma avait sa plausibilité, chez les autres peuples, le texte apparaissait comme invraisemblable et réclamait des explications de nature lyrique. Un autre argument résiderait dans le fait que l'action de soudure de deux motifs poétiques différents, a supprimé la circulation indépendante des motifs aptes de fusion dans le domaine néo-grec. Le problème qui se pose est de savoir si dans le monde néo-grec les matériaux avaient en effet un fondement réel ? Ici encore, nous devons faire une observation. Chacun de ces motifs aptes de fusion pouvait à lui seul avoir comme fondement une réalité sociale-politique. Comme tel, le sujet ressemble plutôt à une création de fantaisie et d'imagination, tandis que les deux motifs poétiques nous conduisaient aux abords des réalités ; le sujet bien agencé en lui-même nous introduit dans le domaine pur des conventions littéraires qui obéissent à des lois de modelage propre. Aussi choquant que soit de nos jours le motif de la vente de l'épouse, il faut se dire qu'il était plausible dans un

⁵³ C'est le titre d'une des plus importantes monographies roumaines sur ce sujet. D. Caracostea, *Material sud-est european și formă românească* (Matériaux sud-est européens et forme roumaine).

⁵⁴ *Paralele folklorice greco-române* (Parallèles folkloriques greco-roumains), Bucarest, 1944, p. 79.

monde tel que l'Empire byzantin⁵⁵ et l'Empire ottoman de plus tard où existait l'esclavage et le marché d'esclaves était admis. La coutume de vendre des gens de différentes races et confessions a existé dans ces empires, et les documents en témoignent, tout comme la vente de ses propres enfants ou même de sa propre personne⁵⁶. La vente de l'épouse s'encadre dès lors dans ce complexe de pratiques (quand bien même ce ne serait pas au mode réel, ne connaissant aucune mention historique de ce genre); tout au moins comme une possibilité absurde, mais pourtant plausible, l'idée trouve, on le voit, son fondement dans une pareille réalité.

L'existence, même attardée, de formes similaires de vie chez les peuples de la zone balkanique, et même chez les Roumains⁵⁷, a créé les prémisses de la diffusion des matériaux. D'ailleurs, le motif de la reconnaissance de la fraternité reflète lui aussi certaine réalité sud-est européenne, possible tant dans le monde byzantin qu'ottoman. En conséquence nous croyons que les variantes de n'importe quelle version où apparaît le Turc acheteur sont plus récentes, historiquement parlant, que celles où l'acheteur de la femme n'est pas défini de la sorte. Le sujet, qui réunit en un tout les deux motifs, est à notre avis le résultat d'une convention littéraire. Il n'est nullement obligatoire de croire que ce que nous raconte la ballade se soit jamais passé quelque part dans des formes similaires. Pour expliquer la genèse d'un pareil sujet, il n'est pas nécessaire qu'il ait eu lieu réellement. L'art, pour être vrai, peut n'être que vraisemblable.

L'existence, chez les Roumains, de trois types si bien individualisés d'un même sujet, réclame une discussion à part dans le final de ce travail. Les motifs séparés, aussi bien que le sujet tout achevé, ont pénétré sur le territoire roumain en venant du sud du Danube. Les conditions de vie étant dans les pays roumains autres que celles du sud du Danube, le sujet a pu y paraître invraisemblable, étrange, de la nature du fantastique. L'insolite des faits racontés a frappé les imaginations, d'où les nombreuses solutions pour atteindre un minimum de plausibilité. En Moldavie, l'explication a été trouvée dans la psychologie de l'homme dominé par le vice dégradant de la boisson; en Transylvanie, dans le conflit entre la belle-mère et la bru sur le thème de la dot, donc par l'assimilation d'une idée très répandue dans le folklore; en Olténie et Valachie, dans l'exaction fiscale de l'Etat, opprimé lui-même par la suzeraineté ottomane. Partout, nous trouvons un commentaire lyrique, de nuance diverse, qui poursuit

⁵⁵ Helga Köpstein, *Zur Sklaverei im ausgehender Byzanz*, Berlin, 1966.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 102, en lisant les interdictions successives de Justinien (VI^e s.) et celles d'Alexis Comnène de 1095. L'interdiction de l'empereur Léon le Sage confirme la pratique. Voir : *Les Nouvelles de l'Empereur Justinien*, éd. M. Béranger, Metz, 1811, p. 79 : *Abrogatio legis quae hominem liberum se vendere permittit*.

⁵⁷ *Viața feudală în Țara Românească și Molaovia (sec. XIV—XVII)*, (La vie féodale en Valachie et Moldavie, XIV^e au XVII^e s.), Bucarest, 1957, pp. 143—164.

un but éthique. Par cette voie, le texte a obtenu droit de cité chez les Roumains aussi où il témoigne constamment d'une tendance à expliquer l'inexplicable, à souligner le caractère imaginaire du récit, à le placer quelque part, au plus loin de l'environnement de l'interprète. Le texte a pris chez les Roumains, parce que, justement, il est irréel, impossible, imaginaire. Et sa réception ne s'explique que par un certain penchant vers l'exotisme.

EN MARGE D'UN LIVRE RÉCENT SUR CYRILLE LUCARIS *

Ces derniers temps, grâce au dialogue entre les Eglises, on a vu paraître un certain nombre d'ouvrages imbus d'esprit irénique (voire œcuménique), qui traitent des tentatives de rapprochement entre l'Orient grec et l'Occident latin. L'histoire comme la religion ont sujet à s'en féliciter. Ici-même, nous avons eu l'occasion de signaler un livre sur le Patriarcat de Constantinople sous la domination ottomane¹. C'est en partie à ce regain d'intérêt pour l'orthodoxie post-byzantine que nous sommes redevables de l'imposant volume qui nous est offert par l'Institut d'histoire européenne de Mayence, mieux connu par des publications d'histoire moderne ou contemporaine.

Le thème choisi par G. Hering, la politique de Cyrille Lucaris, n'est certes pas nouveau. L'abondante bibliographie suffirait à le prouver, puisqu'elle compte quelque 900 titres, touchant de près ou de loin au sujet. Car il n'est pas aisé de marquer les limites d'un tel sujet, où théologie et diplomatie s'entremêlent. Ces 18 années, pendant lesquelles Cyrille fut cinq fois maître du siège patriarcal, correspondent à la guerre de Trente Ans en Europe Centrale. Aussi, est-ce là que doivent être cherchées les raisons du combat impitoyable que se livrèrent les représentants diplomatiques auprès de la Porte des principaux Etats chrétiens. Aux inimitiés religieuses s'ajoutaient les rivalités politiques. Par exemple, face à Philippe de Harlay, comte de Césy, dont on a pu dire avec une heureuse formule qu'il était « moins l'ambassadeur du roi de France que celui du Père Joseph », se dresse l'envoyé de l'Empereur, Hans Ludwig von Kuefstein, un protestant, mais lorsqu'il aura été bientôt remplacé par un catholique, Johann Rudolf Schmid-Schwarzenhorn, les relations des deux ambassades n'en seront nullement meilleures. La difficulté de se retrouver au milieu des intrigues ourdies autant par les Révérends Messieurs de Genève que par les jésuites est accrue du fait que les pièces du dossier se trouvent éparées un peu partout. Les recherches entreprises par l'auteur afin de réunir un nombre important de documents inédits ont largement mis à l'œuvre une vingtaine d'archives, pas seulement à Athènes, Paris, Vienne, Londres, Stockholm ou Rome, mais jusqu'à Saint-Gall ou Aix-en-Provence. A ce dur mais passionnant labeur ajoutons l'effort patient de démêler le vrai du faux à travers des sources rendues suspectes par la personnalité de leurs premiers éditeurs.

En effet, la correspondance de Cyrille Lucaris, avant d'être publiée par Emile Legrand, avait fourni matière à deux ouvrages — *Monuments authentiques de la religion des Grecs et de la fausseté de plusieurs confessions de foi des chrétiens orientaux* (La Haye, 1708) et *Lettres anecdotes de Cyrille Lucar patriarche de Constantinople* (Amsterdam, 1718) — qui, quoique parus

* Gunnar Hering, *Ökumenisches Patriarchat und Europäische Politik, 1620 — 1638*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1968, 440 p.

¹ Sir Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1968.

à dix ans d'intervalle et sous un titre différent, ont exactement le même contenu. Or, leur auteur était un personnage peu recommandable, du nom de Jean Aymon, théologien protestant qui avait abjuré le catholicisme, pour y revenir en 1706. Dès lors, on conçoit des doutes sur la sincérité d'Aymon, à cause de sa foi un peu trop chancelante. Par contre, un autre témoin, l'huguenot piémontais Antoine Léger, auquel on doit la plus ancienne biographie de Cyrille, d'une grande valeur, en dépit de sa brièveté, ne soulève pas moins de réserves, justement parce que son zèle ardent pour la doctrine réformée aurait pu l'induire à exagérer les sympathies calvinistes (au demeurant, certaines) du patriarche. Certains vont même jusqu'à soupçonner cet affidé de la Vénérable Compagnie des Pasteurs, ayant succédé à son oncle, Jacques Léger, en tant que prédicateur de l'ambassade hollandaise à Constantinople, d'être le véritable auteur de la fameuse Confession de foi de Cyrille Lucaris. Sans reprendre ici un débat qui a fait couler beaucoup d'encre, bornons-nous à observer que G. Hering se déclare pour l'authenticité de la *Confessio*, à la suite d'une analyse pénétrante et sans négliger aucun document susceptible d'être mis en rapport avec ce texte capital. L'historien allemand démontré, notamment, que la lettre du 2 septembre 1629, par laquelle Cyrille refusait son appui à l'action de conversion forcée des Roumains de Transylvanie menée tambour battant par le prince Gabriel Bethlen, ne signifie guère un désaveu du calvinisme. A cette politique, qui aurait brisé, selon Lucaris lui-même, le « sanguinis affectuumque nexus » qui reliait aux Transylvains les Valaques et les Moldaves, deux raisons s'opposaient : le souci de Cyrille de préserver l'intégrité et l'autonomie de son Eglise et les égards qu'il devait aux princes de Moldavie et de Valachie, protecteurs du Patriarcat qui n'aurait pu se maintenir sans leurs largesses. Quant à Léger, un des familiers du patriarche et un agent très actif du calvinisme en Orient, nous aurons tout à l'heure l'occasion d'en reparler. Nous dirons donc seulement que son parti pris anticatholique se retrouve chez son éditeur de 1707, Thomas Smith, savant anglais qui fut le biographe de Camden et l'ami du spathaire Nicolas Milescu. Mais ce serait un jeu trop facile que de récuser ainsi, l'un après l'autre, tous les témoins, sous prétexte de leurs opinions religieuses, parce qu'ils deviennent quelquefois gênants.

C'est que, devant les nombreuses preuves recueillies par l'auteur, il est difficile d'éviter l'impression que Cyrille Lucaris croyait fermement en la nécessité d'une réforme de la Grande Eglise. Tout en songeant à une invraisemblable alliance militaire et politique russo-turque contre la Pologne, qui eût reçu l'aide de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, le patriarche n'envisageait pas le rapprochement avec Genève uniquement comme une tactique passagère, destinée à combattre les manœuvres de la congrégation De Propaganda Fide et celles de la Société de Jésus. Eût-il même été ainsi, il n'aurait pas été le seul à craindre l'Union comme le principal péril qui menaçait l'orthodoxie, à la suite du concile de Brzesk et, un siècle plus tard, l'assujettissement religieux d'une partie des Roumains de Transylvanie, durant la domination autrichienne de cette province, lui aurait donné raison. Certes, il sut fort bien exploiter les circonstances politiques contre ses ennemis. Cependant, à ses yeux, l'accueil du dogme calviniste représentait un véritable retour à la tradition canonique (comme tout *aggiornamento* conçu à cette époque). Il était sincèrement convaincu d'avoir retrouvé la vraie foi. C'est ce qui ajoute à cette grande figure historique un indéniable dramatisme. Gunnar Hering nous rend ainsi un portrait vivant et haut en couleur. Est-il ressemblant? Avant de répondre à cette question, examinons de plus près ce livre : il en vaut la peine.

Il s'agit d'abord de reconstituer les milieux successifs qu'a traversés Cyrille, constamment tiraillé entre les politiques et les cultures adverses : c'est le but des premiers chapitres de l'ouvrage. L'un d'eux est consacré au rôle politique de l'Eglise orthodoxe dans l'Empire ottoman. Un autre tâche d'esquisser le « Bildungsweg » du moine crétois, de l'Italie jusqu'en Egypte. Cet examen de sa formation spirituelle gagnerait à être repris un jour. G. Hering hésite à adopter les vues de la plupart de ses prédécesseurs, qui auraient voulu que Lucaris

eût voyagé en Hollande, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. Il a sans doute raison. En suivant la carrière de Lucaris, on rencontre certains épisodes dont l'intérêt tout particulier nous fait regretter la place plutôt mince qu'ils tiennent au cours du récit. Tel, par exemple, le procès du didascale Nicéphore, personnage fougueux et brouillon qui, à l'encontre de ce qu'il m'est arrivé d'écrire récemment, était apparenté aux Cantacuzène (par sa mère, semble-t-il) et au sujet duquel on vient de publier une relation assez circonstanciée, de la plume d'un secrétaire du cardinal-légat Cajetan, dans les *Monumenta Ucrainae historica* (I, Rome, 1964, p. 172). Le même recueil de documents contient ces lignes écrites par le nonce apostolique Claude Rangoni en juin 1602 : « L'arcivescovo di Leopoli sotto li 27 maggio col avvisarmi che Cirillo sia, per quanto si dice, creato patriarca Alessandrino in loco di Meletio morto, et non Constantinopolitano, come altri hanno creduto, e che già haveva cominciato trattar seco con lettere, et seguitava se non fosse impedito dalle rumori che nuovamente s'eccitavano nella Valacchia, anzi nella Transilvania, mi scrive... » (p. 207). Outre les deux mots sur les troubles de la Valachie, qui concernent évidemment le conflit entre Siméon Movilă et Radu Șerban, le passage cité a le mérite de prouver qu'une correspondance suivie était établie entre Cyrille et Jean Démétrius Solikowski, le septuagénaire archevêque de Lwow. Est-il exagéré d'y voir une allusion à la fameuse épître lucarienne du 24 janvier 1601 ? Certains endroits de cette lettre, étrangement conciliants à l'égard du Pape et de la doctrine catholique, ont éveillé la méfiance des historiens orthodoxes, qui y ont flairé un faux des Jésuites, une ruse de bonne guerre contre le patriarche. Selon Runciman, le texte « if genuine, was certainly amended to suit the Jesuits' purpose ». Par contre, G. Hering est un partisan résolu de l'authenticité : « An der Echtheit des Schreibens kann heute kein Zweifel mehr bestehen ». Nous voudrions souligner aussi d'autres traits qui plaident pour la vraisemblance du document : sa langue — un latin assez gauche, où on relève parfois des termes d'origine grecque (*techna*, τέχνη) — et le rapide aperçu des événements contemporains de Moldavie (la victoire de Jérémie Movilă en septembre 1600), qu'il eût été impossible à un faussaire tardif de placer si justement, à moins de lui supposer de l'érudition historique². Certes, pour conserver aux chrétiens orthodoxes des Balkans, au cas d'un soulèvement contre l'oppression ottomane, l'appui catholique qui n'avait été accordé qu'avec beaucoup de réserves au prince roumain Michel le Brave, il fallait donner à Rome au moins l'espérance d'une conversion³. Par ailleurs, nous estimons que l'action de Cyrille Lucaris pendant le temps qu'il a occupé l'illustre siège de St. Athanase et séjourné dans les pays roumains demande encore des précisions. L'auteur s'empresse d'arriver à l'avènement du 4 novembre 1620 : désormais, il nous montre son héros aux prises avec le haut clergé de Constantinople, maintes fois simoniaque et toujours très sourcilleux quant à la pureté de la foi du patriarche œcuménique, mais surtout avec les missionnaires catholiques. Retracer dans une trentaine de pages, voici le « grand dessein » de Cyrille, partagé, paraît-il, par le patriarche de Jérusalem, Théophane, et par celui de Moscou, Philarète (le père du tzar Michel Romanov) : la création d'une ligue dirigée contre la Pologne et les Habsbourg.

² *Monumenta Ucrainae historica*, II, p. 188 : « Et quoniam in tempus hoc incidi cum bellicis tumultibus Moldavia, Vallachia et Transilvania ob Michaelis multam inquietudinem variationes et technas turbaretur et nomine Ser(enissi)mi ac potentissimi Poloniae regis, ab eius maiestatis ducibus et exercitu Ieremias Mohila, palatinus Moldavus, per Michaellem principatu suo exutus, suo loco restitueretur ».

³ Voilà pourquoi nous ne saurions partager l'avis du professeur Pall qui, dans un ancien article de la revue *Balkanica*, VIII, 1945, cité d'ailleurs par G. Hering, croit que ces avances aux catholiques ont été faites « par opportunisme » (*Les relations de Basile Lupu avec l'Orient orthodoxe et particulièrement avec le Patriarcat de Constantinople, envisagées surtout d'après les lettres de Ligaridis*, p. 72).

Ceci explique son intérêt pour les relations entre l'Empire ottoman et la Pologne. G. Hering connaît bien un rapport de Cornélius Haga sur la bataille de Țuțora, envoyé aux Etats Généraux des Provinces-Unies le 22 octobre 1620, qui transmettait des renseignements dus à Lucaris. Il a pu en comparer l'original, dans les archives de La Haye, avec son édition, par N. Iorga, dans les *Studii și documente*, IV, p. 178—183. Qu'on nous permette de lui signaler la lettre même de Cyrille, datée du 8 octobre et publiée par Iorga en 1913⁴. Au sujet de cette campagne, aussi bien que de celle de l'année suivante, préparée par Lucaris en attisant la convoitise du Sultan, on pourra consulter avec profit l'ouvrage d'E. Schütz, *An Armeno-Kiptchak Chronicle on the Polish-Turkish Wars in 1620—1621* (Budapest, 1968)⁵. La politique anticatholique du Patriarcat n'allait pas tarder à s'attirer la réponse de la diplomatie française. Après avoir tenté d'insurger le Magne, le collaborateur de Richelieu, François Leclerc du Tremblay, en religion le Père Joseph, l'auteur de la *Turciade*, faisait de son mieux pour entreprendre la reconquête des Lieux Saints. A cet effet, il favorisait le projet de croisade du duc de Nevers, auquel donnaient leur appui les princes roumains Radu Șerban, Nicolas Petrașcu et Gaspard Gratiani, quitte à abandonner ensuite la « Milice chrétienne », afin de négocier par l'entremise du prince de Transylvanie une entente avec les Turcs contre les Habsbourg. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que Cyrille était considéré, par la Congrégation autant que par l'ambassadeur de France, comme le premier ennemi à abattre. Le comte de Césy, tout en s'y employant avec une énergie inlassable, doit avouer que l'affaire est « de telle qualité qu'il faut essayer de prendre le serpent avec la main d'autrui » (p. 75). Pour atteindre ce but, on a ameuté contre Cyrille les prélats grecs qui briguaient le trône patriarcal et, en même temps, on a suggéré aux Turcs des doutes sur sa fidélité. L'alternative est posée, dès le titre d'un chapitre suivant : conversion (au catholicisme) ou persécution, tandis que l'attitude de l'Empire et celle de Venise font l'objet de deux autres chapitres. Or, ce qui achève de rendre la partie facile aux ennemis de Cyrille, malgré sa prudence, ce sont ses amis protestants, qu'ils soient Anglais, Genevois ou Hollandais, toujours pressés de prendre leurs espérances pour des réalités. Ecoutons, par exemple, l'archevêque de Cantorbéry George Abbot, lui aussi un peu entaché d'hérésie, qui se vante en 1622 de connaître parfaitement les dispositions secrètes de Lucaris : « As for the Patriarke himself, I do not doubt but that in opinion of religion he is, as wee terme him, a pure Calvinist »⁶. Mais un rapport catholique de 1635 ne proclame-t-il pas, avec une belle assurance : « Petrus Mohila, metopolita Kioviensis, in publico est schismaticus, sed occulte est unitus, et libentissime desiderat unionem »⁷ ? Si nous avons relevé cette accusation qui ternit la mémoire d'un grand prince de l'Eglise russe, d'origine moldave, ce n'est pas pour en discuter ici le bien-fondé, mais pour démontrer la témérité de telles assertions. Evidemment, la promptitude des calvinistes à compter Cyrille pour un des leurs pouvait seulement lui faire du tort. A ce propos, il convient de mentionner l'épisode de la première imprimerie grecque établie dans l'Empire ottoman, celle de Nicodème Metaxas. Sa destruction marqua une victoire des jésuites. Toutefois, Genève n'avait pas perdu l'espoir de répandre la Réforme dans le sud-est de l'Europe, en mettant à la portée des futurs néophytes l'Écriture Sainte et d'autres textes religieux imprimés en grec. A défaut d'une imprimerie à Constantinople, on croyait pouvoir assurer la propagation des doctrines calvinistes par l'intermédiaire des images sacrées et des brochures bon marché apportées par des émissaires tels que Léger, qui écrivait en juillet 1628 au comte de Brederode pour lui demander « bon nombre de petites confessions de foi grecques et ita-

⁴ *Studii și documente*, XXIII, p. 120 — 121.

⁵ Voir notre compte rendu dans le fascicule précédent de cette revue.

⁶ S. Runciman, *op. cit.*, p. 269.

⁷ *Monumenta Ucrainae historica*, I, p. 209 — 210.

liennes ⁸. L'on a déjà signalé la correspondance d'Antoine Léger avec les grandes familles genevoises Turrettini et Diodati, qui faisaient figure de protecteurs de cet obscur pasteur, du temps qu'il parcourait encore les routes de l'Allemagne, de l'Angleterre, celles de France et d'Italie, et qui allaient en tirer vanité lorsqu'il sera devenu, après un confinement passager dans sa paroisse des Alpes, l'une des lumières de son Eglise et recteur de l'Académie. G. Hering, suivant S. Baud-Bovy, a fait état de la plupart des lettres — une centaine — recueillies dans ce manuscrit 54 du fonds Ami Lullin de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève que j'ai copié l'année dernière, et sur lequel j'espère publier prochainement une étude circonstanciée. Disons dès aujourd'hui leur valeur exceptionnelle pour les vicissitudes de l'idée œcuménique, autant que pour l'histoire du Sud-Est européen. Leur moindre intérêt n'est pas de présenter la politique de Moïse Movilă, prince de Moldavie, sous un jour nouveau.

Le fait d'avoir puisé directement aux archives permet à l'auteur de peindre un tableau changeant et nuancé des relations internationales, où une place de choix est réservée au complexe réseau d'alliances qui unissait les ennemis de la Pologne, en dépit de leurs différences confessionnelles, luthériens, orthodoxes et calvinistes, sous l'égide du grand champion de la Réforme, Gustave-Adolphe. Le Vasa protestant contre le Vasa catholique, Sigismond III. Mais la même année 1632 vit la mort des deux cousins et, à partir de cette date, la situation change rapidement. La tentative de traiter un rapprochement entre les Turcs et les Cosaques au détriment de la Pologne ayant échoué, le grand hetman Starislas Koniecpolski eut vent des menées de Cyrille et, en 1636, il le dénonça comme traître à l'aga des janissaires ⁹. Il se pourrait qu'une autre initiative diplomatique du patriarche fut parvenue à la connaissance des Turcs. Des documents russes ¹⁰ ont conservé la trace de la mission, en février-mars 1635, d'un certain Ivan Petrov, porteur de « papiers secrets » envoyés par Lucaris à Moscou. Or, nous croyons avoir identifié le personnage. Il s'agit d'un espion grec, qui assurait la liaison entre le Patriarcat et le Kremlin en passant par la Cour de Bucarest. Dans un rapport adressé au tzar Michel en 1644, il accusait le prince moldave Basile de jouer double jeu, en ménageant à la fois la Russie et l'Empire ottoman ¹¹. A part ce louvoiement, somme toute explicable dans les conditions politiques du moment, on reprochait à Basile son rôle dans les complots contre Cyrille. Celui-ci avait déjà regagné en 1623 son trône, usurpé pendant six mois par deux figures falotes, Grégoire IV, métropolite d'Amasya, et Anthime II d'Andrinople. A la suite d'une seconde déposition, dix ans après, il avait été remplacé par Cyrille II Contaris, métropolite de Berrhoé, qui ne put se maintenir plus d'une semaine. En 1634, nouveau changement, cette fois en faveur d'un autre Crétois, Athanase III Patellaros, mais Lucaris trouva bientôt le moyen de revenir. En mars 1635 il devait encore une fois céder la place à Cyrille de Berrhoé.

L'auteur s'efforce d'établir avec précision la part qui revient dans ces événements aux agents catholiques et, en particulier, au résident impérial J.R. Schmid. Cependant, une lettre de Haga du 11 mai 1635 attribue la persécution à un mystérieux personnage désigné seulement par un surnom : « le loup ». L'historien fribourgeois croit pouvoir l'identifier avec le représentant du prince valaque Matthieu Basarab auprès de la Porte, qui s'appelait Qurt

⁸ Ms. Ami Lullin 24, à la B. P. U. de Genève, f. 51. Plus tard, après la mort de Cyrille, seront découvertes à l'ambassade hollandaise dix caisses remplies de « libri eretici », que le nouveau patriarche fera brûler publiquement (Hurmuzaki, *Documente*, IV/1, p. 640).

⁹ N. Iorga, *Studii și documente*, XXIII, p. 194.

¹⁰ En voir un regeste dans les *Исторические связи народов СССР и Румынии*. II, p. 353.

¹¹ *Ibid.*, n° 34.

Tchelebi. Cet homme jouissait d'une grande influence au Phanar, il était le beau-père de Radu, le prétendant évincé en 1632 par Matthieu (il faut lire « Schwiegervater » p. 287, où il y a, à tort, « Schwiegersohn »). Par hasard, son bizarre prénom signifie en turc « le loup ». C'était pourtant un Grec, apparenté aux nobles lignages moldaves. Sans autrement insister sur sa carrière, retracée jadis par N. Iorga¹², il faut signaler qu'il a détenu la dignité de grand échanson en Moldavie, ce qui prouve que nous n'avons pas affaire à un renégat. Or, justement, « le loup » auquel Haga faisait allusion semble avoir été de souche grecque. Un rapide raisonnement permet à G. Hering de faire valoir ces coïncidences : l'ennemi de Lucaris, celui qui servait ainsi les rancunes des catholiques et des Polonais, serait Qurt Tchelebi, derrière lequel se cache Basarab lui-même. En se renseignant dans le livre — un peu vieilli — de Sirbu sur la politique extérieure du prince de Valachie, notre auteur achève de se persuader que la déposition du patriarche est due à Matthieu. N'avait-il pas un secrétaire polonais ? A peine un léger doute effleure-t-il ces pages (286—287), en entraînant la conclusion : « Soviel aber auch für die oben aufgestellte Hypothese sprechen mog, es wird wohl nie ganz aufgeheilt werden können, wieweit Qurt in Konstantinopel Aufträge seines Dienstherrn ausführte oder privaten Zielen nachjagte ». Malheureusement pour cette interprétation, la première ambassade valaque arriva à Vienne seulement au printemps 1636. Il est vrai que le prince réussit à maintenir les relations avec l'Empire, qu'il arriva à s'entendre avec l'ambassadeur de France, ce comte de Césy, dont on voudrait voir l'intéressante personnalité mise en lumière par la biographie qu'il mérite, mais il ne s'écarta pas, pour autant, de la traditionnelle politique orthodoxe — une lettre envoyée au tzar en 1638 en est la preuve éloquente. A l'Ouest comme à l'Est, la Valachie ne cherchait que des alliances capables de l'aider dans la lutte pour l'indépendance.

z. Alors, quel nom, sinon Qurt Tchelebi, proposer pour cette ombre ? Le prince de Moldavie, quoique d'origine albanaise, avait des attaches de famille en Thessalie, du côté de Kalavryta. Sa culture était essentiellement grecque. Il ne s'appelait pas Basile, nom impérial qu'il prit à l'occasion de son avènement, mais Lupul (ce qui peut se traduire exactement par « Loup » ou « le loup »). Ce nouveau baptême signifiait tout un programme. « Successeur des empereurs d'Orient dans la tutelle du Patriarcat de Constantinople et de l'Eglise orthodoxe » — a pu écrire dans cet ordre d'idées N. Iorga — Basile devait ressentir l'ambition d'être arbitre dans les questions de foi comme dans celles administratives. Nous savons qu'il recevait les conseils du célèbre théologien grec, le protosyncelle Mélétiou Syrigos, auquel était échue en 1632 la charge de prédicateur de la Cour de Jassy. Celui-ci était l'auteur d'un ouvrage polémique contre les calvinistes et on le retrouve, lors du synode de 1642, le plus acharné détracteur de Cyrille Lucaris¹³. C'est ainsi que se fait jour le soupçon que « le loup » moldave a travaillé à la perte de Lucaris. En ce sens, un argument indiscutable est fourni par Dimitrie Cantemir, dans un écrit assez peu connu, « Le livre du système de la religion de Mahomet ». Le savant historien de l'Empire ottoman affirme clairement la culpabilité de Basile Lupul, son prédécesseur au trône¹⁴.

La déchéance dernière de Cyrille et sa mort tragique sont reprises dans la dernière partie du livre que nous analysons. L'exposé fait ressortir les succès et les revers de l'action lucarienne. Par rapport à l'antagonisme entre catholiques et protestants en Orient ou à la réforme de l'Eglise orthodoxe, le bilan dressé par G. Hering est très convaincant. En fin

¹² „Coconul” lui Radu Mihtnea și capuchehaiaua Curt Celebi, cu prilejul unui document inedit de la Alexandru Coconul, *Revista istorică*, XVIII, p. 97 — 102.

¹³ A cet égard, le témoignage du médecin danois Hans Andreas Skovgaard a été utilisé plusieurs fois (Hurmuzaki, *Documente*, IV/1, p. 668).

¹⁴ P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, viața și opera*, Bucarest, 1958, p. 218.

de compte, les faits sont ordonnés et clarifiés avec un discernement très sûr. C'est un solide ouvrage d'érudition, reposant sur une bibliographie accablante qui défie les patiences communes. Sans doute une contribution de tout premier ordre à l'histoire diplomatique européenne du temps de la guerre de Trente Ans. Lucaris, tel qu'il dut être, nous le voyons bien désormais, avec les yeux de l'esprit. Dommage qu'ayant choisi pour orner le volume deux saisissants portraits de Schmid et de Haga (l'ennemi implacable près de l'ami fidèle), on ait préféré, de toute l'iconographie de Cyrille, l'image assez terne reproduite par G. I. Arvanitidis. Le maître inconnu qui l'a peinte en 1674, trente-six ans après la mort du patriarche, a vu probablement le portrait de 1632, conservé aujourd'hui au Musée de la Réformation à Genève, qui a beaucoup plus de chances de ressembler au modèle, quoique le visage serein de ce beau vieillard à la barbe blanche corresponde un peu trop aux traits des saints byzantins. Ce portrait à l'aspect d'icône se détache singulièrement là-bas, entre les mines chagrines des Pères de Genève. N'est-ce pas la revanche de Cyrille Lucaris, hérétique et martyr ?

Andrei Pippidi

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES de Bucarest (juillet 1969 — juin 1970)

Nous nous proposons de signaler, comme chaque année, à nos lecteurs quelques-uns des aspects multiples de l'activité des différentes sections de l'Institut d'études sud-est européennes.

L'importance des recherches entreprises dans notre Institut — recherches qu'il faut regarder à travers l'expérience acquise au cours des années — ressort des ouvrages divers et nombreux achevés à la fin de l'année 1969. Sans avoir la prétention d'en dresser la liste, on peut citer quelques titres : « Les Vlaques dans la première moitié du XIII^e siècle » par Eugen Stănescu (faisant partie de la série des « Byzantinovlachica ») ; « Relations albanoroumaines. La période de la renaissance nationale du peuple albanais (1844—1912) » par Sava Iancovici ; « Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie », tome III par Mustafa Mehmet ; « La société roumaine et la culture grecque entre 1821—1866 » par C. Papacostea-Danielopolu ; « Contributions à l'histoire de la Dobroudja (XV^e et XVI^e siècles) » par A. Ghiță ; « Le Hésychasme et les problèmes politiques de Byzance au XIV^e siècle » par Tudor Teoteoi ; « Le Sud-Est européen dans l'historiographie russe des XIV^e et XV^e siècles » par Lidia Demény ; « Les pays roumains et les Slaves du Sud aux XIV^e et XV^e siècles » par Anca Iancu ; « Les relations politiques greco-roumaines 1866—1879 » par C. Velechi ; « Les débuts de la littérature philosophique dans la culture roumaine du Moyen Âge » par Virgil Căndeă ; « Les ballades sud-est européennes. L'épouse vendue » par Adrian Fochi ; « Syncrétisme dans l'évolution de la peinture roumaine et bulgare au XIX^e siècle » par Eleonora Costescu ; « La législation agraire de la Valachie 1775—1783 (Livre III) » par Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu ; « Le processus d'urbanisation au sud-est de l'Europe à l'époque contemporaine » par Val. Al. Georgescu, Liviu Marcu, Gr. Clima et Gh. Florescu.

Nous tenons à souligner le fait que les séances de communications qui ont eu lieu à l'Institut — où, comme chaque année, les membres de l'Institut ont exposé quelques-unes des conclusions de leurs recherches — ont bénéficié de la collaboration de nombreux spécialistes étrangers. Voilà les titres des communications dans l'ordre de leur présentation : A. Garzya (Italie), *Nicéphore Basilakès* ; I. Irmscher (Berlin), *Nikāa als Zentrum des griechischen Patriotismus* ; Val. Al. Georgescu, *Un manuscrit parisien du « Manuel des lois de 1766 » de M. Fotino* ; Tudor Teoteoi, *Le Hésychasme — valeurs sociales d'un idéal asocial* ; Sava Iancovici, *Coutumes concernant le culte des morts — L'aumône blanche* ; L. Boneff (U.S.A.), *Ivan Vazov, patriarche de la littérature bulgare* ; Virgil Căndeă, *Les icônes melkites* ; Nadia Danova (Sofia), *L'autocéphalie de l'Eglise grecque. Naissance et développement d'une idée* ; R. Hartle (New York), *Le motif d'Alexandre le Grand dans l'art et la littérature françaises de l'époque de Louis*

XIV; B. L. Laourdas (Salonique), *Photios and Arethas. A chapter in the history of classical Scholarship.*

En août 1969, l'Institut a organisé, à l'occasion de l'anniversaire de la Libération, un symposium ayant comme thème la balkanologie roumaine pendant les 25 dernières années. Les séances ont été ouvertes par un ample rapport de notre directeur, le Professeur Mihai Berza. Les communications, qui ont analysé les recherches roumaines concernant le Sud-Est européen, ont porté sur les domaines les plus divers : linguistique (H. Mihăescu), littérature (Al. Duțu), folklore (Adrian Fochi), byzantinologie (Eugen Stănescu), turcologie (I. Matei), histoire des idées (Virgil Cădea), histoire des arts (Maria-Ana Musicescu), etc.

Notre Institut s'est affirmé aussi sur le plan de la collaboration internationale, ainsi que le prouve la participation de ses membres aux nombreuses manifestations scientifiques étrangères, et leur présence à l'événement scientifique le plus important de l'année, le deuxième Congrès d'études sud-est européennes d'Athènes, auquel la revue consacrera une chronique spéciale.

De même, d'autres manifestations scientifiques internationales ont enregistré la participation des membres de notre Institut. Ainsi, le Professeur Mihai Berza a pris part au colloque international d'études byzantines de Strasbourg (septembre-octobre 1969), ayant comme thème « Byzance au XIII^e siècle ». C'est au même colloque que le Prof. Eugen Stănescu a présenté la communication « Byzance et l'Occident au XIII^e siècle. Frédéric II^e de Hofenstaufen et Theodor II^e Lascaris ». A l'occasion du colloque international d'études byzantines de Salonique ayant comme sujet « L'idée impériale à Byzance et le monde byzantin », Eugen Stănescu a présenté la communication intitulée « Les formes de contestation de l'idée impériale byzantine au XI^e siècle ».

Le prof. Val. Al. Georgescu a travaillé pendant quatre mois (mai-septembre 1969) au Centre National de la Recherche Scientifique à Paris. Pendant ce temps il a parlé à l'Ecole Pratique des Hautes Études des « Nouvelles concernant le „protimésis” et leur réception dans les Principautés roumaines ». A la Faculté de Droit de Paris il a fait un séminaire sur « La réception des coutumes » et « La Constitution antonienne », séminaire appartenant au cours de Papyrologie judiciaire. A la Faculté des Lettres de Paris, à un séminaire de langue et littérature roumaines, Val. Al. Georgescu a parlé de N. D. Cocea, C. Brâncuși et des dernières tendances dans la littérature roumaine. Enfin, titre de fierté pour notre Institut, au mois de décembre 1969 il a été élu « associé étranger » de l'Académie de Législation de Toulouse.

A part sa participation au colloque de Salonique, Virgil Cădea a entrepris des recherches à Paris, à la Bibliothèque Nationale, au British Museum et à la Bibliothèque de l'Université de Genève au mois de décembre 1969. Puis, du mois de février jusqu'au mois de mars 1970, il a fait un voyage d'études et de documentation au Liban, en Syrie, Chypre et Turquie. Pendant son séjour en Italie, à la fin du mois d'avril, il a donné des conférences à l'Institut Oriental de l'Université de Naples sur « L'humanisme dans l'œuvre de Dimitrie Cantemir ».

A partir du mois d'octobre 1969, Maria-Ana Musicescu a fait un voyage de six mois en Grèce en vue de se documenter sur l'art byzantin. Pendant son séjour, elle a donné des conférences à Salonique concernant les « Moments et monuments représentatifs de l'art médiéval roumain ».

Un voyage en Yougoslavie a donné la possibilité à Sava Iancovici de cueillir de nombreux matériaux historiques, folkloriques et ethnographiques. Au mois de juillet 1969, au symposium de folklore balkanique d'Ohrida, S. Iancovici a présenté la communication « Les traits caractéristiques des ballades en langue roumaine en Serbie et en Bulgarie ».

Al. Duțu, titulaire d'une bourse d'études accordée par l'Association internationale des études sud-est européennes, a continué ses recherches, notamment dans les archives de Padoue et Rome, sur le mouvement d'idées aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Aux mois de septembre-octobre, Vlad Georgescu a entrepris un voyage d'études à Vienne et Munich, où il a fait des recherches dans les archives.

Toujours grâce à une bourse d'études accordée par l'Association (AIESEE), Anca Ghiață a bénéficié d'un stage en Turquie, où elle a complété ses connaissances sur la langue turque entreprenant en même temps des recherches utiles dans les archives d'Istanbul.

Dans le cadre des échanges culturels, I.R. Mircea et Gr. Clima ont été en Yougoslavie, I. Matei à Budapest et E. Siupiuir à Moscou, ce qui leur a permis d'effectuer des recherches de spécialité.

Durant la période septembre-octobre 1969, Olga Cicanci a fouillé dans les Archives d'Etat ainsi que dans les archives de l'Eglise et de l'Ecole grecque de Vienne, étudiant particulièrement les relations économiques entre les pays roumains et Vienne par l'intermédiaire des commerçants grecs au XVIII^e siècle. E. Costescu a visité des musées et des galeries d'art de la République Fédérale d'Allemagne, de Belgique et de France; Maria Alexandrescu a entrepris au mois de septembre 1969 des recherches dans les dépôts de sculpture antique du Louvre; Aurelian Petre a étudié en Italie les pièces des musées de Syracuse, Agrigente, Palerme et Catane.

Répondant à une invitation de l'Institut Balkanique de Thessalonique et bénéficiant d'une bourse accordée par l'A.I.E.S.E.E., Cornelia Danielopolu a travaillé du 5 avril au 5 juillet 1970 dans les bibliothèques de Thessalonique et Athènes, en consultant aussi les archives privées de la famille Morouzi.



L'activité de l'Institut connaît encore un aspect majeur: la collaboration avec les savants étrangers, par des visites, des conférences, publication d'articles. Parmi les scientifiques qui ont rendu visite à notre Institut il faut rappeler, en prenant le risque de certaines omissions: I. Irmischer (R.D.A.); G. Podskalsky (R.F.A.); J. M. Kitch, E. Tappe, S. Runciman, H. Seton Watson, M. Hurst, S. F. Cushing (Angleterre); O. Demus, T. Eckhardt (Autriche); N. Todorov, N. Danova, Crumca Šarova, M. Bur, Gh. Stefanov, G. Grigorova, Sava Penkov, A. A. Alexeevna (Bulgarie); B. Spiridonakis (Canada); St. Fischer-Galați, L. Crow, Sherman D. Spector, Fr. Kellogg, Alfred Meyer, L. Sanders, R. Hartle, Stavro Skendi, R. Florescu, R. Mc. Nelly, L. Boneff (Etats-Unis d'Amérique); A. Dupront, P. Chaunu, F. Furet, G. Castellan, F. Picon (France); B. L. Laourdas (Grèce), A. Garzya, B. Mazzoli (Italie); S. Regani (Inde); A. F. Grecul (U.R.S.S.); F. Barišić, B. Ristovski, N. Vucinić, N. Petrović, T. Slić, A. Popvasilieva (Yougoslavie).

En conclusion de notre chronique, nous exprimons l'espoir que le prochain compte rendu reflètera des échos encore plus nombreux sur l'activité des scientifiques roumains et sur la présence des chercheurs étrangers dans la vie de notre Institut.

Anca Iancu

MILIUTIN GARAŠANIN, *Razmatranja o nekropolama tipa Mala Kopašnica-Sase* (Considérations sur les nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. Contributions à la délimitation des Illyriens et des Daces à l'époque romaine), « Godišnjak », VI, Knjiga 4, Sarajevo, Centar za balkanološka ispitivanja, 1968, pp. 5—26, résumé français pp. 27—34.

Prouvant une fois de plus que le déplacement de l'intérêt scientifique des préhistoriens vers le domaine de l'archéologie classique peut donner les meilleurs résultats, la contribution du Professeur M. Garašanin à l'étude des nécropoles des provinces romaines trouve les prémisses de son succès non seulement dans l'emploi de méthodes dont la finesse est caractéristique à l'archéologie préhistorique, mais aussi dans l'absence de ce nocif « complexe de supériorité » que l'archéologie classique doit à ses découvertes monumentales et aux informations substantielles provenant de documents écrits, narratifs ou épigraphiques. Ne pas se laisser envoûter par ce « complexe » est impérieusement nécessaire, surtout dans le domaine des provinces romaines, qui ne bénéficie qu'en partie des avantages mentionnés et pour lequel l'utilisation rigoureuse — jusque des plus modestes découvertes — s'avère être indispensable si l'on veut aboutir à une solide et juste connaissance des réalités historiques.

D'autres, avant le Prof. Garašanin, se sont essayés d'identifier du point de vue ethnique les types d'ensevelissements découverts dans les nécropoles des provinces romaines, tant sur le territoire de la Yougoslavie¹, que sur celui des provinces voisines², en se rattachant notamment à la voie de l'identification des traces de la population autochtone. Mais, plus d'une fois, les résultats de ces tentatives sont limités et d'une insuffisante sûreté, à cause de l'imprécision des observations au lieu même — en fait, un manque de finesse et de clarté de la typologie funéraire. D'autre part, le besoin se fait chaque jour plus pressant d'une synthèse des recherches, tout au moins à la hauteur des provinces européennes de l'Empire.

L'étude de M. Garašanin s'attache, pour commencer, à un groupe limité de monuments funéraires, celui des nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. L'auteur réunit sous cette dénomination une série de nécropoles datant des II^e et III^e siècles de notre ère et situées sur le territoire de la Yougoslavie, de la Hongrie et de la Dacie trajane, lesquelles se caractérisent principalement par la présence ou même la prépondérance des tombeaux d'incinération dont la fosse est calcinée. En fait de forme, lesdites tombes ont, les unes (type I),

¹ D. Srejšević, *Римске некрополе раног царства у Југославији*, dans « Starinar », XIII—XIV/1962—1963, p. 49—88.

² K. Horedt, *Untersuchungen zur Frühgeschichte Siebenbürgens*, Bucarest, 1958, p. 9—35; D. Protase, *Problema continuității în Dacia în lumina arheologiei și a numismaticii* (Le problème de la continuité en Dacie à la lumière de l'archéologie et de la numismatique), Bucarest, 1966; K. Sagy, dans « Archaeologia Hungarica », XXXIII, 1954, p. 61—123; J. Caspart, dans MAGW, LXVIII, 3—4, 1938, p. 121—182, etc. Pour les provinces occidentales, voir tout spécialement A. Van Doorselaer, *Les nécropoles d'époque romaine en Gaule Septentrionale*, Brugge, 1967.

la fosse simple, ovale ou rectangulaire, les autres (type II), la fosse à gradins (étages). Dans l'un ou l'autre des cas, fond et parois calcinés seraient le résultat de la combustion des restes incandescents apportés du bûcher. Garašanin est d'avis que le rituel de l'incinération du cadavre hors sa sépulture, dans un endroit séparé (*ustrinum*), constitue justement une caractéristique principale des nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. Un troisième type de sépulture (III) — que l'on retrouve aussi dans d'autres nécropoles que celles appartenant aux types susmentionnés — se caractérise par la déposition des os calcinés dans des fosses non calcinées, ovales ou rondes. Les tombes du type I et II sont parfois couvertes de *tumuli*, d'habitude de dimensions réduites (Sase, Guberevac, Cinciš, Zlatna).

Les opposant aux vingt nécropoles qu'il considère être du type Mala Kopašnica-Sase, Garašanin forme un groupé des nécropoles et des tombes tumulaires à incinération sur place, se trouvant sur le territoire de la Dacie (Cașolț, Calbor), de la Mésie et de la Thrace (les types Histria JAaV-VI selon Petre Alexandrescu). Le caractère balkanique occidental et nord-occidental des monuments du type I et II ressort avec encore plus de pregnance de la comparaison des rituels. Etant donné que sur cette aire la population autochtone était illyrienne et que de nombreux témoignages épigraphiques attestent sa continuité, la conclusion que les nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase appartiennent aux Illyriens s'impose nécessairement³. Par ailleurs, la découverte de nécropoles du même type sur le territoire de la Dacie romaine est expliquée de manière convaincante par la colonisation de ce territoire, processus auquel l'élément illyrien a joué un rôle dont on ne saurait ignorer l'importance.

Juste et fondée à l'envisager dans son ensemble, la démonstration du Prof. Garašanin constitue un pas en avant sur la voie de l'identification de l'appartenance ethnique des types funéraires des provinces romaines. En ce qui nous concerne, il convient de signaler que nos propres recherches entreprises sur la grande nécropole plane du nord de Romula nous ont conduit à une série de conclusions approchantes⁴. Pour certains aspects, cependant, nos constatations et les conclusions qui en découlent s'éloignent de celles de M. Garašanin. C'est sur celles-ci que nous insisterons ci-après, en spécifiant dès le commencement que certains côtés du problème ne peuvent être résolus maintenant à cause de l'insuffisance et du caractère inégal des recherches.

Premièrement — et le fait est d'une importance beaucoup plus grande qu'on ne saurait croire — les traces de combustion des fosses funéraires ne peuvent être expliquées par l'action des restes incandescents apportés du bûcher : os calcinés, charbons, cendres. En effet, l'absence des bûchers dans l'immédiate proximité des tombes à fosse calcinée, l'absence des charbons et des cendres, ainsi que d'autres indices prouvant de l'existence d'un décalage — peut-être même de quelques jours — entre le moment de l'incinération et celui de l'ensevelissement des restes de la crémation, infirment, à notre avis, l'hypothèse du Prof. Garašanin. Par contre, on peut affirmer, à la lumière des recherches de Romula, qu'une partie de ces tombeaux représentent des ensevelissements dans la fosse même à crémation du cadavre (tombes-bûchers, *Scheiterhaufengräber*, *busta*). Les tombes bustuaires, planes ou tumulaires, se caractérisant par de grandes fosses, pourvues de gradins pour servir de soutènement aux bûchers et contenant des quantités relativement considérables de charbons, cendres, os calcinés, sont

³ Une interprétation similaire appartient à D. Srejšović, d'après lequel les tombes à fosse calcinée (ses types *c* et *d*) « constituent, au point de vue formel, territorial et chronologique, un ensemble fermé à part ». En montrant que ces tombes sont présentes surtout dans des zones isolées, éloignées des centres urbains et militaires. D. Srejšović (*op. cit.*, p. 87) les attribue à la population autochtone illyrienne.

⁴ Mircea Babeș, *Zu den Bestattungsarten im nördlichen Flachgräberfeld von Romula. Ein Beitrag zur Grabtypologie des römischen Daziens*, dans « Dacia », XIV, 1970, p. 167—206.

présentes — bien qu'en petit nombre — dans presque toutes les nécropoles des provinces romaines du sud-est de l'Europe. Sous la réserve de l'insuffisance des données à notre portée concernant les tombes à gradins (type II, selon Garašanin) sur le territoire de la Yougoslavie et de la Hongrie, nous sommes tentés de les considérer, en partant surtout de l'argument de leur forme, aussi comme des tombes-bûchers (Sase, Žuto Brdo, Gračanica, Mala Kopašnica, Intercissa). Du point de vue de leur identité ethnique, ces tombes sont, selon nous, d'origine et d'appartenance grecque, mais il n'est pas inacceptable de croire qu'à l'époque romaine ce type a été emprunté dans une certaine mesure, par les Illyriens ou les Thraces soumis pendant longtemps à l'influence hellène⁵.

Mais, les dimensions réduites, la forme des fosses (habituellement sans gradins), la combustion superficielle, l'absence des charbons ou des cendres, etc., prouvent dans la plupart des cas le fait que la calcination de la fosse de la tombe ne représente pas le résultat de l'incinération sur place du cadavre. Une seule explication demeure acceptable, celle d'une combustion rituelle, purificatrice de la fosse qui devait recevoir les restes funéraires. C'est pour cette raison que nous avons dénommé les 61 tombes de ce type découvertes par nous à Romula, des « tombes à fosse calcinée rituellement » (*Brandgräber mit rituell ausgebrannter Grube*). Nous pensons qu'il serait opportun de définir de la même façon aussi les tombes du type I-Garašanin et peut-être aussi certaines de celles à gradins (type II). Mais, quel que soit le nom qu'on leur attribue, ces tombes représentent pour nous une forme funéraire spécifique, avant tout autre, des provinces où l'élément autochtone préromain fut l'élément illyrien⁶. Le motif est suffisamment fondé pour nous faire accepter — en dépit du fait que des tombes à fosse calcinée rituellement datant de l'époque préromaine ne sont pas encore découvertes — l'idée d'une appartenance illyrienne pour ce type d'ensevelissement.

Avec ces précisions, l'affirmation de M. Garašanin que les découvertes du type Mala Kopašnica-Sase de Zlatna, Alba-Iulia, Cinciș, Moigrad et Morești représenteraient des témoignages «... du rôle et de l'influence joués par les Illyriens dans la romanisation et dans la vie de la Dacie romaine » nous semble solidement légitimée. On pourrait à son appui invoquer le fait que dans les inscriptions de la Dacie les noms d'Illyriens se situent en troisième lieu après les noms latins et grecs et avant les noms orientaux, celtiques et thraco-daci-ques⁷. La nécropole de Bratei⁸, datant de la fin du IV^e siècle, début du V^e de notre ère, peut fort bien être interprétée comme le témoignage de la continuité en Dacie, même après le retrait de l'administration aurélienne, de groupes de colons Illyriens.

Une observation serait encore à faire, par rapport à la notion de « nécropole du type Mala Kopašnica-Sase » qui ne trouve sa légitimité dans le cas tout particulier de la Dacie. En effet, à Romula, Apulum, Porolissum, Morești, les tombes à fosse calcinée rituellement sont présentes à côté d'inhumations, de tombes-bûchers, de tombes d'incinération à urne ou à fosse simple, qui ne sauraient être considérés comme illyriens. Le même phénomène est manifeste aussi dans certaines nécropoles de la Yougoslavie (Dukla,

⁵ *Ibidem*; cf. aussi P. Alexandrescu, dans « Histria », II, Bucarest, 1966, p. 260 et 264—267.

⁶ Il convient d'ajouter à la liste établie par M. Garašanin les découvertes de Kranj (*Arh. Vestnik*, VII, 4, 1956, p. 444—445), Bobovk (*Arh. Vestnik*, IX—X, 1958—1959, p. 132—172) et Ribnica (*Razprave SAZU*, VI, 1969, p. 52), en Yougoslavie, de Savaria-Szombathely (« Archaeologiai Értesítő », 81, 2, 1954, p. 190 et suiv.) en Hongrie et Rusovce (inédit, fouilles par M. Pichlerova, Bratislava) en Tchécoslovaquie. En ce qui concerne la Roumanie, nous citons, parmi les découvertes récentes : Romula et Fărcașele, dép. de l'Olt et Barboși, dép. de Galați.

⁷ I. I. Russu, *Onomasticon Daciae*, dans AISC, IV, 1941—1943, p. 198 et suiv.

⁸ Cf. Ligia Bîrzu, dans « Analele Universității București, Seria Științe Sociale. Istorie », XV, 1966, pp. 35—48.

Sase, Mala Kopašnica) où, selon Garašanin même, les tombes du type III ne sont pas spécifiquement illyriennes.

Nous nous trouvons donc, en général, devant des sépultures appartenant à une population hétérogène, que nous appelons *nécropoles cosmopolites*. Les quelques nécropoles où l'existence (ou la quasi-exclusivité) d'un seul type funéraire (ex. : Cinciş, Zlatna, Bratei) nous indique qu'il s'agissait de communautés closes de colons, ne justifient pourtant pas l'emploi généralisé de la notion en cause. A notre avis, dans le stade actuel des recherches, il serait plus indiqué de parler, non de nécropoles, mais de *tombes du type Mala Kopašnica-Sase*, en entendant par là, seulement les tombes à fosse calcinée rituellement et en attribuant seulement ces tombes à l'ethnie illyrienne.

L'étude du Prof. Miliutin Garašanin a, en fin de compte, le mérite de remettre en cause le problème de l'appartenance ethnique de la population des provinces romaines à la lumière des découvertes archéologiques. L'intérêt historique de tout premier ordre que ce problème soulève, ne manquera pas de stimuler les archéologues dans leurs efforts visant à contribuer à l'éclaircissement de la genèse ethnique des peuples du sud-est de l'Europe.

Mircea Babeş

Lectures delivered on the 511th Anniversary of the Conquest of Istanbul. İstanbul, 1977, 82 p.

Diese 1964 an der Universität Stambul gehaltenen und 1967 ins Englische übersetzten 12 Vorträge wurden von der mathematisch-naturwissenschaftlichen Fakultät herausgegeben, um sie einem breiteren Publikum zugänglich zu machen, wie es im Vorwort heißt (S. 1). Der unmittelbare Anlaß zu der Jubiläumsveranstaltung war die angebliche Gründung einer Universität durch Mehmed II. am 1.7.1453 um die Hagia Sophia (S. Ünver, *The sciences and the arts after the conquest of Istanbul*, S. 12—24). Macht die Gleichsetzung von Universität und Medrese den Leser schon stutzig, so chokiert ihn vollends der panegyrische Epilog K. I. Gürkans (*The conquest of Istanbul*, S. 76—82), der in poetischen Heldenpreis ausklingt :

„Your name resounds through the world
The world is fit to be your grave
The countries you've conquered is your great tomb.”

„On the Great Sultan ! As we march on the road of knowledge, you are always with us. We send you our warm and infinite respect from the University of Istanbul.” Wären die Autoren derartig kitschiger Lobessprüche nicht Universitätsdozenten und -professoren müßte man meinen, man habe es mit einem patriotisch frisierten Erbauungsschriftchen für Schulen und Kasernen zu tun. Leider gibt sich das Machwerk als wissenschaftlicher Sammelband ernstzunehmender Historiker, was die Fachwelt zur Stellungnahme zwingt. Allerdings hat sich damit die türkische Historiographie einen schlechten Dienst erwiesen, denn sie demonstriert mit diesem Produkt ein awissenschaftliches Niveau, das man nur mit Bedauern zur Kenntnis nehmen kann, wenn man bedenkt, daß in den letzten Jahren eine ganze Reihe von beachtlichen quellenkritischen Arbeiten erschienen sind, die von der internationalen Osmanistik gewürdigt und berücksichtigt wurden.¹

¹ Vgl. dazu die Bemerkungen von B. Todorov, *Le premier congrès et certains problèmes des études balkaniques*, „Études balkaniques”, 6, Sofia, 1967, S. 5—16, bes. S. 13 f.

Schon das Einleitungsreferat von K. I. Gürkan (*The Conquest and the University of Istanbul*, S. 3—11) erweckt Kopfschütteln und man fragt sich, ob ein Ordinarius das glaubt, was er hier schreibt. So behauptet er etwa, die Türken hätten sich überall durch die Errichtung von Schulen, (die auf hohem kulturellen Niveau standen), ausgezeichnet. Selbstverständlich war Mehmed II. ein Ausbund an Bildung und Gelehrsamkeit. Daher durfte es auch zu keinem Zerwürfnis zwischen Murad und ihm kommen, weshalb G. den jungen Sultan in aller Ehrerbietung seinen Vater nach Edirne zurückbitten läßt als Gefahr im Anzug ist und er selbst in aller Bescheidenheit den Thron räumt, um als Bey von Manisa seinen Studien weiter nachzugehen! (S. 6). Wenn der Verfasser schon die westeuropäische Historiographie verachtet, so hätte man doch wenigstens erwarten können, daß er die Arbeiten seines Landsmannes H. Inalcık eines Blickes würdigt, denn dann hätte er erfahren, daß Halil Paşa alles unternahm, um gegen den Willen des jungen Herrschers Murad zur Rückkehr zu bewegen, ja daß er selbst nicht vor einer Aufwiegelung der Janitscharen gegen Mehmed zurückschreckte, um den alten Sultan nach Rumelien zu bringen.² Nur am Rande sei vermerkt, daß F. Babinger bereits 1949 nachwies, daß der Rücktritt Murads II. auf Machtkämpfe der altosmanischen Adelsfamilien mit den zu hohen Stellungen gelangten Renegaten zurückging³ und daß der grollende und rachdurstige Prinz in Manisa jede sich bietende Gelegenheit wahrnahm, um der väterlichen Gewalt über das Reich Abbruch zu tun.⁴ Desgleichen gehört die von G. behauptete Derwischfreundlichkeit des Eroberers in das Reich der Phantasie. Zwar wirkten Männer wie Aq Şemseddin unter den Belagerern und appellierten an den Sultan zu energischem Vorgehen nicht nur gegen den Feind, sondern auch gegen nachlässige Heerführer,⁵ aber seine gesamte Innenpolitik lief auf die Eindämmung des Derwischturns hinaus, dem er ökonomische Mittel entzog, um es nicht zu mächtig werden zu lassen.⁶ Aber was sich mit solchen Kleinigkeiten aufhalten? Sie wären doch nur dem Bild des Nationalhelden („He is a national hero“ T. Gökbilgin, *The great Turkish Ruler Sultan Mehmed the Conqueror as a builder and an organizer*, S. 25—31) abträglich. Wieder einmal (zum wievielten Male??) muß er als Friedensstifter und Einiger des zerrissenen und verfallenen Balkans erhalten (S. 27) und in den Rang eines kunstsinnigen und wissenschaftsergebenen Regenten vom Stil eines Lorenzo di Medici aufrücken (S. 30 f.). Bay S. Ünver genügt das noch nicht. Er verkündet voller Stolz, daß Kunst und Wissenschaft z.Zt. des Fätih die Leistungen der europäischen Länder übertrafen (S. 24). Überhaupt sei er ein „exemplary Islamic ruler“ gewesen (S. 13). Versteht man darunter den Typus eines orientalischen Despoten, so darf man zustimmen, denn er war genau so wenig kunstliebend, wie Mehmed, sondern verteilte an alle möglichen Leute Gelder, um großzügig und freigebig gepriesen zu werden. Was Lorenzo di Medici betrifft, so hatte der Sultan mit den italienischen Renaissancefürsten nur die Grausamkeiten gemeinsam, sonst aber auch gar nichts!⁷ Er steht darin Timur wenig nach.⁸ Natürlich erfährt der Leser von derartigen Dingen nicht das geringste. Selbst die Darstellung der Eroberung Konstantinopels durch F. Dirimtekin (*The conquest of Istanbul*, S. 45—52) vermeidet auch nur den Gedanken an Metzeleien oder Ausschreitungen bei der Einnahme der Stadt. Die Janitscharen zogen so

² H. Inalcık, *Fatih devri üzerinde tetkikler ve vesikalar I*, Ankara, 1954, S. 70 u. 93.

³ Babinger, F.-F. Dölger, *Mehmeds II. frühestes Staatsvertrags (1446)*, „Orientalia Christiana Periodica“, XV, 1949, S. 226.

⁴ F. Babinger, *Von Amurath zu Amurath. Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante I*, Südosteuropa. Schriften der Südosteuropa-Gesellschaft, 3. Bd., München 1962, S. 154.

⁵ Der in dieser Hinsicht hochinteressante Brief Şemseddins ist von H. Inalcık a.a.O., S. 217—219 ediert worden.

⁶ Vgl. N. Beldiceanu, *Recherches sur la reforme foncière de Mehmed II*, Societas Academica Dacoromana, Acta Historica, t. IV, Monachii, 1965, S. 27—39, bes. S. 37.

⁷ So F. Babinger, *Maometto il Conquistatore e gli umanisti d'Italia. Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Firenze, 1966, S. 435 f.

⁸ Zu dessen „Kunstliebe“ F. Tauer, *Timurlular devrinde tarihçilik*, „Belleten“, XXIX, 1965, S. 49.

friedlich ein wie UNO-Soldaten und führten nur widerwillig ein paar Tausend Einwohner in die Gefangenschaft! (S. 52). Das Leitbild der Autoren besteht ganz eindeutig in einem türkischen Sendungsbewußtsein und einer säkularisierten Heilsvorstellung, nach der eine dekadente Kultur (Byzanz, Balkan) durch eine höhere, gesündere ersetzt werden mußte (S. Irmak, *The conquest and the world*, S. 75–76; T. Z. Tunaya, *Istanbul, a world capital*, S. 70–74). Der neue Geist kulminierte um die türkisch-osmanische Losung: Ein Glaube, eine Herrschaft (S. 72). Letzteres gehörte bekanntlich zur Überzeugung der Mongolen. Möngkä Khan formulierte sie in einem Schreiben an den König von Frankreich folgendermaßen: „Von dem ewigen Gott ward bestimmt: Ein ewiger Gott nur ist im Himmel, ein Herr nur soll auf Erden sein, Čingiz Khan, Sohn Gottes“.⁹ Dieses nomadische Erbe lebte auch in Mehmed weiter. Gherardo de Collis berichtete in einem Schreiben vom 26.3.1468 aus Venedig über die mißglückten Friedensverhandlungen des Patriziers Leonardo Boldù u.a., daß der Sultan nach der „Monarchia del Mondo“ strebe und deshalb keinen Frieden wolle.¹⁰ Von hier aus sollte man auch seine Beschäftigung mit antiken Personen wie Alexander oder Cäsar sehen. Mir scheint es fraglich, ob sich Mehmed wirklich als Erbe der Cäsaren fühlte und sich von diesem Bewußtsein in seiner Politik leiten ließ, wie H. Inalcık vermutet.¹¹ Zwar ließ sich der Großherr von seinen italienischen Höflingen die Taten antiker Helden berichten, aber nur um zu erfahren, wie sie ihre militärischen Erfolge errungen hatten. Zugleich wollte er sich dadurch eine möglichst genaue Kenntnis von den Ländern des Westens und ihrer Kriegskunst verschaffen.¹² Es muß demnach auch als abwegig gelten, wenn T. Z. Tunaya (S. 72) schreibt, daß der Sultan als Erbe der Basileis dem kranken, hilflosen Körper von Byzanz einen neuen Geist einhauchte. Die türkisch-islamische und die byzantinisch-christliche Welt waren zwei getrennte Sphären, die nicht miteinander verschmolzen. Weder der Fätih noch seine Nachfolger fühlten sich als Erben der Rhomäer. Die von griechischen Beamten beherrschte Kanzlei Mehmeds wagte es in den 30 Jahren nach der Einnahme Konstantinopels nur einmal, ihn Basileus zu titulieren. Seine Tughra lautete: „Mehmed, Sohn des Murad, immer siegreicher Khan“.¹³ Damit kommen wir zu einem prinzipiellen Problem, das auch unsere Referenten bewegt: Welche Rolle spielte die osmanische Eroberung in welthistorischer Sicht? S. Irmak ist mit einer Antwort rasch zur Hand: Es ging um die Ersetzung einer verfallenden durch eine höhere Kultur (*The conquest and the world*, S. 75–76). M. C. Ş. Tekindağ sekundiert ihn mit dem Nachweis, daß Konstantinopel nach 1453 an Bewohnern und Bauten gegenüber der spätbyzantinischen Periode zunahm (*Istanbul after the conquest*, S. 38–42). L. Güçer untersucht in größerem Konnex die ökonomischen Konsequenzen des Falls der Hauptstadt und kommt zu dem Schluß, daß dadurch keineswegs die Handelsverbindungen mit den „Franken“ litten, daß lediglich den Italienern die Fahrt in die Schwarzmeergebiete untersagt war und die Verlagerung der Seerouten in den Atlantik sowie die Entdeckungen nichts mit der Osmanen-

⁹ Wilhelm von Rubruk, *Reise zu den Mongolen 1253–1255*, Übersetzt und erläutert von F. Risch, Leipzig, 1934, S. 292 (XLVIII).

¹⁰ F. Babinger, *Johannes Darius (1414–1494), Sachwalter Venedigs im Morgenland, und sein griechischer Umkreis*, „Sitzungsberichte der Bayr. Akad. der Wissenschaften“, Phil.-Hist. Klasse, H. 5, München, 1961, S. 59.

¹¹ H. Inalcık, *L'Empire ottoman. Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (XV^e–XX^e ss.)*, AIESEE, I^{er} Congrès International des Études balkaniques et Sud-Est Européennes, Sofia, 1966, S. 21.

¹² F. Babinger, *Mehmed II, der Eroberer, und Italien*. In *Aufsätze und Abhandlungen I*, a.a.O., S. 186 f.

¹³ „Mehmed ben Murād khān muzaffer dā'imā“ Vgl. E. Werner, *Die Geburt einer Großmacht – Die Osmanen. Ein Beitrag zur Genesis des türkischen Feudalismus*. Berlin, 1966, S. 260. Bei den Osmanen wurde die Tughra um die Wende zum 14. Jh. zu einem feststehenden Hoheitszeichen. Sie erscheint zum ersten Mal auf Münzen unter Suleiman, dem Sohn Bāyāzids I. (1403–1411). Vgl. F. Babinger, *Die großherrliche Tughra, Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante II. Südosteuropa-Schriften*, Bd. 8, München, 1966, S. 103.

expansion zu tun hätten (*The political and economic consequences of the conquest of Istanbul*, S. 59–69). Hier sind in der Tat wichtige Fragen angeschnitten worden, auf die sich ein Eingehen lohnt. Allerdings sollte man zum Beweis für die handelsfördernde Wirksamkeit des Sultans nicht die Dankbarkeit Lorenzo di Medicis anführen (S. 67), denn der Haß gegen Venedig machte die Arnostadt turkophil, weshalb sie den Dogen jede Unterstützung im Krieg gegen die Pforte ablehnte.¹⁴ Florenz stemmte sich 1459 am nachhaltigsten gegen den Kreuzzugsplan Pius' II. und weigerte sich 1461, den Handelsvertrag mit dem Sultan zu lösen.¹⁵ Richtig scheint mir hingegen, daß man osmanische Expansion und Entdeckungen nicht in kausale Zusammenhänge bringen sollte. Auch hatte der portugiesische Vorstoß zunächst nur mittelbare Rückwirkungen auf den Mittelmeerhandel. Lissabon vermochte im Gewürzgeschäft nicht Alexandria oder Kairo auszustechen.¹⁶ Aber der Zusammenbruch der venezianischen Vormachtstellung in der Levante, bedingt durch den Aufstieg des Halbmonds, führte zu einer entscheidenden handelspolitischen Umstrukturierung im Mittelmeerraum. Nach der Einnahme Kaffas 1475 durch die Türken lag der Schwarzmeerhandel darnieder. Der venezianische Senat sah sich gezwungen, staatliche Galeeren für den Levantehandel einzusetzen, da private Kompanien das hohe Risiko scheuten. Von einer handelsfördernden Wirkung ist kaum etwas zu spüren. Die askerl-Klasse zeigte kein Interesse an kommerzieller Tätigkeit, da sie ihre Einkünfte aus Grundrente und Kriegsbeute zog.¹⁷ Das osmanische Staatsvermögen bewegte sich bis um die Wende des 15. Jh. in bescheidenen Grenzen. Die Bargelder flossen in der Hauptsache aus Tributen und Pachten.¹⁸ Auch auf dem Gebiete der gewerblichen Produktion und des Bergbaues lassen sich deutlich Zeichen der Regression beobachten. Die ganze Problematik ergab sich aus dem Zusammenprall von primitiven frühfeudalen Staats- und Wirtschaftsformen der Eroberer mit den entwickelten Produktionsverhältnissen der Unterworfenen. H. Antoniadis-Bibicou erklärt sich dieses Phänomen aus der Überlagerung einer ökonomisch und sozial gleich hochentwickelten Gesellschaft (der byzantinischen- E.W.) durch die asiatische Produktionsweise der Osmanen, wodurch es zu einer Regression auf dem Balkan gekommen sei.¹⁹ Den schillernden Begriff „asiatische Produktionsweise“ sollte man aber lieber aus der Diskussion um die Struktur des Osmanenreiches ausklammern, da nach dem gegenwärtigen Kenntnisstand die Vertreter dieser schon zum Slogan gewordenen Theorems selbst betonen, daß man nur dann aus der Sackgasse der divergierenden Meinungen und scholastischen Interpretationen herauskommen könne, wenn man auf „eine konkrete Analyse der einzelnen Gesellschaften und Epochen und deren allmählichen Typisierung auf Grund überprüfter theoretischer Kriterien“ zusteure.²⁰ Davon kann jedoch in dem Aufsatz von Antoniadis-Bibicou keine Rede sein. Über Allgemeinplätze hinsichtlich der türkischen Gesellschaft gelangt sie nicht hinaus. Will man in unserem Falle weiterkommen, so muß man von der Tatsache ausgehen, daß die Agrikultur keineswegs einen Rückfall, sondern durch die pax Turcica einen Aufschwung erlebte. Nur lagen die Fortschrittsmöglichkeiten im 15. Jh. schon nicht mehr in der Landwirtschaft, sondern in dem zur Manufaktur übergehenden koope-

¹⁴ F. Babinger, *Lorenzo de' Medici e la corte ottomana*, „Archivio storico italiano“, 121, 1963, S. 308 f.

¹⁵ F. Babinger, *Spätmittelalterliche fränkische Briefschaften aus dem großherrlichen Seraj zu Stambul, Südosteuropäische Arbeiten* Nr. 61, München, 1963, S. 4.

¹⁶ Subhi Y. Labib, *Handelsgeschichte Ägyptens im Spätmittelalter (1171–1517)*, „Beihfte zur Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte“, Nr. 46, Wiesbaden, 1965, S. 470 f.

¹⁷ E. Werner a.a.O., S. 278 f.

¹⁸ F. Babinger, *Das Rätsel um die Goldbeute von Byzanz (1453)*, in *Aufsätze und Abhandlungen* II, a.a.O., S. 196 u. 202.

¹⁹ H. Antoniadis-Bibicou, *Byzance et le mode de production asiatique*, „La Pensée“, 129, 1966, S. 71 f.

²⁰ J. Pečírka, *Von der asiatischen Produktionsweise zu einer marxistischen Analyse der frühen Klassengesellschaften*, „Eirene“, VI (Praha), 1967, S. 173.

rierenden Handwerk. Die hier vorhandenen Ansätze auf dem Balkan, wie z. B. im Bergbau, verfielen jedoch. Die türkische Despotie orientierte sich einseitig auf Ackerbau und Viehzucht, wodurch sie zugleich die Fortexistenz patriarchalischer Lebensformen begünstigte und anti-quierte feudale Bindungen konservierte. Dieser Trend vergrößerte den kulturellen Abstand zu West- und Mitteleuropa und verzögerte den kapitalistischen Weg und damit die Entstehung einer nationalen türkischen Bourgeoisie.²¹ Derartige Überlegungen und Erwägungen lagen unseren Jubiläumsrednern wohl ganz fern. Sie orientierten sich mehr an moderner Panegyrik denn kritischer Historiographie.

Ernst Werner
(Leipzig)

N. STOICESCU, *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVII* (Le conseil princier et les grands dignitaires en Valachie et en Moldavie aux XIV^e—XVII^e siècles), Bucarest, Editura Academiei R.S.R., 1968, 315 p. (Biblioteca Istorică, XVI).

La même année qui a vu paraître ses « Curteni și slujitori. Contribuții la istoria armatei române », le fécond chercheur qu'est N. Stoicescu publiait aux Editions de l'Académie un second livre traitant des anciennes institutions roumaines. Ainsi que son titre l'indique, ce dernier ouvrage est consacré à deux séries de problèmes, distinctes en leur essence — l'organisation et les fonctions du conseil princier, d'une part, les grands dignitaires et leurs attributions, de l'autre —, mais évidemment liées entre elles et susceptibles de s'éclairer réciproquement. Ceci fait que si, du point de vue pratique, cette juxtaposition présente des avantages certains pour la recherche, elle ne manque pas d'inconvénients, ainsi que nous aurons l'occasion de le voir, si l'on veut tenir compte de critères méthodologiques plus rigoureux. Mais il faut pourtant concéder que ce qui importe avant tout c'est la qualité des analyses, qui, dans l'ensemble, est très solide chez notre auteur.

C'est la première fois qu'on nous donne, dans la première partie du livre de N. Stoicescu, l'étude systématique et complexe, fondée sur une information qui, du moins quant à l'essentiel, peut être considérée exhaustive, du conseil princier dans les deux principautés roumaines. La publication du corpus des documents internes — *Documente privind istoria României*, repris et continué sous le titre *Documenta Romaniae historica* —, qui est arrivée au second quart du XVII^e siècle et les travaux préparatoires pour sa continuation jusqu'à la fin de ce siècle, ont mis Nicolae Stoicescu, grand fouilleur d'archives lui-même, dans une situation incomparable par rapport à ses prédécesseurs en ce qui concerne cette catégorie fondamentale de sources, et ceci est vrai pour les deux parties de son ouvrage. D'ailleurs, aux sources documentaires internes, il a su ajouter tout ce que le dépouillement minutieux des autres catégories de sources, aussi bien internes qu'externes, a pu lui offrir.

Après une brève introduction d'ordre historiographique, écrite avec objectivité, l'on aborde la matière proprement dite par un chapitre dédié à la terminologie — terminologie utilisée pour désigner le conseil princier sous ses différentes formes et terminologie des sources

²¹ Zu den ethnischen Folgen dieser Entwicklung thesenhaft B. Djurdjev, *Les changements historico-ethniques chez les peuples slaves du Sud pendant la conquête turque*. AIESEE, I^{er} Congrès international d'études balkaniques et Sud-Est Européennes. Résumés des communications (Histoire XV^e—XIX^e s.). Sofia, 1966, S. 21—23; E. Werner, *Yürüken und Wlachen*, ebd. S. 108—111.

roumaines se rapportant aux dignitaires de la Cour et de l'Etat. Cette recherche est pleine d'intérêt et apporte sans doute des lumières sur l'évolution de l'institution, mais elle ne pose pas moins de questions, souvent très difficiles, dérivant de l'imprécision des termes, qui correspond soit à des institutions encore insuffisamment structurées, soit aussi aux formes mentales peu évoluées des personnes chargées de la rédaction des documents. Ces difficultés ne sont pas d'ailleurs spécifiques aux sources médiévales roumaines. On peut aussi se demander si la manière si claire dont ces questions se présentent chez un Cantemir, par exemple, ne dérive pas d'une certaine « stylisation » due à cet érudit. Quant à l'expression « de casa » (de la maison), elle ne me paraît pas avoir au XVII^e siècle la simple signification d'appartenance à un groupement politique (p. 39) réalisé autour d'un prince ou d'un autre ; les liens qu'elle recouvre mériteraient une étude spéciale.

Le chapitre suivant s'arrête premièrement sur deux problèmes fondamentaux pour les débuts de la vie d'Etat chez les Roumains, à savoir le moment de l'organisation des principales dignités et les modèles suivis à cet effet. Sous les deux aspects, les conclusions de l'auteur seront reprises et complétées dans la seconde partie du livre, où chaque dignité est traitée séparément. Le cadre comparatif qu'il s'est proposé de donner à ses recherches sur les origines des institutions roumaines est bien informé et les opinions soutenues à ce sujet sont, en lignes générales, judicieuses et pondérées. Vient ensuite l'examen des changements de structure que le conseil princier connu à l'époque de la centralisation de l'Etat ; l'esquisse sommaire de son évolution ultérieure, jusqu'au début du XVIII^e siècle, sera complétée par les riches données que le lecteur trouvera dans les autres paragraphes du même chapitre ou dans les chapitres suivants. Le nombre des membres du conseil princier et puis, lorsque cet organe plus large sera constitué, le nombre de ceux qui formaient le « divan » et l'ordre de préséance des dignitaires au sein du conseil, avec les fluctuations qu'il subit, relient, à leur tour, l'attention de l'auteur.

Plein d'intérêt est le paragraphe intitulé « *Cursus honorum* des dignitaires », dont l'exposé est appuyé par un tableau très éloquent, fruit d'un minutieux dépouillement de sources. Le suivant, qui envisage « l'âge des membres du conseil princier et des dignitaires », arrive à la conclusion qu'au XV^e siècle, « ceux-ci étaient déjà membres du conseil princier à 30—40 ans » (p. 76), ce qui paraît un peu tard pour une époque où l'homme se formait vite et quittait généralement tôt la vie. Pour les XVI^e—XVII^e siècles, Nicolae Stoicescu donne d'ailleurs des exemples de personnages — appartenant, il est vrai, aux plus grandes familles de la noblesse ou parents des princes — qui commencèrent beaucoup plus tôt à remplir des charges importantes. Et puisque nous sommes à cette question de l'âge, disons en passant que des études sur la longévité, en tant que phénomène démographique, aussi bien que sur les notions de jeune et de vieux dans la société roumaine du Moyen Age, seraient fort souhaitables. Les derniers paragraphes traitent de la création de fonctions subordonnées à celles des dignitaires (dont le titulaire ajoutait au titre de la charge celui de II^e ou III^e) et de l'organisation des chancelleries de ces derniers, groupe de problèmes assez peu lié à ceux du conseil princier. La participation au conseil des dirigeants de l'Eglise y est aussi examinée.

Le chapitre suivant est dédié à la grosse question des « relations entre le prince et le conseil princier ». C'est un chapitre bref, beaucoup plus bref que nous l'aurions désiré. L'auteur affirme d'ailleurs son intention de « ne pas analyser ici l'évolution des rapports entre le pouvoir princier et la grande noblesse prise dans son ensemble », ce qui, évidemment, « dépasse le cadre de cet ouvrage » (p. 87) ; il est tout aussi décidé « de ne pas analyser ici les relations de chaque prince avec son conseil » (p. 89). Il faut sans doute voir dans cette attitude le désir de s'en tenir à un point de vue strictement institutionnel. Toutefois, il me semble qu'une manière plus large d'envisager le sujet aurait été nécessaire justement pour mieux comprendre le sens de l'institution. Il ne s'agissait donc pas de suivre dans leur ordre chronologique les rapports de chacun

des princes qui se sont succédés sur les trônes des deux principautés avec leur conseil, mais de dégager des attitudes, des tendances et des périodes dans le cadre de ces relations, en tant qu'expression, par delà les tempéraments individuels, de certains rapports de forces et programmes de gouvernement. Il y a eu aussi, à côté de ce plan de l'action directe et liée aux situations de fait, toute une dispute théorique sur les relations entre le pouvoir princier et le conseil, c'est-à-dire sur la nature du gouvernement.

Je n'insisterai pas sur le faux problème énoncé dans le titre du premier paragraphe — « les princes ne pouvaient pas gouverner sans l'aide du conseil princier » — et repris ensuite, car un gouvernement féodal sans conseil est inconcevable. Encore à l'époque de la monarchie absolue, les conseils continuent à avoir leur fonction, ils connaissent même un vrai épanouissement. Le problème qui se pose n'est donc pas celui de l'existence ou de l'inexistence du conseil mais celui des rapports concrets entre le prince et son conseil, qu'on aurait voulu voir analysés avec plus de détails dans les différentes phases de leur évolution.

Après l'examen des « documents sans mention du conseil » — qui aurait mérité également une certaine insistance sur la nature des actes pour lesquels le prince se dispensait du témoignage de son conseil —, l'on passe à la « nomination et changement des dignitaires », qui avait comme conséquence le renouvellement du conseil, pour arriver au « rôle des parents du prince dans le conseil ». Ce dernier paragraphe ouvre des perspectives d'un grand intérêt pour l'histoire interne des Etats roumains et l'auteur se propose à juste titre d'y revenir dans un autre ouvrage. Dans ce qu'il nous donne pour le moment, une distinction s'imposait entre la période dynastique et celle de l'accès des familles nobles au trône et, dans le cadre de la première, entre les descendants princiers légitimes et ceux illégitimes ou la parenté acquise par des mariages. La présence des fils du prince au conseil et l'âge auquel ils commencent à figurer en tête des témoins sont aussi pleins de signification.

Le V^e chapitre a deux parties, dont la première nous fait connaître « les attributions du conseil princier et du divan princier ». N. Stoicescu est d'avis que « la réglementation de la possession de la terre et des conflits issus de cette possession a constitué l'aspect le plus important de l'activité du conseil princier à l'époque qui nous préoccupe » (p. 103). Il est indiscutable que la fonction judiciaire du conseil ou du divan a été essentielle et que les confirmations de propriétés constituent pour une longue période la plus grande partie des actes émis par les chancelleries princières. Cela n'empêche pourtant pas que cette appréciation catégorique diminue l'importance politique du conseil, pour laquelle plaide par ailleurs l'auteur. Ici — de même qu'à d'autres endroits — est introduite aussi « la grande assemblée du pays », assemblée d'états dont l'auteur avait déclaré à la page 26 qu'il ne s'occupera pas. Pourtant, dans la mesure où il se sentait obligé de s'y arrêter, il aurait dû lui consacrer un paragraphe spécial et analyser sa nature, ses fonctions et ses caractères spécifiques.

Il est douteux que le conseil princier ait eu aussi des attributions d'ordre proprement militaire. Les cas invoqués à l'appui de cette opinion ne sont pas convaincants. Pour la plupart ce sont des consultations avec les boyards en leur qualité de commandants de l'armée, c'est-à-dire un conseil militaire, d'autres ont plutôt un caractère politique, se rapportant à des mesures générales en cas de péril de guerre.

Les attributions concernant l'organisation de l'Eglise — improprement placées entre les attributions fiscales et celles d'ordre judiciaire — auraient demandé quelques considérations sur les rapports entre l'Etat et l'Eglise et certaines précisions touchant les fonctions des réunions ecclésiastiques et le droit canon.

En ce qui regarde les « attributions judiciaires », la conclusion que « le conseil princier et le prince constituaient l'instance suprême de jugement pour tout le territoire du pays » donne une image un peu fautive de la situation, car il n'y avait pas deux facteurs en présence — le prince

et le conseil —, mais c'était le prince qui jugeait dans son conseil ou déléguait ses droits de justice à certains de ses dignitaires. Une séparation plus nette entre les états de droit et les situations de fait était parfois nécessaire au cours de ce paragraphe.

Dans la seconde partie du chapitre, on nous fait passer du conseil aux « attributions générales des dignitaires », où un des paragraphes concerne les „ispravnici” des villes, qui n'ont aucun rapport ni avec le conseil ni avec les attributions générales des dignitaires.

Le dernier chapitre de la première partie est consacré aux « revenus et abus de dignitaires ». En dehors de son intérêt pour l'histoire des institutions et l'histoire sociale, il offre aussi une documentation importante — complétée dans d'autres chapitres — pour une histoire des mœurs.

La seconde partie du livre de N. Stoicescu comprend l'étude successive de 23 dignités, groupées en deux grands chapitres. Pour chacune d'entre elles on fixe la date de son apparition dans les sources, les fonctions qu'elle avait à remplir, la place de son titulaire dans la hiérarchie des dignitaires et l'évolution qu'elle connut, les éléments subalternes qui coopéraient à l'accomplissement de ses missions, les revenus qui lui étaient attribués et, naturellement, les sources illicites de revenus de ses détenteurs. De même que dans la première partie du livre, la recherche est conduite parallèlement pour les deux Etats, ce qui met en relief leur évolution semblable à peu de différences près et leur profonde unité du point de vue institutionnel.

Entre les deux chapitres, les dignités sont réparties selon le caractère de leurs attributions, « d'ordre public et militaire » — mais l'ordre militaire est aussi public — ou attachées à la Cour princière et à la personne du prince. L'auteur ne cache pas les difficultés de toute répartition, car les dignitaires de cour participaient à la vie publique, certaines dignités furent au début des dignités de cour pour devenir ensuite des fonctions d'Etat — s'il est permis d'employer ce terme —, tandis que les attributions de ces dernières sont à leur tour très variées quant à leur contenu. A juger d'après le développement historique, il est permis de croire toutefois que l'examen des dignités de cour aurait dû précéder celui des dignités d'Etat, malgré l'importance plus grande de cette catégorie.

Très difficile a été pour l'auteur, ainsi que je le rappelais, aussi la répartition dans deux sous-chapitres des dignités « aux attributions d'ordre public et militaire ». Aux difficultés provenant de la nature complexe des attributions de nombreux dignitaires s'ajoute encore une qu'il n'a pas voulu prendre en considération et qui dérive du caractère territorial de la fonction remplie par certains d'entre eux, tels le ban en Valachie ou les *ptreclabi* et le *serdar* en Moldavie. En tout cas, il est difficilement admissible qu'on place les *ptreclabi* autrement que parmi les dignitaires militaires, même si au cours du temps leurs attributions civiles ont passé au premier plan.

Un problème secondaire sans doute mais non dépourvu d'intérêt, est celui des petits employés de la cour moldave qui faisaient leur service à tour de rôle. L'auteur n'y insiste pas, mais on aurait aimé connaître les motifs qui ont mené à de telles créations, qu'on rencontre, par exemple, en France au moment du plus grand développement de la vénalité des offices.

Malgré les reproches qu'il suscite, le livre de N. Stoicescu demeure une contribution de valeur à l'histoire des institutions roumaines du Moyen Age. Etayé d'une information extrêmement étendue, il apporte des lumières nouvelles sur la structure et les fonctions d'une série d'éléments fondamentaux de la vie d'Etat et, de ce fait, aide à une meilleure compréhension du développement de la société roumaine à l'époque envisagée. Les analyses patientes de N. Stoicescu confirment des conclusions antérieures, en leur augmentant ainsi la certitude, ou bien arrivent à des conclusions neuves, étendant l'investigation systématique à des zones mal explorées jusqu'à présent, posent enfin des problèmes auxquels elles offrent une réponse ou permettent que d'autres soient formulés, qui recevront un jour leur solution.

M. Berza

DAVID BAYNE HORN, *Great Britain and Europe in the Eighteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1967, IX + 411 p. + 2 maps.

D. B. Horn, the well-known English historian and much appreciated author of the monograph dedicated to the British Diplomatic Service between 1689 and 1789¹, betrays in another work on the same lines, his interest in the English foreign policy during the XVIIIth century and in Great Britain relations with the European states.

Pointing out the particular aspects of the British diplomacy, which, up to the accession to the throne of the Hanover Dynasty, was being directly conducted by the monarchs and by the Secretaries of State elected at their suggestion, D. B. Horn emphasizes the fact that only beginning with the XVIIIth ct. the foreign policy of the British cabinet tended to show to a greater extent the interests of the English nation, and to be exercised under supervision of Parliament and government parties Whig and Tory. In the same measure, the author renders obvious the way the United Kingdom's diplomacy was influenced by its economic, political or ecclesiastical interests, by strategical reasons, by the social and cultural connections with the other countries on the continent, or, on the contrary, by their absence. After thus bringing out in bold relief the guiding lines of the British foreign policy in the XVIIIth century, the author dwells on England's relations with each European state in separate chapters. It is not our intention of wholly examining the subject matter of D. B. Horn's valuable monograph. We shall limit ourselves to lay stress on the last chapter of this book, as it is of special significance for us, — namely the chapter dealing with the British policy towards the Ottoman Empire, and with England's position concerning the Oriental Problem.

D. B. Horn is one of the few English historians who has clearly intuited the economic and political interests of Great Britain in the eastern space of the Mediterranean Sea, as far back as the end of the XVIIth century, outlining them most competently within the context of his monograph. He underlines the beginnings of Levant Company's activity, founded during Queen Elizabeth's reign, and throws into relief the fact that up to the "Glorious Revolution" England had nothing to defend but the economic positions in the eastern Mediterranean area, and did not intervene in any armed conflict opposing the Turks to their adversaries: Austrians, Poles, Venetians and Russians. The author makes evident the rather commercial character of the Constantinople embassy, whose titulars, subsidized by Levant Company, were hardly looked upon as diplomats. The moment the interplay of political alliances and the rivalry — more and more evident — which opposed England to the France of Louis XIV compelled it to rely on the European continent, especially upon the Hapsburg Empire, England passed into the camp of the Ottoman Empire's enemies, initiating a real diplomacy meant to neutralize the Turks, to release them from under the French influence and, at the same time, to defend them against the expansionist tendencies of Hapsburg Austria and of Peter the Great's Russia². The mediation of the peace of Carlowitz (1699) is, first of all, England's work (seconded by Holland as a lesser partner). It succeeded, by a compromise whose main beneficiary was however Austria, to save in some degree the Ottoman Empire's integrity which, in South-Eastern Europe, was endangered by the Saint Lige's victories. The war for succession to the throne of Spain (1701—1714) raised again complex problems for English diplomacy, which successfully endeav-

¹ *The British Diplomatic Service 1689—1789*, Oxford, Clarendon Press, 1961, XV + 324 p.

² See also the information elaborated in the printed summary of our thesis *England's Relations with the Romanian Principalities within the Framework of Its Oriental Policy between 1660—1714* (in Romanian), Bucharest, 1969, p. 4—9.

oured to combat the efforts of Louis XIV's ambassadors to the Porte, made in order to attract the Turks in a conflict against Austria. But the English historian omits to recall in that context — and particularly within the framework of the chapter devoted to Great Britain's relations with Austria — the prominent part played by English diplomacy in Vienna for the settling of the conflict broken out in central Europe, owing to the rising in rebellion of the Kuruczes of Hungary and Transylvania against the Hapsburg domination — under the leadership of Francis II Rákóczi. England and Holland strove to extinguish the war flames in that part of the European continent, by urging to moderation both the Austrians and the Hungarian Protestant insurgents, to whom they were linked by the confessional solidarity as well; although the fights lasted for eight years, coming to an end only by the peace of Satu Mare (1711) that was sanctioning the victory of the Dynasty of Hapsburg, the English, however, succeeded in preventing the Turks from intervening in the conflict and the French from benefiting by this diversion³.

The attitude of the English diplomacy has to be viewed in the same way concerning the Russian-Turkish conflict of 1710—1711. Its role is this time successfully rendered conspicuous by Horn, who demonstrates that, though England was fearing Russia's commercial challenge in the Baltic Sea, and was much sympathizing with Charles XII's Sweden, she still feared the eventual repercussions of the new crisis appeared in South-Eastern Europe, and mostly the consequences of an Austrian-Russian alliance against the Porte, which would have directly implied Turkey — together with France — in the war of succession to Spain's throne. Hence the tacit approval Lord Sutton had been given of accelerating the negotiations in Constantinople, between 1712 and 1713, with the view of ratifying the peace of the Pruth.

But the peaces of Utrecht (1713) and Rastadt (1714) put an end to the long lasting and ravaging war for the inheritance of the Spanish crown, and shaped in a vast measure the coordinates of the British foreign policy, for several decades. On the one hand, the reshuffle of the sphere of main British interests towards other hemispheres of the earth, towards the Atlantic Ocean and the Indies — upon which D. B. Horn does not at all insist — and on the other hand the economic and political preponderance of France within the Ottoman Empire, compelled Great Britain to carry on a little efficient and vacillating policy as regards the Oriental Problem, being definitely diminished in Constantinople until 1774 not only by the absolute monarchy of the Bourbons, but also by the great continental forces of Austria and Russia, whose influence became prevailing in South-Eastern Europe in that period.

England's insignificant position is made also obvious by one fact. The British diplomats, who negotiated the peaces of Carlowitz and Passarowitz (1718), mediated in the Austrian-Kuruczes conflict between 1704 and 1706 and contributed to the ratification of the peace of Pruth (1712—1713), were totally absent in the negotiations of the peace of Belgrade between Austrians, Russians and Turks (1739), being removed by their French rivals. In its stubborn opposition against France, both in Europe and in the colonies, during the XVIIIth ct. Great Britain was successively relying — within the continent — both on Austria (during the war for succession to the throne of the Hapsburg Empire between 1740 and 1748) and on Prussia (during the 7-year war), but all its attempts of entering an alliance with Russia failed, due

³ For all these, see Simony Ernő, *Angol diplomáciai iratok II Rákóczi Ferenc korára 1703—1712* (English diplomatic documents concerning Francis II Rákóczi's period, 1703—1712), (Archivum Rakoczinum), vol. I—III, Pest, 1871—1877, and our mentioned work, p. 16—18.

to its attitude of supporting the Ottoman Empire's integrity⁴. Although the British government had permitted Orlov's fleet to provide itself in the English ports and to pass through Gibraltar, thus ensuring to Russians the access to the Mediterranean Sea and the famous naval victory upon the Turks at Ceşmè (1770), the United Kingdom did not, however, obtain in its turn Russia's help in the war for independence of the American colonies, in spite of the Minorca isle it had offered to Czarevna Catherine II; these fluctuations of the English policy towards Russia had of course some negative repercussions in Constantinople, being exploited by the French diplomacy, despite the fact that the Cabinet of Versailles too was allied with the Vienna Court, — the Porte's enemy.

On the other hand, after having conquered India, the English tried to find a more direct way of ensuring their connections with that colony, by carrying on direct negotiations with the Egypt beys and avoiding the suzerain force, i.e. the Ottoman Porte, in order to get admittance to the Red Sea and the possibility of shipping commodities with caravans through the isthmus of Suez, to the Mediterranean Sea. Those attempts — in spite of a few transient successes — met with a check and contributed just to a momentary straining of the Anglo-Turkish relations. The settling of the transit through Egypt was not ensured to England, the same as with France, until 1785, on the eve of the new Russian-Austrian-Turkish war, that found again the Turks isolated from a diplomatical point of view. Nevertheless, this time Great Britain did not show a favourable attitude towards Russia, as in 1768—1774, maintaining resentments because of Catherine II's neutrality in the war for independence of the American colonies. The Triple Alliance, concluded with Prussia and Holland in 1788, had a definite anti-Russian and anti-Austrian orientation; nevertheless that alliance did in no way operate efficiently for the support of the British interests. Thus, the Prussians acted on their own account, succeeding in disuniting the Austrians from the Russians, in forcing them to conclude the peace of compromise with the Turks at Šištov (1791) and to make it up with their former adversaries to Poland's detriment, partitioned between its three powerful neighbours. The English found themselves alone before Russia, during the crisis of Očakov in 1791, when Pitt vainly tried to change the course of the British traditional policy and to oppose Russian expansion by an appeal to arms.

Great Britain's equivocal and contradictory position towards Turkey began to show another firmness and a resolute spirit of continuity, concurrently with the breaking out of the Napoleonic wars, when Bonaparte's assault against Egypt brought about a serious breaking off of French-Turkish relations, giving the English — now conciliated both with the Turks and with the Russians — the possibility of regaining their lost prestige by obstructing France from the road to the Indies. From that period on up to 1877, Great Britain became a constant defender of the Ottoman Empire's integrity, — except the transient crisis of 1807—1809; the enmity against France concerning the Oriental Problem would be replaced, after 1815, by the harsh Anglo-Russian rivalry, which reached its highest point about the middle of the XIXth century.

D. B. Horn's monograph — out of which only the chapter devoted to the Anglo-Turkish relations has been pointed to —, represents a major contribution to the knowledge of the English continental policy in a period of affirmation of the United Kingdom as a great force, capable to influence over Europe's fate; it contributes with valuable information concerning Great Britain's attitude in the most complex Oriental Problem, a chief preoccupation of the European diplomacy beginning with the XVIIIth century.

Paul Cernovodeanu

⁴ Concerning Anglo-Russian relations in the XVIIIth ct., there are to be found a lot of works in the Soviet historiography, especially recommended by A. N. Vaikova, *История Англии и Ирландии. Библиографический указатель литературы, Изданной в СССР за 1918 — 1962 гг.*, Moscow, 1963, p. 62—63 and 79—80, which were not used by D. B. Horn, thus depriving him of a complete documentation.

EFTIMIE MURGU, *Scrieri*. Edition publiée par les soins de I.D. Suciu, avec une introduction et notes. Bucarest, Editura pentru Literatură, 1969, 632 p.

Il faut reconnaître le mérite incontestable de I.D. Suciu, connu pour ses contributions concernant l'histoire du Banat, d'avoir publié pour la première fois — et dans d'excellentes conditions — ces œuvres de l'un des chefs révolutionnaires transylvains de 1848. L'œuvre d'Eftimie Murgu, de même que toutes ses autres activités, est étroitement liée aux grands troubles qui ont bouleversé l'Empire des Habsbourg vers le milieu du siècle dernier. L'ample introduction rédigée par I.D. Suciu souligne pertinemment ce fait.

Né au Banat, en 1805, Murgu fait de brillantes études de philosophie et de droit à l'Université de Budapest. Le titre de docteur en droit une fois obtenu, en 1834, il est nommé professeur à l'Académie princière — *Academia Mihăileană* — de Jassy. Mais, prenant parti pour l'opposition libérale, il entrera bientôt en conflit avec le prince Mihai Sturza, ce qui le décide de passer à Bucarest, où on lui avait promis un poste de professeur au collège de « St. Sava ». Malheureusement, il va au devant d'une déception, car la promesse en question restera sans suites. Pour y vivre, il lui faut donc donner des leçons. C'est ainsi qu'il compte parmi ses élèves Nicolae Bălcescu et C. A. Rosetti, deux personnalités au rôle insigne dans la révolution de 1848, sur lesquelles son influence fut décisive.

A Bucarest, Murgu ne renonce pas aux activités qu'il avait commencées en Moldavie : avec Dumitru Filipescu et le professeur français J. A. Vaillant, il pose les bases d'un mouvement révolutionnaire, qui comptera parmi ses adeptes Nicolae Bălcescu. Ce mouvement se proposait l'avènement de la République, la répartition des terrains agricoles aux paysans et l'organisation d'une armée révolutionnaire. Dénoncé, Murgu sera expulsé. Il regagne son Banat natal, où, sans se décourager, il recommence son œuvre révolutionnaire. S'appuyant sur la bourgeoisie roumaine de la province il fonde un grand mouvement antiféodal, dont le but est de préparer l'union du Banat avec les autres provinces roumaines, en un Etat unique et puissant. Les autorités hongroises, fortes de l'accord du chancelier Metternich, ne tarderont pas à le mettre en état d'arrestation et les événements de 1848 le surprendront en prison. Il sera délivré le 9 avril 1848, grâce aux démarches de la jeunesse estudiantine de Budapest — Nicolae Bojincă et Sigismund Pop en tête.

Partant d'une série de documents inédits — notamment de l'archive de l'ex-commissaire du gouvernement hongrois Vukovics Sebó — I.D. Suciu parvient à compléter de données nouvelles nos connaissances sur l'activité de Murgu durant la révolution de 1848—1849, lui donnant aussi une autre interprétation. Tout d'abord, l'auteur prouve que Murgu n'a pas cessé un seul moment, pendant toute cette période, de travailler en vue de l'union de toutes les provinces roumaines. Le fait se reflète dans ses rapports avec les révolutionnaires des Principautés : Nicolae Bălcescu, Al. G. Golescu, Manolache Costache Epureanu, Lascăr Rosetti et Alecu Russo (les trois derniers personnages ont même participé à l'Assemblée populaire de Lugoj, du 15/28 juin 1848).

Toujours dans le but d'assurer l'accomplissement de l'unité roumaine, Murgu entreprend d'organiser une armée populaire du Banat, d'autant plus que l'Assemblée de Lugoj s'était prononcée en ce sens. Mais ses efforts se heurtèrent à l'opposition du gouvernement. Ce fut en vain que, profitant d'une conjoncture politique propice, il essaya de reprendre ce projet, avec l'aide de Nicolae Bojincă. Egalement voués à l'échec furent les autres desiderata de l'Assemblée de Lugoj, à savoir : la reconnaissance du roumain en tant que langue officielle et une Eglise roumaine autonome. Tous les efforts de Murgu, qui en sa qualité de président de ladite Assemblée se sentait tenu de traduire en fait ses décisions, restèrent vains. La voie parlementaire, qu'il avait adoptée espérant pouvoir tourner ainsi l'opposition gouver-

nementale, ne devait pas, elle non plus, lui apporter gain de cause, par suite de l'opposition du leader révolutionnaire hongrois Lajos Kossuth. Celui-ci obtint le refus de la Diète — dans sa séance du 26 août 1848 — de donner cours aux propositions de Murgu. Le conflit avec le gouvernement hongrois devait s'accuser, du reste, au cours de cet été. En effet, au moment des élections, Murgu lui infligea une défaite, puisque le Comité de Căraș élit — sous son influence — six députés roumains, malgré les cinq contrecandidats du gouvernement hongrois.

Bien que s'étant séparé de Kossuth, Murgu entreprend après le 26 août de fonder, avec l'accord de N. Bălcescu, une alliance révolutionnaire des peuples roumains, hongrois et polonais. Le projet prend plus de consistance surtout au printemps de 1849, moment où la Révolution se voit menacée par l'offensive des Habsbourg. Bălcescu et Murgu arrivent à rallier à leur projet les généraux polonais Dembinsky et Bem. En tant que collaborateur du Projet de Pacification établi par Bălcescu, Murgu accepte de se rendre dans le camp d'Avram Iancu, afin de négocier une alliance des forces armées des Carpates occidentales avec les troupes conduites par le général Bem. Il fut accompagné dans cette mission par le député Ioan Gozman et le révolutionnaire valaque Constantin Florescu.

Après que le général Bem se fût retiré en Turquie, les autorités viennoises procédèrent à l'arrestation de Murgu. Cette fois, sa captivité allait durer jusqu'en 1853 et sa santé en sera profondément atteinte. Sorti de prison, il se fixe à Buda et, à l'époque dite « libérale », il pose sa candidature à la Diète où il sera élu, en 1861, comme représentant du département de Moravitza. Pendant son bref séjour à la Diète (que l'empereur François-Joseph ne tardera pas à dissoudre), Murgu resta fidèle au crédo des révolutionnaires de 1848. Il ne devait jamais cesser de militer pour l'autonomie de l'Eglise roumaine de l'Empire austro-hongrois, par sa séparation d'avec l'Eglise serbe. Il meurt à Buda, le 12 mai 1870. Ses cendres seront ramenées dans sa patrie, en 1932, pour être enterrées à Lugoj.

L'activité politique du grand révolutionnaire transylvain s'allie à une intense activité d'écrivain. La majeure partie de ses ouvrages a été publiée en allemand ou en hongrois, ce qui l'a rendue moins accessible aux lecteurs roumains. C'est pourquoi I. D. Suciuc fait œuvre utile en nous donnant cette édition rigoureusement scientifique, où il publie des textes parallèles de la version roumaine et des originaux allemands ou hongrois.

Le plus important de ses ouvrages, Murgu le rédige pour combattre la dissertation de Sava Tököly, qui conteste l'origine latine du peuple roumain et de sa langue. Bien que très jeune au moment de la rédaction de cet ouvrage, Murgu témoigne d'une grande érudition, s'appuyant aussi bien sur les auteurs antiques qui ont traité de la Dacie, que sur les écrivains du Moyen Age, chez lesquels il récolte des données sur l'histoire du peuple roumain.

Murgu se montre l'adepte de l'école latinisante qui, partant de l'idée que les Daces avaient, tous, été exterminés par les Romains, soutenait que « la langue roumaine dépasse de loin l'italien en latinité ». Comme le but de son livre est de prouver l'origine latine de la langue roumaine, il met sur pied la théorie de la circulation des mots. B.P. Hasdeu devait la lui emprunter plus tard (il cite le livre de Murgu dès 1860, dans sa revue de Jassy, « Foiță de istorie și literatură »); en effet, en 1887, Hasdeu procédera de la même manière que son devancier d'outre-monts, en donnant la version latine de trois poésies populaires roumaines, afin de prouver la réalité de sa thèse.

Afin de démontrer que la langue roumaine est, au fond, « la langue romaine vulgaire du II^e siècle », Murgu aborde le problème de la structure de la langue. « La structure d'une langue — écrit-il — peut s'induire des principes suivants: des mots les plus utiles d'une langue, considérés à leur état naturel. Ces mots pourraient s'appeler à juste titre *verba primae necessitatis*; pour être bref, j'entends par ceci les mots qui assurent le liant de la vie sociale et qui unissent les hommes par le truchement de la raison. Ces mots sont proba-

blement une quintessence et c'est là que réside le fondement d'une langue, c'est pourquoi j'appellerais ces mots quintessenciés, tous les autres étant des mots accidentels, car chaque langue est limitée par la société et, en dehors de celle-ci, non seulement dépourvue de but mais encore presque impossible ». La deuxième catégorie est celle des mots qui se sont glissés dans la langue et que Murgu appelle « accidentels », qui peuvent « se transformer », « se modifier ». Mais l'ont doit juger du caractère d'une langue « d'après les mots quintessenciés, non d'après ceux accidentels ». Se guidant d'après ce principe, Murgu donne un glossaire des mots « quintessenciés » de la langue roumaine, qui tous sont d'origine latine (p. 205—210).

La deuxième conclusion atteinte par Murgu tout naturellement est celle de l'unité du peuple roumain. Les mots « vlah » et « valah » ne représentent pas le véritable nom de ce peuple. « Car, si l'on posait à un Roumain la question : *que es?* on se serait facilement convaincu alors que chaque Roumain, n'importe d'où fût-il, de l'est ou de l'ouest, il répondrait sur le champ : *eo sum romanu*, je suis Roumain et seulement à la question réitérée : *que romanu?* quelle sorte de Roumain? ils ont l'habitude de répondre, pour indiquer leur patrie, moldave, valaque — qu'on ajoute comme adjectif au mot Roumain » (p. 236). En même temps, Murgu souligne l'unité des Roumains de partout : « Les Roumains ont été nombreux, et bien qu'ils fussent exposés, tour à tour, à maintes circonstances douloureuses, ils ont conservé un fort lien national, rares sont ceux qui se sont isolés, la plupart d'entre eux vivant dans un étroit voisinage et ils n'aiment pas s'éloigner les uns des autres. Quant aux Roumains de Transylvanie, Murgu affirme qu'à l'arrivée des Hongrois « ils étaient les maîtres du pays » et qu'ils étaient « jadis comme aujourd'hui plus nombreux que tous les autres habitants en bloc » (p. 288). C'est seulement plus tard qu'ils devinrent des opprimés (p. 361—362).

Toujours sur cette ligne de la latinité de la langue roumaine, Murgu propose de remplacer les caractères cyrilliques par l'alphabet latin et d'expurger la langue des mots « accidentels », à la place desquels on introduirait des mots pris au vocabulaire latin mais modifiés selon les lois propres à la langue roumaine (p. 329). Une fois engagé dans cette voie, Murgu ne saura pas, cependant, éviter l'écueil des exagérations du courant latinisant.

Une deuxième partie de son œuvre est constituée par les lettres, les discours et les articles datés de 1848, c'est-à-dire de l'époque de la Révolution. C'est une véritable mine de renseignements complétant nos connaissances au sujet des révolutionnaires du Banat. Mentionnons, en ce sens, le manifeste adressé par Murgu au peuple roumain après sa sortie de prison. Il y propose de nouvelles réformes sociales et conseille au peuple d'être prêt à prendre les armes (p. 442—444) : « ... Vous saurez, frères Roumains, nos concitoyens, que cette terre, pour laquelle des siècles durant nous avons combattu en donnant notre sang et qu'une certaine classe considère comme lui appartenant, est à jamais et incontestablement votre propre bien ; vous verrez que toutes les charges qui oppriment ses habitants, telles que les travaux, les dîmes et les taxes ont cessé à jamais ; vous vous rendrez compte qu'à présent nous sommes tous également libres, que nous possédons les mêmes droits » (p. 443). Mais, pour conserver ces droits : « notre intérêt réclame, si nous désirons rester des hommes libres, de mettre tous, tant que nous sommes, la main aux armes afin qu'à tout hasard nous soyons prêts de défendre nous-mêmes nos droits » (p. 443).

Par son manifeste du 17 juin, il invitait « tous les patriotes de ce pays du Banat d'avoir l'amabilité de venir » à l'Assemblée populaire que lui, Murgu, de concert avec d'autres chefs de Lugoj, avaient convoquée pour le 27 juin 1848 (p. 444—445). Le rapport qu'il envoya au gouvernement sur les desiderata de l'Assemblée de Lugoj a aussi une valeur documentaire. Se portant garant auprès du gouvernement, Murgu demande la fondation d'une armée populaire sous son commandement. En même temps, il réclame la destitution des évêques de Timișoara et de Vrșeș, à la place desquels l'Assemblée avait élu deux vicaires. Enfin, deux

lettres adressées par Murgu à Constantin Udria, le maire de Lugoj, témoignent de ses démarches auprès du gouvernement afin d'obtenir que cette ville soit déclarée privilégiée et que la langue roumaine soit reconnue comme langue officielle du Banat.

Précieux, entre tous les documents qui attestent l'unité de la révolution roumaine de 1848—1849, est le témoignage constitué par la lettre de Murgu à Nicolae Bălcescu (p. 451—454). « Pour ma part, frère I, sachez que j'ai pleuré de bonheur lorsque j'ai appris la nouvelle du triomphe de la liberté en Roumanie et c'est avec impatience que j'attends, moi, qui comme vous le savez je suis sorti comme captif de ce pays et qui, de ce fait justement je suis retombé dans l'amère captivité, maintenant, en tant qu'homme libre, de voir la Roumanie délivrée et de me réjouir du bonheur de mes frères, qui déjà depuis longtemps étaient dignes de ce sort ». Murgu conseille aux révolutionnaires de Valachie de se procurer des armes « afin de pouvoir répondre au moins à la première attaque avec de bons résultats ». Il leur conseille aussi de demander aux puissances européennes de reconnaître au pays sa souveraineté d'Etat. Dans la même lettre, Murgu proposait déjà l'alliance des forces révolutionnaires roumano-hongroises.

D'autres principes innovateurs se font jour dans sa *Réponse à l'article sur les Roumains de Nicolae Jofitca* — réponse qui, bien que signée par huit députés, a été rédigée par Murgu, ainsi que I. D. Suci le prouve. Après avoir mis en évidence le rôle des Roumains dans les guerres antiottomanes, l'article proteste contre les tendances de domination manifestées par l'aristocratie hongroise. L'auteur fait appel aux idées qui enflammaient partout les peuples, quand il affirme : « ... le XIX^e siècle est le siècle des droits. Donc, qu'est-ce que nous souhaiterions, conformément à l'esprit du siècle ? Nous ne voulons pas de privilèges ; nous réclamons des droits légaux, ni plus ni moins que ce que nous assure la Constitution née de l'esprit du siècle » (p. 456). Egalement intéressant s'avère aussi son discours à la Diète, du 26 août 1848. Il y plaide en faveur de l'alliance des peuples roumain et hongrois, tout en réclamant le respect des desiderata de l'Assemblée de Lugoj, notamment la fondation de l'armée populaire et l'autonomie de l'Eglise roumaine. Dans ce même ordre d'idées, il dépose aussi un projet de loi concernant les droits religieux du peuple roumain, composé de 4 paragraphes. Mais la Diète ajourna la discussion. La série des écrits de Murgu, datés de l'époque de la Révolution, s'achève avec sa lettre à Sigismund Pop, rédigée dans la prison d'Arad. En dehors de quelques précieuses données concernant sa biographie, cette lettre contient un magnifique réquisitoire à l'adresse des Habsbourg.

La question de la séparation de l'Eglise roumaine d'avec l'Eglise serbe, question qui occupa l'esprit de Murgu pendant les dernières années de sa vie, se trouve dans deux articles, intitulés : *La hiérarchie roumaine confrontée à la hiérarchie serbe* (p. 487—502) et *A propos du Memorandum du Congrès serbe* (p. 503—550). Le premier de ces deux articles était jusqu'à présent inconnu aux biographes de Murgu.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, I. D. Suci reproduit des fragments du cours de Logique donné par Murgu à l'Académie princière de Jassy. Bien que ce cours fût une simple traduction de l'ouvrage de son maître Imre János, donc sans originalité, les fragments édités sont précieux pour l'étude du langage philosophique roumain d'il y a un siècle et demi (p. 553—572).

Pour finir, l'éditeur offre au lecteur une riche bibliographie des écrits de Murgu, ainsi que des ouvrages le concernant (p. 575—588). Les textes sont accompagnés de notes explicatives et d'amples commentaires apportant des précisions utiles. I. D. Suci a inséré dans le volume de nombreuses illustrations inédites ou peu connues qui enrichissent la galerie des portraits des années 1848. Un index alphabétique et analytique facilite la lecture de ce volume, qui a le mérite de jeter un jour nouveau sur une remarquable figure de la série des révolutionnaires de 1848.

Alexandru Dușu

D. TALBOT RICE, *Byzantine painting: the last phase*, Londres, Wcidenfeld & Nicolson, 1968, 223 p., 167 ill.

Le dernier chapitre d'un livre plus ancien du Prof. D. Talbot Rice (*Art of the Byzantine era*, 3^e édition, Londres, 1966) intitulé *The revival under the Paleologue Emperors*, est un exposé très général de la peinture byzantine entre 1204 et 1453. Problèmes de datation, de style, d'attribution, ainsi que l'analyse finement littéraire des œuvres des XIV^e — XV^e siècles à Constantinople, à Salonique, à Mistra, etc., offrent au lecteur une image alerte et communicative des qualités artistiques de ce que l'auteur qualifie de « lovely style of the Paleologue revival » (p. 255). Toutefois, le savant byzantiniste anglais ne traçait dans ce livre que les grandes lignes d'un style qui pose de nombreux et complexes problèmes qui continuent (depuis la parution du livre de V. N. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, paru en 1957 à Moscou et traduit en italien en 1967) à partager les opinions des spécialistes. Dans son nouveau livre, M. Talbot Rice reprend et amplifie l'étude de la peinture des Paléologues et de ses antécédents. Dans la Préface, l'auteur qualifie son livre de « guide » dans un domaine qui s'enrichit sans cesse et dont les études fondamentales sont, à cause de la langue employée par leurs auteurs, souvent difficilement accessibles au public d'Occident. Tenant compte justement de la diversité des points de vue et de l'incessante possibilité de nouvelles découvertes, l'auteur souligne le fait que ce sont ses propres opinions, parfois « essentiellement personnelles » (p. 7) qu'il communique à ses lecteurs.

Le livre est plus qu'un simple guide. C'est un essai de synthèse, où les points de vue personnels ne font que souligner le fait que, si l'étape actuelle des connaissances en ce qui concerne la peinture byzantine à l'époque des Paléologues jouit de certains acquis d'ordre chronologique, stylistique, etc., nombreuses sont les questions d'ordre théorique qui n'ont pas encore reçu un accord unanime de la part des spécialistes. C'est d'ailleurs ce qui donne raison à l'auteur de discuter, en regard de ses propres convictions, les opinions en litige, sans avoir l'intention de les résoudre. Le lecteur est ainsi mis au courant de l'étape actuelle des problèmes les plus importants concernant la peinture byzantine des XI^e — XV^e siècles.

Nous avons, avec le livre de D. T. Rice, devant nous, une fois de plus, une brève histoire de la peinture byzantine des trois derniers siècles de son existence, avec tout ce qu'un parcel exposé implique d'incertitudes et d'acquis, de confus et d'évident, de vues d'ensemble qui ne sont pas toujours la somme des réalités de détail. C'est dès le premier chapitre, *The twelfth-century Renaissance in Byzantine Art*, que les difficultés commencent. Il est, par exemple certain que c'est au XII^e siècle que prend naissance une remarquable floraison de la peinture byzantine. Mais s'agit-il d'un style? Ce « revival » de l'art, que l'auteur met justement en relation avec le renouveau de la littérature que prouve l'œuvre d'un Psellos et d'une Anne Comnène, prouve-t-il assez d'unité pour être qualifié de « style »? Il comprend en même temps les traits antiquisants et le caractère symbolique des mosaïques de Daphni, les traits « humanistes » de la Deïsis de Constantinople, ceux intensément dramatiques de Nerezi. Aucune unité, au contraire, une profonde diversité, dans cette peinture « progressive » et « conservatrice », « métropolitaine » et « provinciale ». Qu'y a-t-il de commun entre la Vierge de Vladimir et l'Ange de l'Annonciation de Kurbinovo? Soulignons le mérite de l'auteur dont les analyses, les descriptions claires, précises, offrent, à l'aide d'une remarquable illustration, une image très expressive de cet art aussi vivant que divers, qu'il nous présente à travers ses chefs-d'œuvres. Et si c'est à juste titre que l'auteur souligne l'importance de la capitale de l'Empire pour la peinture de cette époque, on est en droit de se demander s'il est juste de qualifier de « provinciale » une peinture de l'extraordinaire intensité de Kurbinovo ou des Saints

Anargyres de Castoria. Le rayonnement de ces centres de province est parfois tout aussi important que celui de l'art de la capitale.

Le second chapitre : *Byzantine painting in the thirteenth century*, pose moins de problèmes. La peinture atteint, dans un grand nombre d'ensembles disséminés sur toute l'aire de l'Orient chrétien, une perfection technique et artistique qui rend la diversité moins sensible. De Mileševo et Sopočani à la lointaine Trébizonde, la haute qualité de la peinture est évidente ; les différences entre Capitale et province s'effacent presque ; une certaine unité de style définit cette brillante étape de la peinture byzantine. Et l'auteur affirme avec raison que le XIII^e siècle produit « a school of fundamental importance in the story of western art » (p. 56). C'est ce chapitre très peu connu — le rôle de Byzance dans la peinture occidentale — que l'auteur étudie dans la troisième partie de son livre : *Byzantium and the West in the twelfth and thirteenth centuries*. Et c'est une excellente synthèse qu'il nous offre, avec des parallèles, des comparaisons, quelques analyses de détail aussi (remarquons, entre autres, celles très intéressantes des peintures de Aquileia), qui réussissent à communiquer clairement — chose très rare dans l'historiographie de ce problème — l'action en profondeur que Byzance a exercée sur la peinture de nombreux pays de l'Occident.

Dans le quatrième chapitre : *The Macedonian School in the later thirteenth and fourteenth centuries*, l'auteur reprend, dans un court exposé, l'âpre discussion concernant l'école « macédonienne », ce qui implique aussi la discussion de la nationalité des peintres, du rôle de Thessalonique dans la peinture de l'époque, des écoles locales et nationales, etc. Même si du point de vue de ces problèmes l'auteur se contente d'exposer les opinions les plus connues, les problèmes mêmes gagnent en clarté grâce à une excellente étude des monuments les plus représentatifs de l'époque.

C'est l'art de la Kahrie-Djami de Constantinople qui forme la noyau du cinquième chapitre : *The flowering of the Metropolitan School in the fourteenth century*. Une analyse de détail des mosaïques et des peintures de la capitale enrichit une fois de plus l'historiographie, déjà très vaste des prototypes de l'art des Paléologues. Notons l'intéressante parallèle entre l'art de la Kahrie Djami et celui de Giotto dans l'Arène de Padoue, parallèle qui permet à l'auteur de marquer quelques-uns des traits fondamentaux qui séparent la peinture byzantine de celle occidentale. On peut toutefois ne pas être d'accord avec l'opinion de l'auteur concernant la qualité des peintures d'Ivanovo (Bulgarie) qu'il compare, d'une part, avec l'œuvre de Théophane le Grec en Russie et, de l'autre, avec la peinture de la Kahrie-Djami (« Taken as a whole however the Ivanovo paintings are virtually direct descendants of those at Kahrie », p. 152). Sans vouloir diminuer en rien ces peintures rupestres de Bulgarie, qui font partie des ensembles de la meilleure qualité du XIV^e siècle dans le Sud-Est européen, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont le produit d'une école locale qui n'atteint pas la perfection de la capitale.

Un excellente synthèse sur la peinture russe est celle que nous offre l'auteur dans son chapitre six : *The beginnings of painting in Russia*. Le titre indique moins que le contenu du chapitre qui s'étend, à juste titre d'ailleurs, jusqu'à l'époque de Théophane le Grec et de Rublev. Cette peinture russe, différente, sous beaucoup de ses aspects, de la peinture byzantine et sud-est européenne, entre néanmoins dans l'esprit du « Revival », ce qui justifie d'ailleurs l'introduction d'un tel chapitre dans un livre dédié à la peinture byzantine.

Cette longue préparation — six grands chapitres — accomplie, l'auteur s'occupe dans le chapitre sept : *Paintings of the later fourteenth and fifteenth centuries in Greece and the Balkans* de la dernière phase de la peinture byzantine. Et ce seront les églises de Mistra, ainsi que celles de la vallée de la Morava serbe qui représentent la dernière floraison du style métropolitain. La peinture post-byzantine au Mont Athos, avec ses qualités décoratives, ouvre un autre monde à l'art de l'Orient chrétien et c'est le Greco qui, d'après le prof. Talbot Rice, est « the last of the Byzantines » (p. 192).

C'est un beau livre, à la fois intéressant et agréable à lire, riche en suggestions et en informations, que le Prof. D. Talbot Rice offre au grand public ainsi qu'aux chercheurs dans le domaine de l'art du moyen-âge dans le sud-est de l'Europe. L'illustration, extrêmement riche, est d'un choix excellent, d'une qualité technique parfaite.

Nous regrettons seulement, qu'une fois de plus, l'Albanie et la Roumanie n'ont pas trouvé une place, même pas la moindre mention, dans ce monde de l'art du Sud-Est européen, si amplement discuté. Un ensemble de peinture de la qualité de celle de l'église princière de Curtea de Argeș, à droit, au même titre que Ivanovo, Dečani, Gračanica, etc., à être considéré comme représentatif de la peinture paléologue. La Moldavie du XV^e siècle représente, elle aussi, au même titre que l'école de la Morava, une école de peinture nationale, dans le contexte sud-est européen.

Maria Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H. M.); J. IRMSCHER, Berlin, D.D.R. (Irm.); RADU LĂZĂRESCU (R.L.); ALEXANDRU DUȚU (A. D.); VLAD GEORGESCU (V. G.); SAVA IANCOVICI (S. I.); NESTOR CAMARIANO (N. C.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.)

A. KOSTALLARI, *Les composés désidératifs et impératifs de l'albanais*. « *Studia Albanica* », VI, 1, 1969, pp. 61—106.

Cette étude est issue du chantier du grand dictionnaire de la langue albanaise en cours d'élaboration à l'Institut d'Histoire et de Linguistique de Tirana, où se trouve réuni un très riche matériel puisé dans les textes littéraires, les textes dialectaux et les enquêtes faites sur les lieux. L'auteur part de l'idée que « la composition est un des modes les plus productifs et actifs de l'enrichissement du lexique de l'albanais parlé et écrit, du développement de son système de formation de mots et de grammaire » (p. 61) et s'occupe de deux groupes de composés qu'il nomme « composés désidératifs » et « composés impératifs ». Il faut reconnaître que la liste fort riche de ces termes n'a que rarement des correspondants en roumain. A leur base se trouve un langage affectif qui part presque toujours de mots concrets, mais élimine une partie de l'énoncé pour aboutir à une synthèse d'une concentration maxima. Ainsi, pour désigner le loup, l'ours, le serpent ou tout autre animal malfaisant, l'albanais part d'une proposition comme « que sa gueule soit cousue, raide, fermée », qu'il réduit ensuite à deux termes : *gojëlidhuri* « gueule cousue », *gojëmbërthyeri* « gueule raide », *gojëmylluri* « gueule fermée ». On pourrait citer comme forme similaire, en roumain, le terme *naiba* « le diable », qui dérive de *n-aibă parte* « qu'il n'ait pas de chance ». De même, *larguëshi* ou *goftëlargu* correspondrait en roumain à *ducă-se pe pustii* « qu'il s'en aille dans le désert », une des nombreuses formules pour désigner le Malin. Pourtant, le roumain n'arrive généralement pas à un pareil degré de concision ; pour le terme *gjuhërrënduar* « langue pétrifiée », il doit recourir à toute une proposition : *să-i fie limba ca piatra* « que sa langue soit comme une pierre », ou *să-i fie limba piatră* « que sa langue soit une pierre ». *Ecejak* ou *çapejak* a pour correspondant en roumain *du-te vino* « va-et-vient », terme à valeur de substantif. *Shtojzovallet* « Dieu augmente leurs rondes » peut se traduire par l'expression d'origine slave *bogdaproste* (ou *bodaproste*) « Que Dieu donne santé », qui a aussi parfois une valeur de substantif ou d'adjectif, par exemple dans les expressions : *Îfi zic un bodaproste* « Je te dis merci », ou *un copil de bodaproste* « un enfant de mendiant, un gueux ». Le composé albanais *emërshuar* « nom-éteint » ne peut être rendu en roumain que par une proposition : *pieri-fi-ar numele* « que ton nom s'éteigne ». En échange, le terme *cel pierit* « celui qui est mort », équi-

valent populaire roumain de « syphilis », résulte de la concentration d'un long énoncé, tel que : *boala prin care ajungi pierit* « la maladie par laquelle on arrive à la mort ». Au préfixe albanais *pa-* correspond le préfixe roumain *ne-* : *vashë e pakunorë — copilă necununată* « fille non couronnée » (non mariée).

Les composés étudiés par l'auteur font partie, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, du langage affectif et peuvent devenir des procédés de style de premier ordre dans la littérature évoluée. Aussi souscrivons-nous pleinement à ces conclusions de l'auteur : « L'insertion systématique des composés désidératifs et impératifs par les deux voies que nous venons d'indiquer rendrait plus réel le miroir d'une classe assez originale du lexique de l'albanais, qui au point de vue théorique offre un intérêt particulier... ; au point de vue pratique, grâce à la vivacité qu'il a dans le langage tenu, et surtout dans le langage populaire, et de même aussi dans la littérature artistique et notamment dans la prose narrative et la dramaturgie, il peut créer un coloris donné populaire et broser au point de vue linguistique des personnages donnés » (p. 6).

H.M.

I. I. RUSSU, *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (Éléments autochtones dans la langue roumaine. Le substrat commun roumano-albanais). Ed. Academiei, Bucarest, 1970, 270 pp.

Le noyau du présent ouvrage est le répertoire des 71 mots communs aux langues roumaine et albanaise. L'auteur a recueilli avec soin et passion les opinions formulées jusqu'à ce jour à ce sujet, il cerne ensuite l'aire de diffusion de chaque terme et en analyse l'origine. L'ample introduction expose brièvement l'historique du problème, fournit les informations historiques et linguistiques nécessaires sur les populations autochtones concernées, discute du concept d'union linguistique balkanique et cherche à justifier la recherche d'un substrat dans la langue roumaine, problème à l'appui duquel il cite aussi des exemples puisés dans les langues de l'Europe occidentale.

Dans le chapitre final l'auteur expose les résultats linguistiques de ses recherches. Trois cartes fort bien conçues, publiées en annexe, aident à la parfaite compréhension des données de l'ouvrage : 1. Carte des territoires peuplés par les Thraces et les Illyriens (où sont passés de fait les noms de toutes les tribus ayant habité le territoire compris entre l'Adriatique et le Pont-Euxin) ; 2. Carte de la romanité danubienne (daco-mésique) aux I^{er}—VI^e siècles, délimitant l'espace où a eu lieu la formation de la langue roumaine ; 3. Carte de la diffusion des Daco-Roumains, des Macédo-Roumains, des Mégléno-Roumains et des Istro-Roumains, à l'aide de laquelle le lecteur peut se faire une idée de la situation présente de la romanité sud-danubienne.

L'auteur avait déjà publié une monographie sur la langue des Thraco-Daces (1959, 1967), une autre sur les Illyriens (1969), ainsi que de nombreuses études spéciales ayant trait aux populations autochtones du sud-est de l'Europe. Il annonce maintenant un nouvel ouvrage consacré aux éléments autochtones (près de 90) du roumain sans correspondance dans la langue albanaise. Si l'on ajoute à ce nombre celui des termes communs aux deux langues, c'est à un total d'environ 160 mots roumains autochtones que l'on arrive, ce qui représente près de 10 % du fonds latin de la langue roumaine. Ces vocables auraient pénétré dans le latin oriental au cours des cinq ou six premiers siècles de notre ère, sur une aire

plus vaste que celle où s'est formée la langue roumaine, puisque une partie d'entre eux se sont maintenus dans la langue albanaise et quelques-uns dans les langues sud-slaves. Cette conception n'implique pas une étroite symbiose roumano-albanaise, ni ne contredit la thèse du caractère autochtone de l'albanais, chaleureusement défendue par certains chercheurs — surtout d'origine albanaise.

L'étude des termes autochtones est, à notre avis, pleinement justifiée et il conviendrait même que l'on intensifie les efforts dans cette voie. Du point de vue méthodologique, l'étude des sources antiques doit être complétée par celle des sources modernes; or, l'auteur s'est engagé dans cette voie tant par le présent ouvrage que par celui dont il annonce la publication. Ces recherches se sont limitées pour l'instant aux problèmes de lexique, mais elles pourraient, avec le temps, embrasser d'autres domaines de la linguistique, constituant par là un encouragement à pousser l'étude des langues sud-est européennes actuelles. Les réalités si complexes de notre temps nous aideront à mieux comprendre le passé, tout comme l'étude approfondie du passé demeure une condition indispensable d'une juste compréhension du présent.

H. M.

HERBERT HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370—ca. 1436/37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften. Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text.* Böhlau, Wien, 1969, 256 pp., 8 foto (Institut für Byzantinistik der Universität Wien. Wiener Byzantinische Studien, 7).

La présente édition de l'œuvre de Chortasmenos est basée sur le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque Nationale de Vienne sous la cote Cod. Suppl. gr. 75 et décrit par Herbert Hunger dans *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Teil I, Wien, 1961, est dans le présent ouvrage, pp. 54—63. La présentation critique du texte est accompagné d'un résumé détaillé, d'une introduction, d'un commentaire et d'index. Il ressort du contenu de l'ouvrage que l'auteur était un érudit, au courant de la littérature grecque antique et qu'il maniait une langue simple, inspirée par celle de la prose classique, dépourvue des artifices de la rhétorique et de vulgarismes. A défaut de nouvelles importantes sur l'époque où il a vécu, on y trouve — notamment dans les lettres — maintes mentions de contemporains qui complètent substantiellement la prosopographie de la première moitié du XV^e siècle. Par son intérêt pour l'antiquité et par la diversité de ses préoccupations, Chortasmenos rappelle les humanistes italiens et apparaît comme un précurseur de la Renaissance, sauf qu'il est entravé dans son élan intellectuel par la présence des Turcs autour de Byzance. Il a puisé dans quatre sources principales, à savoir : la poésie (Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Euripide, Aristophane, Ménandre), la philosophie (Platon, Aristote, Plotin, Diogène Laërce, Sextus Empiricus), l'historiographie et la rhétorique (Polybe, Diodore, Libanios) et la Bible. L'un de ses préceptes moraux se retrouve comme principe de base de l'ouvrage du prince de Moldavie Dimitrie Cantemir, *Divanul* (Le Divan), paru en 1693 : « L'homme peut fuir le monde et vivre selon les seuls ordres du Seigneur ; mais il peut aussi rester dans le monde et vivre selon l'enseignement du Christ ».

H. M.

K. MITSAKIS, *Ein vulgärgriechischer Akathistos des XVI. Jahrhunderts aus Kreta*, deutsch von Helmut Schareika, „Hellenika“, 1967, 1, p. 23–29.

Der Codex Marcianus Graecus IX 17, 88^v – 89^r enthält ein anonymes, offenbar unvollendetes vulgärgriechisches Gedicht, das augenfällige Anklänge an den Akathistos, den am weitesten verbreiteten Hymnus der Orthodoxie, zeigt. Es wird hier erstmalig ediert, metrisch analysiert, mit einer deutschen Übersetzung und einer Einleitung versehen.

Irm.

KOSTAS, NIKOLAU, *Der Roman „Geheimes Leben“ von Angelos Tersakis*, „Hellenika“, 1967, 1, p. 31–34.

A. Tersakis (* 1907) gehört zu den führenden griechischen Schriftstellern der dreißiger Jahre, welche eine Europäisierung und gleichzeitig einer Art Enteuropäisierung der Literatur ihres Landes bewirkten. Er vertritt einen konpromißlosen Skeptizismus, der oft bis an die Grenze eines ausgewogenen Pessimismus reicht. Diese Haltung bezeugt sein in jener Zeit spielender philosophischer Roman „Geheimes Leben“, den der Verfasser als Tersakis' beste Leistung anspricht.

Irm.

GEORG PERREITER, *Stand und Entwicklungsmöglichkeiten der Wirtschafts- und Sozialstruktur der Kykladeninsel Amorgós (Griechenland)*, „Hellenika“, 1967, 1, p. 35–44.

Amorgós zeigt seit langem eine ökonomische Stagnation und demgemäß einen Bevölkerungsschwund von 23 % in zwei Jahrzehnten. Voraussetzungen für eine wirksame Abhilfe sind Verkehrserschließung, Verbesserung der Energie- und Wasserversorgung, Hebung des Ausbildungswesens und des kulturellen Lebens. Es sind dann sowohl in der Landwirtschaft wie auch in der Fischerei und im Fremdenverkehr bei entsprechendem Kapitaleinsatz rasche Veränderungen zum Besseren hin möglich.

Jrm.

MAURICIUS, *Arta Militară*, ediție critică, traducere și introducere de H. Mihăescu, Scrip-torii Byzantini VI, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucurest, 1970.

Après les éditions critiques de Critoboule, Doukas et Sphrantzès, dues au prof. V. Grecu, la série « Scrip-torii Byzantini », publiée par les Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, s'enrichit d'un nouvel ouvrage mettant à la portée du public et

des spécialistes le *Stratégikon* de Maurice, texte établi, introduction, traduction, notes et index par le prof. H. Mihăescu.

C'est un fait bien connu que le moyen âge byzantin n'a fait que continuer en matière d'ouvrages sur l'art militaire, comme dans beaucoup d'autres domaines, l'œuvre de l'antiquité. En effet, depuis Xénophon et Aineias, en passant par Arrien et jusqu'à Nicéphore Ouranos, on a une série presque ininterrompue d'auteurs qui se sont occupés de la théorie de la guerre. Cette attention accordée par les Byzantins à l'art militaire n'a rien d'étonnant vu les nécessités où se trouvait l'empire de porter une guerre presque continue contre les barbares et de transmettre de génération en génération l'expérience déjà acquise mais toujours enrichie et adaptée aux circonstances nouvelles. Parmi ces tacticiens et stratèges, Maurice occupe, avec son « Art Militaire », une place importante autant par les proportions de son ouvrage que par la précision et la clarté de sa riche information.

C'est surtout l'importance de son œuvre comme source pour les recherches d'histoire militaire de l'antiquité et de l'Etat byzantin qui a attiré l'attention des savants dès la fin du XIX^e siècle. Pourtant on y trouve aussi, éparpillées, une multitude d'informations historiques, géographiques, ethnographiques, etc. Quant à l'intérêt que le texte présente pour l'historien de la langue, il était presque impossible de l'apprécier tant qu'une édition critique ne fût réalisée.

En effet, jusqu'à maintenant les savants se sont occupés surtout à établir la paternité de l'œuvre et la date de sa rédaction et même ce travail a été entravé par la mauvaise qualité d'une édition qui était loin de correspondre aux exigences scientifiques actuelles.

La première et d'ailleurs la seule édition du *Stratégikon* date de 1664 : elle fut publiée à Uppsala par les soins de Joannes Scheffer, qui n'a fait que revoir, traduire en latin et commenter le texte établi par Luca Holstenius de Hambourg. L'éditeur n'a pas classifié les manuscrits et par conséquent n'a pas établi un appareil critique. Il a même remplacé — comme on avait alors l'habitude, les formes populaires par des formes « correctes », en grec classique et ce fut ce texte que W. Hahlweg a quand même réédité tel quel en 1967 dans un édition fac-similée. La nouvelle édition du prof. H. Mihăescu vient donc de combler une regrettable lacune.

Dans l'introduction qui précède le texte, l'éditeur, après avoir passé en revue les ouvrages sur l'art militaire, depuis l'antiquité jusque vers la fin du moyen âge, s'occupe lui aussi de la paternité et de la date de rédaction du manuel de Maurice. Le problème est assez difficile à résoudre, parce que les manuscrits donnent au traité trois titres divers tout en l'attribuant à deux auteurs différents et ils ne contiennent aucune indication précise sur la date de sa rédaction.

Le prof. H. Mihăescu, d'accord avec la majorité de ses prédécesseurs, considère que c'est Maurice qui est le véritable auteur de *Stratégikon* et que l'ouvrage fut écrit dans la première moitié du VII^e siècle (avant 637), apportant à l'appui de cette date de nouveaux arguments, surtout linguistiques (comme par exemple l'emploi des termes militaires de commande en latin, que le prof. Mihăescu considère comme un fait inconcevable dans la deuxième moitié du VII^e siècle au plus tard).

En acceptant cette date de rédaction, l'éditeur repousse la paternité de Urbicius, étant donné que celui-ci a vécu sous l'empereur Anastase (491—518) et il a adopté le titre de *Stratégikon* qui figure dans trois des cinq manuscrits utilisés.

Ces cinq manuscrits le prof. Mihăescu les range en trois classes distinctes : 1. Le plus ancien et de loin le plus important, M(ediceus — Laurentianus) Gr. LV, 4 (X^e siècle), auquel on a donné la priorité ; 2. L'A(mbrosianus) 139 (B 119 sup.), du X^e ou XI^e siècle, qui, n'étant qu'une paraphrase libre, assez proche du Mediceus, a été rarement utilisé et seulement quand on a corrigé et complété les autres manuscrits (on n'a pas trouvé néces-

saire de le reproduire dans l'appareil critique, ni de le publier à la fin du livre); Les manuscrits N(eapolitanus) 284 (III—C—26), P(arisinus) Graecus 2442 complété par le Barberinus Graecus II, 97 (de la Bibliothèque Vaticane) et V(aticanus) Graecus 1164, tous du XI^e siècle qui proviennent d'une source commune. Ceux-ci ont soutenu en permanence le texte de Mediceus—assez mutilé.

En dehors de ces manuscrits, dans l'appareil critique, on a fait appel, à chaque moment, aux œuvres de l'empereur Léon VI le Sage (886—912) — Problemata (Lp) et Tactica (Lt) — qui a utilisé et parfois même reproduit mot à mot l'ouvrage de Maurice.

D'après la déclaration de l'éditeur, il a adopté le système de l'appareil positif en prenant comme modèle l'édition de l'œuvre d'Agathias de R. Keydell (W. de Gruyter, Berlin 1967, Corpus fontium Historiae Byzantinae. Series Berolinensis, 2).

Dans la rédaction des notes qui accompagnent la traduction en roumain et aussi le texte grec (celles-ci en latin) et de l'index (nominum, verborum, grammatica quaedam, latinitatis, analytique par matières) on a tenu compte de l'intérêt que présente tant le contenu de l'ouvrage que sa langue.

Cette nouvelle édition de *l'Art Militaire* de Maurice s'impose par ses qualités scientifiques et graphiques et, malgré un assez long Errata, comme un instrument particulièrement utile dans le champ des recherches de byzantinologie et d'histoire du Sud-Est européen.

R. L.

GH. VERLINDEN. *Le recrutement des esclaves à Venise aux XIV^e et XV^e siècles*, Gent, 1968, p. 83—202 (Studia Historica Gandensia, 108)

Chrétiens et Turcs se livrent régulièrement aux raids sur les côtes de la mer Egée et de la mer Noire et les esclaves qu'ils capturent partent, par la Ciète surtout, vers Venise et de là vers d'autres cités italiennes ou même vers les ports espagnols; deux siècles durant la traite des esclaves se poursuit sans relâche. Cette étude pertinente des actes tenus par les notaires met en lumière les courants de traite, la variation des prix selon le sexe et l'âge, les groupes ethniques qui ont été victimes de ce commerce ignoble: si les Grecs n'apparaissent qu'au XIV^e siècle, les Tartares sont nombreux tant au XIV^e qu'au XV^e siècle; les Russes abondent au XV^e, ainsi que les Bosniaques, et les Bulgares; par contre les Sarrasins sont plus nombreux au XIV^e; des Mongols, des Turcs, des Albanais, des Serbes et des Valaques s'ajoutent à la liste. Ces derniers viennent surtout de la Grèce continentale, mais aussi directement de Valachie; à la fin du XIV^e siècle ils sont beaucoup moins nombreux: «chez le notaire crétois Manoli Bresciano (1381—1383) ils ne représentent que 1,4% des ventes contre 31% pour les Bulgares et 29% pour les Grecs. Après cette période nous n'en avons plus rencontré». Certes, les armées des Principautés roumaines surent limiter les effets des raids: quant à la région du sud du Danube les captures furent absorbées par les marchés ottomans.

Retenons les conclusions de l'auteur; l'écrasante prépondérance des femmes démontre qu'il s'agit, à Venise, d'un esclavage avant tout domestique; en Sicile et à Naples la proportion des hommes est plus forte. «C'est que l'esclavage vénitien est avant tout urbain, tandis que celui de Sicile et du royaume de Naples est en partie rural et agricole, annonciateur, pendant quelque temps, de l'économie de plantation qui allait se développer dans les colonies de la zone atlantique».

A. D.

LEWIS WHITE BECK, *Early German Philosophy. Kant and his Predecessors*, Harvard University Press, 1969, 556 p.

C'est au moins par deux côtés que cet ouvrage du professeur Beck de l'Université de Rochester s'offre à l'attention de l'historien des idées dans le Sud-Est européen. Et ces deux côtés sont : la méthode que l'auteur applique à l'objet dont il traite et l'ampleur qu'il accorde au siècle des Lumières dans la philosophie allemande.

En effet, L. W. Beck ne manque pas de préciser dès le premier chapitre de son livre combien illusoire s'avère l'idée de présenter l'évolution de ce qu'on appelle « l'esprit allemand » sous les traits d'un *Volksgeist* en soi. Contrairement à cette idée, la philosophie allemande est d'une inépuisable variété : l'incessant changement des conditions de l'existence suscitant toutes sortes de problèmes, les solutions les plus diverses leur ont été proposés. En l'occurrence, le mouvement des idées s'implante donc dans le contexte historique. Or, la succession des événements historiques en Europe centrale eut, à maintes reprises, des conséquences majeures pour l'évolution des peuples habitant cette région. Aussi, le rôle des universités allemandes dans le brassage des idées et l'écho de certaines œuvres philosophiques d'une grande portée se laissent-ils facilement surprendre par l'étude de l'histoire de leur développement et de la manière dont elles ont été élaborées.

Après s'être occupé d'Albert le Grand, de Meister Eckhart, de Nicolas de Cusa, l'auteur insiste — à juste titre — sur la Réforme, si importante pour l'évolution de la vie intellectuelle allemande. Il s'attache ensuite longuement à Leibniz, aux fondateurs des Lumières allemandes (Thomasius et Wolff), à ceux des Lumières berlinoises, à Lessing et au mouvement des Contrelumières (Jacobi, Hamann et Herder), consacrant à Kant le dernier chapitre.

Deux chapitres, « Une génération d'épigones » et « les philosophes de la Sprée » s'occupent de cette philosophie populaire qui a connu une large diffusion dans le sud-est de l'Europe vers la fin du XVIII^e siècle et le commencement du siècle suivant. Les précisions apportées par l'auteur en ce qui concerne les caractères spécifiques des Lumières allemandes (elles n'ont pas pris source, comme en Angleterre, d'une nouvelle science ; elles ont été imprégnées d'esprit religieux ; il leur a manqué le support des couches sociales aptes à les traduire en fait) expliquent les circonstances qui ont favorisé leur diffusion dans les écoles du Sud-Est européen.

Un guide bibliographique d'une extrême utilité, d'où, cependant, le lecteur regrettera l'absence des contributions de Werner Krauss et de son équipe, clôt cet ouvrage bien rédigé, témoignant d'un remarquable esprit synthétique et riche en remarques stimulantes.

A. D.

KEITH HITCHINS, *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849*, Harvard University Press, 1969, XI + 311 p.

Cette étude du professeur Hitchins de l'Université d'Illinois s'avère d'un intérêt tout particulier, aussi bien en ce qui concerne l'histoire sociale des idées, que sous le rapport de l'histoire politique de l'Europe Centrale. Tout au long de huit chapitres l'auteur présente le développement progressif d'une idéologie qui, depuis ses premières formes cristallisées dans les limites confessionnelles et jusqu'à son complet épanouissement en tant que programme politique, suit l'acheminement d'une théorie s'amplifiant par son alliance avec une forte conscience nationale.

Tour à tour, Keith Hitchins donne la description de la structure sociale et nationale de la Transylvanie au XVIII^e siècle, s'occupe longuement de la politique culturelle de l'em-

pereur adepte des Lumières, Joseph II, passe en revue les œuvres rédigées par les écrivains les plus en vue de l'École transylvaine et, après avoir analysé la vie sociale de cette province de l'empire des Habsbourg durant la première moitié du XIX^e siècle, raconte dans des pages magnifiques les événements révolutionnaires de 1848. Le dernier chapitre, qui note l'échec des aspirations roumaines de l'époque, délimite aussi la voie dans laquelle s'engagea un peuple dans sa lutte pour l'accomplissement de l'unité politique.

Soulignons encore l'ample contexte où l'auteur place son incursion historique. Des références continues au mouvement politique et social hongrois dessinent le fil conducteur de l'ouvrage, de même que les relations des Transylvains avec les personnalités politiques et culturelles des Principautés roumaines dévoilent le sens général du mouvement des esprits. Car le développement de la conscience nationale en Transylvanie a bénéficié non seulement des sources que lui offrait l'humanisme qui s'affirmait dans les Principautés au début du siècle, mais aussi du support fourni par la diffusion massive des livres partis de la Valachie, ainsi que de la force d'attraction exercée par les deux Principautés dont l'autonomie économique et politique ne cessait de progresser.

Fondé sur des pièces d'archive et sur une riche littérature triée avec un remarquable discernement, l'ouvrage du P^r Hitchens constitue une contribution fondamentale à l'étude du problème des nationalités dans l'Empire des Habsbourg aux XVIII^e et XIX^e siècles. Synthèse claire et érudite, la monographie du professeur américain s'impose à l'attention de tous ceux qui veulent connaître l'histoire du peuple roumain à une époque d'options et de décisions lourdes de conséquences.

A. D.

BELA K. KIRÁLY, *Hungary in the Late Eighteenth Century. The Decline of Enlightened Despotism*, New York and London, Columbia University Press, 1969, X+295 p.

Bela Király's book on Hungary in the late Eighteenth Century is a live and well informed work about a topic not very often treated in an international language. The reader will appreciate especially the great amount of information regarding the economic, social and institutional history; as far as the intellectual history is concerned we consider that sometimes it is passed by rather too fast, some important concepts being discussed only incidentally. A definition of the concept of Enlightenment in its specific form in Hungary would have added an interesting feature to this stimulating book.

V. G.

Извори за историју Првог српског устанка, Грађа из Земунских архива. Издање Историјског Архива Београда, Београд. Књига I, 1804—1808; 1955, 634 p.; II, 1909 1961, 441 p.; III, 1810—1813, 1969, 701 p.

La richesse de leur contenu et l'inédit des informations confèrent aux trois volumes de documents (cueillis dans les archives de Zemun (Semlin)), publiés en 1955—1969 à Belgrade et concernant la révolte antiottomane serbe des années 1804—1813, un intérêt plus ample que celui de mieux faire connaître cette révolte même. En effet, l'histoire du Sud-Est européen vient également de s'enrichir de précieuses données sur les relations entre le peuple serbe et ses voisins de l'époque.

Il s'agit, par exemple, d'informations concernant Ali-Pacha de Janinna, Carafelz (vol. II), Regep-Aga de Ada-Kaleh, Gušanatz Halil-Aga (vol. III), etc. Les relations entre révolutionnaires serbes et l'Autriche, ainsi qu'avec l'armée russe cantonnée en Valachie et en Moldavie pendant la guerre russo-turque de 1806—1812, ainsi que, liées à ces mêmes circonstances, les relations, désormais plus suivies, entre les deux Principautés roumaines, se reflètent dans une série de données inédites rassemblées dans ces volumes. Sont également mis en évidence de nombreuses affaires commerciales entre les Serbes et leurs voisins, l'Autriche et la ville de Semlin, ainsi que certains détails biographiques concernant les chefs de la révolte serbe et autres personnes ayant joué un rôle à l'époque. Parmi ces derniers se trouvent Jovan Rajović et Nikola Skuljević, plénipotentiaires de Caragjorghe, le chef de la révolte, à Bucarest (vol. II, p. 184, 366—367), M. Grujović et Velisav Stanojlović, envoyés par le Conseil révolutionnaire de la ville de Iași (vol. II, p. 231, 270). On trouve également de nombreuses informations sur Spiridon Filipović de Sundežić, de Dalmatie (vol. II, p. 138, 317; vol. III, p. 119, 421), émissaire des révolutionnaires, agent à la solde des Russes, voyageant dans plusieurs villes de Valachie, à Timișoara, à Semlin. Des personnalités serbes telles que : Hagi Prodan Grigorijević, le colonel Etienne Zifković, un autre Etienne Žifković, surnommé « Télémaque », Jovan Rašković, Mladen Milovanović, Jovan Kolarović, Tzintzar Janko Popović, intéressent de près l'histoire roumaine et, dans une moindre mesure, également l'histoire grecque et russe, car ces personnages — anciens acteurs sur la scène de la révolte serbe — vont réapparaître (en 1819, 1820, 1821 et même plus tard) soit dans le mouvement de l'Hétairie grecque, soit comme émigrants en Russie.

Il est question dans ces documents de nombreux Aroumains, originaires de Moschopole, de Vlahoclissura, de Blatza, etc., personnages représentatifs et commerçants actifs, livrant aux révolutionnaires serbes munitions, vivres, etc. La plupart de ces informations concernent Sterio Puliu et Anastas Diamandi. Les données sur les actions des groupes (« cete ») de « hadouks », dont certains sont originaires des régions sud-danubiennes, sont également intéressantes.

Tout ce matériel constitue une riche source d'informations de détail, facilement accessible à de nombreux chercheurs, du fait qu'il est publié en allemand (langue des documents) avec une traduction en serbo-croate.

Les index de noms de personnes, de lieux, de nationalités et d'institutions à la fin de chaque volume, ainsi que l'Index général par matières (ajouté au 3^e volume), tous rédigés d'une manière analytique, facilitent une rapide orientation dans la recherche de tout problème.

Mis en regard avec les rapports des différents émissaires des Balkans (comme celui de Meriage à Vidin) et ceux des consuls (de Bucarest et de Iași), les informations que nous offrent les trois volumes de documents, enrichissent, d'une manière substantielle, l'image des réalités de la Serbie et même celle d'un territoire plus vaste. C'est souligner l'utilité de ces documents pour les historiens de l'époque moderne.

S. I.

GHEORGHIOS D. DIMACOPOULOS 'Η Διοικητική ὀργάνωσις κατὰ τὴν ἐλληνικὴν ἐπανάστασιν 1821—1827. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἐλληνικῆς διοικήσεως (L'organisation administrative pendant la révolution grecque 1821—1827. Contribution à l'histoire de l'administration grecque), Athènes, 1966, XXXI+ 289 + 2 cartes hors texte.

Présenté comme thèse de doctorat à la Faculté de sciences politiques d'Athènes, ce volume se base sur un riche matériel inédit, recueilli dans les archives générales de Grèce et dans

les manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques d'Athènes, ainsi que sur une importante bibliographie grecque et étrangère. Nous donnons ici les titres des dix chapitres qu'il contient. I. Les sources législatives de l'organisation administrative. II. L'organisation administrative turque. III. Les premières administrations grecques. IV. Vers l'organisation d'autorités générales. V. Les autorités générales par provinces. VI. La première période du gouvernement provisoire. VII. La survivance des autorités générales par provinces. VIII. La seconde période du gouvernement provisoire de la Grèce. IX. La troisième période du gouvernement provisoire de la Grèce. X. L'organisation du comité de gouvernement de la Grèce.

L'ouvrage de G. Dimacopoulos est une remarquable contribution à la connaissance de l'histoire administrative des premières provinces grecques délivrées de la domination ottomane.

N. C.

ANDRIJA B. STOJKOVIĆ, *Pogled na razvoj filosofije marksizma u jugoslovenskim zemljama* (Aperçu sur le développement de la philosophie marxiste dans les pays yougoslaves), « Zbornik za društvene nauke », Novi Sad, tome LII, 1959, p. 5—78.

Dans les pays yougoslaves, la philosophie marxiste commença à se développer à partir de la septième décennie du XIX^e siècle en même temps que le mouvement ouvrier yougoslave s'affirmait. Dans ce développement trois phases se laissent remarquer : socialiste, social-démocrate et communiste.

Dans la période socialiste, se remarque Svetozar Marković qui fut un marxiste relativement conséquent. La période suivante, social-démocrate (1895—1918), est représentée en Slovénie par France Železnikar, Etbín et Agton Kristan, Vladimir Knaflíć ; en Croatie par Ivan Ancel, Vitomír Korać ; en Macédoine par Vasil Glavinov ; en Serbie par Radovan Dragović, Dimitrije Tucović, Dušan Popović. Les sociaux-démocrates serbes réussirent à s'émanciper davantage des influences de la II^e Internationale, ce qui leur avait valu les éloges de Lénine même.

La philosophie marxiste se développe dans des conditions difficiles entre les deux guerres mondiales. On distingue une période de tâtonnement et d'orientation idéologique entre 1919 et 1937, suivie d'une consolidation de l'idéologie et de l'organisation du mouvement ouvrier yougoslave, due à l'action du nouveau Comité Central du P.C. de Yougoslavie sous la direction de J. B. Tito. On souligne l'activité de O. Prica, D. Nedejković et Lj. Živković, à côté d'un grand nombre de penseurs qui se contentèrent généralement d'établir une continuité avec les acquisitions des classiques du marxisme-léninisme.

Après l'étape « orthodoxe », de 1944 à 1950, deux courants s'affirment dans la philosophie marxiste contemporaine : le courant anthropologique-humaniste des marxistes « authentiques », avec la revue « Praxis », et le courant des « orthodoxes » qui mettent au premier plan la philosophie générale et la philosophie des sciences.

En concluant, A. Stojković relève comme trait caractéristique du marxisme yougoslave, depuis Svetozar Marković jusqu'à nos jours, l'originalité des penseurs qui ont essayé de définir la spécificité de la voie yougoslave dans le socialisme et la vision du monde qui s'en dégage.

L. P. M.

LIVRES REÇUS

- ANDREEV, M., D. ANGELOV, *История на българската феодална държава и право*, Sofia, 1968.
- ANTOLJAK, ST., *Самуиловата*, Skopje, 1969.
- BASKI, D., *Yeni Imlâ Kilavuzu*, Ankara, 1969
- BERNIK, FRANCÈ, *Pisma Frana Leuca* (prvo knjiga), Ljubljana, 1967
- Bibliographie d'études balkaniques 1966* [sous la rédaction de : N. Todorov, K. Georgiev et V. Traikov], Sofia, Institut d'études balkaniques, 1968.
- Bibliotheca Hagiographica Graeca*, III^e éd., T. I—III [mise à jour et considérablement augmentée par François Halkin], Bruxelles, Société des Bollandistes, 1957
- AĞIZLARINDA, BÖLGE, *Atasözleri ve Deyimler*, Ankara, 1969
- CAMPBELL, JOHN C., *Tito's Separate Road*, New York and Evanston, Harper & Row Publishers, 1967
- COMMENDA, HANS, *Sagen in und um Linz*, Linz, Institut für Landeskunde in Oberösterreich, 1968
- Datos sobre Yugoslavia*, Zagreb, Grafički Zavod Hrvatske, 1966
- Двадесет и Петгодиши по пътя на Социализм-Сборник-Издателство на Българската Комунистическа партия*
- Demografiska Bibliografija 1945—1961*, Belgrade, 1963
- Déri Múzeum Évkönyve 1966—1967* (A Debreceni Déri Múzeum Kiadványai (XLIX)), Debrecen 1968
- DIMITROV, L., *Справочник по законо Дателството на Народна Република България*, Sofia, 1969
- Ἡ ἐλληνικῆς Οἰκονομίας-κατὰ τὸ ἔτος 1966, Athènes, 1967
- Les études balkaniques tchécoslovaques*, I /S. Herman, J. Smrčková/, Prague, 1966
- Габровският край през Освободителната Война 1877—1878*, Gabrovo, 1968
- GALLI, G., FRANCO ROSITI, *Cultura di massa e comportamento collettivo*, Bologne, Società Editrice il Mulino, 1967
- GIUSTINIANI, VITO R., *Alamanno Rinuccini 1426—1499*, Köln, Böhlau Verlag, 1965
- GREENE, F., *Dynamics of International Relations—Power, Security, and Order*, New York, Holt, Rinchart and Winston, 1964
- HADJISKI, П., *Оптимистична теория за нашия народ*, Sofia, 1966
- L'HUILLER, J., *Les organisations internationales de coopération économique et le commerce extérieur des pays en voie de développement*, Genève, 1969
- IRMSCHER, J., P. NAGEL, I. ЗЕМКЕ, *Byzanz und byzantinischer Orient in der Sowjetischen Wissenschaft*, Halle-Wittenberg, Martin-Luther-Universitätsreden, 1968
- История на профсъюзното движение в България*, Sofia, 1968
- КАРПАТ, Kemal, *Türk Edebiyatında Sosyal Komular*, Istanbul, 1962
- КОСЕВ, D., *Кратка история на България*, Sofia, 1969

- MISIRKOV, KRSTE, *Naucen Sobir posveten na 40-godisninata od smtta Skopje 24 — 25 juni 1968 Narodna biblioteka Im. Kirilla u Metodija 1878 Naучни учреждения в България 1966*, Sofia, 1967
- OSTELLINO, P., *L'Italia tra Atlantismo e Neutralismo*, Turin, Centro di Ricerca e Documentazione, «Luigi Einaudi», 1964
- ÖZAKMAN, TURGUT, *Bizi Dinler Missiniz?*, Ankara, 1969
- ÖZTELLI, CAHIT, *Resmî yazışmalar Sözlüğü*, Ankara, 1969
- PANSA, GIAMPAOLO, *L'esercito di Salò nei rapporti riservati della Guardia nazionale repubblicana 1943—44*, Milano, Istituto Nazionale per la Storia del Movimento di Liberazione, 1969
- ΠΑΡΑΣΤΑΘΗΣ Η. Κ., *Τὰ πρῶτα ἑλληνικά Τυπογραφεῖα τῆς Θεσσαλονίκης*, Thessalonique, 1968
- RADOJEKOVIĆ, BOJANA, *Накит код СРБА од XII до краја XVIII века*, Belgrade, 1969
- Regional planning, local government and community development in Turkey, 1966*, Published by Turkish society for housing and planning, Publication N° 3, Ankara, 1966
- Les régions Centrales des Balkans à l'époque néolithique*, Belgrade, 1968
- RIGLER, JAKOB, *Začetki Slovenskega Knjižnega Jezika*, Ljubljana, 1968
- RIZAJ, SKENDER, *Rudarstvo Kosova i Susednih Krajevu od XV do XVII veka*, Priština, 1968
- Ruszkovics István Meséi*, Budapest, 1968
- SCHIPANI, SANDRO, *Responsabilità «Ex lege aquilia». Criteri di imputazione e problema della «culpa»*, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1969
- Simpoziumi per Skenderbeun (9—12 mai 1968)*, Prishtine, 1969
- SKILLING, H. GORDON, *Eastern Europe and the West*, Pittsburgh, Adam Bromke and Philip Uren, eds., 1966
- ΣΟΚΡΑΤΟΥΣ, Κ., *Ὁ Ἀνταρτοπόλεμος*, Leukosia, 1968
- SOYSAL, MÜMTAZ, *Dinamik Anayasa Anlayışı*, Ankara, 1969
- STILIANOU, P., *ᾠρες Ἀνατασης*, Leukosia, 1967
- STILIANOU, P., *Ἡ ἐποποιία τῶν κεντρικῶν φυλακῶν*, Leukosia, 1967
- STOIKOV, STOIKO, *Банатският Гобор*, Sofia, 1967
- STOINOV, P., *P. Diugmedjjeva, N. Veleva, A. Karadjova, 25 Godini narodna Vlast-bibliografski ukazatel*, Sofia, 1969
- Строительство и Архитектура*, Moscou, 1968
- Studi Noniani, I* [A cura di F. Bertini e G. Baralino], Gênes, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1967
- TASIĆ, NIKOLA, *Badenski i Vučedolski Kulturni Kompleks u Jugoslaviji*, Belgrade, 1967
- ΤΑΥΜΑΣ, ABDULLAH BATTAL, *Kazan Türkçesinde Atasözleri ve Deyimler*, Ankara, 1968
- Τίτλοι και περοληψεις. Ανακοινώσεων και Διαλέξεων τῶν Συνέδρων, Athènes, 1966
- Türk Hukuk dili Nasil Özleştirilebilir?*, Ankara, 1967
- Türkçe Sözlük*, Ankara, 1969
- Turkey and the United Nations*, New York, Manhattan Publishing Company, 1961
- VACALOROPOULOS, A. E., *Ἱστορία τῆς Μακεδονίας 1354—1833*, Thessalonique, 1964
- VRANOUSI, L., *Ἱστορικά καὶ τοπογραφικά τοῦ Μεσαιωνικοῦ Κάστρου τῶν Ἰωαννίνων* Athènes, 1968

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE
(VIII/1970/1-4)

Études

Histoire de Byzance et du Sud-Est européen

- CONSTANTINESCU, N., *La résidence d'Argeș des voïvodes roumains des XIII^e et XIV^e siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques*, 1 5 — 31
- GARZYA, ANTONIO (Napoli), *Un lettré du milieu du XII^e siècle: Nicéphore Basilakès*, 4 611—621
- GUILLAND, R. (Paris), *Contribution à la prosopographie de l'Empire byzantin. Les Patriarches sous les règnes de Théophile (829—842) et de Michel III (842—867) (I)*, 4 593—610
- IRMSCHER, JOHANNES (Berlin-D.D.R.), *Nikāa als « Zentrum des griechischen Patriotismus »*, 1 33—47
- RACINE, P. (Strasbourg), *Le marché génois de la soie en 1288*, 3 403—417

Histoire des idées

- CÂNDEA, VIRGIL, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle (I)*, 2 181—230
(II), 4 623—668
- GEORGESCU, VLAD, *Préoccupation culturelle chez Nicolae Rosetti-Rosnovanu*, 2 231—239

Voyageurs et réalités sud-est européennes

- CERNOVODEANU, PAUL, *Le voyage de Henry Cavendish dans les Balkans au cours de l'année 1589*, 3 419—433
- CUSHING, G. F. (London), *Dr. Dalloway's Itinerary*, 3 461—480
- MAČARADZE, VALERIAN (Tbilisi), *Грузинский путешественник XVIII века Иона Гедеванишвили о Молдове и Валахии*, 3 435—459

Histoire des langues

- MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, E., *Le futur périphrastique dans les textes roumains et slavo-roumains des XV^e et XVI^e siècles*, 1 85—108

Livre et culture. Relations littéraires et artistiques

- CAMARIANO, NESTOR, *Constantin Dapontès et les Principautés Roumaines*, 3 . . . 481—494
 COSTESCU, ELEONORA, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e et XIX^e siècles*, I, 1 . . . 49—83
 DEMÉNY, LUDOVIC, *Où en est-on dans la recherche concernant les débuts de l'imprimerie en langue roumaine ?*, 2 241—268
 SIUPIUR, ELENA, *Les relations littéraires roumano-bulgares pendant la période 1878—1916*, I, 3 495—515

Folklore comparé

- FOCHI, ADRIAN, *La ballade de « l'Épouse vendue » dans le folklore sud-est européen*, 4 669—714

Textes, documents et répertoires

- ALEXANDRESCU-VIANU, MARIA, *Les sarcophages romains de Dobroudja. Commentaire épigraphique* (EM. POPESCU), 2 269—328
 DUȚU, ALEXANDRU, *An Interpreter of South-East European History: Titus de Moldavia*, 3 517—523
 GEORGESCU, VALENTIN AL., *Un manuscrit parisien du « Nomikon Procheiron » (Bucarest, 1766) de Michel Fotino (Photinopoulos)*, 2 329—363
 ISAR, N., *Deux correspondants de N. Rosetti-Rosnovanu: Coray et Guilford. Une lettre de Piccolo*, 2 365—372
 VELICHI, C., *Les relations roumano-grecques durant la période 1866—1879*, 3 525—548
 VÎRTOSU, EMIL, *Réformes sociales et économiques proposées par Mitică Filipescu en 1841. Un mémoire inédit*, 1 109—120

Discussions

- CĂZĂNIȘTEANU, C., *Über den Abschluss eines rumänisch-serbischen Bündnisvertrages im siebenten Jahrzehnt des 19. Jh.*, 1 121—131
 FISCHER-GALAȚI, STEPHEN (Boulder-Colorado), *New Approaches to the Study of Southeast European History in the United States of America*, 1 133—134
 PIPPIDI, ANDREI, *En marge d'un livre récent sur Cyrille Lucaris*, 4 715—721

Chronique

- Le Symposion International sur « L'Idée impériale à Byzance, en Occident et dans les Pays slaves au Moyen Age » (Thessalonique, 24—29 Août 1969) (P. Ș. Năsturel), 1 135—137
 Echos de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (juillet 1969—juin 1970) (Anca Iancu), 4 723—725

Comptes rendus

- ANGHELOV, DIMITĂR, *Богомилство в България* (C. Velichi), 3 553—555
 BELDICEANU-STEINHERR, IRÈNE, *Recherches sur les actes des règnes des sultans: Osman, Orkhan et Murad I* (Cristina Bulgaru), 2 385—388
 DIMARAS, C. TH., *La Grèce au temps des Lumières* (Al. Duțu), 1 144—147
 Dionysios, *métropolitte de Tricca et Stagée*, 'Ο Ἁγιος Βησσαρίων (Δούσιτικον) (P. Ș. Năsturel), 1 147—150

- Documente și manuscrise literare*, vol. I—II (I. Matei) 1. 139—141
- ENEPEKIDES, P. K., 'Αλέξανδρος Ὑψηλάντης Ἡ αἰχμαλωσία τοῦ εἰς τὴν Ἀόστριαν 1821—1828 (Max. D. Peyfuss—Wien), 3 557—559
- FLORESCU, RADU, *The Fanariote Regime in the Danubian Principalities* (Andrei Pippidi), 1 150—154
- GARAȘANIN, MILIUTIN, *Razmatranja o nekropolama tipa Mala Kopašnica-Sase* (Mircea Babeș), 4 727—730
- HORN, DAVID BAYNE, *Great Britain and Europe in the Eighteenth Century* (Paul Cernovodeanu), 4 738—740
- KRIARAS, E., Ἀξιοκὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδου γραμματείας 1100—1669, T. I^o (H. Mihăescu), 3 550—551
- Lectures delivered on the 51th Anniversary of the Conquest of Istanbul* (Ernst Werner-Leipzig), 4. 730—734
- LIPȘITZ, E. E., *Еклого. Византийскій законодательный свод VIII века* (G. Cronț), 3 549—550
- * *Mëshari* * i *Gjon Buzukut* (1555) (H. Mihăescu), 3 552—553
- MURGU, EFTIMIE, *Scrieri* (Al. Dușu), 4 741—744
- POLOMBINI, VON BARBARA, *Bündniswerben abendländischer Mächte um Persien* (1453—1600) (Șerban Papacostea und Adolf Armbruster), 2 377—385
- PIPPIDI, D. M., *Studii de istorie a religiilor antice. Texte și interpretări* (Em. Popescu), 2 373—375
- Родопски народни песни* (Adrian Fochi), 2 391—394
- Probleme der Franzisko-Josephinischen Zeit, 1848—1916* (C. Nuțu), 3, 559—563
- RICE, D. TALBOT, *Byzantine painting: the last phase* (M.-A. Musicescu), 4 . . . 745—747
- RUNCIMAN, STEVEN, *The Great Church in Captivity* (Andrei Pippidi), 2, . . . 375—377
- STOICESCU, N., *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVI* (Mihai Berza), 4 734—737
- TSOURKAS, CLÉOBULE, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée* (1570—1646) (Virgil Căndea), 1 142—144
- TSVETKOVA BISTRA, *Паметна вѣтка на народите* (C. Velichi), 3 555—557
- VELOUDIS, GEORG, *Der neugriechische Alexander. Tradition in Bewahrung und Wandel* (Nicolae-Șerban Tanașoca), 2 388—391

Notices bibliographiques

- ANDREEV, M. et D. ANGELOV, *История на Българската феодална държава* (L. P. Marcu), 3, 586—587. ANDROV-POLJANSKI, HRISTO, *Еден непознат статистички преглед за населението во битолскиот вилает от 1897 година* (Al. Dușu), 3, 584. *Apulum, Acta Musei Apulensis, Omagiu Semicentenarului Unirii, 1918—1968, VII, 1968* (M. Alexandrescu-Vianu), 1, 155—158. ATAÖV, TURKKAYA, *Sultan Birinci Selim'in Kanunnamesi* (I. Matei), 3, 575—576.
- BARANY, GEORGE, *Stephen Széchenyi and the Awakening of Hungarian Nationalism, 1791—1841* (Al. Dușu), 3, 584—585. BECK, LEWIS WHITE: *Early German Philosophy Kant and his Predecessors* (Al. Dușu), 4, 755. *Beiträge zur Rumänischen Philologie* (Al. Dușu), 1, 168. BOGDAN, DAMIAN P., *L'œuvre de Constantin-Cyrille et de son frère Méthode en Roumanie; du même, La vie et l'œuvre des frères Constantin-Cyrille et Méthode* (I. Radu-Mircea), 3, 570—571.

- CIACHIR, N., *România în sud-estul european* (Gelcu Maksutovici), 1, 173—174. CLOGG, RICHARD, *The «Dhidhaskalia Patriki» (1798): An Orthodox Reaction to French Revolutionary Propaganda* (Al. Duțu), 1, 167. COTEANU, I., *Morfologia numelui în protoromână (româna comună)* (H. Mihăescu), 2, 396.
- Dicționarul limbii române* (H. Mihăescu), 2, 395. DIMACOPOULOS, GHEORGHIOS D., 'Η Διοικητική ὀργάνωσις κατὰ τὴν Ἑλληνικὴν ἐπανάστασιν 1821—1827. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἑλληνικῆς διοικησεως (Nestor Camariano), 4, 757—758. *Documents sur le régime des terres dans la principauté de Morée au XVI-ème siècle* [Jean Longnon, Peter Topping, edd.] (R. Constantinescu), 3, 581—582.
- DRAGANOV, MINCIO, *Формирнето на социално-психологическото познание е старобългарската държава* (L. P. Marcu), 1, 174. DUȚU, ALEXANDRU, *Explorări în istoria literaturii române* (C. Comorovski), 1, 171—172.
- GEROV, B., *Προγενεῖα ἐν πρυ ἀναδημοπρακτικῆς γεμῆ πρὸς ρωμαίους* (H. Mihăescu), 3, 567—568. GÎRLEANU, S. I., *Haiducie și haiduci* (C. Papacostea-Danielopolu), 1, 172—173. GJINARI, J., *Pour l'histoire des dialectes de l'Albanais* (H. Mihăescu), 1, 159—160.
- HAY, DENYS, *Europe. The Emergence of an Idea* (Al. Duțu), 3, 576—577. HELMUT, RUMPLER, MAX HUSSAREK, *Nationalitäten und Nationalitätenpolitik in Österreich im Sommer des Jahres 1918* (C. Nuțu), 3, 580. HITCHINS, KEITH, *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849* (Al. Duțu), 4, 755—756.
- HUNGER, HERBERT, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370 — ca. 1436/37). Briefe, Gedichte und Kleine Schriften. Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text* (H. Mihăescu), 4, 751, *Ἰστορία καὶ ιστορικὴ πρὸς српског устанка. Граћа на Земунских архива*, I—III (Sava Iancovici), 4, 756—757.
- JANSSENS, EMILE, *Trébizonde en Colchide* (P. Ș. Năsturel), 1, 170—171.
- KIRÁLY, BÉLA K., *Hungary in the Late Eighteenth Century. The Decline of Enlightened Despotism* (Vlad Georgescu), 4, 756. KISSLING, HANS JOACHIM, *Betrachtungen über die Flottenpolitik Sultans Bayezids II. (1481—1512)* (Cristina Bulgaru), 3, 575. KOSTALLARI, A., *Les composés désidératifs et impératifs de l'albanais* (H. Mihăescu), 4, 749—750.
- MACREA, M., *Viața în Dacia romană* (H. Mihăescu), 1, 160—161. MAČARADZE, VALERIAN, *Besiki na diplomatičeskoj arene* (Damian P. Bogdan), 3, 578—580. MÂNDOKY, E., *Devinettes tatares de Bulgarie* (I. Matei), 3, 576. MANOUSSACAS, M.I., 'Ανέκδοτα πατριαρχικά γράμματα (1547—1806) πρὸς τοὺς ἐν Βενετία μητροπολίτας Φιλαδελφείας καὶ τὴν ὀρθόδοξον ἑλληνικὴν ἀδελφότητα (Nestor Camariano) 3, 572—573. MAURICIUS — *Arta Militară (ediție critică, traducere și introduce H. Mihăescu, 1970)* (R. Lăzărescu), 4, 752—754. MIHAILOV, STOIAN et RADI VASILEV, *Социологизма и социологическите изследвания у нас* (L. P. Marcu), 1, 175. MIHĂILĂ, G., *La diffusion dans les pays roumains des écrits sur la vie et l'activité des frères Cyrille et Méthode de Tessalonique* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 1, 163. MIRAMBEL, ANDRÉ, *La place de la δημοτική dans les lettres néo-grecques* (Nicolae-Șerban Tanașoca), 3, 571—572. MITSAKIS, K., *Ein vulgärgriechischer Akathistos des XVI. Jahrhunderts aus Kreta* (J. Irmscher—D.D.R.), 4, 752.
- NIKOLAU, KOSTAS, *Der Roman „Geheimes Leben“ von Angelos Tersakis* (J. Irmscher—D.D.R.), 4, 752.
- PAPADOPOULOS, THÉODORE, 'Η ἔθνογραφικὴ μελέτη τῆς κατοικίας (G. Cronț), 3, 586. PAPASTATHIS, HARALAMBOS K., *Τὰ πρῶτα ἑλληνικὰ τυπογραφεῖα τῆς θεσσαλονίκης* (C. Papacostea-Danielopolu), 1, 166—167. PERREITER, GEORG, *Stand und Entwicklungsmöglichkeiten der Wirtschafts- und Sozialstruktur der Kykladeninsel Amorgós (Griechenland)* (J. Irmscher—D.D.R.), 4, 752. PLETNEVA,

- S. A., *Om kочевий κ горοдам (Салмовο-Μαλεψκая κυλтура* (P. Diaconu), 1, 162.
- PLOUMIDIS, G. S., *Τὰ ἐν Παδοῦη παλαιὰ ἑλληνηκὰ βιβλία* (Biblioteca Universitaria-Biblioteca Civica). *Μετὰ προσθηκων εις τὰς βιβλιο γραφίας E. Legrand καὶ Δ. Γκίλη*—B. Μέξα (C. Papacostea-Danielopolu), 1, 165—166.
- Qilime Shqiptare* (H. Mihăescu), 1, 175. *Quaderni per la storia dell'Università di Padova*, vol. I, 1968 (C. Dima-Drăgan), 3, 577.
- RIEDINGER, RUDOLF, *Pseudo-Kaisarios. Überlieferungsgeschichte und Verfasserfrage* (H. Mihăescu), 2, 396—397. RUSSU, I. I., *Illirii. Istoria, limba și onomastica, romanizarea* (H. Mihăescu), 1, 158—159. RUSSU, I. I., *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (H. Mihăescu), 4, 750—751.
- SCHÜTZ, E., *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish War in 1620—1621* (Andrei Pippidi) 3, 582—583. SIMITCIEV, KOLE, *Πο πραιανето за нотеклото на Македонскиот народен* (L. P. Marcu), 3, 587. SOURDEI, D. et J., *La civilisation de l'Islam classique* (S. Columbeanu), 3, 573—574. STOJKOVIĆ, ANDRIJÀ B., *Pogled na razvoj filosofije marksizma u jugoslavenskim zemljama* (L. P. Marcu), 4, 758. STRATOU, A. N., *Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα*, T. Γ': 634—641 (H. Mihăescu), 3, 569.
- TODOROVA, LILJANA, *Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves jusqu'à la fin du XVIII^e siècle* (Al. Dușu) 3, 583—584. TOMADAKIS, N., *Oriente e Occidente all'epoca del Bessarione* (G. Cronț), 1, 163. TOMADAKIS, N., *Νέαι εἰδήσεις περὶ τῆς ἑκκλησίας κρήτης* (G. Cronț), 1, 164. TOMADAKIS, N., *Ἡ κρητικὴ ἱστοριογραφία ἀπὸ τοῦ 1821 ἕξ καὶ αἱ συναφεῖς ἐπιστῆμαι* (G. Cronț), 3, 585—586. *Türkçe Sözlük*, V^o éd. (C. Moraru), 3, 580—581. TZETZAE, JOANNIS, *Historiae* (H. Mihăescu), 3, 568—569.
- UHLISCH, G., *Die Griechischen Lehnwörter im Albanischen* (H. Mihăescu), 3, 566—581.
- VELEVA, M., *Данни от българските народни носии за някѡу характерни герми в облеклото на славяните* (L. P. Marcu), 3, 587. VERLINDEN, CH., *Le recrutement des esclaves à Venise aux XIV^e et XV^e siècles* (Al. Dușu), 4, 754. VRANOUSIS ERA, L. *Τὰ ἀγιολογικὰ κείμενα τοῦ Ὁστίου Χριστοδοῦλου ἰδρυτοῦ τῆς ἐν πάτμῳ μονῆς. Φιλολογικὴ παράδοσις καὶ ἱστορικαὶ Μαρτυρίαι* (P. Ș. Năsturel), 1, 169—170. VRANOUSSIS, LEANDROS, *Ἐγκωμιαστικὴ Ἀκολουθία γιὰ τοὺς τρεῖς ἱεράρχες Μελέτιο Πηγᾶ Γαβριήλ Σεβήρο καὶ Μαξιμο Μαργούνιο, ἀνέκδοτο ἔργο τοῦ Ματθαίου μυρέων* (C. Papacostea—Danielopolu), 1, 164—165.
- ZAMBONI, A., *Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia e Histria). Il lessico* (H. Mihăescu), 3, 565—566. ŽARKO, MULJAČIĆ, *Leksikološkijske i etimološkijske bilješke uz «Pianine»* (H. Mihăescu), 3, 567.
- WEBER, E., *Die römzeitlichen Inschriften der Steiermark* (H. Mihăescu), 1, 161—162.

M. Grigoras

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE—IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
 - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 - SERIA TEATRU —MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. \$, 40,
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à
Intreprinderea de comerț exterior — LIBRI. Boîte postale 134—135, Bucarest
Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger :

R. P. d'ALBANIE, *Ndermarja Shtetnore e Botimeve*. Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, *Deutscher Buch Export und Import*, Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, *Hemus*, Place Slaweikov, 11, Sofia ■ R. P. de CHINE, *Waiwen Shudian*, P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. COREENNE, *Chulphanmul*, Phenian ■ REPUBLIQUE CUBA, *Cubartimpex*, Simón Bolívar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R. P. HONGROISE, *Kultúra*, P.O.B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, *Mongolgosknigotorg*, Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, *Ruch*, Ul. Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, *Artia*, Ve Smeckach 30 — Praha II ■ U.R.S.S., *Mejdunarodnaïa Kniga*, Moskva G-200 ■ R. D. du VIETNAM, *So Xuat Nhap, Khau Sach Bao*, 32 Hai Ba Trung, Hanoi ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, *Jugoslovenska Knijiga*, Terazije 27, Belgrad; *Prosveta* 16/1, Terazije Belgrad; *Forum*, Voivode Misica, Novi Sad ■ ARGENTINE, *Editorial Sudaminter S.A.*, Alsina 500 Buenos Aires ■ AUSTRALIE, *Current Books Ltd. Distributors*, 168—174, Day Street, Sydney ■ AUTRICHE, *Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt GmbH*, 1200, Wien, Höchstädplatz ■ BELGIQUE, *Du Monde Entier*, 5, Place St. Jean, Bruxelles, *Agence Messageries de la Presse* 14—22, Rue du Persil, Bruxelles ■ CANADA, *Progress Books* 44 Stafford St. Toronto, Ontario, *W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.*, Six Thorneliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, *Libreria Buchholz Galeria*, av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANÉMARK, *Ejnar Munksgaard*, Noregade 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, *Libreria Herder*, Calle de Balmès 26, Barcelona 7 ■ ETATS-UNIS, *Fam Book Service* 69, Fifth Avenue Suite 8 F., New York, 10003 N. Y.; *Continental Publications*, 111, South Mermanec Ave., St. Louis, Missouri 63105; *Turner Subscription Agency* 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ■ FINLANDE, *Akateeminen Kirjakauppa* P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, *Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne*, 111, Rue Réaumur, Paris II, *Europériodiques S. A.* 72, Boul. Senard, 22 Saint Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, *Collet's Holdings Ltd.*, Dennington Estate, Wellingborough, Northants, *Central Books, Ltd.*, 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, *Lepac Ltd.* P.O.B., 1136 Tel-Aviv; *Haiflepac Ltd.* P.O.B. 1794, Haïfa ■ ITALIE, *So. Co. Lib. Ri.* Piazza Margana 33 — Roma; *Messagerie Italiana Sp. A.* Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, *Nauka Ltd.* 30—19 Minami — Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, *N.V. Martinus Nijhoff*, P.O.B. 269, Den Haag; *Swetz & Zeitlinger*, Keizersgracht 471—487, Amsterdam C ■ NORVÈGE, *Tryggve Juul Moller* — Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ■ R. F. d'ALLEMAGNE, *Kubon & Sagner*, P.O.B. 68, München 34; *Presse Vertriebsgesellschaft GmbH*, 6, Frankfurt/Main, Böresnstrasse 13—15; *Kunst und Wissen*, Erich Biber, P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, *Pinkus & Cie*, Froschaugasse 7, Zürich, *Fachbücherei Bern*, P.O.B. 397, 3001 Berne.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- D. TUDOR, **Podurile romane de la Dunărea de Jos** (Les ponts romains au Bas-Danube), « *Istorie și civilizație* », 1971, 211 p., 15 lei.
- ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU, **Țara Românească de la Basarab I « Întemeietorul » până la Mihai Viteazul** (La Valachie depuis Basarab I^{er} « le Fondateur » jusqu'à Michel le Brave), « *Istorie și civilizație I* », 1970, 176 p., 15 lei.
- CONSTANTIN PORFIROGENETUL, **Carte de învățătură pentru fiul său Romanós** (Livre d'instruction pour son fils Romain), traduit par Vasile Grecu, « *Scriptores Byzantini VII* », 1971, 123 p.
- * * * NICOLAE IORGA — **Istorie al Bizanțului**. Culegere de studii (Histoire de Byzance. Recueil d'études), Ed. soignée par Eug. Stănescu, 1971, p. 251.
- PETRE DIACONU, **Les Petchénègues au Bas-Danube**, collection « *Bibliotheca Historica Romaniae* », 27, 1970, 160 p.
- CONSTANTIN N. VELICHÎ, **La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)**, collection « *Bibliotheca Historica Romaniae* », 28, 1970, 280 p.
- MIRON CONSTANTINESCU et collab., **Etudes d'histoire contemporaine de la Roumanie**, collection « *Bibliotheca Historica Romaniae* », 29, 1970, 172 p.
- ȘERBAN PAPACOSTEA, **Oltenia sub stăpînirea austriacă (1718—1739)** (L'Olténie sous la domination autrichienne, 1718—1739), 1971, 343 p., 22,50 lei.
- ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, **Academiile domnești din București și Iași** (Les Académies princières de Bucarest et Jassy), « *Biblioteca istorică XXVIII* », 1971, 23 lei.
- * * * **Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)** (Relations roumano-bulgares au long des siècles. XII^e—XIX^e siècles), « *Studii* », vol. I, 1971, 445 p., 28 lei.
- VASILE MACIU, **Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIX^e siècle**, « *Bibliotheca Historica Romaniae* 33 », 1971, 335 p., 13,50 lei.
- * * * **Unification of the Romanian National State. The Union of Transylvania with Old Romania**, sous la rédaction du prof. Miron Constantinescu et du prof. Ștefan Pascu, « *Bibliotheca Historica Romaniae. Monografii VII* », 1971, 368 p., 30 lei.
- * * * **Bibliografia istorică a României I, 1944—1969** (Bibliographie historique de la Roumanie I, 1944—1969), 1970, 388 p., 52 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 4, P. 655—746, BUCAREST, 1971

